

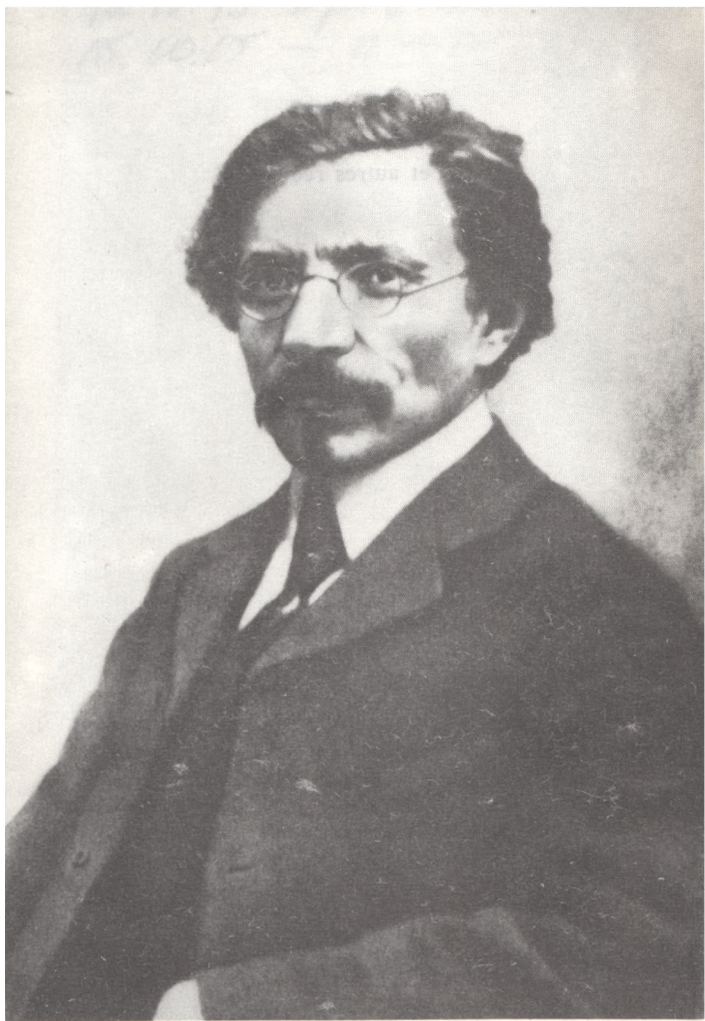
CPp/17
C 547

Cholem Aleichem

Tévé le laitier



**Tévié le laitier
et autres récits**



Cholem Aleichem

*Tère le laitier
et autres récits*



ÉDITIONS « RADOUGA »
MOSCOU

Traduit par Colette Stoïanov et Dora Sanadzé
Présentation d'Anatoli Kaplan et de Pavel Nikiporetz

Titre original :
Тевье-молочник

ИБ № 3835

Редактор русского текста И. А. Осипова. Контрольный редактор Л. А. Ройтман. Художники А. Л. Каплан, П. Н. Никипорец. Художественный редактор Е. А. Поликашин. Технические редакторы А. П. Агафошина, О. Ю. Коган.

Сдано в набор 15.01.87. Подписано в печать 31.08.88. Формат 70×90^{1/32}. Бумага офсетная. Гарнитура Тип Таймс. Печать офсетная. Условн. печ. л. 13,74. Усл. кр.-отт. 13,96. Уч.-изд. л. 19,03. Тираж 2 500 экз. Заказ № 046. Цена 2 р. 30 к. Изд. № 3971.

Издательство «Радуга» В/О «Совэкспорткнига» Государственного комитета СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. 119859, Москва, ГСП-3, Зубовский бульвар, 17

Ордена Трудового Красного Знамени Московская типография № 7 «Искра революции» В/О «Совэкспорткнига» Государственного комитета СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. 103001, Москва, Трехпрудный пер., 9.

© Éditions «Radouga», Moscou, 1988,
pour la traduction française

Ш $\frac{4702200000-618}{031(01)-88}$ 381-88

Imprimé en Union Soviétique

ISBN 5-05-002071-9

TÉVIÉ LE LAITIER

“Je suis indigne”

LETTRE DE TÉVIÉ LE LAITIER À L'AUTEUR*

Mon cher et précieux ami, reb Cholem Aleichem, que Dieu vous donne santé et richesse, ainsi qu'à votre femme et vos enfants! Que le bonheur et la réussite vous accompagnent toujours et partout, où que vous portiez vos pas, pour les siècles des siècles, amen!

“Je suis indigne”, devrais-je dire, pour reprendre les paroles de notre père Jacob au Seigneur, avant sa rencontre avec Esaü... Ce n'est peut-être pas très en situation, mais ne m'en veuillez pas, je vous en prie : je suis un homme simple, et vous en savez bien plus long que moi, pour sûr ! À force de vivre à la campagne, Dieu me pardonne, on en devient idiot : jamais le temps d'ouvrir un livre, de réciter un passage des Écritures... Encore heureux que l'été, quand les millionnaires d'Egoupetz viennent passer leurs vacances à Boïberik, on ait quelquefois l'occasion de rencontrer des personnes cultivées, d'entendre une opinion intelligente. Vous pouvez me croire, le souvenir de l'époque où vous viviez près de chez moi, dans la forêt, et où vous prêtiez l'oreille à mes histoires ridicules, m'est plus cher que n'importe quel salaire ! Je ne sais pas ce qui m'a valu cet honneur,

* Le lecteur trouvera à la fin de ce livre un glossaire de mots et expressions propres à la réalité juive. (N. d. T.)

que vous vous occupiez d'un petit bonhomme de rien comme moi, que vous m'écriviez des lettres et que vous vouliez même exposer mon nom dans un livre, me présenter sur un plateau comme une friandise de choix, comme si j'étais vraiment quelqu'un ! Ne serait-ce pas justement le moment de m'écrier : "Je suis indigne..." Il faut dire, c'est vrai, que je suis votre ami à la vie et à la mort, Dieu m'accorde le centième de ce que je vous souhaite ! Vous avez pu constater vous-même, je pense, tout ce que j'ai fait pour vous dans le bon vieux temps où vous louiez pour l'été cette grande maison, vous vous rappelez ? Est-ce que je ne vous ai pas acheté pour cinquante roubles une vache qui en valait largement cinquante-cinq, au bas mot ? Et si elle a crevé deux jours après, c'est point ma faute ! Après tout, la deuxième vache, celle que je vous ai achetée après, elle est morte aussi ! Vous savez bien comme j'en ai eu du chagrin, que j'ai même failli en perdre la tête ! Est-ce que je ne faisais pas tout mon possible pour vous trouver toujours ce qu'il y avait de mieux, que Dieu nous aide pareillement, vous et moi, dans l'année nouvelle, comme dit la prière : "Rends-nous la force de nos jeunes ans." Que le Seigneur me soutienne dans mes entreprises ! Que nous ayons toujours bon pied bon œil, mon petit cheval et moi, que mes vaches donnent beaucoup de lait, et que je puisse continuer à vous servir fidèlement, à porter beurre et fromage aux millionnaires d'Egoupetz, Dieu leur accorde réussite et tout ce qu'ils peuvent souhaiter ! Et pour ce qui est de votre travail et de l'honneur que vous me faites en me mettant dans votre livre, je ne peux que répéter : "Je suis indigne." Mais n'est-ce pas trop beau pour moi que le monde entier apprenne tout d'un coup qu'après Boïberik, pas très loin d'Anatovka, vit un certain Tévié le laitier ? Pourtant, je me doute que vous savez ce que vous faites, et je n'ai pas besoin de vous apprendre à vivre ; ce que vous devez écrire, vous le savez bien

vous-même, et pour le reste je m'en remets à votre délicatesse : j'espère bien que vous ferez le nécessaire, à Egoupetz, pour que ce livre me rapporte un petit quelque chose. Ce serait le moment ou jamais ; j'ai l'intention prochainement de commencer à penser au mariage : ma fille est en âge. Et si, comme vous dites, Dieu nous prête vie, j'en marierai peut-être deux d'un coup... En attendant, portez-vous bien et soyez toujours heureux, c'est ce que vous souhaitez de tout son cœur votre meilleur ami

Tévié.

Ah, encore, j'ai oublié le principal ! Quand le livre sera fait et que vous voudrez m'envoyer un peu d'argent, soyez assez bon pour l'envoyer à Anatovka, au nom du boucher rituel. J'ai l'anniversaire de deux de mes morts, cet hiver, un juste avant l'Intercession et l'autre vers le Nouvel An, et je serai en ville ces jours-là. Pour les simples lettres, vous pouvez les envoyer directement à Boïberik, à mon nom. Écrivez : "À l'attention de Monsieur Tévié, Juif du lait."

Vous parlez d'une aubaine !

Où l'on voit la fortune sourire soudainement à Tévié le laitier, pauvre hère chargé d'une nombreuse famille, à la suite d'un concours de circonstances peu ordinaire, tout à fait digne d'être rapporté.

Histoire racontée par Tévié lui-même et transcrite mot pour mot.

"De la poussière il relève le faible,
du fumier il retire le pauvre..."

Psaumes, 113, 7

Vous savez, *pan* Cholem Aleichem, celui qui est né coiffé, le bonheur lui tombe tout rôti dans le bec !

Comme on dit : “Quand la chance te sourit, c’est jusqu’aux oreilles !” Et pour ça, pas besoin de cervelle ou de talent. Et si, Dieu nous en préserve, c’est le contraire, on a beau dire et se mettre en quatre, ça fait autant d’effet qu’un cautère sur une jambe de bois ! Comme dit le proverbe : “Si tu as tiré le mauvais cheval, ni la carotte ni le bâton n’y feront rien !” On peut bien s’échiner, se tuer à la tâche, on aurait aussi vite fait, Dieu me pardonne, de se coucher tout de suite dans son cercueil ! Et soudain, sans qu’on sache pourquoi ni comment, la chance vous tombe dessus de tous les côtés... “Qu’ils aient réconfort et salut, les fils d’Israël !” Je n’ai pas besoin de vous expliquer ces mots, en tout cas, voilà ce que ça veut dire : tant qu’on a l’âme chevillée au corps, tant qu’on a un peu de sang dans les veines, il y a de l’espoir. Je le sais par expérience. Parce qu’en fait, comment en suis-je venu à faire ce métier ? Ni ma grand-mère ni sa mère à elle n’ont jamais vendu de lait. Non, vrai, c’est une histoire que vous devriez écouter du début à la fin. Je vais m’asseoir là une minute, près de vous, sur l’herbe, et pendant ce temps, mon petit cheval pourra brouter. Comme on dit, “tout ce qui est animé de vie” est une créature de Dieu.

En un mot, la chose se passe aux environs de la Pentecôte, c’est-à-dire, que je n’aie pas mentir, plutôt une semaine ou deux avant la Pentecôte... Ou en fait, non, c’était une semaine ou deux après. N’oubliez pas que ce n’est pas d’hier, tout ça, il y a neuf ans tout rond, si ce n’est pas dix, et peut-être encore des poussières.

J’étais à cette époque bien différent de maintenant, c’est-à-dire, bien sûr, que j’étais déjà Tévié, mais pas le même : comme on dit, c’était bien la même bonne femme, mais autrement nippée. Pourquoi ça, me demandez-vous ? C’est bien simple : à ce moment-là, Dieu fasse qu’on ne dise jamais ça de vous, j’étais nu comme la main, un vrai traîne-misère... D’un autre

côté, c'est vrai, pour parler franc, je n'ai toujours rien d'un milliardaire. Je me souhaite, et vous pouvez en faire autant sans hésiter, de gagner cet été autant qu'il y a de différence entre la fortune de Rothschild et la mienne... Mais par comparaison avec ce que j'étais avant, je peux dire que je suis riche: j'ai mon cheval et ma charrette, une paire de vaches laitières, le mauvais sort les épargne, et encore une autre qui est pleine et qui doit vèler sous peu. Je n'ai pas à me plaindre: tous les jours du lait frais, du beurre, du fromage, de la crème, et tout ça grâce à notre travail, parce que toute la famille met la main à la pâte, personne ne se croise les bras. Ma femme trait les vaches, mes filles portent les bidons, battent le beurre, et moi, comme vous me voyez, je m'en vais au marché tous les jours que Dieu fait, je fais le tour de toutes les villas de Boïberik, je fais un bout de conversation avec l'un, avec l'autre, avec les gens les plus riches d'Egoupetz... Et quand tu discutes avec quelqu'un, tu commences à te sentir un être humain, toi aussi, et pas une vieille rosse cagneuse... Quant au samedi, je ne vous dis pas! Le samedi, je suis le roi: j'ouvre le Livre, je parcours un chapitre du Pentateuque, je lis le Talmud, un psaume, et tout et tout... Tiens, pan Cholem Aleichem, en ce moment vous me regardez, et je parie que vous vous dites: "Hé-hé, il n'est pas si simplet, ce Tévié!"

Bref, où est-ce que j'en étais? Ah oui... à ce moment-là, j'étais donc, grâce à Dieu, un traîne-misère, je crevais la faim trois fois par jour, avec ma femme et mes enfants, sans compter le souper. Je travaillais comme un bœuf, je transportais du bois de la forêt à la gare, un plein chargement, et ça me rapportait — pourquoi le cacher? — dans les trente kopecks, et encore pas tous les jours... Et avec ça, il fallait nourrir toute une maisonnée de becs ouverts, Dieu les préserve du mauvais sort, sans compter le cheval qui n'a rien à faire de tous les sermons et de toutes les

explications : donne-lui à manger tous les jours sans faute, c'est tout ce qu'il demande !

Pourtant, il y a un Dieu ! C'est lui, comme on dit, qui "nourrit et qui rassasie", qui dirige le monde avec sagesse... Il me voit me mettre en quatre pour un morceau de pain, et il me dit : "Tu crois sans doute, Tévié, que tout est fini, que c'est la fin du monde, que le ciel va vous tomber sur la tête ? Eh, Tévié, ce que tu peux être bête, quand même ! Le bonheur, tu sais, si Dieu veut, il peut faire un grand demi-tour à gauche, et tu verras comme tout sera plus clair !" Bref, comme dans la prière, "certains seront élevés et d'autres seront abaissés" : certains vont à cheval et d'autres se traînent à pied. L'important, c'est d'espérer ! Il faut vivre d'espoir, rien que d'espoir ! Et s'il nous faut parfois tirer le diable par la queue, ce n'est pas pour rien que nous sommes juifs, le peuple élu, comme on dit... Ce n'est pas pour rien que tout le monde nous envie... Mais qu'est-ce que je veux dire ? Ah oui : le Seigneur, dans sa bonté, ne m'a pas oublié, moi non plus... Écoutez et vous verrez qu'il y a des miracles.

Un jour, c'était en été, à la fin de l'après-midi, je revenais par la forêt, les mains vides. J'avais la tête basse et le cœur qui saignait. Mon petit cheval, j'aurais eu beau le battre comme plâtre, il n'en aurait pas mieux levé les jambes...

— Avance, que je lui dis, malheureux ! C'est le même sort qui nous attend, tous les deux ! Tu vas savoir ce que ça veut dire, tout un long jour d'été sans manger, puisque tu es cheval chez Tévié !

Autour de nous, le silence. Le moindre claquement de fouet retentit dans toute la forêt. Le soleil se couche, le jour s'éteint. Les ombres des arbres s'étendent à n'en plus finir. On n'y voit plus grand-chose. Il se fait triste. Toutes sortes de pensées vous entrent dans le crâne, les images de gens disparus depuis longtemps vous apparaissent. Et puis on repense à la maison,

misère de misère ! À la maison, c'est l'abomination de la désolation, les mioches, Dieu leur donne la santé, tout nus, sans souliers, attendent impatiemment leur père nourricier qui va peut-être leur apporter une miche de pain frais, ou même de la brioche ! Et elle, ma vieille — les femmes, vous savez ce que c'est ! —, qui glapit : “Je ne lui ai fait que des filles, et cinq, encore ! À croire qu'il ne me reste plus qu'à aller, Dieu me pardonne, les noyer toutes vivantes à la rivière !” Est-ce que ça vous remonte, des discours pareils ?

Mais nous ne sommes que des hommes, de chair et de sang. Ce n'est pas en babillant qu'on s'emplit le ventre. On avale un hareng, ça vous donne envie de thé, avec le thé il faut du sucre, et le sucre, comme vous dites, c'est Rothschild qui l'a...

— Pour un morceau de pain de plus ou de moins, dit ma femme, mon estomac ne va pas faire d'histoires. Mais si je ne bois pas mon verre de thé le matin, je ne suis plus bonne à rien : en une nuit, la petite me suce jusqu'à la moelle !

Mais rien ne doit te faire oublier que tu es juif : voilà le soleil qui se couche... Bien sûr, la prière n'est pas une chèvre, elle ne va pas s'échapper, mais il est temps de prier... À vrai dire, c'est plus facile à dire qu'à faire. Vous pensez : juste au moment où je devrais rester debout immobile, voilà mon cheval, comme par un fait exprès, qui prend la poudre d'escampette et qui se met à courir comme un perdu... Et je me mets à courir derrière ma charrette, à tirer sur les rênes, tout en psalmodiant : “Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob...” Vous parlez d'une prière ! Et pourtant, justement, j'ai une de ces envies de prier, ça me brûle ! Peut-être que ça me soulagerait l'âme...

Bref, je suis là à courir derrière cette charrette et à psalmodier, tout à fait comme à la synagogue (que Dieu me pardonne de la mentionner ici) : “Toi qui rassasies tous les vivants de tes largesses !” C'est-à-dire :

qui nourris toutes tes créatures... “Toi qui accomplis ta parole pour ceux qui sont retournés à la poussière...” C’est-à-dire même pour ceux dont la vie n’est qu’un caveau humide...

“Eh, que je me dis, notre vie, c’est un fameux tombeau ! On s’en voit, hein, sur cette terre ! Je ne parle pas des millionnaires d’Egoupetz qui viennent passer tout l’été dans leurs villas de Boïberik, à boire, à manger, comme de vrais petits coqs en pâte ! Eh, Seigneur, Roi du Ciel ! Quels péchés ai-je commis pour mériter cela ? Ne suis-je pas comme tous les autres ? “Vois notre misère !” Autrement dit, regarde un peu comme nous sommes malheureux, comme nous peinons, et fais quelque chose pour nous, les pauvres, parce que personne d’autre n’y peut rien ! “Guéris-nous, et nous serons guéris !” Envoie-nous la guérison, parce que des maladies, on en a assez comme ça. “Donne-nous ta bénédiction...” Donne-nous une bonne année, pour que tout pousse bien, le seigle, le blé et l’orge... Quoique, d’un autre côté, qu’est-ce que ça me rapportera, à moi, pauvre gueux ? Qu’est-ce qu’il en a à faire, par exemple, mon petit cheval, que l’avoine soit chère ou pas ?

Mais ce n’est pas à nous de juger les desseins du Très-Haut. Et un Juif, plus que tout autre, doit les accepter sans rechigner et répéter : “C’est déjà ça !” Faut croire que c’est la volonté de Dieu ! Pour ce qui est de ces mécréants de “ristocrates”, poursuis-je alors, qui disent que Dieu n’existe pas, ils seront bien penauds en arrivant là-haut... Ils paieront plus que comptant, vu que Celui qui “écrase ses ennemis” les punira au centuple ! Avec Lui, on n’a pas intérêt à rigoler, il faut s’attirer ses bonnes grâces, Le prier, Le supplier : “Père miséricordieux ! Entends notre voix !” — écoute-nous hurler ! “Tourne vers nous Ta miséricorde !” — prends pitié de ma femme et de mes petits, ils ont faim, les pauvres. Nous T’en prions, aie pitié de Ton peuple bien-aimé, comme autrefois dans le

Temple, quand le prêtre et les lévites...” Et tout d’un coup, voilà mon cheval qui s’arrête. J’ai débité en vitesse la fin de ma prière, j’ai levé les yeux et qu’est-ce que j’ai vu : deux créatures étranges qui sortent du bois et se dirigent droit vers moi, bizarrement fagotées... “Des brigands !” — c’est la pensée qui m’a traversé l’esprit. Mais je me suis repris tout de suite : “Eh, Tévii, gros imbécile ! Voilà combien d’années que tu traverses cette forêt de jour comme de nuit, pourquoi est-ce que tu vas penser à des brigands maintenant ?”

— Hue ! ai-je crié à mon cheval, et puis j’ai pris mon courage à deux mains et je lui ai appliqué quelques coups de fouet, comme si de rien n’était.

— Holà ! Écoutez ! me fait l’une de ces créatures d’une voix féminine, en agitant son mouchoir. Arrêtez-vous une minute, ne filez pas si vite, on ne vous fera pas de mal !

“Tiens, tiens ! Le Malin ! me dis-je, mais au même instant je me reprends : — Tête de pioche ! D’où ils viendraient, ces diables et ces fantômes, comme ça, de but en blanc ?” J’ai arrêté mon cheval, j’ai regardé de plus près : des femmes. Une vieille, un foulard de soie sur la tête, l’autre plus jeune, en perruque. Toutes les deux rouges et suantes.

— Bonsoir ! Quel bon vent ? fais-je très fort, et d’un ton faussement joyeux. Que me voulez-vous ? Si c’est pour acheter quelque chose, je n’ai rien, sinon des crampes d’estomac et des douleurs dans la poitrine pour une semaine au moins, et puis aussi des soucis, des ennuis et toutes sortes de tracasseries, et puis des malheurs pour faire digérer le tout, des chagrins et de la déveine, en gros et au détail.

— Chut ! Attendez ! me répondent-elles. Dites donc, quel déluge ! Les cochers, il suffit de leur dire un mot pour qu’ils t’en disent cent, et pas n’importe lesquels ! On ne veut rien vous acheter, qu’elles disent, on voulait seulement vous demander si vous savez où est la route de Boïberik ?

— De Boïberik ? répété-je avec un sourire jaune. C'est comme si vous me demandiez si je sais que je m'appelle Tévié.

— Ah bon ? font-elles. Vous vous appelez Tévié ? Bonsoir, reb Tévié ! Nous ne voyons pas ce que ça a de drôle. Nous ne sommes pas d'ici, nous sommes d'Egoupetz et nous passons nos vacances à Boïberik. Nous sommes sorties nous promener cinq minutes et nous sommes là à tournicoter dans cette forêt depuis le matin ou presque... Nous errons, nous traînons, et nous ne pouvons pas trouver la route. Et tout d'un coup, nous avons entendu quelqu'un chanter. Nous avons d'abord pensé, Dieu nous 'en préserve, que c'était peut-être un brigand. Mais quand vous vous êtes approché et que nous avons vu que vous étiez juif, nous nous sommes tout de suite senties mieux. Vous comprenez ?

— Ha, ha ! Vous parlez d'un brigand ! que je répons. Vous connaissez l'histoire du brigand juif qui attaque un passant pour lui demander un peu de tabac à priser ? Si vous voulez, je peux vous la raconter...

— Vous nous raconterez ça une autre fois, disent-elles. Dites-nous plutôt où est la route de Boïberik.

— De Boïberik ? Rien de plus simple. C'est que vous y êtes en plein, sur la route de Boïberik ! Même si vous ne le voulez pas, en suivant cette route, vous arriverez à Boïberik !

— Alors, pourquoi vous taisez-vous ?

— Je devrais peut-être crier ?

— Dans ce cas, disent-elles, vous savez sans doute s'il y a loin jusqu'à Boïberik ?

— Jusqu'à Boïberik, que je répons, il n'y a pas loin, quelques verstes. C'est-à-dire, cinq ou six, ou peut-être sept, à moins que ça en fasse huit.

— Huit verstes ! crient les deux femmes d'une même voix, en se tordant les mains, prêtes à pleurer. Qu'est-ce que vous dites, mon Dieu ! Vous comprenez

ce que vous dites ? C'est que ce n'est pas une petite affaire, huit verstes !

— Est-ce que j'y peux quelque chose ? que je réponde. Si ça ne dépendait que de moi, je voudrais bien raccourcir la distance. L'homme doit s'attendre à tout, sur cette terre. En route, il s'en passe, des choses... Quelquefois tu dois grimper une pente, dans la boue jusqu'aux genoux, et une veille de sabbat encore, avec la pluie qui te bat la figure, les mains gelées, la faim au ventre, et voilà-t-y pas, crac, ton essieu qui casse...

— Mais vous dites n'importe quoi ! font-elles. Vous en avez un grain, pour sûr ! Pourquoi nous raconter ces fables, ces contes des *Mille et Une Nuits* ? Nous ne tenons plus sur nos jambes. Nous n'avons rien avalé depuis le matin, sinon une tasse de café et une brioche, et vous êtes là à nous raconter des histoires !

— Là, c'est autre chose ! fais-je. Quand on a le ventre vide, on n'a pas le cœur à la rigolade. Ce que c'est que la faim, je le sais, vous n'avez pas besoin de m'expliquer. Moi, le café et les brioches, il y a beau temps que je n'en ai pas vu...

Et me voilà parti à m'imaginer une bonne tasse de café au lait, avec de la brioche toute fraîche et plein de bonnes choses... "Dites donc ! En voilà des caprices..., que je me dis. Vous parlez d'un petit délicat : du café et des brioches... Et un croûton de pain avec du hareng, c'est de la gnognote ?" Mais Satan, qu'il soit maudit, ne me laisse pas en paix, comme par un fait exprès : je sens l'odeur du café chaud, le goût de la brioche, toute fraîche, toute croustillante, un vrai régal !

— Vous savez quoi, reb Tévié ? me disent les femmes. Plutôt que de rester plantées ici, est-ce qu'on ne ferait pas mieux de monter dans votre chariot, pour que vous preniez la peine de nous ramener à la maison, à Boïberik. Qu'en dites-vous ?

— Tiens donc ! fais-je. J'en viens, moi, de Boïberik, et vous voulez y aller. Comment ça pourrait-il se faire ?

— C'est donc si difficile ? répondent-elles. Vous ne savez pas que faire ? L'homme, surtout s'il est instruit, trouve toujours la solution : il fait demi-tour et revient sur ses pas. Ne vous en faites pas, reb Téviié, et soyez-en sûr : si vous nous ramenez sans dommage à la maison, Dieu nous donne de tomber malades autant que vous aurez perdu dans l'affaire...

“En voilà un charabia ! pensé-je. Toutes ces circonlocutions !” Et je repense aux revenants, aux sorcières, aux esprits, aux forces malignes. “Triple andouille ! que je me dis. Pourquoi rester planté là comme un piquet ? Grimpe sur ton siège, fouette ton cheval et va-t'en droit devant toi !” Mais je m'entends prononcer malgré moi :

— Montez !

Elles, dès qu'elles entendent ça, elles ne se font guère prier... Je les suis, je monte sur le siège du cocher, je tourne la flèche et je fouette mon petit cheval : “Un, deux, trois, partez !” Mais ouiche ! Vous parlez ! Il ne bouge pas d'un pouce, autant l'abattre sur place. “Bon, que je fais, maintenant c'est clair, je vois ce que c'est que ces femmes-là ! Quelle mouche m'a piqué de m'arrêter de but en blanc au milieu de la route et de me mettre à discuter avec elles !”

Vous voyez ce que je veux dire ? Tout autour : la forêt, le silence, la nuit qui s'épaissit, et puis ces deux créatures en habit de femmes ! On peut dire que mon imagination s'est mise à trotter ! Je me suis souvenu de l'histoire de ce roulier qui traversait un jour une forêt, tout seul, et qui aperçoit sur le bord de la route un sac d'avoine. Il prend la peine de descendre, de charger le sac sur ses épaules (il a bien failli attraper un tour de reins), puis de le hisser tant bien que mal dans son chariot, et en avant. Il fait une verste, il veut tâter le sac : point de sac. Ni sac ni avoine ! Dans le chariot,

il n'y a plus qu'une chèvre barbichue. Le roulier veut la toucher, elle lui tire une langue d'une aune, éclate de rire et disparaît !

— Pourquoi ne partez-vous pas? me demandent mes passagères.

— Pourquoi je ne pars pas? Vous voyez bien pourquoi: mon cheval refuse de danser, il n'a pas envie.

— Faites-le danser à coups de fouet, qu'elles disent. Vous avez un fouet.

— Merci du conseil, que je leur dis. J'aurais pu l'oublier. Le seul ennui, c'est que mon gaillard n'a pas peur de ces choses-là. Il est autant habitué que moi à la misère...

Je piaisante, vous voyez, mais je tremble comme une feuille.

Bref, pourquoi faire de longs discours, j'ai déversé sur mon pauvre petit cheval tout ce que j'avais sur le cœur. Et pour finir, le Seigneur m'a été clément, il s'est mis en branle et nous sommes partis, par la forêt, en suivant notre petit bonhomme de chemin.

Tout en roulant, voilà qu'une nouvelle idée me vient: "Eh, Tévié, on peut dire que tu es un âne, un vrai! Comme tu as commencé ta dégringolade, comme tu étais pauvre, pauvre tu es resté. Réfléchis un peu, des rencontres comme celle-ci, on en fait une tous les cent ans, pourquoi n'as-tu pas discuté dès le début, histoire de savoir ce qu'il en était, combien tu toucherais? Parce qu'on a beau la prendre par n'importe quel bout — conscience, humanité, légalité ou tout ce qu'on veut —, c'est une affaire, vrai, où rien n'interdit qu'on gagne quelque chose. Pourquoi ne pas en profiter, puisque l'occasion se présente? Arrête donc ton cheval, bougre d'âne, et dis-leur ce qu'il en est, sans tourner autour du pot: "Si vous me donnez tant, c'est bon, sinon, excusez-moi, veuillez descendre de mon chariot." Mais, d'un autre côté, pour être un âne, tu en es un, Tévié! Comme si tu ne savais pas que la peau de l'ours, on ne la vend pas dans un bois? Comme disent nos paysans:

“L’a point encore attrapé la poulette, qu’y veut déjà en faire un bouillon.”

— Pourquoi n’iriez-vous pas un peu plus vite? disent mes passagères en me tiraillant par-derrière.

— Vous êtes donc bien pressées! Qui va lentement va sûrement, leur rétorqué-je en leur lançant un regard en biais.

Bref, tout a l’air de bien se passer... Ce sont des femmes comme les autres: l’une en fichu de soie, la deuxième en perruque. Elles sont assises, elles se regardent et se chuchotent des choses.

— C’est encore loin? demandent-elles.

— Guère plus près que d’ici même! que je leur réponds. Maintenant, on va descendre la côte, et puis en grimper une autre; ensuite il y aura une autre descente et une autre montée, et ce n’est qu’après qu’on aura le grand raidillon, et de là, la route va tout droit jusqu’à Boïberik...

— Pour un cocher..., dit l’une.

— C’est une malédiction, fait l’autre.

— Il ne nous manquait plus que ça! reprend la première.

— Un simple d’esprit, pour sûr!

“C’est bien vrai, que je pense, un vrai simple d’esprit, qui se laisse mener par le bout du nez!”

— Et où donc, dites-le-moi un peu pour voir, que je leur demande, voulez-vous que je vous dépose, mes petites dames?

— Qu’est-ce à dire, font-elles, “déposer”? Qu’est-ce que c’est que ces dépôts?

— C’est comme ça qu’on dit, nous autres cochers, que je leur explique. Dans notre langue, ça signifie: où dois-je vous conduire quand nous serons arrivés, avec l’aide de Dieu, à Boïberik, si le Seigneur nous soit clément, nous sommes toujours vivants et en bonne santé! Comme on dit: mieux vaut demander deux fois que se tromper une.

— Ah, c’est donc ça! Soyez gentil, disent-elles, de

nous conduire à la villa verte, au bord de la rivière, à l'orée du bois. Vous savez où c'est?

— Et pourquoi ne le saurais-je pas, dis-je. À Boïberik, je suis comme chez moi. J'aimerais bien avoir autant de millions que j'y ai amené de bûches. Tenez, rien que l'été dernier, j'ai livré à la villa verte quatre stères de bois en une fois. C'était un richard d'Egoupetz qui l'avait louée, un millionnaire: il a bien cent, si ce n'est pas deux cent mille roubles à lui!

— Il la loue toujours, répondent les deux femmes, et de se faire des clins d'yeux, et de chuchoter en ricanant.

— Pardon, dis-je, puisqu'on en est là, il se peut que vous soyez liées de quelque manière avec ce richard... Si c'est ça, vous serez peut-être assez aimables pour lui toucher un mot pour moi, en ma faveur? Il se trouvera peut-être un petit travail pour moi, qui sait? Tenez, par exemple, je connais un jeune homme qui n'habite pas très loin de notre village, Isoëï, qu'il s'appelle... Un bon à rien. Un jour, il a fait son trou je ne sais comment chez un riche, et maintenant c'est un gros bonnet, il gagne presque vingt roubles par semaine, si ce n'est quarante!... Qui sait? Il y en a qui ont de la chance! Ou prenez, disons, le gendre de notre boucher rituel, qu'est-ce qui lui manque? Qu'est-ce qu'il serait devenu, s'il n'était pas parti pour Egoupetz? Au début, c'est vrai, il en a vu de dures, il a peiné pendant des années, il a bien cru mourir de faim. Mais maintenant, Dieu me donne la même chose, il envoie de l'argent chez lui. Il voulait même faire venir sa femme et ses enfants, mais le malheur, c'est qu'ils n'ont pas le droit de vivre là-bas. De quel droit il peut y vivre, lui, vous me demandez? C'est bien simple: il se décarcasse... Mais, que je leur dis, attendez un peu! Tout a une fin: voilà la rivière, et voilà la grande villa...

Je les ai crânement menées à bon port: j'ai arrêté mon cheval juste devant le perron. En nous voyant, c'en a été des cris joyeux, des exclamations: "Oï, grand-

mère! Maman! Ma tante! On les a retrouvées! Bravo! Mon Dieu, où étiez-vous donc? Nous avons cru en devenir fous... Nous vous avons fait chercher partout... Nous pensions, sait-on jamais? Les loups... Les brigands, Dieu nous en préserve... Qu'est-ce qui est arrivé?"

— Une histoire pas ordinaire: nous nous sommes perdues dans la forêt, nous sommes allées traîner Dieu sait où, à une dizaine de verstes... Et tout d'un coup, quelqu'un... Qui? Oh, personne, un pauvre homme avec son cheval... Nous avons eu du mal à le persuader...

— Seigneur, quelle affaire! Toutes seules, sans escorte! Dites-moi! Rendons grâce à Dieu!

Bref, ils ont apporté des lampes sur la véranda, ils ont mis la table et apporté des samovars fumants, du thé sur des plateaux, du sucre, des confitures, des œufs brouillés, des petits pains frais et odorants, et puis toutes sortes de mets, des bouillons gras, des rôtis, de l'oie, les meilleurs vins, des liqueurs... Je suis là, à l'écart, et je regarde manger et boire les millionnaires d'Egoupetz, le Seigneur les garde du mauvais œil! "Je donnerais ma dernière chemise, pensais-je, si ça pouvait m'aider à devenir riche!" Croyez-moi, il me semble que les miettes qui tombaient de cette table par terre auraient suffi à nourrir mes enfants une semaine, jusqu'au prochain sabbat. "Seigneur, Dieu de miséricorde! Tu es grand, tu es compatissant et juste! Comment se fait-il que tu donnes tout à l'un et rien à l'autre? À l'un la brioche, à l'autre les plaies d'Égypte? Mais d'un autre côté, pensais-je, tu es vraiment très bête, Tévié! Qu'est-ce que cela signifie? Tu veux peut-être montrer à Dieu comment gouverner le monde? S'il le veut ainsi, c'est qu'il doit en être ainsi. Parce que s'il devait en aller autrement, il en serait autrement. Et à la question: pourquoi ne peut-il pas en être autrement, après tout, il n'y a qu'une seule réponse: "Nous étions esclaves"... rien à faire! C'est ce qui fait que nous sommes juifs. Un Juif doit vivre de foi et d'espoir: croire en Dieu et

espérer qu'avec le temps, si Dieu veut, tout s'arrangera..."

— Pardon, où est cet homme? a demandé quelqu'un. Il est déjà parti, le nigaud?

— Dieu m'en garde! ai-je répondu. Comment pourrais-je partir sans avoir fait mes adieux? Salut à tous, bonsoir! Dieu bénisse tous ceux qui sont assis à cette table! Bon appétit à tous! Que ça vous profite!

— Approchez-vous donc, me disent-ils. Pourquoi restez-vous dans le noir? Venez, qu'on voie au moins à quoi vous ressemblez! Vous prendrez peut-être un petit verre de vodka?

— Un petit verre de vodka? Avec plaisir! leur dis-je. Qui pourrait refuser un petit verre! Comme il est dit dans l'Écriture: "À la santé de leur corps, ou au repos de leur âme." Ce qui veut dire: le vin, c'est le vin, mais Dieu va son train... Lechaïm! fais-je en vidant mon verre. Dieu fasse que vous soyez toujours riches et heureux! Et que les Juifs restent toujours des Juifs. Et que le Seigneur leur donne la santé et la force de supporter tous les malheurs et tous les chagrins.

— Comment vous nommez-vous? me demande le maître de maison lui-même, un beau monsieur coiffé d'une calotte. D'où venez-vous? Où résidez-vous? Quelle profession exercez-vous? Vous êtes marié? Vous avez des enfants? Beaucoup?

— Des enfants? que je lui répons. Je n'ai pas à me plaindre. Si, comme l'affirme ma Golda, chaque enfant vaut un million, je suis plus riche que n'importe quel millionnaire d'Egoupetz. Le seul ennui, c'est que pauvreté n'est pas sœur de richesse, et qu'ils vont mal ensemble, le bossu et celui qui a le dos droit... Comme il est dit dans l'Écriture: "Tu as séparé la fête des jours ordinaires": celui qui a de l'argent, il a tout de même la vie plus rose. Mais voilà, l'argent, c'est Rothschild qui l'a, moi, j'ai des filles. Et les filles, vous savez, c'est une grande consolation, moins de rire que d'affliction! Mais bon! Nous sommes tous sous le regard de Dieu, c'est-à-

dire qu'Il est assis bien tranquille là-haut, pendant qu'on se crève à la peine en bas. On trime, on trimballe du bois, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? Comme il est dit dans les Saintes Écritures, "faute de grives on mange des merles..." Le pire, c'est la nourriture! Ma grand-mère, Dieu ait son âme, le disait toujours: "Si ton ventre ne criait famine, tu irais paré d'or et de perles fines". Excusez-moi si je parle trop... Il n'y a pas plus droit que mon bras quand je me mouche et pas plus bête qu'un mot d'esprit, surtout après un petit verre sur un estomac vide...

— Donnez donc quelque chose à manger à cet homme! dit le riche.

Et, tout de suite, la table se couvrit de tous les mets possibles et imaginables: poissons, viandes, rôtis, poulets, gésiers, foies...

— Vous prendrez bien quelque chose? qu'on me demande. Lavez-vous les mains.

— C'est au malade qu'on demande, répliqué-je, au bien portant, on donne tout sans question. Mais je vous remercie! Pour un verre de vodka, passe encore, mais se mettre à table et bâfrer pendant que là-bas, chez moi, ma femme et mes enfants m'attendent, Dieu leur prête longue vie... Si c'était que de vous...

Bref, faut croire qu'ils ont compris où je voulais en venir, et ils se sont mis à charger ma charrette: qui apportait un pain, qui du poisson, qui du rôti, qui du poulet, qui du thé et du sucre, qui un pot de graisse d'oie, qui des confitures...

— Vous allez rapporter tout ça chez vous, pour votre femme et vos enfants, qu'ils m'ont dit. Et maintenant, permettez-nous de vous demander combien vous voulez pour votre peine?

— Pardon, que je réponde, qu'est-ce à dire "combien je veux"? ça dépend de vous... On s'entendra bien... Comme on dit, un sou de plus ou un sou de moins... Ce n'est pas ça qui rendra le pauvre plus pauvre...

— Non! insistent-ils. Nous voulons que ça vienne

de vous, reb Téviié! N'ayez pas peur! Nous n'allons pas vous manger, tout de même, Dieu nous en garde!

— “Que faire? pensé-je. C'est fichant: si je dis un rouble alors que je peux en toucher deux, c'est vexant. Mais en demander deux, c'est dangereux, ils me prendront pour un fou, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter deux roubles?”

— Trois roubles! ai-je dit malgré moi, et ils se sont tous mis à rire si fort que j'aurais bien voulu rentrer sous terre.

— Ne m'en veuillez pas! dis-je. J'ai peut-être dit des bêtises. Le cheval a quatre pattes, et ça lui arrive de se les emmêler, alors vous pensez, l'homme, avec une seule langue...

Ça les fait rire de plus belle. Ils se tiennent les côtes.

— Assez ri! dit le maître de maison et, tirant de sa poche un gros portefeuille, il en sort... combien diriez-vous, pour voir? Allez, devinez un peu! Dix roubles! Un beau billet de dix roubles, tout rouge, tout flambant — je vous souhaite autant de santé, à vous comme à moi! —, et il dit: “Ça, c'est de ma part, vous, les enfants, vous donnerez chacun ce que vous jugerez bon.”

Bref, à quoi bon s'étendre! Les billets de cinq roubles, de trois, d'un rouble s'amassaient sur la table, je tremblais comme une feuille en me disant que je ne tiendrais pas le coup, que j'allais tomber dans les pommes.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites planté là? me dit le riche. Prenez votre argent et allez-vous-en rejoindre votre femme et vos enfants.

— Dieu vous le rendra au centuple! dis-je. Je vous en souhaite dix fois, cent fois plus! Et puis tout le bonheur possible et beaucoup, beaucoup de joies!

Alors je me suis mis à ratisser mon argent des deux mains et, sans compter (allez donc compter!), j'ai fourré les billets dans toutes mes poches.

— Bonne nuit, que j'ai dit. Portez-vous bien et que

Dieu vous bénisse, vous, vos enfants, les enfants de vos enfants, et toute votre parenté!

Je me dirigeais vers ma charrette quand la femme du riche, celle qui était en fichu de soie, s'approche de moi et me dit:

— Attendez un peu, reb Tévié. Je veux vous faire un cadeau, moi aussi. Venez me voir demain, avec l'aide de Dieu. J'ai une vache brune. En son temps, c'était une brave petite vache, qui donnait douze pintes de lait par jour. Mais on lui a jeté un sort et elle ne se laisse plus traire... C'est-à-dire qu'elle se laisse traire... Elle se laisse traire, mais elle ne donne plus de lait...

— Dieu vous prête longue vie! lui dis-je. Vous pouvez être tranquille. Chez moi, la vache se laissera traire et donnera du lait. Ma vieille, elle n'a pas son pareil pour ça, elle sait faire une soupe avec rien, elle se débrouille toujours pour fêter dignement le sabbat, et les enfants, elle les dresse à coups de taloche... Excusez-moi, fais-je, si j'ai dit des bêtises. Bonne nuit, tous mes vœux, et Dieu vous donne toujours santé et bonheur!

Je sors dans la cour, vers mon chargement, je cherche mon petit cheval... pas de cheval! Ah, misère de moi! Je regarde dans tous les coins — quel malheur! —, mais non, rien du tout!

“Et voilà, Tévié, tu es dans de beaux draps”. C'est alors que je me suis rappelé une histoire que j'avais lue dans un livre, comme quoi le Malin avait attiré un pauvre homme dans un château, loin de la ville, lui avait donné à manger et à boire et puis l'avait laissé avec une femme, entre quatre-z-yeux. Et voilà que cette femme s'était transformée en bête fauve, le fauve en chat, le chat en monstre... “Hé là, Tévié! que je me dis. Est-ce qu'on ne serait pas en train de te faire tourner en bourrique?”

— Qu'est-ce que vous fabriquez? Qu'est-ce que vous ronchonnez? me demande-t-on.

— Ce que je fabrique..., dis-je. Misère de moi et

de toute ma vie! Il m'est arrivé un malheur: mon petit cheval...

— Votre cheval est à l'écurie, me répond-on. Si vous voulez bien y aller...

J'entre, je regarde: c'était vrai, parole d'honneur! Mon mignon était là au milieu des chevaux de la ville, enfoncé dans le fourrage jusqu'aux oreilles, il mâchait son avoine à s'en faire péter la sous-ventrière!

— Hé, toi! que je lui dis. Il est temps de rentrer, mon joli. Il ne faut pas non plus se jeter comme ça sur la nourriture. À trop vouloir avaler, comme on dit, on peut s'étouffer...

Bref, j'ai eu bien du mal à le convaincre, je l'ai attelé et nous nous en sommes retournés, heureux et contents. J'en ai même entonné une prière de fête. Pour mon petit cheval, c'était à ne pas le reconnaître, comme s'il avait changé de peau. Il courait sans attendre le fouet. Je suis arrivé assez tard, j'ai réveillé ma femme.

— Joyeuse fête, que je lui dis, tous mes vœux, Golda!

— Qu'est-ce que c'est que ces vœux? fait ma femme en colère. En quel honneur? Qu'est-ce qui te rend si joyeux, mon digne nourricier? C'est d'un mariage ou d'une naissance que tu viens, mon petit gagne-pain en sucre?

— C'est tout à la fois, un mariage et une naissance! Attends un peu, ma femme, je vais te montrer mon trésor! Mais avant, réveille les petites, qu'elles puissent aussi, les pauvrettes, goûter aux gâteries d'Egoupetz...

— Serait-ce que tu divagues, que tu bats la campagne, que tu as perdu l'esprit ou que tu es devenu fou? Tu parles en cerveau fêlé, Dieu me pardonne! me répond mon épouse avant de m'insulter et de m'abreuver de malédictions, comme c'est la coutume chez les femmes.

— Les femmes, dis-je, seront toujours les femmes! Salomon le Sage avait bien raison de dire qu'entre mille, il n'en a pas trouvé une seule de bonne. Encore

heureux que la mode a passé de prendre plusieurs femmes...

Je suis sorti, j'ai descendu de ma charrette tout ce qu'on m'avait donné et j'ai tout déposé sur la table. Elles, ma petite équipe, dès qu'elles ont vu les brioches, dès qu'elles ont flairé la viande, elles se sont jetées dessus, les malheureuses, comme des loups affamés. Elles se précipitaient sur la nourriture, les mains tremblantes, on n'entendait plus que leurs dents qui mastiquaient... Comme il est dit dans l'Écriture: "Et ils mangèrent..." Autant dire qu'elles se sont jetées dessus comme une nuée de sauterelles! J'en avais même les larmes aux yeux...

— Alors, raconte, me dit ma femme, c'était un dîner de bienfaisance pour les pauvres, un festin? Et pourquoi es-tu si joyeux?

— Attends un peu, Golda, que je lui dis, je vais tout te dire. Réchauffe le samovar, qu'on se mette tous à table, qu'on boive une tasse de thé, faut ce qui faut. On ne vit qu'une fois, pas deux. Surtout maintenant qu'on a une vache qui donne douze pintes de lait par jour: demain, si Dieu veut, je la ramènerai. Tiens, Golda, fais-je en tirant tous les billets de mes poches. Tiens, essaie un peu de deviner combien ça nous fait d'argent?

Je regarde ma femme: elle est là, pâle comme la mort, elle ne peut pas dire un mot.

— Qu'est-ce que tu as, Golda, mon cœur, que je lui dis, de quoi as-tu peur? Tu ne vas tout de même pas croire que je l'ai volé, cet argent? Si c'est pas honteux! Ça fait combien de temps que nous sommes mariés, et tu peux penser de moi une chose pareille? C'est de l'argent honnêtement gagné, bêtassee, le fruit de mon esprit et de mes peines. J'ai sauvé deux personnes, dis-je, d'un grand danger. Sans moi, Dieu sait ce qui leur serait arrivé!

En un mot, je lui ai raconté toute l'histoire du début à la fin, et nous nous sommes mis tous les deux à comp-

ter et recompter notre argent. Ça faisait deux fois dix-huit, et encore un rouble de reste, sans erreur, ce qui vous donne trente-sept roubles, ni plus ni moins!

Ma femme en a même versé sa petite larme.

— Pourquoi pleures-tu, femme sans cervelle?

— Et comment pourrais-je ne pas pleurer, répond-elle, si ça me démange? J'ai le cœur si plein que mes yeux en débordent. Aussi vrai que Dieu est saint, qu'elle me dit, j'en avais le pressentiment que tu reviendrais avec de bonnes nouvelles. Je ne sais plus bien quand, grand-mère Zeitel, paix à ses cendres, m'est apparue en rêve. Je dormais, et tout d'un coup je vois un seau de lait rempli à ras bords. Grand-mère Zeitel, Dieu ait son âme, portait le seau en le recouvrant de son tablier pour éviter le mauvais œil, et les enfants criaient: "Maman, du lolo!"

— Attends un peu, ne va pas si vite, mon âme! dis-je. Dieu fasse que ta grand-mère Zeitel connaisse la félicité en paradis, mais savoir si elle nous servira à quelque chose, ce n'est pas sûr. Pourtant, si le Seigneur a pu faire un miracle et nous donner une vache, il fera sans doute en sorte que cette vache soit une vraie vache. Dis-moi plutôt, Golda, mon cœur, ce que nous devons faire de cet argent.

— Dis-le-moi, toi, Tévié, ce que tu comptes faire de tout cet argent.

— Non, fais-je, toi, dis-moi, toi, ce que tu penses pouvoir tirer de ce capital.

Alors, nous nous sommes mis à réfléchir, à peser le pour et le contre, à nous creuser la cervelle, à passer en revue toutes les combines possibles et imaginables. Nous en avons fait, des transactions, en une nuit! Nous avons acheté deux chevaux pour les revendre aussitôt avec un gros bénéfice, nous avons ouvert une épicerie à Boïberik, avons bientôt écoulé tout notre fonds pour ouvrir un commerce de tissus; nous avons acheté un terrain de coupe en forêt, juste pour toucher le dédit et nous retirer; nous avons essayé de racheter

les droits sur l'abattage des bêtes de boucherie à Anatotvka; nous avons voulu prêter à intérêt...

— Tu es fou! fait ma femme, hors d'elle. Tu veux jeter ton argent par les fenêtres, pour rester après Gros-Jean comme devant?

— Et tu penses peut-être qu'il vaut mieux se lancer dans le commerce du blé pour faire faillite? Comme s'il n'y avait pas assez de braves gens qui s'y sont cassé les dents, à ton blé? Va un peu voir ce qui se passe à Odessa!

— Tu peux la garder, ton Odessa! répond-elle. Mes ancêtres et mes aïeux n'y ont jamais mis les pieds, et mes enfants n'iront jamais non plus, tant que j'aurai de la vie au ventre.

— Qu'est-ce que tu veux, alors? que je lui demande.

— Qu'est-ce que je pourrais vouloir? dit-elle. Je veux que tu arrêtes de faire l'imbécile et de dire des bêtises.

— Oh, bien sûr! lui dis-je. Tu fais la maligne maintenant. Qui a cent roubles en mains, de tous est le plus malin! Sa richesse est encore à l'horizon qu'il n'y a déjà pas plus malin que lui sur terre!... C'est toujours comme ça!

Bref, nous nous sommes disputés plusieurs fois, réconciliés aussitôt, et nous avons décidé pour finir d'ajouter à la vache brune promise une autre, une vache laitière, qui se laisse traire...

Vous vous demandez, pour sûr: pourquoi une vache, pourquoi pas un cheval? Mais je peux vous répondre: pourquoi un cheval? Pourquoi pas une vache? Boïberik, vous comprenez, c'est un de ces endroits où se réunissent, l'été venu, tous les millionnaires d'Egoupetz, et les millionnaires d'Egoupetz, ils sont habitués depuis l'enfance à ce que tout leur tombe dans le bec: viande, œufs, poulets, oignons, poivrons et autres victuailles. Pourquoi, dans ce cas, quelqu'un ne viendrait-il pas leur livrer fromage, crème, beurre et le reste? Les gens

d'Egoupetz aiment manger, et l'argent, pour eux, c'est de la petite bière : on n'aurait donc pas de mal à écouler sa marchandise, et à un bon prix. Le principal, c'est d'avoir de bons produits. Et des produits comme les miens, vous n'en trouverez pas même à Egoupetz. Dieu nous donne à tous deux autant de bonheur que de commandes que j'ai reçues, de la part de messieurs très estimés, même des chrétiens.

“Nous avons entendu dire, Tévié, que tu es honnête, pour un Juif...” Vous croyez qu'on entendrait des compliments pareils de la bouche des siens ? Vous parlez ! Ils ne te diront jamais un mot aimable. Ils ne savent faire qu'une chose : fourrer leur nez dans les affaires des autres. Ils ont vu que Tévié avait une vache, une carriole neuve, et ils se sont mis à se triturer les méninges : d'où ça peut bien lui venir ? Est-ce qu'il ne ferait pas de faux billets, ce Tévié ? Ou ne fabriquerait pas du tord-boyaux en douce ? “Ha, ha, ha ! Vous pouvez vous casser la tête tout votre soûl”, que je me dis ! Vous n'allez pas me croire, mais vous êtes quasiment le premier à qui j'aie raconté toute cette histoire dans les détails...

Mais je crois que je vous ennuie avec mon bavardage. Ne m'en veuillez pas ! Comme il est dit dans l'Écriture : “Chaque corbeau selon son espèce”, autrement dit, que chacun se mêle de ses oignons. Vous de vos livres, moi de mes bidons et de mes pots... Il n'y a qu'une chose que je voudrais vous demander, *pan* Cholem Aleichem, c'est de ne pas parler de moi dans vos livres. Ou alors, au moins, changez le nom.

Portez-vous bien et que Dieu vous bénisse !

Chimères

“Combien de pensées s'agitent dans le cœur de l'homme”, c'est bien ce qu'il est dit, n'est-ce pas, dans

les Saintes Écritures ? Vous expliquer ce que ça veut dire, reb Cholem Aleichem, je crois que ce n'est pas la peine. Mais vous connaissez le dicton : "Cheval rétif appelle le fouet, homme sage le conseil." À qui je pense en disant ça ? À moi. Parce que si j'avais été plus avisé et que j'étais allé trouver un bon ami pour lui raconter toute l'affaire, ceci, cela, je ne me serais pas mis dans ce pétrin, pour sûr ! Mais "la vie et la mort dépendent de la langue", c'est-à-dire que si Dieu veut punir quelqu'un, il le prive de sa raison. Combien de fois ne me le suis-je pas dit : "Enfin, Tévié, bougre d'âne ! Tu n'es pas sot, à ce qu'on dit, comment as-tu pu te laisser mener comme ça par le bout du nez ? Et aussi bêtement ? Qu'est-ce qui te manquait, tiens, en ce moment, par exemple, avec l'argent que tu gagnes, même s'il n'est pas bien lourd ? Tes produits laitiers sont connus partout, à Boïberik, à Egoupetz, partout... Tu serais bien heureux et bien content si ton petit pécule était rangé tranquillement dans ton coffre, tout au fond, et que personne n'en sache rien ! Parce que, voulez-vous me dire, qui est-ce que ça regarde, que Tévié ait de l'argent ou pas ? C'est vrai, quoi ! Comme s'ils s'y étaient intéressés, tous, à ce Tévié, quand il croupissait dans la poussière et la cendre, qu'il traînait misère et qu'il crevait de faim trois fois par jour, avec sa femme et ses enfants ? Ce n'est qu'après, quand le Seigneur a tourné son regard vers Tévié pour faire soudain son bonheur, quand Tévié s'est remis sur pied tant bien que mal et a pu mettre de côté quelques sous en cas de malheur, qu'on s'est mis à parler de lui à tous les échos et à l'appeler "reb Tévié" — hein ? Et des amis à n'en plus finir ! Comme dans l'Écriture : "tous aimés, tous chéris", autrement dit : "Si le Seigneur te tend une cuillère, les hommes t'en donnent tout un baquet." Chacun me bassine de ses conseils : lun me propose un commerce de tissus, l'autre une épicerie, un troisième une maison, ou encore un domaine, une forêt, du blé, des magasins..."

— Frères ! les suppliais-je. Laissez-moi tranquille ! Vous vous trompez complètement ! Vous pensez sans doute que je suis Rothschild ? Je vous souhaite autant d'argent que tout ce qui me manque pour faire trois cents roubles, ou même deux cents, ou même cent cinquante ! Le bien des autres, que je leur disais, ça vous met les yeux hors de la tête. Tout le monde croit voir briller l'or du voisin, mais quand on s'approche, on voit que ce n'est qu'un bouton de cuivre !

Bref, ils ont tout de même fini par me porter la peste, que la peste les étouffe ! Le Seigneur m'a envoyé un cousin. Enfin, cousin, c'est vite dit, tuyau issu de germain de mon poêle. Menahem-Mendel, qu'il s'appelle, c'est un sac à vent, un rêveur, un faiseur d'embrouilles, allez savoir. Il s'est accroché à mes basques et m'a farci la tête de chimères, de fariboles, de bulles de savon. Vous allez sans doute me demander : mais comment ? Comment moi, Tévié, ai-je pu m'acoquiner avec ce Menahem-Mendel ? Je vais vous le dire : c'était écrit, faut croire. Écoutez plutôt.

Un jour, au début de l'hiver, j'étais arrivé à Egoupetz avec quelques marchandises : une bonne vingtaine de livres de beurre frais — et quel beurre ! —, deux jolis paquets de fromage blanc — un vrai trésor ! Dieu nous donne toujours aussi belle allure ! Alors bon, comme vous vous en doutez, je n'ai pas été long à tout vendre, il n'en est pas resté une miette. Je n'ai même pas eu le temps de faire le tour de tous mes chalands de l'été, les vacanciers de Boïberik, qui m'attendaient comme le Messie... D'ailleurs, qu'est-ce que ça a d'étonnant ? Est-ce que les marchands d'Egoupetz — qu'ils crèvent ! — peuvent offrir la même chose que Tévié ? Ce n'est pas à vous que je pourrais l'apprendre. Comme dit le prophète : “Et l'étranger te couvrira de louanges”, la bonne marchandise n'a pas besoin de réclame...

En un mot, j'avais tout vendu, j'ai laissé un peu de foin à mon petit cheval et je suis parti traîner en ville.

“L’homme est poussière”, et nous sommes tous des hommes, des êtres humains, nous voulons contempler le monde de Dieu, respirer l’air pur, admirer les merveilles qu’Egoupetz expose aux vitrines de ses magasins, comme pour dire: pour regarder, regarde tant que tu veux, mais pas touche ! Je suis donc là, devant une grande vitrine où s’étaient demi-impériales, pièces d’argent d’un rouble, et simples billets de banque, et je me dis : “Seigneur Dieu ! Si j’avais seulement le dixième de ce que je vois ici, que me resterait-il à espérer ? Qui serait alors plus heureux que moi ? Pour commencer, je marierais ma fille aînée, je lui donnerais cinq cents roubles de dot, sans compter les cadeaux, la robe et les frais pour la noce ; je vendrais mon canasson, ma charrette et mes vaches, je viendrais m’installer en ville, j’achèterais mon banc à la synagogue, contre le mur de l’est, et pour ma femme — Dieu lui donne la santé !— un ou deux rangs de perles, et puis je ferais des dons, en riche qui se respecte ; je ferais couvrir de tôle la synagogue, qu’elle ait un toit et qu’elle ne soit plus comme maintenant, à deux doigts de s’écrouler; je ferais construire une école pour les enfants, et puis un hospice pour les pauvres, comme dans toutes les villes dignes de ce nom, pour que les mendiants ne restent plus à traîner à la synagogue, à même le sol ; et puis je flanquerais dehors ce coquin de Yankel des pompes funèbres : il s’est assez empiffré et soulé comme ça aux frais de la princesse!...”

— La paix soit avec vous, reb Tévié, fait soudain une voix dans mon dos. Comment vous portez-vous ?

Je me retourne, je regarde : je suis prêt à mettre ma main au feu que je le connais !

— Bonjour, lui dis-je. D’où venez-vous donc comme ça ?

— D’où je viens ? De Kasrilovka. Je suis votre parent, qu’il me fait. Pas vraiment très proche, c’est

vrai : votre femme Golda est mon arrière-cousine issue de germains du côté de mon père.

— Attendez voir, que je lui dis. Vous êtes sans doute le gendre de Boruch-Gersch, le mari de Léah-Dvossia ?

— On dirait que vous avez deviné ! Je suis le gendre du Boruch-Gersch de Léah-Dvossia, et ma femme, qui s'appelle Cheïnè-Cheindele, est la fille du Boruch-Gersch de Léah-Dvossia ! Tout est clair à présent ?

— Attendez une minute, que je lui fais. La grand-mère de votre belle-mère, Soré-Enta, et la tante de ma femme, Frumè-Zlata, étaient comme qui dirait presque cousines germaines du côté de leur père, et vous, si je ne me trompe, vous êtes marié à la deuxième fille de Boruch-Gersch, le mari de Léah-Dvossia. Le seul ennui, c'est que j'ai oublié comment vous vous appelez, il m'est sorti de la tête, votre nom. Comment vous nommez-vous donc ?

— Je m'appelle Menahem-Mendel, le gendre du Boruch-Gersch de Léah-Dvossia, c'est comme ça qu'on me nomme chez nous, à Kasrilovka.

— Dans ce cas, mon cher Menahem-Mendel, lui dis-je, je te salue bien bas ! Dis-moi donc, mon cher Menahem-Mendel, comment se portent tes beaux-parents ? Comment vont les affaires, la santé ?

— Eh ! me répond-il. Pour la santé, grâce à Dieu, je n'ai pas à me plaindre, ça va comme ça peut. Mais pour les affaires, elles ne sont guère brillantes.

— Dieu est miséricordieux ! fais-je en lorgnant sa mise : ses frusques sont loin d'être de première fraîcheur et ses bottes, excusez-moi du détail, bâillent à s'en décrocher la mâchoire. Ce n'est pas grave ! Le Seigneur y pourvoira. Tes affaires vont bien s'arranger. Tu sais ce que dit l'Écriture : "Tout n'est que vanité des vanités", l'argent, ça roule, un jour ici, l'autre ailleurs, l'important, c'est d'être en vie ! Et

surtout de garder espoir ! Il faut toujours garder la foi. Et ça peut bien nous arriver de traîner misère, on n'est pas juifs pour rien ! Comme on dit : "Si tu veux être soldat, faut pas avoir peur des balles !" D'ailleurs, que je lui dis, toute notre vie n'est qu'un rêve... Dis-moi plutôt, Menahem-Mendel, ce que tu viens faire à Egoupetz ?

— Comment ça "qu'est-ce que je viens faire" ? Il y a bien dix-huit mois que j'y suis, bon an mal an...

— Ah, c'est donc ça ! dis-je. Tu es d'ici, faut croire, un vrai bourgeois d'Egoupetz ?

— Chut ! marmotte-t-il en jetant des regards inquiets autour de lui. Ne parlez donc pas si fort, reb Tévié ! Pour être d'ici, je suis d'ici, mais c'est entre nous !

Je le regarde comme si j'avais affaire à un fou.

— Qu'est-ce qui te prend ? que je lui demande. Tu es en fuite ? Tu te caches à Egoupetz au milieu du marché ?

— Pas de questions, reb Tévié ! Ça n'a rien d'étonnant. Vous ne devez pas être au courant des us et coutumes d'Egoupetz... Venez, me dit-il, je vais vous expliquer ce que ça veut dire d'être ici sans en être...

Et il s'est mis à me raconter toute une histoire sur leurs malheurs...

— Écoute-moi, Menahem-Mendel ! dis-je. Suis-moi et viens passer la journée au village. Tu pourras te reposer, reprendre des forces. Tu seras mon hôte, et un hôte de prix ! C'est ma vieille qui sera contente !

Bref, j'ai fini par le convaincre : on s'est mis en route. Arrivés à la maison, quelle joie ! Un invité ! Et quel invité ! Un arrière-cousin issu de germain du côté paternel ! C'est pas une petite affaire, ça ! La famille, c'est sacré ! Et c'est parti : quoi de neuf à Kasrilovka ? Comment va l'oncle Boruch-Gersch ? Que devient la tante Léah-Dvossia ? Et l'oncle Iossel-Menaché ? Et la tante Dobrisch ? Et leurs enfants, comment ils vont ? Il y a eu des morts ? Des mariages ?

Des divorces ? Des naissances, des femmes dans un état intéressant ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ma femme, lui dis-je, les mariages et les naissances des autres ? Tu ferais mieux de nous apporter quelque chose à manger. "Celui qui a faim, qu'il soit rassasié..." Avec l'estomac dans les talons, on ne pense guère à faire des bonds... Si la soupe est prête, tant mieux, sinon des pâtés feront l'affaire, ou alors des boulettes, des croquettes, des crêpes... Bref, qu'on en ait à satiété, pourvu que ce soit vite fait !

En un mot, on s'est lavé les mains et on a fait un vrai festin, comme il se doit.

— Mange donc, Menahem-Mendel, lui dis-je, car tout n'est que "vanité des vanités", comme le dit le roi David, il n'est pas sur cette terre de vérité, rien que du faux ! Et la santé, comme disait ma grand-mère Nekhama — Dieu ait son âme, c'était une tête ! — la santé et le plaisir, tu dois les chercher dans ton assiette...

Mon invité, le pauvre, il en avait même les mains qui tremblaient, il a loué sur tous les tons les mérites de ma femme et a juré ses grands dieux qu'il n'avait pas goûté depuis des lustres de semoule, de pâtés et de croquettes aussi délicieux !

— Et ce n'est encore rien, lui dis-je. Si tu avais goûté son gratin ou son gâteau de riz, tu aurais vraiment eu une idée du paradis sur terre !

Bref, on a mangé, on a dit notre prière et on s'est mis à parler chacun de ses petites affaires : moi des miennes, lui des siennes, comme c'est l'usage. Moi, je lui parle de choses et d'autres, de tout et de rien, et lui d'Odessa, d'Egoupetz, il me raconte comment il est déjà passé des dizaines de fois "du septième ciel au trente-sixième dessous", un jour riche, l'autre pauvre, aujourd'hui les poches pleines et le lendemain sans un sou... Les affaires qu'il faisait, je n'en avais jamais entendu parler, c'était rien que des mots tarabisco-

tés, qui ne veulent rien dire : “à la hausse”, “à la baisse”, “actions-schmactions”, “Potivilov*”, “Maltsev-Schmaltsev”, Dieu seul sait ce que ça veut dire ! Et les sommes qui défilait : dix mille, vingt mille... comme si ce n’était pas de l’argent mais des bouts de papier !

— Je vais te dire une bonne chose, Menahem-Mendel, je lui dis, ces drôles d’affaires que tu me racontes, ça demande de l’habileté, pour sûr, du savoir-faire... Mais ce qui m’étonne, c’est que telle que je connais ta petite femme, elle te laisse te balader comme ça et qu’elle ne vienne pas te chercher à cheval sur un balai.

— Eh ! soupire-t-il. Ne m’en parlez pas, reb Tévié... Elle m’en fait assez voir... De toutes les couleurs... Si vous saviez ce qu’elle m’écrit, vous diriez que je suis un saint ! Mais ce n’est pas bien grave, elle n’est pas ma femme pour rien, faut bien qu’elle me mène à la tombe... Il y a pire. J’ai aussi une belle-mère. Je n’ai pas besoin de vous en parler : vous la connaissez !

— Autrement dit, lui fais-je, tu en vois, comme on dit, de toutes les sortes, des vertes et des pas mûres. Tuile sur tuile, une vraie averse.

— C’est bien vrai, reb Tévié. Vous avez tout à fait bien saisi la chose. Une tuile, passe encore, mais toute une averse !

En un mot, nous avons devisé ainsi jusque tard dans la nuit. J’en avais même le tournis, de toutes ces histoires, de ces affaires de fous, de ces millions qui montaient pour dégringoler ensuite, des trésors fabuleux des Rothschild... Toute la nuit, j’ai même rêvé d’Egoupetz, de pièces d’or, de Rothschild, de Menahem-Mendel et de sa belle-mère... Ce n’est que le matin venu qu’il m’a tout déballé. De quoi s’agissait-il ?

— Comme en ce moment, dit-il, le papier-monnaie vaut de l’or, chez nous à Egoupetz, alors que le

* Déformation du nom de Poutilov, gros industriel pétersbourgeois. (N.d.T.)

prix des denrées a chuté, ce serait l'occasion ou jamais de vous faire un joli magot, reb Tévié, et en même temps de me rendre un fichu service, de me tirer de la tombe, sans exagérer !

— Tu raisones comme un enfant de trois ans ! que je lui réponds. Tu penses que j'ai des monceaux de pièces d'or, des richesses dignes d'Egoupetz ? Pauvre naïf ! Dieu nous donne à tous les deux de gagner jusqu'à la Pâque la somme qui me manque pour que ma fortune soit égale à celle de Rothschild !

— Bien sûr, qu'il dit, je comprends... Mais vous pensez peut-être que nous avons besoin de beaucoup d'argent ? Donnez-moi cent roubles, qu'il dit, et en trois ou quatre jours je vous en rapporte deux cents, trois cents, six cents, sept cents, si ce n'est pas mille...

— C'est qu'il pourrait bien en être, lui dis-je, comme il est dit dans l'Écriture : "Il y a loin de la coupe aux lèvres..." Tout est bel et bon si on a de quoi risquer. Mais que faire, si on ne les a pas, les cent roubles ? "Celui qui est venu les mains vides repartira les mains vides", autrement dit : on n'a rien sans rien...

— Ne dites donc pas de bêtises ! me fait-il. Vous trouverez bien une centaine de roubles, reb Tévié ! Avec ce que vous gagnez, avec votre réputation, Dieu vous protège du mauvais sort...

— Et qu'est-ce qu'elle me rapporte, ma réputation ? La réputation, bien sûr, c'est une bonne chose, mais le malheur, c'est que j'ai peut-être une bonne réputation, mais que l'argent, il est à Rothschild ! Si tu veux le savoir, j'aurais bien du mal à rassembler cent roubles, en tout et pour tout. Et encore, c'est des trous à n'en plus finir qu'ils doivent me servir à boucher, ces cent roubles : d'abord, j'ai mes filles à marier...

— Justement ! m'interrompt-il. Quand est-ce qu'une occasion pareille se représentera, reb Tévié ? Mettre cent roubles, cent roubles seulement dans l'affaire et en ramasser assez, avec l'aide de Dieu, pour doter vos filles et bien autre chose encore !

Et c'est reparti pour un tour, trois heures d'horloge, pas moins. Il s'est mis à m'expliquer comment on pouvait avec un rouble en faire trois, et avec trois, dix. Tout d'abord, dit-il, on apporte ses cent roubles et on achète dix machins (j'ai oublié comment ça s'appelle), et puis on attend quelques jours, le temps que le prix du chose augmente... Alors on envoie un télégramme je ne sais où pour ordonner de vendre, et avec l'argent reçu, on en achète deux fois plus... Et puis la chose augmente encore, on envoie un autre télégramme, et ainsi de suite jusqu'à ce que tes cent roubles soient devenus deux cents, puis les deux cents quatre cents, les quatre cents huit cents, les huit cents seize cents. Étonnant, non ? Il avait vu à Egoupetz, à ce qu'il m'a dit, de ces gens qui, quelque temps avant, allaient encore sans souliers, placiers ou garçons de course... eh bien, ils possédaient maintenant leurs maisons, des palais en pierre de taille, leurs femmes avaient toutes des maux d'estomac qu'elles allaient soigner à l'étranger... Et eux, ils paradaient dans tout Egoupetz sur leurs roues pneumatiques — fi donc ! — et ils ne reconnaissaient personne !

Bref, pourquoi en faire tout un plat ? Je me suis senti emballé pas pour rire ! Il s'en passe des choses, en ce bas monde ! Et si c'était le destin qui me l'avait envoyé ? Il y a bien des gens à Egoupetz qui font fortune en partant de rien ! Je ne les vaudrais donc pas ? Menahem-Mendel n'a pas l'air d'un menteur, il n'irait pas les inventer, toutes ces histoires ! Et si c'était vrai, que je me disais, si la chance allait vraiment tomber sur Tévié et qu'il devienne enfin quelqu'un, sur son vieil âge ? Après tout, jusqu'à quand est-ce que je devrais me démener, trimer comme un bœuf ? Tous les jours que Dieu fait, c'était la même rengaine : le cheval et la charrette, le beurre et le fromage... Il est temps, je te le dis, Tévié, il est temps de te reposer, de mener enfin une vie normale, comme tout le monde, d'aller un peu plus souvent à la synagogue, de relire les Sain-

tes Écritures... Oui, mais si, à Dieu ne plaise, tout n'allait pas aussi bien, si tout tombait cul par-dessus tête, pour ainsi dire ? Mais, encore une fois, pourquoi ne pas espérer que tout aille bien ?

— Hein ? Qu'en dis-tu ? demandé-je à ma femme. Qu'est-ce que tu penses de son plan, Golda ?

— Que pourrais-je en dire ? me répond-elle. Je sais que Menahem-Mendel n'est pas le premier venu, il n'ira pas te tromper. Ce n'est pas un de ces tailleurs ou de ces savetiers, Dieu nous en préserve ! Son père était un homme très bien, et son grand-père était même ce qu'on appelle un saint homme : jour et nuit, même aveugle, il restait penché sur ses livres. Et la grand-mère Zeitel, que la terre lui soit légère, n'était pas non plus n'importe qui...

— Encore tes discours ni faits ni à faire, lui dis-je. On parle de choses sérieuses, et elle est là avec sa grand-mère Zeitel qui était si bonne aux fourneaux, et son grand-père qui a rendu son âme à Dieu après avoir éclusé un dernier petit verre... Les femmes seront toujours les femmes ! Pas étonnant que le roi Salomon ait parcouru le monde entier sans trouver une seule femme qui ait du plomb dans la cervelle...

En un mot, nous avons décidé de fonder une association: j'apportais l'argent, Menahem-Mendel le savoir-faire, et ce que Dieu nous donnerait, nous le partagerions.

— Vous pouvez me croire ! dit Menahem-Mendel. Je partagerai avec vous, reb Tévié, ce que Dieu nous donnera, aussi honnêtement qu'un vrai gentilhomme, et vous toucherez, si Dieu veut, de l'argent, toujours de l'argent, encore de l'argent !

— Amen ! fais-je. Je vous en souhaite autant. Que le Seigneur t'entende ! Il y a une seule chose que je ne comprends pas : comment faire traverser la rivière au chat ? C'est-à-dire, euh... Je suis ici, tu es là... L'argent, tu sais, c'est une question délicate... Ne t'offense point, je le dis sans arrière-pensée. Tu te souviens de la pa-

role de notre père Abraham : “Celui qui a semé dans la douleur récoltera dans la joie.” Autrement dit, mieux vaut s’entendre d’avance plutôt que de verser des larmes ensuite...

— Ah ! fait-il, saisi d’une illumination soudaine. Vous voulez peut-être un reçu ? Bien sûr, avec plaisir !

— Attends un peu, lui dis-je. D’un autre côté, c’est de deux choses l’une : si tu veux me couper la gorge, à quoi pourrait-il me servir, ton reçu ? Comme il est dit dans le Talmud : “Ce n’est pas le renard qui rapine, c’est le terrier.” Ce n’est pas la traite qui te paie, c’est le bonhomme. Qu’est-ce que je pourrais y faire ? Tant qu’à être pendu par un pied, autant mettre les deux dans le nœud !

— Vous pouvez me croire, me répète-t-il. Je vous le jure sur tout ce que j’ai de plus sacré, reb Tévié. Dieu me garde de vouloir vous tromper, reb Tévié, je n’en ai pas la moindre intention, Dieu m’en préserve ! Je ne pense qu’à une chose : partager avec vous honnêtement, honnêtement et scrupuleusement, en parts égales, moitié-moitié : cent pour moi, cent pour vous, deux cents pour moi, deux cents pour vous, trois cents pour moi, trois cents pour vous, quatre cents pour moi, quatre cents pour vous, mille pour moi, mille pour vous...

Bref, j’ai été chercher mes quelques roubles, je les ai recomptés trois fois (j’en avais les mains qui tremblaient), j’ai appelé ma vieille, qu’elle soit témoin, j’ai encore bien expliqué à Menahem-Mendel tout ce que cet argent représentait pour nous, et puis je lui ai donné, et j’ai cousu le paquet dans sa poche intérieure, pour qu’on n’aille pas lui voler en route, à Dieu ne plaise. Nous avons convenu qu’il devait m’écrire dans une semaine au plus tard pour me raconter tous les détails, et puis nous nous sommes séparés comme il se doit, en nous embrassant comme du bon pain — nous sommes parents, après tout.

Il est parti, et à peine étais-je resté seul que je me

suis senti pris par toutes sortes de pensées, de vrais songes éveillés, et tous si merveilleux que j'aurais voulu qu'ils n'aient jamais de fin, qu'ils se prolongent éternellement. Je me suis représenté une grande maison au centre de la ville, avec un toit de tôle, des hangars, des granges, des garde-manger et des resserres, tous regorgeant de bonnes choses. La maîtresse de maison, les clés à la ceinture, est en train de fureter dans tous les coins : c'est ma femme Golda, mais personne ne pourrait la reconnaître, tellement elle a changé ! Une vraie richarde, avec double menton et collier de perles. Elle se pavane en houspillant les domestiques. Les filles sont parées comme un jour de grande fête et se prélassent en se tournant les pouces. La cour est pleine de poules, d'oies et de canards. Dans la maison, tout reluit, le dîner mijote sur le fourneau, le samovar siffle comme un jars ! À la place d'honneur, le maître de maison, autrement dit Tévié, en robe de chambre et calotte, et autour de lui, les gens les plus respectés de la ville, qui sont là à lui faire des courbettes : "Excusez-moi, reb Tévié !", "Ne m'en veuillez-pas, reb Tévié !" "Eh, que je pense, tout cet argent, le diable emporte l'arrière-grand-père de votre aïeul !"

— Contre qui est-ce que tu en as? me demande Golda.

— Contre personne ! que je répons. Je rêvais... Des tas d'idées idiotes, bêtes comme chou... Dis-moi un peu, Golda, mon cœur, tu ne sais pas ce qu'il vend, ton cousin, Menahem-Mendel, je veux dire?

— Ah, ben ça, alors ! qu'elle fait. Que tout ce que j'ai rêvé la nuit dernière, celle d'avant et toute l'année s'abatte sur la tête de mes ennemis ! Il est resté assis avec lui une journée entière à faire la parlote à n'en plus finir, et il me demande ce qu'il vend ! Mais vous avez fait affaire ensemble !

— Pour ça oui, je lui répons, pour faire affaire, on a fait affaire, mais quelle affaire, on pourrait me tuer sur place que je n'en saurais rien ! Nulle part où me

rattraper, rien ! Mais ça n'a rien à voir, tu n'as pas à t'en faire, ma femme : je sens dans mon cœur que nous allons gagner de l'argent, beaucoup d'argent ! Dis-moi "amen" et sers-moi à dîner !

Entre-temps, une semaine se passe, puis deux, puis trois, et toujours pas de lettre de mon associé. Je suis hors de moi, je perds la tête, je ne sais plus que penser ! Ce n'est pas possible qu'il ait oublié d'écrire : il sait trop bien que nous nous rongeons les sangs à attendre. C'est alors qu'une pensée me vient : qu'est-ce que je ferai s'il se garde tout le magot, et qu'il me dise, par exemple, que nous n'avons rien gagné ? Va-t'en vérifier ! "Ce n'est pas possible, que je me dis. Comment ça se pourrait-il ? Voilà un homme que je traite comme mon meilleur ami, Dieu m'accorde tout ce que je lui souhaite ! Et il irait me jouer un tour pareil ?" Mais voilà qu'une autre idée me vient : qu'est-ce que je raconte, avec mes bénéfices ? Pour cé que j'en ai à faire, des bénéfices ! Tant qu'on a la santé... Dieu veuille seulement que je récupère mon bien ! Ça m'en donne des frissons dans le dos : "Vieil imbécile ! que je me dis. Tu peux courir, bougre d'âne ! Avec ces cent roubles, tu aurais pu t'acheter une paire de chevaux que tu m'en dirais des nouvelles, et changer ta charrette contre une calèche à ressorts !"

— Tévié, pourquoi que tu ne penses à rien ? me dit ma femme.

— Comment ça, je ne pense à rien ? je lui dis. J'ai la tête comme une citrouille à force de réfléchir, et elle me demande pourquoi je ne pense à rien !

— Pour sûr, il lui est arrivé quelque chose en route, soit des brigands qui lui sont tombés dessus et qui lui ont pris jusqu'au dernier sou, soit, à Dieu ne plaise, il est tombé malade, soit encore, Dieu l'en garde, il est mort !

— Qu'est-ce que tu vas encore inventer, mon petit cœur, que je lui répons. Des brigands !

Mais d'un autre côté, je me dis : sait-on jamais ce qui peut arriver sur la route ?

— Tu es toujours pareille, ma femme, que je lui dis, toujours à voir les choses du mauvais côté...

— C'est de famille, chez lui, me répond ma femme. Sa mère — qu'elle intercède pour nous auprès du Très-Haut ! — vient de mourir toute jeune encore ; et il avait trois sœurs — Dieu ait leur âme ! —, eh bien, la première est morte fille, la seconde, au contraire, a eu le temps de se marier, et puis elle a pris froid au bain et elle est morte aussi, quant à la troisième, elle est devenue folle juste après ses premières couches, elle a traîné un peu et puis elle a fini par rendre son âme à Dieu.

— Et alors ? dis-je. Nous mourrons tous, Golda. L'homme est comme le charpentier : le charpentier, il vit, et puis il meurt, eh bien, l'homme aussi...

Bref, nous avons fini par décider que j'irais à Egoupetz. Entre-temps, j'avais mis de côté quelques marchandises : fromage, beurre, crème. Rien que du premier choix ! J'ai attelé mon petit cheval, et nous sommes "sortis de Sukkot", autrement dit : en avant pour Egoupetz ! Chemin faisant, comme vous pouvez l'imaginer, je n'avais pas le cœur bien gai et même plutôt triste : tout seul dans cette forêt, mon imagination s'est emballée et il m'est venu toutes sortes de pensées.

Qu'est-ce qui va se passer, que je me dis ; j'arrive, je commence à demander à tout le monde des nouvelles de mon gaillard, et on me répond : "Menahem-Mendel ? Oh, là ! là ! Il s'est drôlement remplumé ! C'est qu'il ne laisse pas entrer n'importe qui, à cette heure ! Il a sa maison ! Il roule carrosse ! C'est devenu un autre homme !" Et me voilà, que je m'imagine, qui prends mon courage à deux mains et qui vais droit chez lui. "Halte-là ! me fait quelqu'un en m'enfonçant son coude dans l'estomac. Passez votre chemin, mon brave, il n'y a rien à voir !" — "Mais je suis son parent ! C'est l'arrière-cousin issu de germains de ma femme !" — "Toutes mes félicitations ! me répond-on. Très heureux ! C'est bon, vous pouvez attendre ici, à la porte, on ne vous fera rien..." Je devine qu'il faut graisser la patte au

concierge : sans pourboire, je n'irai pas plus loin... Je finis par monter chez le maître de maison. "Bonjour, que je lui dis, reb Menahem-Mendel !" Mais ouiche ! Ça ne lui fait ni chaud ni froid. Il ne me reconnaît même pas ! "Que voulez-vous ?" me demande-t-il. Je manque tomber dans les pommes. "Comment donc ? je dis. Vous ne reconnaissez pas votre cousin ? Je m'appelle Tévié." — "Comment ? qu'il me répond. Tévié ? C'est un nom qui me dit quelque chose..." — "Vraiment, dis-je. Ça vous rappelle quelque chose ? Et les crêpes de ma femme, ça ne vous rappelle rien, et ses pâtés, et ses croquettes ? Creusez-vous un peu la mémoire..." Mais à ce moment, je passe à un tout autre tableau : j'arrive chez Menahem-Mendel qui me tombe dans les bras, tout joyeux : "En voilà une visite ! Pour une visite ! Asseyez-vous donc, reb Tévié ! Comment va la santé ? Et votre femme ? Je vous attendais : il est temps de faire nos comptes !" — et il me verse un plein chapeau de pièces d'or. "Ça, qu'il me dit, c'est le bénéfice, le capital est encore engagé dans l'affaire. Quelle que soit la somme que nous touchions, nous partagerons tout équitablement, moitié-moitié, cent pour moi, cent pour vous, deux cents pour moi, deux cents pour vous, trois cents pour moi, trois cents pour vous, quatre cents pour moi, quatre cents pour vous..."

J'ai fini par m'assoupir à ces belles pensées, et je ne me suis pas aperçu que mon garnement de petit cheval avait quitté la route et pris ma roue dans une branche d'arbre... Le choc que ça a été, par-derrrière, je ne vous dis pas : j'en ai vu trente-six chandelles. "Dieu merci, je me suis dit, l'essieu n'a pas cassé, c'est toujours ça !"

En arrivant à Egoupetz, j'ai commencé par vendre ma marchandise, ça n'a pas été long, avec moi ça ne traîne jamais, et puis je suis parti à la recherche de mon associé. Je me promène une heure, puis deux, puis trois, et "toujours pas d'enfant", personne à l'horizon ! Je me suis mis à arrêter les passants, à leur demander :

— Vous n'auriez pas vu ou entendu parler d'un certain Menahem-Mendel ?

— Menahem-Mendel, qu'on me répond, marchand d'caramel... Comme s'il n'y en avait pas treize à la douzaine, des Menahem-Mendel ?

— Vous voulez sans doute que je vous dise son nom de famille ? Mais je ne l'ai jamais su ! Chez lui, à Kasrilovka, si vous voulez le savoir, on l'appelle du nom de sa belle-mère : le Menahem-Mendel de Léah-Dvossia. Et ce n'est pas tout, son beau-père, un homme d'âge, on l'appelle bien le Boruch-Gersch de Léah-Dvossia. Et Léah-Dvossia elle-même, on l'appelle Léah-Dvossia, la femme du Boruch-Gersch de Léah-Dvossia... Vous comprenez, maintenant ?

— On comprend, bien sûr ! qu'ils me disent. Mais ce n'est pas encore assez. C'est quoi, son métier, qu'est-ce qu'il fait dans la vie, votre Menahem-Mendel ?

— Ce qu'il fait ? que je répons. Il vend des pièces d'or, en faisant des "hausses-baisses", je sais pas trop quoi... Il envoie des télégrammes à Pétersbourg, à Varsovie, tout ça...

— Ha, ha, ha ! font-ils, écroulés de rire. Ça ne serait-y pas Menahem-Mendel, le marchand de vent en gros ? Donnez-vous donc la peine de traverser la rue : là-bas, ils grouillent, ces oiseaux-là, et le vôtre doit y être...

"On en apprend à tout âge, que je me dis. Des oiseaux, du vent en gros ?"

Bon, j'ai traversé la rue, et là il y avait tant de monde qu'un cochon n'y aurait pas retrouvé ses petits : pire qu'à la foire ! Une presse pas possible, à ne pas mettre un pied devant l'autre ! Et tous ces gens-là s'agitent dans tous les sens, comme des fous, se jettent les uns sur les autres... Un tohu-bohu du diable, une pagaille ! Tout le monde parle, crie, fait de grands gestes. "Potivilov !" — "Ferme, ferme !" — "Je vous prends au mot !" — "Il m'a refilé un accompte !" — "Tu peux

te brosser !” — “Et mon courtage ?” — “Espèce de pouilleux !” — “Je vais te frotter les oreilles !” — “Crache-lui dans la gueule !” — “C’est qu’ils nous coupent la gorge !” — “Tu parles d’un spéculateur !” — “Failli !” — “Laquais !” — “Fils de...”

Ça sent la bagarre... “Et Jacob se retira...” me dis-je. Sors-toi de là, Tévié ! Prends tes jambes à ton cou, sinon il pourrait t’en cuire... En voilà des histoires, que je me dis. Le Seigneur est notre père, et Shmuel-Shmelkes est son avoué, Egoupetz est une ville, et Menahem-Mendel est un débrouillard... C’est comme ça qu’on attrape la chance par la queue, ici ? Les pièces d’or ? C’est ça ce qu’ils appellent “faire des affaires” ? Malheur à toi, Tévié, et à tes inventions !

Je me suis arrêté devant une grande fenêtre derrière laquelle était exposée une superbe collection de pantalons, et soudain j’ai vu dans la vitre le reflet de mon cher cousin. Je crois que quelque chose a sauté dans ma poitrine quand je l’ai vu, mon cœur a bien failli se décrocher. Je souhaite à mes ennemis et aux vôtres de ressembler un jour à Menahem-Mendel à ce moment-là ! La veste ! Les bottes, n’en parlons pas ! Et la figure ! Seigneur, mais c’est qu’on en enterre de plus gaillards que ça ! “Eh bien, mon vieux Tévié ! que je me suis dit. De rose, on devient gratte-cul, et pire encore ! Tu es dans de beaux draps ! Et ton argent, tu peux en faire ton deuil ! Il ne te reste plus, comme on dit “ni chèvre ni chou”, ni biens ni argent, que tes yeux pour pleurer !”

Lui aussi, de son côté, avait l’air tout chose. Nous restions là plantés comme des piquets, sans pouvoir dire un mot, à nous regarder en chiens de faïence, comme pour constater : “Nous sommes ruinés tous les deux ! Il ne nous reste plus qu’à mettre la besace à l’épaule et aller demander la charité sur les grands chemins”.

— Reb Tévié ! dit-il d’une voix à peine audible, et tout étouffée par les larmes. Reb Tévié ! Pour être si malheureux, vous savez, on aurait aussi bien fait de

ne pas naître ! Plutôt que de vivre comme ça... C'est me pendre, qu'il faut, dit-il, m'écarteler...

Il ne pouvait pas en dire plus.

— C'est sûr, dis-je, après un coup pareil, on devrait bien te conduire sur la grand-place d'Egoupetz et te rosser de belle manière, que tu en voies ta grand-mère Zeitel là-haut dans les étoiles ! Regarde un peu ce que tu as fait ! Ruiné une famille entière, assassiné sans avoir besoin de coutelas tout un tas de pauvres malheureux qui n'y étaient pour rien ! Qu'est-ce que je vais dire, moi, maintenant, à ma femme et mes enfants ? Non, dis-le-moi toi-même, assassin, bandit, misérable !

— C'est vrai, bredouilla-t-il en s'appuyant au mur. C'est la vérité vraie, reb Tévié ! Parole...

— L'enfer, triple buse, l'enfer, c'est encore trop bon pour toi !

— C'est vrai, reb Tévié ! C'est bien vrai... Parole... Plutôt que de vivre comme ça... Plutôt qu'une vie comme ça..., répéta-t-il en baissant le nez.

J'étais là à le regarder, le malheureux, tassé contre le mur, tête basse, le chapeau de travers, et chacun de ses soupirs et de ses gémissements me déchirait le cœur.

— D'un autre côté, je lui dis, il est tout à fait évident que tu n'y es peut-être pour rien. À bien raisonner, c'est de deux choses l'une: aller croire que tu as fait ça par méchanceté, c'est idiot; tu avais le même intérêt que moi à cette affaire, et nous devons partager les bénéfices. J'apportais l'argent, et toi le savoir-faire. Misère! C'est clair, tu comptais "sur la vie, et pas sur la mort". Et si tout a tourné court, c'est le destin. Car il est dit: "Il ne faut pas vendre la peau de l'ours...", l'homme propose et Dieu dispose. Tiens, prends mon métier, par exemple. Y a-t-il rien de plus sûr, à première vue? Eh bien, l'automne dernier, le destin — qu'on ne dise jamais la même chose de toi! — ma vache a crevé, une bête qui ne m'aurait pas rapporté moins de cinquante roubles rien qu'en viande, au bas prix, et juste après, ma génisse rousse, dont j'au-

rais eu vingt roubles pour le moins... Et rien à faire, on a beau se creuser la cervelle ! Si tu as la poisse, tu peux mettre tes espoirs dans ta poche et ton mouchoir par-dessus... Je ne vais même pas te le demander, ce que tu en as fait, de mon argent. Je le sens bien moi-même, ce qui lui est arrivé, à mon cher petit argent, misère de moi ! Tu en as fait des bouts de papier, du vent en gros... Mais la faute à qui, sinon à moi ? Je me suis laissé convaincre, l'argent facile, les gros bénéfiques... L'argent, mon petit gars, ça doit se gagner à la force de tes bras et à la sueur de ton front ! C'est des coups que tu mérites, Tévié, des coups comme s'il en pleuvait ! Mais à quoi bon gémir ? Comme il est dit dans l'Écriture : "Et la jeune vierge se répandit en lamentations", tu peux toujours pleurer ! La raison et les remords, voilà deux choses qui viennent toujours trop tard. Tévié ne sera jamais riche, c'est le destin. Comme dit le proverbe : "Pauvre tu es, pauvre tu resteras !" C'est sans doute la volonté de Dieu. "Dieu a donné, Dieu a repris", autrement dit, allons donc, que je lui dis, boire un petit verre!...

Et, c'est comme ça, *pan* Cholem Aleichem, que mes rêves n'étaient en fait que des chimères ! Vous pensez peut-être que j'ai été très affligé d'avoir perdu mon argent ? Ça non, je vous le dis ! Nous savons bien, vous et moi, ce qui est dit dans l'Écriture : "Tout mon argent et tout mon or", l'argent, c'est du vent ! L'important, c'est l'homme, que l'homme reste toujours un homme, je veux dire. J'étais seulement déçu que mon rêve doré tourne si court. J'aurais voulu, oui, j'aurais bien voulu être riche, rien qu'une petite minute ! Mais qu'y faire, hein ? Il est écrit : "Tu ne vis pas selon ta volonté" et tes bottes, tu ne les uses pas selon ta volonté non plus ! Ton affaire, Tévié, dit Dieu, c'est de vendre du fromage et du beurre, et pas de rêver à des bêtises ! Mais l'espoir, alors ? Ça, ça va de soi. Plus on a de malheur, plus on a d'espoir, plus on est pauvre, plus on se berce d'illusions... Car il est dit...

Mais je crois que cette fois-ci, je me suis laissé prendre à bavarder. Il est temps d'aller travailler, comme on dit : à chacun ses petites misères.

Portez-vous bien et soyez toujours heureux !

La jeunesse d'aujourd'hui

Ce qui m'y fait penser, c'est ce que vous dites, "la jeunesse d'aujourd'hui"... "J'ai vu grandir mes enfants et je les ai élevés..." C'est facile à dire: fais des enfants, mets-toi en quatre, saigne-toi aux quatre veines pour eux, travaille jour et nuit... Et tout ça pour quoi ? On se dit tout le temps qu'on fait de son mieux selon sa cervelle et ses moyens. De Rothschild à moi, bien sûr, il y a loin, mais je ne vais pas non plus me prendre pour le dernier des derniers, parce que je ne suis pas n'importe qui, comme dit ma femme, Dieu lui prête longue vie, nous ne sommes pas fils de tailleurs ou de savetiers... J'espérais donc que mes filles me tireraient d'affaire. Pourquoi ? D'abord, dans sa bonté, le Seigneur m'a donné des jolies filles, et un joli visage, vous le dites vous-même, c'est déjà la moitié de la dot. Et, deuxièmement, grâce à Dieu, je ne suis plus aujourd'hui le Tévié d'autrefois : je peux leur dénicher les meilleurs fiancés, peut-être même des garçons d'Egoupetz, non ? Pourtant, il y a un Dieu, un Dieu de miséricorde et de compassion, et ce Dieu fait pour moi des merveilles, il m'en fait voir de toutes les couleurs et me secoue dans tous les sens : "Tévié, me dit-il, sors-toi ces bêtises de la tête, en ce monde tout doit aller son chemin !..." Écoutez, je peux vous dire qu'il s'en passe, des choses, dans la vie ! Et à qui elles arrivent, toutes ces histoires ? À ce veinard de Tévié, bien sûr !

Mais pourquoi en faire tout un plat ? Vous n'avez pas oublié, pour sûr, ce qui m'est arrivé il n'y a pas si longtemps, vous vous souvenez, évidemment, de l'histoi-

re de mon cousin Menahem-Mendel, que la peste l'é-touffe ! de nos brillantes affaires d'Egoupetz avec les pièces d'or et les actions de "Potivilov" ? J'en souhaite autant à tous mes ennemis ! Ce que j'ai pu m'en faire, alors ! Je pensais que c'était la fin de Tévié, la fin de sa laiterie !

— Vieille bête ! me dit un jour ma femme. Assez pleuré, ça n'arrangera rien ! C'est tout juste bon à t'user les nerfs. Et si des brigands t'avaient attaqué et volé jusqu'au dernier sou... Tu ferais mieux d'aller à Anatovka, qu'elle me dit, chez le boucher Leizer-Wolf, il a quelque chose de très important à te dire...

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Quel besoin a-t-il de moi, tout d'un coup ? Si c'est rapport à notre vache brune, que je fais, il a intérêt à s'ôter ces idées de la tête, à coups de trique si il veut !

— Pourquoi ça ? me dit ma femme. Tu parles, pour ce qu'elle te donne de lait, de beurre et de fromage, cette vache !

— Là n'est pas la question, dis-je. C'est comme ça. D'abord, comment est-ce que je pourrais mener cette vache à l'abattoir ? Elle me fait pitié, cette bête... Comme il est dit dans l'Écriture...

— Ça suffit, Tévié ! Tout le monde sait que tu es un grand spécialiste de l'Écriture. Écoute plutôt ce que te dit ta femme, va trouver Leizer-Wolf. Tous les jeudis, quand notre Zeitel va chercher la viande dans sa boutique, il lui serine sur tous les tons : dis donc à ton père qu'il vienne me voir, j'ai grand besoin de lui...

Bref, de temps en temps, il faut bien écouter sa femme, n'est-ce pas ? Je me suis laissé convaincre et je suis parti à Anatovka chez Leizer-Wolf, c'est à trois verstes environ de chez nous. Comme de juste, il n'était pas chez lui.

— Où est-il ? ai-je demandé à une femme au nez camus qui traînait dans la pièce.

— À l'abattoir, me répond-elle. Il y est depuis le matin, à abattre un bœuf. Il ne devrait pas tarder...

Je reste donc tout seul à me promener dans la maison de Leizer-Wolf, et j'ai tout le temps de voir comme il est installé. Sa maison, que Dieu la protège, est une malle aux trésors, le Seigneur en donne autant à tous mes amis : son buffet croule sous une batterie de cuisine en cuivre qu'on n'aurait pas à moins de cent cinquante roubles ; il a un samovar et encore un autre samovar, un plateau de cuivre et un autre de Varsovie, une paire de chandeliers en argent, et puis des verres, des coupes dorées à l'or fin, et un chandelier à sept branches, en fonte, et toutes sortes d'autres choses, des bricoles à n'en plus finir ! "Ô Seigneur, roi du ciel ! que je pense. Si seulement je pouvais voir autant de richesses chez mes enfants, Dieu leur donne la santé ! Il en a une veine, ce boucher ! Non seulement il est riche, mais il n'a que deux filles, et les deux déjà mariées, et puis il est veuf..."

Enfin, Dieu s'est montré clément et la porte s'est ouverte sur Leizer-Wolf, très en colère, ses yeux lançant des éclairs : le boucher rituel* veut sa mort, il lui a refusé, le diable l'emporte, un bœuf énorme (une montagne, pas un bœuf !), il l'a déclaré impur pour une peccadille, il lui a soi-disant trouvé une tache au poumon, grosse comme une tête d'épingle, que la terre l'engloutisse !

— Bonjour, reb Tévié ! dit-il. Il en faut, des ci et des ça, pour vous faire venir ! Comment vous portez-vous, qu'est-ce que vous faites de beau ?

— Comment vous dire ? que je réponds. Pour travailler, on travaille, mais ça ne change rien... Comme il est dit dans l'Écriture : "Ni ton dard ni ton miel" : ni argent, ni santé, ni une minute de tranquillité.

— C'est un péché de dire ça, reb Tévié, fait-il. Par comparaison avec ce que vous étiez autrefois,

* Le boucher rituel veille à la stricte application des recommandations religieuses lors de l'abattage des bêtes de boucherie. (N. d. T.)

Dieu vous protège du mauvais œil, vous êtes riche !

— Dieu nous donne à chacun, je lui réponds, autant que tout ce qui me manque. Mais je ne me plains pas, c'est déjà bien beau ! Comme dit le Talmud : "Askakurdè demaskantè dekursosè defarsmahtè..." Et, en moi-même, je me dis : puisses-tu avoir toujours autant d'argent dans ta bourse, misérable, qu'il y a de sens à ma phrase ! Parce que ces mots-là, on ne pourrait les trouver nulle part...

— Vous êtes toujours aussi érudit, reb Tévié, qu'il me dit. Vous avez bien de la chance de comprendre quelque chose à tous ces griffonnages. Mais à quoi est-ce que ça vous sert, toute cette science et toute cette sagesse ? Nous ferions mieux de parler de notre affaire. Asseyez-vous, reb Tévié. Du thé ! commande-t-il.

Aussitôt, comme sortie de terre, apparaît la femme au nez camus qui se saisit du samovar et file à la cuisine.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit Leizer-Wolf, en tête à tête, nous pouvons parler de notre affaire. En deux mots, voici ce dont il s'agit : il y a longtemps que j'avais l'intention de vous en parler, reb Tévié, je l'ai déjà dit plusieurs fois à votre fille, qu'elle vous prie de venir chez moi... Voyez-vous, celle que je trouve à mon goût...

— Je sais, l'interrompis-je, qui vous trouvez à votre goût, mais ce n'est pas la peine d'essayer, vous n'arriverez à rien, reb Leizer-Wolf, à rien.

— Et pourquoi donc ? demande-t-il en me regardant d'un œil plutôt inquiet.

— Parce que, dis-je. Je peux attendre, je ne suis pas pressé, il n'y a pas le feu, n'est-ce pas ?

— Mais à quoi bon attendre, si on peut s'entendre aujourd'hui !

— Ça, c'est une chose, fais-je, mais il y en a une autre: elle me fait peine, c'est que c'est une créature de Dieu...

— Dites-moi ! fait Leizer-Wolf, narquois. En voilà

des délicatesses, dans votre situation ! Si quelqu'un vous entendait parler, il pourrait croire que vous n'en avez qu'une ! Mais il me semble, reb Tévié, qu'elle n'est pas la seule, Dieu les protège toutes.

— Et alors ? fais-je, laissez-les vivre en paix. Et que ceux qui m'envient n'en aient jamais autant...

— Qui vous envient ? dit-il. Que vient faire l'envie là-dedans ? Au contraire, c'est justement parce qu'elles sont toutes si belles que j'aimerais bien... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? N'oubliez pas, reb Tévié, tout l'avantage que vous en tireriez.

— Oui, oui, fais-je, vos largesses, si elles me tombent sur le pied, elles ne me feront pas mal... Il y a longtemps que je le sais...

— Ah ! fait-il, tout miel. Peut-on vraiment comparer le passé et le présent ? Hier, peut-être, mais aujourd'hui c'est autre chose : aujourd'hui nous serons bientôt parents, n'est-ce pas ?

— Comment ça, parents ?

— Mais... de la même famille.

— Excusez-moi, reb Leizer-Wolf, de quoi pensez-vous que nous sommes en train de parler ?

— Et vous, reb Tévié, pouvez-vous me dire de quoi nous parlons ?

— Comment "de quoi" ? dis-je. De la vache brune que vous voulez m'acheter.

— Ha, ha, ha ! fait-il, en se tenant les côtes. Vous parlez d'une vache, et brune encore ! Ha, ha, ha !

— Et de quoi parlons-nous donc, reb Leizer-Wolf ? Dites-le-moi, que je rie un coup.

— De votre fille, répond-il. C'est de votre Zeitel que nous parlons depuis une heure ! Vous savez bien, reb Tévié, que je suis veuf (Dieu fasse qu'on ne dise jamais la même chose de vous !). Alors je me suis dit : à quoi bon chercher le bonheur au loin, s'acquiescer avec toutes sortes de marieurs et de marieuses de tous les diables ? Nous sommes tous deux du même pays, je vous connais, vous me connaissez, elle me

plaît bien aussi, je la vois tous les jeudis à la boutique, j'ai même essayé de lui parler un peu: elle m'a l'air bien raisonnable... Moi, comme vous le savez, je suis à mon aise, Dieu me protège : j'ai ma maison, un peu de bien au soleil, vous le voyez vous-même, j'aurais tort de me plaindre ; j'ai encore quelques fourrures au grenier et un peu d'argent dans une cassette... À quoi bon faire des embarras et des ruses, reb Tévié, des tours de gitan ? Topons-là, un, deux, trois, c'est tout ! Vous saisissez ?

Une fois qu'il m'a eu raconté tout ça, j'en suis resté bouche bée, comme quelqu'un qui vient d'apprendre la plus extraordinaire des nouvelles. Tout de suite, pourtant, une idée m'a bien effleuré : Leizer-Wolf... Zeitel... Il a des enfants aussi vieux qu'elle... Mais je me suis aussitôt raisonné : une chance pareille ! Une chance pareille ! Elle sera heureuse, vrai ! Il n'est pas bien généreux, il faut dire ce qui est. Mais, de nos jours, c'est une grande qualité ! Comme on dit : "Aide-toi toi-même!", celui qui est trop bon pour les autres se néglige forcément. Il y a bien une chose qui me chiffonne, c'est qu'il n'a pas inventé la poudre... Mais qu'y faire ? Tout le monde ne peut pas être savant ! Comme s'il n'y en avait pas d'autres, à Anatovka, à Mazepovka, et même à Egoupetz, des gens riches et respectés pour qui l'écriture, c'est du chinois ? Et pourtant, je voudrais bien que le Seigneur m'accorde autant de bonheur qu'on leur fait d'honneurs. Comme il est dit dans l'Écriture : "Sans pain, point de science" : la science, elle tient dans les cassettes, et la sagesse dans les poches...

— Eh bien, reb Tévié, pourquoi ne dites-vous rien ?

— Et à quoi bon crier ? fais-je, comme si j'étais en proie au doute. Vous comprenez, reb Leizer-Wolf, c'est une chose qu'il faut ruminer comme il sied, examiner sous toutes les coutures. C'est que ce n'est pas une petite affaire : ma première fille.

— Justement, dit-il, c'est justement parce que c'est votre première fille qu'il ne faut pas traîner. Ensuite, si Dieu veut, vous pourrez caser votre deuxième dans le mouvement, et la troisième par là-dessus. Vous saisissez?

— Amen! fais-je. La même chose pour vous! Marier ses filles, ce n'est pas bien sorcier, pourvu que l'Éternel leur accorde à chacune son chacun...

— Non, dit-il, ce n'est pas ce que je voulais dire, reb Tévié, pas du tout! Je ne demande pas de dot, toutes les dépenses nécessaires pour la demoiselle, je les prends sur moi, et vous en tirerez bien encore quelque chose pour vous...

— Fi! je lui répons. Vous me parlez, excusez-moi, comme si vous étiez dans votre boucherie. Qu'est-ce que ça veut dire "en tirer quelque chose"? Fi! Ma Zeitel, Dieu la protège, je n'ai pas besoin de la vendre. Fi! Fi!

— En bien! dit-il. Puisque vous le dites... Je croyais bien faire... Mais puisque vous dites "fi"... À votre aise, je ne m'en porterai pas plus mal. L'important, c'est d'avoir au plus vite, sans traîner, une femme à la maison. Vous saisissez?

— Si ça ne tenait qu'à moi, dis-je, ça ne serait pas long. Mais je dois encore en parler avec ma vieille. Dans ces affaires-là, c'est elle qui commande. Ce n'est pas rien, comme il est dit dans l'Écriture, "Rachel pleure ses fils", ce qui veut dire: une mère, c'est sacré! Et puis il ne serait pas mauvais non plus de lui demander son avis à elle, à Zeitel, je veux dire... Comme on dit: toute la famille est partie à la noce, et le fiancé est resté chez lui...

— Bêtises! répond-il. Leur demander? Il suffit de leur dire, reb Tévié! Il faut que vous rentriez chez vous, que vous leur disiez ce qu'il en est, et zou!, sous le dais, et allons-y pour la tournée!

— Il ne faut pas dire ça, reb Leizer-Wolf! Une fille, ce n'est pas une veuve...

— Ça, c'est sûr, répond-il. Une fille, c'est une fille, pas une veuve... C'est pourquoi il faut s'entendre sur tout au plus tôt. Il y a le trousseau, ceci, cela, tout le bazar... Mais en attendant, reb Tévié, si nous nous en jetions un petit, ou... ?

— Pourquoi pas ? fais-je. L'un n'empêche pas l'autre. Comme on dit : l'homme, c'est l'homme, et le vin, c'est le vin. Comme il est dit quelque part dans le Talmud...

Et me voilà parti à lui débiter des belles phrases soi-disant tirées du Talmud... ceci, cela, tout ce qui me passait par la tête : des versets pris dans le *Cantique des Cantiques*, ou ailleurs...

En un mot, nous avons trempé nos lèvres dans la coupe amère de l'ivresse, nous avons bu comme il se doit, selon la loi du Seigneur. Pendant ce temps, la femme au nez camus avait déjà apporté le samovar, et nous nous sommes fait chacun un petit verre de punch. Nous étions donc à deviser agréablement, à échanger des vœux, à causer du mariage, puis de choses et d'autres, pour en revenir toujours au mariage.

— Est-ce que vous savez vraiment, reb Leizer-Wolf, le diamant que c'est ?

— Je sais, qu'il me répond, vous pouvez m'en croire. Si je ne le savais pas, je n'en aurais pas parlé.

Alors nous nous sommes mis à parler en même temps. Je crie :

— Un diamant ! Un trésor ! Est-ce que vous saurez l'estimer à son juste prix ? Faire taire le boucher qui est en vous...

Et lui :

— Ne vous en faites pas, reb Tévié ! Ce qu'elle mangera chez moi tous les jours, elle n'y a pas droit les jours de fête, chez vous...

— Et après ? fais-je. Vous parlez d'une affaire : manger ! Les riches ne se nourrissent pas de billets de banque, et les pauvres ne rongent pas les pierres.

Vous êtes quelqu'un de plutôt fruste, est-ce que vous saurez l'apprécier ? Les gâteaux qu'elle fait ! Et sa façon d'accommoder le poisson, reb Leizer-Wolf ! Goûter son poisson, ça se mérite...

Alors lui :

— Excusez-moi, reb Tévié, mais vous vous répétez. Vous ne connaissez pas les hommes, reb Tévié, vous ne me connaissez pas...

Mais moi :

— Vous pouvez les mettre sur la balance : un plateau plein d'or, et Zeitel sur l'autre. Je vous le dis, reb Leizer-Wolf, vous pourriez avoir deux cent mille roubles que vous ne lui arriveriez toujours pas à la cheville...

Et lui :

— Croyez-moi, reb Tévié, vous êtes une bûche, vous avez beau être plus vieux que moi, je vous le dis quand même.

Bref, nous avons beuglé comme ça assez longtemps, faut croire, et nous étions tous les deux plutôt pompettes, vu que, quand je suis arrivé chez moi, il était déjà tard et j'avais les jambes en coton... Ma femme, Dieu lui prête longue vie, a tout de suite senti que j'avais "un coup dans l'aile", et m'a dit mon fait.

— Chut, Golda, ne te fâche pas ! lui ai-je dit, et je ne me sentais plus de joie. Ne crie pas, mon âme, c'est des félicitations qu'il nous faut !

— Des félicitations ? Pourquoi donc ? répond-elle. Tu as cédé la vache brune, tu l'as vendue à Leizer-Wolf ?

— Pire que ça, je dis.

— Tu l'as changée contre une autre ? Tu as roulé Leizer-Wolf ? Le pauvre, personne ne peut le plaindre...

— Encore pire.

— Mais parle donc, crie-t-elle, comme tout le monde ! Voyez-moi ça, pas moyen de lui tirer les vers du nez !

— Toutes mes félicitations, Golda ! que je répète. Félicitons-nous mutuellement ! Notre Zeitel est fiancée !

— Faut croire, répond-elle, que tu en as pris un coup ! Tu dis n'importe quoi. Tu es donc si souï que ça ?

— C'est vrai, dis-je, nous avons bu un petit verre de punch, Leizer-Wolf et moi, mais j'ai encore toute ma tête. Sache donc, ma vieille Golda, que notre Zeitel — Dieu la protège ! — est fiancée avec lui, Leizer-Wolf, je veux dire !

Et je lui ai raconté toute l'histoire du début à la fin, ce qu'on s'était dit, comment, pourquoi, sans rien oublier.

— Tu sais, Tévié, c'est vrai, me dit ma femme, je le sentais — Dieu me vienne toujours en aide ! —, je le sentais bien, que Leizer-Wolf ne te faisait pas venir pour rien. Mais je n'osais même pas y penser, et voilà que toutes mes angoisses ont fondu comme neige au soleil ! Merci, Seigneur, merci, Père de miséricorde ! Fais que tout soit vraiment pour le mieux ! Qu'il lui soit donné de vivre avec lui jusqu'à la fin de ses jours, dans l'honneur et l'abondance, parce que la défunte épouse de Leizer-Wolf, Frumè-Sora (Dieu ait son âme !), elle, n'avait pas l'air très heureuse avec lui. Il faut dire (bien que ce ne soit pas un sujet à discuter avant d'aller se coucher), qu'elle aurait fait perdre patience à un saint, elle ne s'entendait avec personne (qu'elle me pardonne de le dire !), pas du tout comme notre Zeitel. Merci, merci, Seigneur ! Eh bien, Tévié ! Et moi qui allais t'en dire ! Mon trésor ! Il ne faut jamais désespérer ! Si une chose doit arriver, elle arrivera bien elle-même.

— C'est bien vrai ! que je répons. Il y a même un verset qui dit...

— Qu'est-ce qu'on en a à faire, de tes versets ? dit-elle. Nous devons penser au mariage. Avant tout, il faut faire une liste pour Leizer-Wolf, tout ce dont

Zeitel a besoin. Elle n'a pas de linge, rien, pas même des bas. Ensuite, il lui faut des robes : une robe de soie pour la noce, une de drap pour l'été, une autre pour l'hiver, et une ou deux robes de cotonnade, et des jupons, et des pelisses, dit-elle, je voudrais qu'elle en ait deux : un burnous en peau de lapin pour tous les jours, et une pelisse de renard pour le samedi ; et puis des bottines à talon, un corset, des gants, des mouchoirs, une ombrelle et tous les petits riens dont une jeune fille a besoin, de nos jours...

— Comment, dis-je, est-ce que tu connais toutes ces fanfreluches, Golda, mon cœur ?

— Et alors, je n'ai pas été dans le monde ? dit-elle. Ou tu penses peut-être que chez nous, à Kasrilovka, je n'ai jamais vu comment les gens s'habillent ? Laisse-moi faire, je lui parlerai. Leizer-Wolf, grâce à Dieu, est un homme riche, il n'a certainement pas envie de voir les gens clabauder sur son compte. Tant qu'à manger du porc, autant s'en lécher les babines !

En un mot, nous avons parlé comme ça jusqu'à l'aube.

— Va donc me préparer, ma femme, dis-je, mon fromage et mon beurre, il faut quand même aller à Boïberik. Tout cela, bien sûr, est bel et bon, mais il ne faut pas non plus laisser tomber les affaires. Comme il est dit quelque part : "L'âme est à Dieu, mais le dos au seigneur", autrement dit : il faut penser à ses affaires !

Et au petit matin, à point d'heure, j'ai attelé mon cheval et je m'en suis allé à Boïberik. Arrivé sur la place du marché : tiens donc ! Comme si quelque chose pouvait rester secret, avec nous autres ? Tout le monde est déjà au courant, on me félicite de partout :

— Dieu vous bénisse, reb Tévié ! À quand la noce, avec l'aide du Seigneur ?

— Merci, je leur réponds. Je vous en souhaite autant. Comme dit le proverbe : le père n'a pas eu le

temps de naître que son fils est déjà haut comme une maison...

— Bêtises ! me crient-ils. Rien à faire, reb Tévié ! Vous devez nous payer la tournée ! Un bonheur pareil, Dieu vous protège du mauvais sort ! Une mine d'or, on peut le dire !

— Ça, dis-je, c'est encore à voir : l'or peut filer, et on se retrouve miné.. Mais je ne serai pas en reste, on n'est pas des bêtes ! Laissez-moi seulement en finir avec mes chalands d'Egoupetz, et vous aurez votre tournée, à boire et à manger... L'heure n'est pas à l'affliction ! Il est dit : "Exulte et réjouis-toi !" Fais la fête, toi qui n'as rien !

Bref, j'ai eu vite fait d'écouler mes marchandises, comme d'habitude, j'ai vidé un petit verre avec les autres, nous nous sommes mutuellement couverts de bons vœux, comme il se doit, et puis je suis monté dans ma charrette et je m'en suis retourné chez moi, le cœur gai et un peu pompette.

J'ai pris par la forêt, c'était l'été, le soleil avait beau taper dru, la route était bien ombragée des deux côtés par les arbres, des sapins qui embaumaient, un vrai bonheur ! Je m'étais étendu comme un roi dans mon chariot, j'avais lâché les rênes et laissé toute liberté à mon cheval : avance et sois gentil, tu connais bien la route tout seul... Et je me suis mis à chanter à pleine voix, à m'égosiller. J'ai le cœur en fête, et les paroles d'une prière de pénitence me viennent à la mémoire. Je regarde en l'air, au ciel, mais mes pensées sont bien là, sur la terre.

"Les cieux, fais-je en me remémorant les paroles de la prière, les cieux sont la demeure du Seigneur", "et la terre", la terre, Il l'a donnée aux "fils d'Adam", c'est-à-dire aux enfants des hommes : qu'ils y restent à se taper la tête contre les murs, à se battre comme des chiffonniers, pour "de grands trésors", pour l'honneur et l'ancienneté... "Ce n'est pas aux morts de louer Dieu" : ils ne sont pas fichus de rendre grâce

à Dieu comme il faut, pour toutes ses bontés... “Et nous...” Mais nous, pauvres de nous, dès qu’il nous arrive une journée à peu près supportable, nous remercions Dieu et le glorifions, en disant : “Je Te porte dans mon cœur” : je T’aime, Seigneur, parce que Tu écoutes ma voix et ma prière, parce que Tu tends l’oreille quand je ne vois autour de moi que misère et chagrins, malheurs et affliction : tantôt c’est la vache qui crève de but en blanc, tantôt le Malin qui m’envoie un cousin empoté du genre de Menahem-Mendel d’Egoupetz, qui me prend mes derniers sous ; et me voilà persuadé, sans me donner le temps de réfléchir, que tout est fini, que c’est la fin du monde, que “tous les hommes sont menteurs” et qu’il n’y a pas de justice... Que fait Dieu, à ce moment-là ? Il inspire à Leizer-Wolf le désir de prendre ma Zeitel pour femme, sans dot, comme ça... Gloire à Toi, Seigneur, sois deux fois béni, Toi qui as tourné ton regard vers Tévié, qui m’as porté secours et donné la joie par mon enfant... J’irai lui rendre visite, je la verrai maîtresse en sa maison... ses armoires croulant sous le linge, ses garde-manger pleins de bocaux de graisse d’oie et de confitures, sa cour encombrée de poules, d’oies et de canards...

Soudain, mon petit cheval s’est mis à descendre une pente, et avant de lever la tête et de comprendre ce qui m’arrivait, je me suis retrouvé par terre au milieu de tous mes pots et mes bidons vides, coiffé par mon chariot. J’ai fini par m’en sortir comme j’ai pu, je me suis relevé tout contusionné, tout moulu, et j’ai passé ma colère sur mon petit cheval :

— Tu peux crever ! Qui t’a demandé, espèce de canasson, d’aller trotter dans une pente ? Tu as bien failli faire un malheur, démon !

Je lui en ai donné pour son grade. Mon gaillard, d’ailleurs, devait comprendre lui-même qu’il avait fait du vilain : il était là, tête basse, comme une vache à l’abreuvoir.

— Que la peste t'étouffe ! criais-je en redressant le chariot et en ramassant mes bidons. Et puis nous sommes allés "rejoindre nos ancêtres", autrement dit nous avons poursuivi notre chemin. Ce n'est guère bon signe, que je me disais en moi-même, il ne serait rien arrivé, des fois ?

Je n'avais pas tort. Deux verstes plus loin, j'étais déjà presque rendu que je vois tout d'un coup une silhouette de femme qui vient à ma rencontre, sur la route. Je m'approche, je regarde : Zeitel ! Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a glacé les sangs, de la voir. J'ai sauté de ma charrette.

— Zeitel, c'est toi ? Qu'est-ce que tu fais là ?
Et elle de se jeter à mon cou en pleurant.

— Mais qu'est-ce que tu as, ma petite fille, que je lui dis, pourquoi tu pleures ?

— Ah ! qu'elle me répond. Père, père !

Et ses larmes de couler à flots. J'en ai eu la vue toute brouillée, le cœur tout retourné.

— Qu'est-ce que tu as donc, ma fille, dis-moi, qu'est-ce qui est arrivé ? dis-je en la serrant dans mes bras et en l'embrassant.

Alors elle :

— Père, mon bon, mon cher petit papa ! Je ne mangerai plus qu'un quignon de pain tous les deux jours... Aie pitié de moi, aie pitié de ma jeunesse !

Et ses larmes de ruisseler, au point qu'elles l'empêchent de parler.

"Misère de moi ! me dis-je. Je crois bien deviner de quoi il s'agit. Quels démons m'ont poussé à Boïberik ?

— Pourquoi pleurer ? dis-je en lui caressant les cheveux. Pourquoi pleurer, petite sotte ? Qu'y faire, si c'est non, c'est non, personne ne veut te forcer. Nous voulions ton bien, c'est tout. Mais si ça ne te dit rien, qu'y faire ? Ce n'était pas écrit, c'est tout.

— Merci, père ! répond-elle. Dieu te prête longue vie !

Et de s'abattre encore sur mon cœur, de m'embrasser en m'inondant de larmes.

— Mais assez pleuré, dis-je. "Tout n'est que vanité des vanités", on se lasse des meilleures choses. Monte dans le chariot et rentrons. Ta mère doit être en train de se faire des tas d'idées.

Bref, nous nous sommes installés, et je me suis mis à la consoler en parlant de tout et de rien.

— Tu vois, dis-je, nous ne te voulions point de mal. Dieu m'en est témoin, nous voulions seulement, pour ainsi dire, lui assurer ses arrières, à notre enfant, au cas où. Mais si ça ne se fait pas, c'est que Dieu ne le veut pas, sans doute. Ce n'est pas ton destin, ma fille, de voir les choses te tomber toutes rôties dans le bec, de posséder toutes ces richesses ; et ce n'est pas notre destin, à nous autres, de nous voir récompenser sur nos vieux jours de toute la peine que nous nous sommes donnée. Jour et nuit à travailler comme des bœufs, jamais un instant de répit, rien que la misère, la pauvreté, la guigne toujours et partout !

— Ah, père ! fait-elle en se remettant à pleurer. J'irai me louer comme servante, je vivrai dans la boue, je gratterai la terre de mes ongles !

— Pourquoi pleurer, bécasse ? lui dis-je. Est-ce que je te reproche quelque chose ? Ou est-ce que je veux te forcer ? Tout ça, c'est la faute à notre chienne de sale vie : je débite tout ce que j'ai sur le cœur, je lui parle, à Dieu, je lui dis ce qu'Il fait de moi. C'est notre père miséricordieux, dans sa grande pitié, Il veut me montrer toute sa puissance (qu'Il ne me punisse pas pour mes paroles !). Il règle ses comptes avec moi, et je n'ai plus qu'à hurler à la lune, rien à faire ! Mais, sans doute, c'est ce qu'il faut. Il est là-haut, et nous sommes en bas, bien loin, si loin dans la terre... Il ne nous reste plus qu'à dire qu'Il a toujours raison et que Son jugement est juste. Parce que, d'un autre côté, est-ce que je ne suis pas une vieille bête ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi s'énerver ? Comment : moi,

un ver de terre, une misérable créature que Dieu, s'Il le veut, peut effacer de la face du monde d'un simple coup de vent, oui, moi, avec ma raison vacillante, j'ose Lui dire comment gouverner le monde ! S'Il ordonne qu'il en soit ainsi et pas autrement, c'est que ça doit être ainsi, et toutes les jérémiades ne serviront à rien ! Quarante jours, dis-je, comme nous l'apprennent les Saintes Écritures, quarante jours avant que l'enfant ne soit conçu dans le sein de sa mère, un ange vient et proclame : "La fille de celui-ci appartiendra à celui-là !" Que la fille de Tévié prenne pour époux Hetzel, le fils de Zorach, ou je ne sais qui, et que le boucher Leizer-Wolf se donne la peine d'aller chercher ailleurs. Ce qu'il lui est dû, il l'aura toujours ; pour toi, attendons que le Seigneur t'envoie le fiancé qui t'est destiné, un honnête homme, si possible, et sans tarder. Amen ! Que Sa volonté soit faite ! Si seulement ta mère pouvait ne pas pousser les hauts cris!... Oh, elle va m'en dire...

Bref, nous sommes arrivés chez nous, nous avons dételé le cheval, nous nous sommes assis dans l'herbe devant la maison et nous nous sommes mis à chercher un moyen de nous tirer d'affaire, un conte bleu à l'usage de ma femme, une histoire des *Mille et Une Nuits*, capable de nous sauver.

C'était le soir. Le soleil se couchait. Il faisait doux. Au loin, on entendait les grenouilles coasser, mon cheval attaché broutait, les vaches qu'on venait de ramener attendaient près des seaux qu'on veuille bien les traire ; et puis l'herbe fraîche sentait si bon, un vrai paradis sur terre, je vous dis ! J'étais assis là, à regarder tout ça et à penser : avec quelle sagesse le Très-Haut a-t-il créé le monde ! Chaque créature, de l'homme à, disons, la vache, doit gagner sa pitance, personne n'a rien sans rien ! Toi, ma petite vache, si tu veux manger, donne ton lait, nourris ton maître, sa femme, et ses enfants. Toi, mon petit cheval, si tu veux brouter, transporte chaque jour les bidons à

Boïberik et retour. C'est la même chose pour l'homme : si tu veux un quignon de pain, donne-toi la peine de travailler, trais ta vache, trimballe tes bidons, bats ton beurre, fais ton fromage, et puis attelle ton canasson et pars à point d'heure pour Boïberik faire le tour des villas, et puis fais des courbettes, casse-toi en deux devant les richards d'Egoupetz, souris, flagorne et fais-leur la conversation, veille à ce qu'ils soient satisfaits, ne va pas, à Dieu ne plaise, froisser leur susceptibilité ! Il reste bien une question, c'est vrai : "En quoi diffèrent-ils ?", pourquoi tant de différence ? Où est-il écrit que Tévié doit travailler pour eux, se lever à l'aube, à une heure ou Dieu lui-même dort encore ? Et tout ça pourquoi ? Pour leur apporter du beurre frais et du fromage au petit déjeuner, avec le café ? Où est-il écrit que Tévié doit se mettre en quatre pour gagner une méchante gamelle de soupe ou de gruau, pendant qu'eux, les richards d'Egoupetz, se prélassent dans leurs villas sans en fiche une secousse, et se régalent de pâtés, de crêpes et de gâteaux ? Ne suis-je pas un homme aussi bien qu'eux ? Ne serait-il pas juste que Tévié puisse passer au moins un été dans une villa ? Il y a bien un "mais" : où prendraient-ils alors leur beurre et leur fromage ? Qui trairait les vaches ? Eux, peut-être, les aristocrates d'Egoupetz ? À cette seule pensée, je me suis mis à rigoler doucement... Il y a un dicton bien à propos : "Si le Seigneur avait écouté les imbéciles, créer le monde n'aurait pas été facile..."

— Bonsoir, reb Tévié ! fait soudain une voix derrière moi.

Je me retourne, et je vois une figure connue : Motel Kamzol, l'apprenti tailleur d'Anatovka.

— Bonsoir à toi aussi ! dis-je. En voilà une visite ! Quand on parle du loup... Mais assieds-toi donc, Motel, sur la terre de Dieu. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Ce qui m'amène ? Mes pieds ! répond-il, et il s'assied sur l'herbe, tout en lorgnant l'endroit où mes

filles sont en train de s'occuper des seaux et des bidons. — Il y a bien longtemps, reb Tévié, qu'il dit, que je veux venir vous voir, mais je n'ai jamais le temps. À peine une commande terminée que je dois me mettre à la suivante. Je suis à mon compte, maintenant et, grâce à Dieu, ce n'est pas la besogne qui manque. Tous les tailleurs croulent sous les commandes : on a un été pas ordinaire, noce sur noce. Berl Fonfatch marie sa fille, Iossel Scheihetz se marie, Mendel Zaïka aussi, pareil pour Yankel Piskatch. La même chose pour Moïché Gorguel, et Meïer Krapiva, et Chaïa Lochak, même la veuve Tregoubikha qui se marie !

— Tout le monde est de noce, dis-je, je suis le seul qui n'aie pas de chance. Faut croire que je ne l'ai pas mérité...

— Non, fait Motel en louchant sur mes filles, vous vous trompez, reb Tévié. Si vous vouliez, vous pourriez faire vos préparatifs de noce dès aujourd'hui... ça ne dépend que de vous.

— Comment ça ? je lui demande. Qu'est-ce que tu entends par là ? Tu as peut-être un fiancé en vue pour ma Zeitel ?

— Un fiancé sur mesure ! répond-il.

— Quelque chose de valable ? fais-je, tout en me disant : j'aurai l'air malin, s'il pense au boucher Leizer-Wolf !

— Du solide : bien bâti et qui ne risque pas de craquer aux coutures, répond-il dans son jargon de tailleur, sans cesser de guigner mes filles.

— D'où est-il donc, ce fiancé ? dis-je. De quel coin ? S'il sent la boucherie, je ne veux pas en entendre parler !

— À Dieu ne plaise ! répond-il. Il ne sent pas du tout la boucherie. Et puis vous le connaissez bien, reb Tévié !

— Mais c'est un bon parti ?

— Et comment ! répond-il. Parce qu'il y a bon

parti et bon parti. Et celui-là, comme on dit, lui ira comme un gant, rien qui dépasse !

— Mais qui est-ce donc, on peut savoir ?

— Qui c'est ? répète-t-il, sans détacher les yeux de mes filles. Le fiancé, reb Tévié... c'est moi.

À peine avait-il prononcé ces mots que je bondis, comme brûlé au fer rouge. Il en fit autant. Nous nous sommes donc plantés l'un devant l'autre, comme deux coqs de combat.

— Tu es devenu fou ou tu as simplement perdu la raison ? dis-je. Tu es à la fois marieur et marieuse, mais où est le fiancé ? Tu veux mener le bal de noces, pour ainsi dire ? Je n'ai jamais entendu dire qu'un gars pouvait demander lui-même la main d'une jeune fille.

— Pour la folie, répond-il, Dieu fasse qu'elle frappe nos ennemis. Moi, vous pouvez me croire, j'ai encore toute ma tête. Il n'y a pas besoin d'être fou pour vouloir épouser votre Zeitel. Ce n'est pas pour rien que Leizer-Wolf, l'homme le plus riche du bourg, a voulu la prendre sans dot... Vous croyez que c'est un secret ? Tout le village est au courant. Et rapport à ce que vous dites : "Tout seul, sans marieur", vous m'étonnez, c'est vrai, reb Tévié : c'est que vous êtes un homme à qui on ne la fait pas, comme on dit... Mais à quoi bon tous ces discours ? Il faut vous dire que votre fille Zeitel et moi, nous nous sommes depuis longtemps, plus d'un an, fait la promesse de nous marier...

Il vaut mieux, je vous le dis, être sourd que d'entendre des choses pareilles. D'abord, quel gendre est-ce que c'est pour Tévié, le tailleur Motel ? Et, deuxièmement, qu'est-ce que toutes ces histoires : "Nous nous sommes fait la promesse de nous marier..." !

— Et moi, alors ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? je lui demande. J'ai quand même le droit, non, d'en toucher deux mots à ma fille ? Ou vous n'avez plus rien à me demander ?

— Qu'est-ce que vous dites, voyons ! répond-il. Vous voyez bien que je suis venu vous en parler. Dès que j'ai entendu dire que Leizer-Wolf voulait épouser votre fille, que j'aime depuis plus d'un an...

— Voyez-vous ça ! fais-je. Tévié a une fille, Zeitel, tu t'appelles Motel Kamzol, tu fais le tailleur, qu'est-ce que tu pourrais avoir contre elle, et pourquoi ne l'aimerais-tu pas ?

— Mais non, dit-il, ce n'est pas ça, vous m'avez mal compris. Je voulais dire que j'aime votre fille et que votre fille m'aime depuis plus d'un an, et nous nous sommes déjà fait la promesse de nous marier. J'ai voulu vous en parler plusieurs fois, mais j'ai toujours remis ça à plus tard, je pensais économiser d'abord un peu d'argent pour m'acheter une machine à coudre, et puis je voulais me faire mon trousseau, comme de juste. Parce que par les temps qui courent, n'importe qui, même le plus rabougri, doit avoir deux costumes et plusieurs gilets...

— Misère de moi ! fais-je. Vous raisonnez comme des enfants. Qu'est-ce que vous comptez faire après la noce ? Manger des briques à la sauce caillou ? Ou tu veux lui faire avaler en ragoût, tes gilets, à ta femme ?

— Vous m'étonnez, reb Tévié : est-ce bien vous qui me dites ça ? J'imagine que quand vous avez décidé de vous marier, vous ne possédiez pas de maison en pierre de taille, et, pourtant, comme vous voyez... Les gens vivent bien, je vivrai aussi, moi... Au moins, j'ai un métier...

Bref, à quoi bon en faire tout un plat ? Il a fini par me convaincre. Et puis pourquoi se faire des idées : est-ce que tous les jeunes gens ne se marient pas comme ça, chez nous ? Si on faisait attention à ce genre de détails, les gens dans notre situation ne pourraient jamais épouser personne... Pourtant, il y avait une chose qui me chiffonnait et que je ne pouvais pas comprendre : comment s'étaient-ils fait la promesse

de se marier ? Qu'est-ce que c'était que ces façons ? Un gars rencontre une fille et lui dit : "Promettons-nous de nous marier"... Et c'est tout, rien de plus simple ! Pourtant, quand j'ai bien regardé mon Motel, quand je l'ai vu tête basse comme un pécheur, quand j'ai compris qu'il parlait sérieusement, sans arrière-pensée, j'ai changé d'avis. Et si on prenait la chose par l'autre bout, que j'ai pensé : pourquoi tous ces embarras ? Je serais donc de bien haute naissance, moi ? Ou serait-ce que je donne à ma fille une dot mirobolante, un trousseau de reine, Dieu me pardonne ? Motel Kamzol, bien sûr, n'est qu'un tailleur, mais c'est un fort brave garçon, très travailleur, qui saura nourrir sa femme, et puis honnête, avec ça. Qu'est-ce qu'il me faut de plus ?" Tévié, que je me suis dit, arrête de faire le fier et dis-lui, comme dans l'Écriture : "Qu'il en soit fait selon ta parole !" Soyez heureux !"

Mais que dire à ma femme ? Elle va me jouer une de ces sérénades, à en regretter d'être au monde. Comment la prendre, comment l'amadouer ?

— Tu sais quoi, Motel ? fais-je au nouveau fiancé. Rentre chez toi, le temps que je règle tout, que j'en parle aux uns, aux autres. Ainsi qu'il est écrit dans le Livre d'Esther : "Qu'il y ait à boire en abondance", il faut réfléchir à tout ça à loisir. Et demain, avec l'aide de Dieu, si tu n'as pas changé d'avis, nous nous verrons sans doute.

— Changer d'avis ? répond-il. Moi, changer d'avis ? Que je sois foudroyé sur place ! Que je sois changé en pierre !

— À quoi bon tous ces serments ? dis-je. Je te crois bien sans. Porte-toi bien, passe une bonne nuit et fais de beaux rêves...

Moi aussi, j'ai été me coucher, mais le sommeil ne voulait pas venir. J'avais la tête enflée à force de penser à une chose, à une autre... Enfin, j'ai fini par trouver. Écoutez voir ce que Tévié peut inventer.

Vers minuit, alors que toute la maisonnée dormait à poings fermés, qui ronflant, qui sifflant, je m'écrie soudain d'une voix d'outre-tombe : "Gewalt ! Gewalt ! Gewalt ! *" Ce faisant, bien sûr, je mets tout le monde sur le pied de guerre. La première à accourir est Golda, qui se met à me secouer comme un prunier :

— Voyons, Tévié ! Réveille-toi ! Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu cries ?

J'ouvre les yeux, je regarde dans tous les coins, comme si je cherchais quelqu'un, et je lui demande, d'une voix tremblante :

— Où elle est ?

— Qui ? Qui cherches-tu ?

— Frumè-Sora, je réponds, Frumè-Sora, la femme de Leizer-Wolf, elle était là il y a un instant...

— Tu délirés, Tévié ! dit ma femme. Voyons ! Frumè-Sora, la femme de Leizer-Wolf, il y a beau temps qu'elle n'est plus de ce monde, Dieu fasse qu'on ne dise pas la même chose de nous.

— Je sais, que je lui réponds, je sais bien qu'elle est morte, mais je viens pourtant de la voir, là, près du lit, elle m'a parlé. Elle m'a pris à la gorge, elle voulait m'étrangler...

— Reprends-toi, Tévié ! dit ma femme. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as dû rêver. Crache trois fois derrière ton épaule et dis-moi ce que tu as vu, tu verras que c'est un bon présage...

— Puisses-tu vivre longtemps, Golda, dis-je. Tu m'as rendu la vie. Sans toi, mon cœur aurait éclaté de peur... Donne-moi un peu d'eau, et je te raconterai mon rêve. Seulement, ne t'en fais pas, Golda, ne va pas t'imaginer Dieu sait quoi. Il est dit dans l'Écriture que le tiers des rêves seulement peut se réaliser, et que le reste n'est que bêtises, fariboles et absurdités...

— Avant tout, fais-je, j'ai rêvé que nous donnions une fête — des fiançailles, ou un mariage —, avec

* Misère ! (N. d. T.)

beaucoup d'invités : des hommes, des femmes, le rabbin, le boucher rituel... Et des musiciens ! Soudain, la porte s'ouvre, et entre ta grand-mère Zeitel, Dieu ait son âme...

Au nom de sa grand-mère Zeitel, ma femme devient pâle comme un linge et demande :

— De quoi avait-elle l'air ? Comment était-elle habillée ?

— Son air ? dis-je. Un air que je souhaite à tous nos ennemis : le teint jaune comme cire, et elle était en blanc, bien sûr, enveloppée dans son suaire... “Je te félicite ! me dit grand-mère Zeitel. Je suis bien contente que vous ayez choisi pour votre fille Zeitel, qui porte mon nom, un aussi bon, un aussi honnête fiancé. Il s'appelle Motel Kamzol, en mémoire de mon oncle, et il a beau être tailleur, c'est tout de même un jeune homme très comme il faut...”

— D'où est-ce qu'il sort, dit Golda, ce tailleur ? Dans notre famille, il y a des mélameds, des chantres, des servants de synagogue, des fossoyeurs, des mendiants, même, mais il n'y a jamais eu de tailleurs, Dieu nous en préserve, ni de savetiers...

— Ne m'interromps pas, Golda ! dis-je. Ta grand-mère Zeitel est sûrement mieux placée pour le savoir... Quand j'ai entendu ces félicitations, je lui ai dit : “Pourquoi avez-vous dit, grand-mère, que le fiancé de Zeitel s'appelait Motel et qu'il était tailleur ? Il s'appelle Leizer-Wolf et il est boucher !” — “Non, répond grand-mère Zeitel, non, Tévié, le fiancé de ta Zeitel s'appelle Motel, il est tailleur, et elle vivra avec lui jusqu'à la fin de ses jours, dans l'honneur et l'abondance.” — “Bon, admettons, grand-mère Zeitel, mais qu'est-ce que je vais faire de Leizer-Wolf ? Je lui ai donné ma parole hier !” À peine avais-je eu le temps de prononcer ces mots que grand-mère Zeitel avait disparu ! À la place, c'était Frumè-Sora, la femme de Leizer-Wolf, qui me dit : “Reb Tévié, je vous avais toujours considéré comme un homme honnête et

craignant Dieu... Comment avez-vous pu vous décider à une chose pareille : souhaiter que votre fille soit mon héritière, qu'elle vive dans ma maison, porte mes clés, mette mon manteau, se pare de mes bijoux, de mes perles ?” — “Est-ce que c'est ma faute ? C'est votre Leizer-Wolf qui a insisté !” “Leizer-Wolf ? dit-elle. Leizer-Wolf finira mal, et votre Zeitel... elle me fait pitié, la pauvrete ! Elle ne vivra pas plus de trois semaines avec lui. Au bout de trois semaines, je lui apparaîtrai : de nuit, je la prendrai à la gorge, comme ça !...” À ces mots, Frumè-Sora m'a saisi à la gorge et s'est mise à serrer de toutes ses forces... Si tu ne m'avais pas réveillé, je serais déjà bien loin...

Ma femme cracha trois fois derrière son épaule.
— Que l'eau le noie, que la terre l'engloutisse, que les greniers l'accueillent, que les forêts l'ensevelissent, et que ça ne nous porte jamais tort, à nous ou à nos enfants ! Malheur et désolation sur la tête du boucher, ses jambes et ses bras ! Il ne vaut pas le petit doigt de Motel Kamzol, tout tailleur qu'il est ! S'il porte le nom de mon oncle, il n'est sûrement pas né pour être tailleur... Et si ma grand-mère, Dieu ait son âme, a pris la peine de venir de l'autre monde pour nous féliciter, nous devons nous dire : c'est ce qui devait arriver, qu'ils soient toujours heureux ! Amen !

Bref, que vous dire de plus ? Faut croire que j'étais blindé, cette nuit-là, pour ne pas éclater de rire sous ma couverture... Comme dit la prière : “Béni soit Celui qui ne m'a pas fait femme” : toutes les mêmes ! Bon, alors, évidemment, le lendemain, on a fêté les fiançailles, et le mariage peu de temps après, dans le mouvement, comme on dit ! Le jeune couple vit, grâce à Dieu, tout à fait bien. Il fait le tailleur, va à Boïberik demander aux gens des villas s'ils n'ont pas de commande à lui passer, et elle travaille de jour comme de nuit, à faire la soupe et les gâteaux, à laver le linge

et les sols, à porter de l'eau. Ils arrivent à peine à joindre les deux bouts. Si je n'apportais pas de temps en temps des produits laitiers, ou parfois un peu d'argent, ils n'auraient vraiment pas la vie rose. Mais si vous lui demandez, elle vous répond qu'elle vit on ne peut mieux, grâce à Dieu, si seulement son Motel avait toujours la santé... La jeunesse d'aujourd'hui, vous aurez beau dire !

Et ça fait comme je vous l'ai dit en commençant : "J'ai vu grandir mes enfants et je les ai élevés", on a beau travailler comme un bœuf, se tordre comme poisson hors de l'eau : "Ils se sont détournés de moi", ils se sont dit qu'ils comprenaient tout mieux que nous. Non, tout ce que vous voudrez, mais ils réfléchissent trop, nos enfants !

Pourtant, je crois que cette fois je vous ai bassiné plus que d'habitude. Ne m'en veuillez pas, portez-vous bien, et tous mes vœux !

Hodel

Vous vous demandez, *pan* Cholem Aleichem, pourquoi vous êtes resté si longtemps sans voir Tévié ? Je me suis tassé, vous dites, j'ai blanchi tout d'un coup ? Eh ! Si vous saviez tous les chagrins, tous les malheurs qu'il a eu à supporter, Tévié ! Comme il est dit quelque part : "Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière", l'homme est plus faible que la mouche et plus fort que le fer. Mes histoires, on pourrait en faire un livre, je vous le dis ! Il n'y a pas un malheur, un chagrin, une épreuve qui passe sans me tomber dessus. Et pourquoi ? Vous ne savez pas ? Peut-être parce que j'ai par nature une confiance aveugle en mon prochain, je crois n'importe qui sur parole. Tévié oublie ce que nos sages ont dit mille fois : "Respecte l'autre, mais méfie-t'en", ce qui signifie en yiddish : "Ne fais pas confiance au premier chien venu !" Mais

que faire, dites-le-moi pour voir, si c'est mon caractère ? Comme vous le savez déjà, je vis d'espoir et je ne me plains jamais de l'Éternel : quoi qu'Il fasse, c'est bien fait ! Parce que, d'un autre côté, si vous essayez de vous plaindre, qu'est-ce que ça vous rapporte ? Si on dit, dans notre prière : "Notre âme T'appartient, et notre corps est à Toi", qu'est-ce qu'il peut bien y comprendre, l'homme, et quelle importance il a ? C'est ce que je lui dis toujours, à ma vieille :

— Tu en fais, des péchés, Golda ? Comme il est dit dans l'Écriture...

— Qu'est-ce que j'en ai à faire, de ton Écriture ! répond-elle. Nous avons une fille à marier, nous. Et, après celle-ci, il y en a encore deux, Dieu les protège, et après ces deux-là, encore une autre !

— Eh ! fais-je. Tout ça, Golda, c'est du vent ! Comme le disaient nos sages à ce propos, dans le Talmud...

Mais elle ne me laisse pas parler.

— Des filles à marier, m'interrompt-elle, ça devrait suffire à te rendre plus sage que les sages, toi aussi !

Allez discuter avec les femmes !

En un mot, comme vous devez vous en douter, chez moi, Dieu nous garde du mauvais sort, il y a le choix, et rien que de la "marchandise" extra, j'aurais tort de me plaindre ! Plus belles les unes que les autres ! Bien sûr, je sais que ça ne se fait pas de couvrir ses propres enfants de louanges. Mais je ne fais que répéter ce que disent les gens : "Quelles beautés !" La meilleure de toutes, c'est la seconde, qui s'appelle Hodel, celle qui vient juste après Zeitel, qui s'est amourachée du tailleur, vous vous souvenez. Oui, pour ça, elle est belle, ma seconde fille, Hodel, belle, comment vous dire ? Belle comme Esther dans la Bible : "Elle a belle prestance et agréable aspect", de l'or en barres ! Et, comme un fait exprès, c'est une demoiselle qui a aussi ce qu'il faut dans la tête : elle lit et écrit le yiddish

comme le russe, et les livres, les livres, elle les dévore comme des petits pains. Vous vous demandez sûrement ce qu'il peut y avoir de commun entre les filles de Tévié et les livres, du moment que leur père n'est après tout qu'un marchand de fromage et de beurre ? C'est bien ce que je leur demande à eux, à nos jeunes gens qui n'ont même pas de quoi se coller, passez-moi l'expression, une chemise sur le dos, mais qui ne pensent qu'à l'étude, que c'est une vraie maladie. Comme il est dit quelque part : "Nous sommes tous des sages", tout le monde veut étudier, "nous sommes tous des savants", tout le monde veut avoir de l'éducation... Demandez-leur : qu'est-ce qu'ils veulent apprendre ? Pour quoi faire ? Autant apprendre aux chèvres à aller chaparder dans le potager des autres ! Puisqu'on ne les laisse entrer nulle part ! Comme il est dit quelque part : "N'y touche pas", ça brûle ! Et pourtant, si vous les voyiez étudier ! Et qui ? Des fils d'artisans, de tailleurs, de savetiers, je vous assure ! Ils s'en vont à Egoupetz ou à Odessa, ils couchent dans des greniers, ils mangent des fricassées de clous à la sauce caillou, ils restent des mois sans voir l'ombre d'un morceau de viande. Ils se cotisent à six pour acheter un bout de pain et un hareng, et 'jouis-toi car c'est le jour de ta fête", en avant les tolies, cagneux !

En un mot, un de ces gaillards a fait son trou dans nos parages, un petit gars pas bien beau, qui loge pas très loin de chez nous. J'ai bien connu son père, qui était marchand de tabac, un pauvre diable, qu'il me pardonne, comme il n'y en a pas beaucoup sur cette terre ! Mais bon. Qu'est-ce que ça peut faire ! Si notre grand savant, le rabbi Jochanan, n'avait pas honte de rapetasser des vieilles bottes, il n'a aucune raison de rougir du fait que son père ait vendu des cigarettes. Il n'y a qu'une chose que je ne peux pas comprendre : pourquoi les traîne-misère veulent-ils tant apprendre, avoir de l'instruction ? Il faut dire, le diable l'emporte, que ce gars-là avait une tête bien faite, oui, avec quel-

que chose dedans ! Il s'appelait Pertchik, ce malheureux, et on l'avait rebaptisé en yiddish, "Feferl *". D'ailleurs, il avait tout du grain de poivre : vilain, rabougri, noiraud, un vrai démon, mais quelle cervelle ! Et sa langue : du feu !

Et un jour, voilà ce qui est arrivé. Je rentrais chez moi de Boïberik, j'avais vendu toute ma marchandise, un plein chariot de fromage, de beurre, de crème et autres nourritures laitières. À mon habitude, j'étais assis à réfléchir à des tas de sujets élevés : ceci, cela, les richards d'Egoupetz qui ont, soit dit sans leur porter la poisse, tant de chance et une vie si rose ; le malheureux Tévié et son canasson, obligés de trimer toute leur vie, et autres pensées du même genre.

C'était l'été. Le soleil tapait dur. Les mouches me piquaient. Et tout était si beau ! Le monde était là, offert, immense et vaste, on aurait dit qu'il suffisait de se mettre debout pour y voler, de s'étendre pour y voguer !

Je regarde, et je vois soudain un petit gars marcher sur le sable, un baluchon sous le bras, tout en sueur, le souffle court.

— Halte-là, que je lui dis. Monte voir, je vais te faire un petit bout de chemin, de toute façon je suis à vide. Comme on dit chez nous : "Si tu rencontres l'âne de ton prochain, ne refuse pas de lui venir en aide", alors, un homme, tu penses...

Il sourit, le coquin, mais il ne se fait pas prier longtemps pour grimper dans ma charrette.

— D'où qu'il vient comme ça, je lui demande, ce petit gars ?

— D'Egoupetz.

— Et qu'est-ce qu'un petit gars comme toi, je lui demande, peut bien faire à Egoupetz ?

* Pertchik (*russe*), Feferl (*yiddish*) : grain de poivre (N. d. T.)

— Un petit gars comme moi, qu'il dit, ça a des examens à passer !

— Et qu'est-ce qu'il veut faire plus tard, je lui dis, ce petit gars ?

— Ce petit gars, qu'il me répond, il ne le sait pas lui-même, ce qu'il veut faire !

— Et pourquoi, dans ce cas, je lui dis, il se casse la tête pour rien à faire des études, ce petit gars ?

— Ne vous en faites pas pour ça, reb Téviié ! qu'il répond. Ce petit gars, il sait ce qu'il fait.

— Dis-moi donc un peu, pour voir, puisque tu as l'air de me connaître, qui tu es, toi ?

— Qui je suis ? Je suis un homme ! qu'il dit.

— Je vois bien, je lui réponds, que tu n'es pas un cheval. Mais de qui tu es l'enfant ?

— De qui ? il me répond. De Dieu !

— Je le sais bien, je lui dis, que tu es enfant de Dieu ! Car il est dit : "Tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages..." Je te demande où tu es né ? Dans quel coin ? Tu es de par chez nous, ou, peut-être, de Lituanie ?

— Je suis né, qu'il me répond, d'Adam. Mais pour être précis, je suis d'ici. Vous devez me connaître.

— Et qui est ton père ? Allez, dis-moi.

— Mon père, dit-il, s'appelait Pertchik.

— Eh ben vrai ! Pourquoi m'avoir fait lanterner si longtemps ? Alors comme ça, tu es le fils de Pertchik, le marchand de tabac ?

— Oui, comme ça, je suis le fils de Pertchik, le marchand de tabac.

— Et tu fais, je lui dis, tes "écoles" ?

— Oui, qu'il me répond, je fais mes "écoles".

— Eh, ma foi ! Comme on dit, il n'y a pas de sot métier... Mais dis-moi donc un peu pour voir, mon bijou, de quoi tu peux bien vivre ?

— Je vis, qu'il me dit, de ce que je mange.

— Tiens donc ! Bien dit ! Et qu'est-ce que tu manges ? je lui demande.

— Tout ce qu'on me donne, qu'il répond.

— Je comprends bien, je lui dis, que tu n'es pas difficile. Du moment qu'on te donne quelque chose. Et si tu n'as rien, tu claques du bec et tu vas te coucher le ventre vide. Et tout ça pour pouvoir faire les "écoles"? Tu veux devenir comme les richards d'Egoupetz? Comme il est dit dans l'Écriture : "Tous aimés, tous élus..."

Et je continue à lui parler comme ça, avec des dictons, des exemples, des paraboles, comme Téviié s'y entend si bien. Mais vous pensez qu'il est en reste, Pertchik, je veux dire ?

— Ils peuvent toujours courir, les riches, pour que je devienne comme eux. Je leur crache dessus !

— Tu es bien monté contre les riches, que je lui dis. Faut croire que vous n'avez pas partagé d'héritage...

— Si vous voulez le savoir, qu'il dit, vous et moi, et nous tous, nous aurons peut-être une grande part de leur héritage.

— Tu sais quoi ? je lui réponds. Tu ferais mieux de fermer ton bec ! Mais je vois que tu es un gars débrouillard, et que tu as la langue bien pendue... Si tu as du temps, tu peux passer chez moi ce soir, nous parlerons, et par la même occasion, tu pourras dîner avec nous...

Comme de juste, mon petit gars ne se l'est pas fait dire deux fois, et il est arrivé chez nous au bon moment, quand la soupe était déjà sur la table et que les petits pâtés finissaient de rissoler dans la poêle.

— Il y en a qui sont nés coiffés, dis-je. Tu peux aller te laver les mains. Et si tu ne veux pas, tu peux te mettre à table quand même. Ce n'est pas moi qui tiens les comptes de Dieu, et je ne me ferai pas fouetter pour tes péchés dans l'autre monde.

Nous sommes donc là à deviser de la sorte, et je me sens attiré par ce petit gars. Pourquoi, je n'en sais rien, mais il m'attire. Vous comprenez, j'aime les gens avec qui on peut échanger deux mots, discuter de

toutes sortes de sujets élevés en mettant un proverbe par-ci, une parabole par-là : ceci, cela, et le reste... Il est comme ça, Tévié.

Depuis ce temps mon petit gars s'est mis à venir nous voir presque tous les jours. Quand il en a fini avec ses leçons, il passe se reposer chez moi, discuter un brin. Vous vous imaginez les leçons que c'était, et ce qu'elles lui rapportaient, Dieu me pardonne, vu que chez nous le plus grand richard ne donne jamais que trois roubles par mois pour ça, et encore, il faut que le maître lui lise ses télégrammes, lui écrive ses adresses et aille de temps en temps en commission pour lui... Pourquoi pas, d'ailleurs ? Car il est écrit : "De toute ton âme et de tout ton cœur", si tu veux manger, tu dois savoir ce que ça te coûte...

Encore heureux qu'il se nourrissait, pour ainsi dire, chez moi. En retour, il s'occupait un peu de mes filles. Comme on dit, "œil pour œil"... C'est comme ça qu'il est devenu quasiment de la famille. Les enfants lui apportaient son verre de lait, ma femme veillait à ce qu'il ait toujours une chemise sur le dos, et des chaussettes sans trous. C'est à ce moment-là qu'on l'a surnommé "Feferl", autrement dit, qu'on a traduit son nom en yiddish. Et je peux dire que nous l'aimions tous comme un fils ou un frère, parce que par nature, autant que vous le sachiez, c'était un très brave gars, sans malice : ce qui est à moi est à toi, ce qui est à toi est à moi, le cœur sur la main...

Il n'y a qu'une chose que je ne pouvais pas supporter chez lui : c'est que de temps en temps, de but en blanc, il disparaissait. Il se levait brusquement, il sortait, et pas plus de Pertchik que de beurre en broche ! "Où étais-tu passé, mon mignon ?" Il restait muet comme une carpe... Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je n'aime pas les gens qui font des mystères ! J'aime qu'il en soit comme dans l'Écriture : "Ce qui est, montre-le." Mais d'un autre côté, il avait une grande qualité : quand il était parti à discuter,

tout le monde en prenait pour son grade, il était si enflammé, si péremptoire ! Une de ces langues, qu'elle en sèche dans sa bouche ! Il déblatérerait contre Dieu et contre l'oïnt du Seigneur, surtout contre l'oïnt... Et rien que des projets sauvages, absurdes, déments, et il mettait tout sens dessus dessous, cul par-dessus tête. Le riche, à en croire ses bêtises, ne vaut rien de rien, alors que le pauvre, au contraire, ce n'est pas la moitié d'une mandarine, surtout les artisans, les ouvriers, eux, c'est le sel de la terre, parce que le travail, qu'il dit, c'est le principal, la base de tout.

— Pourtant, que je lui dis, ça ne vaut pas l'argent !

Alors il monte sur ses grands chevaux et commence à me persuader que c'est l'argent qui perd le monde. C'est l'argent, qu'il dit, qui est la cause de tous les péchés, et puis d'abord, tout ce qui se fait en ce monde est mal fait. Et de me donner dix mille exemples et preuves à l'appui qui s'abattent sur moi comme grêle en mars.

— À ce compte-là, si on en croit tes raisonnements ridicules, traire une vache ou forcer un cheval à tirer une charrette, c'est aussi de l'injustice ?

Et je lui pose bien d'autres questions épineuses, en l'acculant, pour ainsi dire, au pied du mur, comme Tévié s'y entend si bien ! Mais mon Feferl aussi s'y entend, et faut voir comme ! J'aimerais mieux qu'il ne soit pas si doué ! Parce que s'il a quelque chose sur le cœur, il le déballe aussitôt.

Un soir, nous étions assis chez moi sur le talus, à discuter et à philosopher... Tout d'un coup, voilà qu'il me fait (Feferl, je veux dire) :

— Vous savez quoi, reb Tévié ? Vos filles sont très bien !

— Vraiment ? que je répons. Merci de me l'apprendre ! Elles ont de qui tenir, je lui dis.

— Surtout une, qu'il continue, l'aînée, elle est très intelligente ! C'est vraiment quelqu'un !

— Je n'ai pas besoin de toi pour le savoir ! je lui dis. Bon chien chasse de race.

En lui disant ça, bien sûr, j'ai le cœur tout attendri de plaisir. Quel père, dites-le-moi, n'aime pas entendre louer ses enfants ? Qui aurait pu croire que ces louanges seraient à l'origine d'une passion comme on n'en voit guère ? Mais écoutez plutôt.

Bref, "il y eut un soir et il y eut un matin", c'était au crépuscule, à Boïberik. J'allais avec mon chariot faire le tour des villas quand quelqu'un me fait signe. Je regarde : Ephraïm le marieur. Ephraïm, je dois vous le dire, est un marieur comme tous les marieurs, c'est-à-dire qu'il fait des mariages. En me voyant passer à Boïberik, il m'a donc fait signe :

— Excusez-moi, reb Tévié, j'aurais quelque chose à vous dire.

— Voyons ! Du moment que c'est quelque chose d'agréable, que je réponds en arrêtant mon cheval.

— Reb Tévié, dit-il, vous avez une fille.

— J'en ai cinq, que je réponds, Dieu leur donne à toutes la santé !

— Je sais, fait-il, que vous en avez cinq ! Moi aussi, j'ai cinq filles.

— Ça nous en fait donc dix tout rond, je lui dis, à nous deux.

— Bref, qu'il répond, blague à part, voilà ce dont il s'agit, reb Tévié : comme vous le savez, je suis marieur. Et j'ai un fiancé pour vous, un fiancé d'entre les fiancés ! Premier choix !

— Mais encore ? Qu'est-ce que vous appelez "premier choix" ? Si c'est une espèce de tailleur, que je lui dis, ou de savetier, ou encore un mélamed, qu'il reste dans son coin, pour moi, comme dans la Midrash : "Salut et délivrance viendront d'un autre lieu *."

* Cette citation est en fait tirée du Livre d'Esther. (N.d.R.)

— Vous et vos paraboles ! dit-il. Pour discuter avec vous, il faut s'accrocher ! Vous avez toujours des dictons et des proverbes à la bouche. Vous feriez mieux d'écouter quel fiancé veut vous présenter Ephraïm le marieur. Écoutez, et ne dites rien.

Ainsi parle-t-il, Ephraïm, je veux dire, et puis il se met à me déballer son affaire... Qu'est-ce que je pourrais vous dire ? C'était, vrai, quelque chose de pas ordinaire ! D'abord, d'excellente famille, le fils de parents estimés, pas un traîne-lattes quelconque, et pour moi, vous savez, c'est le principal, parce que je ne suis pas moi-même n'importe qui. Dans ma famille, comme on dit, il y en a de toutes sortes : des gens du peuple, des artisans, et même des propriétaires. Ensuite, ce fiancé, il était plus qu'instruit, très au fait des Saintes Écritures, et ça, pour moi, c'est encore plus important : je ne peux pas sentir les ânes ! Pour moi, un ignorant est mille fois pire qu'un coquin ! Vous pouvez bien aller tête nue si ça vous chante, sur les mains, les pieds en l'air, si vous entendez quelque chose à Rashi, vous êtes mon homme ! Tévîé est comme ça ! “Et puis, continuait Ephraïm, il est riche, cousu d'or, il roule carrosse, tiré par une paire de chevaux de feu qui ne laissent rien sur leur passage...” Eh bien, je me suis dit, ce n'est pas si grave. Mieux vaut être riche que pauvre, après tout. Car il est dit : “La pauvreté sied à Israël”, même Dieu n'aime pas les pauvres. Car si Dieu aimait les pauvres, ils ne seraient plus pauvres.

— Bien, voyons la suite !

— La suite, fit Ephraïm, c'est qu'il veut entrer dans votre famille, il en meurt d'envie, il en sèche sur pied. Pas pour vous, s'entend, pour votre fille. Il veut une belle jeune fille.

— C'est donc ça ? dis-je. Qu'il sèche tant qu'il veut ! Qu'est-ce qu'il est, votre trésor ? Célibataire, veuf, divorcé ? Diable, démon ?

— Célibataire, répond-il. Célibataire. Il est un

peu mûr, c'est vrai, mais il est célibataire.

— Et comment est-ce qu'il se nomme ?

Rien à faire, il ne veut pas le dire.

— Amenez-la à Boïberik, et je vous le dirai !

— Qu'est-ce que ça veut dire, "amenez-la" ?

C'est les chevaux qu'on amène à la foire, ou les vaches qu'on veut vendre...

En un mot, comme vous le savez, un marieur saurait attendrir une pierre. Et nous avons donc décidé, si Dieu veut, que je l'amènerais à Boïberik la semaine prochaine. Et des rêves doux et charmants me sont venus en tête : je voyais ma Hodel en carrosse, tiré par deux chevaux fougueux. Tout le monde nous envierait... Pas tant à cause de ce somptueux équipage que parce que, grâce à ma fille millionnaire, je pourrais faire le bien, aider les indigents, prêter de l'argent : à qui vingt-cinq roubles, à qui cinquante, à qui cent tout rond... C'est qu'on n'est pas de bois, comme vous dites...

Je me faisais donc toutes ces réflexions en rentrant chez moi sur le soir, tout en piquant mon petit cheval et en lui parlant dans son langage de cheval : "Hue ! que je lui disais. Allez, tricote donc un peu des guibolles, et plus vite que ça, tu auras ton picotin... Car il est dit : "Sans pain, point de science", si tu ne lui graisses pas la patte, tu n'iras pas loin..."

Nous étions donc à discuter, mon petit cheval et moi, quand je vois deux figures sortir du bois : un homme et une femme, on dirait. Ils marchent côte à côte, bien serrés, ils parlent d'un air animé. "Qui peut bien traîner par là ?" que je me demande en les regardant à travers les rayons aveuglants du soleil... Je suis prêt à jurer que c'est Feferl ! Avec qui peut-il donc se promener si tard ? Je mets ma main en visière et je regarde mieux : qui peut bien être cette femme ? Mais on dirait Hodel ! Oui, c'est elle, parole, c'est bien elle... Tiens donc ! Je me disais aussi qu'ils étaient bien absorbés par la grammaire et leurs bouquins ! "Eh, Téviié ! Quelle vieille bête tu fais !"

que je pense. J'arrête mon cheval et je m'adresse au petit couple :

— Bonsoir ! Quoi de neuf ? Qu'est-ce que vous venez faire par ici ? Qu'est-ce que vous attendez ? Le déluge ?

À ces mots, mes deux tourtereaux se sont arrêtés, comme on dit, entre ciel et terre, c'est-à-dire nulle part, tout gênés, tout rougissants... Ils sont restés comme ça quelques instants sans rien dire, les yeux baissés. Puis ils se sont mis à loucher sur moi, et moi sur eux, et puis ils se sont regardés...

— Eh bien, je leur dis, qu'est-ce que vous me mangez des yeux comme si vous ne m'aviez pas vu depuis des siècles ? Je suis toujours le même Tévié, je n'ai pas changé.

Je dis cela mi-fâché, mi-moqueur. Alors ma fille, Hodel, je veux dire, rougit de plus belle et dit :

— Père, tu dois nous féliciter...

— Je vous félicite ! Dieu vous donne le bonheur ! Et en quel honneur ? C'est-y que vous auriez trouvé, je leur demande, un trésor caché dans la forêt ? Ou que vous venez d'échapper à un malheur ?

— Il faut nous féliciter, dit-il, parce que nous sommes fiancés.

— Qu'est-ce à dire, je lui demande, fiancés ?

— Vous ne savez pas, fait-il, ce que signifie "fiancés" ? Fiancés, ça veut dire que je suis son fiancé, et elle ma fiancée !

Ainsi parle Feferl, en me regardant droit dans les yeux. Mais moi aussi, je le regarde en face et je lui demande :

— Et quand avez-vous fêté vos accordailles ? Pourquoi ne m'avez-vous pas invité ? Je suis tout de même de la famille, non ?

Je plaisante, vous comprenez, mais je me sens rongé, grignoté de l'intérieur. Oh, et puis, après tout ! Tévié, n'est pas une mauviette ! Tévié aime entendre les choses jusqu'au bout...

— Je ne comprends pas, dis-je. Qu'est-ce que c'est que ce mariage sans marieur, sans repas de fiançailles ?

— Et qu'aurions-nous fait d'un marieur ? dit Feferl. Il y a beau temps que nous sommes fiancés.

— Tiens donc ! On en apprend tous les jours ! Et pourquoi, fais-je, n'en avez-vous rien dit jusqu'ici ?

— À quoi bon le crier sur les toits ? dit-il. Nous ne vous l'aurions pas dit aujourd'hui, mais comme nous allons devoir nous séparer, nous avons décidé de nous marier avant.

Là, je n'ai pas tenu. "La moutarde m'est montée au nez", comme on dit, il m'a piqué au vif. Tant qu'il parlait de "fiancés", ça allait encore... Comme il est dit quelque part : "Et il l'a aimée", elle lui a plu, lui de même... Mais se marier ! Qu'est-ce que ça veut dire, "se marier" ? C'est à n'y rien comprendre. Le fiancé, voyant que toute cette histoire m'avait plutôt secoué, me dit :

— Vous comprenez, reb Tévié, voilà ce qu'il y a : je vais bientôt partir.

— Quand ?

— Bientôt.

— Et où, dis-le-moi pour voir ?

— Ça, qu'il me répond, je ne vous le dirai pas, c'est un secret.

Vous avez vu ? Un secret ! Qu'est-ce que vous en dites ? Voilà ce Feferl, tout petit, tout noiraud, un vrai démon, qui se dit fiancé, qui veut se marier, qui annonce qu'il doit partir et qui ne veut même pas dire où. Il y a de quoi éclater !

— Eh bien ! dis-je. Un secret est un secret... Tout est un secret pour toi... Mais dis-moi plutôt, mon gars : t'as pour la justice, que tu dis ? Tu débordes d'amour pour l'humanité ? Alors comment ça se fait que tu as pu, sans crier gare, prendre la fille de Tévié et en faire une veuve en puissance de mari ? C'est ça, la justice, à ton avis ? C'est ça, l'amour des autres ?

Encore heureux que tu ne m'aies pas volé ni incendié ma maison...

— Père ! dit Hodel. Tu ne peux pas savoir à quel point nous sommes heureux, lui et moi, de t'avoir tout raconté. Ça nous a soulagé d'un de ces poids ! Viens ici qu'on t'embrasse !

Et, sans plus réfléchir, ils m'ont attrapé tous les deux, elle d'un côté, lui de l'autre, et de me serrer, et de m'embrasser !... Eux m'embrassent, je les embrasse, et par la même occasion, ils en profitent pour s'embrasser aussi en douce, dans leur impatience ! Une comédie, je ne vous dis que ça ! On se serait cru au théâtre !

— Ça suffit peut-être, non ? je leur dis. Assez d'embrassades ! Il est temps de parler de choses sérieuses.

— Quelles choses ? demandent-ils.

— La dot, le trousseau, les frais pour la noce, ceci, cela et le reste...

— Nous n'avons besoin de rien de tout ça, qu'ils répondent. De rien ! Ni de ceci, ni de cela, ni du reste !

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Nous voulons seulement nous marier, répondent-ils.

Vous voyez le tableau ?

Bref, pourquoi en faire tout un plat ! Ils n'ont rien voulu entendre. On a bien dû les marier. Oh, pour ça, il y a mariage et mariage ! Je n'ai pas besoin de vous dire que ça n'a pas été une noce digne de Tévié... Loin de là... Un mariage en toute intimité, c'est le cas de le dire... Et puis ma femme en plus, pour couronner le tout, comme on dit. Elle ne me lâchait pas, me tourmentait de toutes les manières pour me faire dire pourquoi il avait fallu aller si vite. Va donc expliquer à une femme qu'il y a le feu, que ça presse ! Il a bien fallu, pour éviter une scène, que j'invente une histoire d'héritage tirée par les cheveux, de tante cousue d'or à Egoupetz, un mensonge pour rien, en

plus, juste pour qu'elle me laisse tranquille. Et le même jour, quelques heures seulement après ce fameux mariage, j'ai attelé mon petit cheval, nous sommes montés tous les trois dans le chariot, ma fille, mon petit gendre tombé du ciel et moi, et en route pour la gare, à Boïberik. Assis dans ma charrette, je louche sur mon petit couple et je me dis : qu'Il est grand, notre Dieu, et quelle étonnante façon Il a de mener le monde ! C'est fou ce qu'il y a comme drôles de gens, comme originaux ! Tenez, par exemple, prenez ce couple de jeunes mariés : il s'en va Dieu seul sait où, elle reste là, ils pourraient bien au moins verser une petite larme, rien que pour la galerie, non ? Mais je ne dis rien. Tévié n'est pas une mauviette. Tévié peut attendre. Je ne dis rien, j'attends ce qui va se passer... Je vois deux gaillards, deux beaux loqueteux, en bottes éculées, qui s'approchent du train pour faire leurs adieux à mon trésor. L'un d'eux, habillé comme un paysan, en bannière, passez-moi l'expression, vient chuchoter quelque chose à mon gendre... "Dis-donc, Tévié, que je pense, tu ne serais pas tombé sur une bande de voleurs de chevaux, de tire-laine, de monte-en-l'air ou de faux-monnayeurs ?"

Sur le chemin du retour, en revenant de Boïberik avec Hodel, je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire franchement ce que j'avais sur le cœur. Elle a ri et s'est mise à m'assurer que c'étaient tous des gens très honnêtes, extrêmement corrects, des gens extraordinaires, prêts à sacrifier leur vie pour les autres sans même penser à eux...

— Et celui-là, en chemise flottante, dit-elle, il vient d'une famille très riche ! Il a quitté ses parents à Egoupetz, il refuse le moindre sou venant d'eux.

— Eh bien ! En voilà des histoires ! dis-je. C'est un gars tout ce qu'il y a de bien, c'est vrai, avec sa bannière et ses cheveux longs, il ne lui manque plus qu'un accordéon en mains ou un chien au bout d'une laisse, c'est là qu'il serait mignon à voir !

Et je fais passer comme ça toute ma colère sur elle, la pauvre, et sur lui aussi... Et elle ? Pas un mot ! “Esther ne révèle rien”, elle fait celle qui ne comprend pas. Je lui dis “Feferl”, elle me répond : “Le bonheur commun, les ouvriers...” et patati et patata...

— Qu'est-ce que j'en ai à faire, je lui dis, de votre bonheur commun et de vos ouvriers, si vous faites tout ça en secret ? Comme on dit : “S'il y a secret, l'affaire est louche...” Dis-moi plutôt franchement pourquoi il est parti, Feferl, et où ?

— Je peux te dire tout ce que tu veux, répond-elle, sauf ça ! Tu ferais mieux d'ailleurs de ne pas me le demander. Avec le temps, crois-moi, tu sauras tout. Si Dieu veut, tu apprendras, peut-être même bientôt, beaucoup de bonnes nouvelles !

— Amen, fais-je. Dieu t'entende ! Puisse-tu dire vrai ! Mais je voudrais bien que nos ennemis aient autant de santé que moi de lumières sur ce qui se passe et sur tout ce bazar !

— Le malheur, répond-elle, c'est justement que tu ne sois pas capable de comprendre !

— C'est donc si difficile ? Je crois bien, grâce à Dieu, être capable de comprendre des choses encore bien plus alambiquées...

— Cela, dit-elle, on ne peut pas le comprendre avec sa tête, il faut le sentir, le sentir avec son cœur...

Ainsi parle-t-elle, Hodel, je veux dire, et elle est toute resplendissante, les yeux brillants. Le diable les emporte, les filles de Tévié ! Si elles se laissent prendre par quelque chose, c'est tout entières, tête et cœur, corps et âme !

Pour tout vous dire en deux mots : une semaine passe, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq, puis six, puis sept, et pas plus de nouvelles que de beurre en broche. “Ni écho ni réponse”, ni lettre ni message.

— Le Feferl, que je me dis, son compte est bon. Et je regarde ma Hodel. Pâle comme la mort. Elle

se cherche de la besogne dans toute la maison, la pauvre, pour étouffer son chagrin, faut croire... Mais si elle parlait de lui, au moins ! Mais rien ! C'est comme s'il n'y avait jamais eu de Pertchik !

Mais un jour, voilà ce qui se passe : en rentrant chez moi sur le soir, je vois ma Hodel les yeux tout gonflés de larmes. Je me mets à interroger tout le monde et j'apprends qu'un gars aux cheveux longs est venu, qu'il lui a parlé à voix basse, à Hodel, je veux dire. "Tiens ! que je pense. C'est sans doute celui qui a quitté ses riches parents, qui se balade en bannière..." Et, sans prendre le temps de réfléchir longtemps, j'appelle Hodel et je l'attaque de front :

— Dis-moi un peu, ma petite fille, tu as des nouvelles de lui ?

— Oui !

— Et où est-il, ton promis ?

— Loin ! dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Il est en prison.

— En prison ?

— En prison.

— Où ? Pourquoi ?

Silence. Elle me regarde droit dans les yeux, sans rien dire.

— Dis-moi encore, ma fille, fais-je, si je comprends bien, il n'a pas été condamné pour vol. Mais, dans ce cas, il y a une chose qui ne colle pas : s'il n'est ni voleur ni brigand, qu'est-ce qu'il fait en prison, quels crimes il a commis ?

Silence. "Tu ne veux pas parler, que je pense, à ton aise ! C'est ton trésor, pas le mien ! Et qu'il aille au diable !" Mais mon cœur saigne. Je suis tout de même son père ! La prière a bien raison de le dire : "Comme un père aime ses enfants", un père reste toujours un père !

Bref, c'était le septième jour de la fête des Cabanes, vers le soir. Les jours de fête, c'est mon

habitude, je me repose et je laisse mon petit cheval se reposer, comme il est dit dans l'Écriture : "Toi, et ton bœuf, et ton âne, et ta femme, et ton cheval..." D'ailleurs, il faut bien dire, il n'y a presque plus rien à faire à Boïberik : dès que ça commence à sentir l'automne, les estivants prennent la poudre d'escampette comme des rats par temps de famine, et Boïberik n'est plus qu'un désert. Dans ces moments-là, j'aime bien rester chez moi, assis sur le talus. Pour moi, c'est la meilleure époque de l'année. Chaque beau jour est un don de Dieu. Le soleil ne tape plus dru, ses rayons te caressent et te réjouissent le cœur. Les bois sont encore verts, les pins sentent toujours la résine, et je me dis que la forêt se fait aussi belle que le Royaume du Seigneur. C'est là, je me dis, que Dieu célèbre sa fête. Là, et pas en ville, dans le bruit et la bousculade, avec ces gens qui courent comme s'ils avaient le feu quelque part, qui se mettent en quatre pour un morceau de pain, et qui ne parlent que d'argent, d'argent, d'argent ! Et sur le soir, surtout si c'est jour de fête, c'est le paradis sur terre : le ciel est bleu, les étoiles scintillent, étincellent, clignotent, on dirait des yeux. Quelquefois, ça arrive, une étoile passe comme une flèche, en laissant derrière elle, l'espace d'une seconde, une trace verdâtre : c'est la bonne étoile de quelqu'un qui s'éteint, un bonheur qui s'évanouit. Parce que pour chaque étoile, il y a un destin... "Si seulement ce n'était pas le malheureux mien..." que je me dis en pensant à Hodel. Il y a quelques jours déjà qu'elle est plus gaie, plus animée, toute changée. Quelqu'un lui a apporté une lettre, de lui sûrement, de Pertchik. Je voudrais bien, oui, je donnerais cher pour savoir ce qu'il lui écrit, mais je ne veux pas lui demander. Elle se tait, et je ne dis rien non plus. Muet comme une carpe. Tévié n'est pas une mauviette, Tévié peut bien patienter.

Juste à ce moment-là, Hodel sort de la maison et vient s'asseoir à côté de moi sur le talus, puis

elle regarde autour d'elle et me dit doucement :

— Tu sais, papa, je dois te dire quelque chose : aujourd'hui, nous allons nous quitter, toi et moi... Pour toujours...

Elle parle bas, je l'entends à peine, et elle me regarde d'un air si bizarre que je ne pourrai jamais oublier ce regard. "Elle veut se noyer" : c'est la première pensée qui me vient. Pourquoi cette terrible idée ? Il faut vous dire qu'il n'y a pas si longtemps, tout près de chez nous, il est arrivé une histoire : une jeune fille juive est tombée amoureuse d'un gars du village, et pour lui plaire, elle... vous comprenez, bien sûr ? Sa mère en est tombée malade de chagrin et en est morte, son père a dépensé tout ce qu'il avait et s'est fait mendiant. Et le gars a changé d'avis, il en a épousé une autre... Alors la jeune fille est allée à la rivière, elle s'est jetée à l'eau et elle s'est noyée...

— Qu'est-ce que ça veut dire, qu'on va se quitter pour toujours ? je lui demande en baissant la tête, pour qu'elle ne voie pas l'effet que ça m'avait fait.

— Ça veut dire, répond-elle, que je m'en vais demain à l'aube... Nous ne nous verrons plus jamais... jamais.

Je me suis senti un peu soulagé. "Dieu merci ! je me suis dit. C'est déjà ça : ç'aurait pu être pire, et du moment que ce n'est pas si mal, il faut se contenter de ce qu'on a..."

— Et où vas-tu, dis-le-moi un peu, si je suis digne de l'apprendre ?

— Je vais le rejoindre.

— Lui ? Et où est-il, maintenant ?

— Pour l'instant, il est encore en prison, répond-elle, mais on va bientôt l'envoyer en Sibérie.

— Tu vas donc lui dire adieu ? dis-je en faisant semblant de ne rien comprendre.

— Non, dit-elle, je pars avec lui, là-bas.

— Là-bas ? Mais où ? Comment s'appelle cet endroit ?

— On ne sait pas encore exactement, dit-elle, comment s'appelle l'endroit, mais c'est très loin d'ici, terriblement loin...

Ainsi parle-t-elle, Hodel, et il me semble qu'elle prononce ces paroles avec orgueil, comme s'il avait fait un exploit digne d'une médaille en or massif !... Qu'est-ce que je pouvais répondre ? Devant de pareils discours, n'importe quel père se serait fâché, lui aurait flanqué de bonnes gifles ou l'aurait sermonnée de verte façon. Mais Tévié n'est pas une mauviette. J'estime que se mettre en colère, c'est faire le jeu du Malin. Et, comme toujours, je préfère avoir recours à un verset de l'Écriture :

— Je vois, ma fille, que tu accomplis la parole de Dieu : "Et il quittera..." Pour l'amour de Pertchik, tu abandonnes ton père et ta mère et tu t'en vas pour des pays lointains, des contrées désertes, des mers mortes qu'a traversées jadis, sur son navire, Alexandre de Macédoine, avant d'arriver dans une île chez les sauvages, comme je l'ai lu un jour dans un livre...

Je dis cela moitié plaisantant, moitié fâché, mais j'ai le cœur en deuil. Pourtant, Tévié n'est pas une mauviette, Tévié sait se contenir. Et puis elle, Hodel, elle ne se laisse pas aller non plus. Elle me répond en détail, sans se hâter, en prenant le temps de réfléchir. Les filles de Tévié savent parler.

Et j'ai beau être assis tête basse et les yeux fermés, il me semble que je la vois. Je vois son visage, las et pâle comme la lune, et j'entends sa voix étouffée et tremblante... Faut-il se pendre à son cou, la prier, la supplier de ne pas partir ? Mais je sais bien que cela ne donnera rien. Mes filles, le diable les emporte, quand elles s'amourachent de quelqu'un, c'est de tout leur cœur, de toute leur âme, sans rien laisser !

Bref, nous sommes restés assis des heures sur ce talus, presque toute la nuit. Nous nous taisions plus que nous ne parlions, et ce que nous nous disions, c'était à mots couverts... Elle a parlé, j'ai parlé... Je ne

lui ai demandé qu'une chose : où avait-on vu qu'une jeune fille épouse quelqu'un seulement pour pouvoir suivre ensuite son mari au bout du monde ? Alors elle m'a dit :

— Avec lui, j'irais au bout du monde !

Moi, bien sûr, j'ai essayé de lui prouver que c'était idiot. Mais elle, elle l'explique à sa manière, elle dit que je ne peux pas le comprendre. Alors je lui ai donné un exemple : une poule qui a couvé des canetons. À peine sortis de l'œuf, les canetons courent à la rivière, sautent à l'eau, et elle, la pauvre couveuse, elle reste sur la rive à caqueter.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, ma petite fille ? je lui demande.

— Qu'est-ce que je pourrais en dire ? fait-elle. C'est triste pour la poule, bien sûr. Mais est-ce que les canetons doivent s'arrêter de nager parce qu'elle caquète ?

Vous voyez le tableau ? La fille de Tévié ne parle pas en l'air...

Mais le temps va vite. Il commence déjà à faire jour. Ma vieille ronchon. Elle nous a déjà plusieurs fois fait dire de rentrer et, voyant que ça ne donnait rien, elle a passé sa tête à la fenêtre et s'est mise à me secouer les puces, comme il se doit :

— Qu'est-ce que tu te crois, Tévié ?

— Chut, je lui dis, Golda ! Comme dit l'Écriture : "Pourquoi tant de vacarme ?" Tu as oublié, sans doute, quelle fête nous célébrons aujourd'hui. Cette nuit, notre destin doit être écrit dans le ciel. Cette nuit, il ne faut pas dormir. Écoute-moi, Golda, sois gentille et rallume le samovar, nous allons boire du thé, et je vais atteler le cheval. Nous allons à la gare avec Hodel.

Et là, comme de bien entendu, je lui ai inventé un nouveau conte sur mesure, je lui ai dit que Hodel allait à Egoupetz, et de là plus loin encore, rapport à la même affaire, l'héritage, s'entend, et il était possible qu'elle y passe tout l'hiver, et peut-être même

l'hiver et l'été, et encore un autre hiver. Alors, que je lui dis, il faut qu'elle prenne tout ce qu'il lui faut : un peu de linge, des oreillers, des taies, des robes, et tout et tout...

Je suis donc là à donner mes ordres et mes instructions, pas de larmes, surtout ! Aujourd'hui, c'est fête dans le monde ! "Aujourd'hui, je leur dis, il ne faut pas pleurer ! C'est écrit dans la Loi !" Vous croyez qu'elles m'ont obéi, qu'elles ont eu peur de la Loi ? Ouiche ! Elles se sont mises à pleurer. Et quand on en est venu aux adieux, elles s'y sont toutes mises à verser des torrents de larmes, la mère, les filles, et puis elle aussi, Hodel, qui sanglotait. C'est surtout avec Zeitel, ma fille aînée (elle vient toujours nous voir les jours de fête, avec son mari Motel Kamzol), que la séparation a été la plus dure. Les deux sœurs se sont jetées dans les bras l'une de l'autre, et on a eu bien du mal à les séparer. Il n'y avait que moi pour garder mon sang-froid, pour rester de marbre. C'est-à-dire, bien sûr, que c'est une façon de parler... Au-dedans, je bouillonnais comme un samovar, mais je n'en ai rien montré, comme on peut l'imaginer. Tévié n'est pas une mauviette. De toute la route de Boïberik, nous n'avons rien dit, et ce n'est qu'en arrivant à la gare que je lui ai demandé, pour la dernière fois, de m'expliquer ce qu'il avait fait, Feferl ? "Parce que tout doit avoir une raison, non ?" Elle a rougi et s'est mise à me jurer ses grands dieux qu'il était pur comme le cristal...

— C'est un homme, a-t-elle dit, qui ne pense jamais à lui-même. Sa seule raison de vivre, c'est le bonheur des autres, le bonheur de tous, et surtout des ouvriers, du peuple travailleur !

— Alors comme ça, ai-je dit, il s'occupe de tout le monde ? Et pourquoi est-ce que le monde ne s'occupe pas de lui, s'il est si bien ? Mais bon, tu le salueras de ma part, ton Alexandre de Macédoine, et tu lui diras que je compte sur son honnêteté : après

tout, il est pétri de justice, j'espère qu'il ne trompera pas ma fille et qu'il écrira un jour une petite lettre au vieux père.

À ces mots, elle se jette soudain à mon cou en pleurant !

— Adieu, dit-elle. Porte-toi bien, père ! Dieu sait quand nous nous reverrons !...

C'était fini ! Je n'ai pas pu me retenir plus longtemps.

C'est que je la revoyais, Hodel, vous comprenez, quand elle était encore toute petite... un bébé... je la portais dans mes bras... dans mes bras... Excusez-moi, mais je... une vraie femmelette... Mais si vous saviez qui c'était, Hodel ! Si vous saviez ! Si vous lisiez ses lettres ! Voilà où je la garde, moi... tout au fond... Non, je ne peux pas vous dire...

Vous savez quoi, *pan* Cholem Aleichem ? Si on parlait de choses plus réjouissantes ? Qu'est-ce qu'on dit de neuf sur le choléra à Odessa ?

Hava

“Louez le Seigneur, car Il est bon”, inclinons-nous devant les décisions du Très-Haut, c'est-à-dire qu'on est bien obligé de s'incliner : allez donc montrer votre esprit et faire mieux ! Tenez, moi, j'ai voulu montrer mon esprit, commenter des aphorismes en les prenant par tous les bouts... Mais quand j'ai vu que ça n'y faisait rien, j'ai abandonné et je me suis dit : “Tévié, tu es un imbécile ! Ce n'est pas à toi de refaire le monde. L'Éternel nous a envoyé “les peines de l'éducation de nos enfants”, ce qui veut dire : nos enfants nous donnent bien du chagrin, et nous devons l'accepter avec résignation.” Ma fille aînée, par exemple, Zeitel, s'est amourachée d'un simple tailleur, Motel Kamzol. Qu'est-ce que je peux dire contre lui ? C'est vrai, il n'a pas inventé la poudre, et l'instruction n'est

pas son fort. Mais qu'y faire ? Tout le monde ne peut pas être savant, comme vous dites ! Par contre, il est très honnête, très travailleur, il gagne son pain à la sueur de son front. Leur maison, il faudrait que vous voyiez ça, est pleine de bambins les fesses à l'air (que Dieu les protège), et ils s'usent tous les deux à la peine, "dans l'honneur et l'abondance". Mais si vous lui demandez, elle vous dira qu'elle vit bien, on ne peut mieux... Il n'y a qu'une ombre au tableau : ils n'arrivent pas à gagner de quoi nourrir tout leur monde. Et voilà pour le numéro un, si je peux m'exprimer ainsi.

Pour ma seconde fille, Hodel, je n'ai rien à vous en dire : vous savez ce qu'il en est. Je l'ai laissée s'échapper, se perdre pour toujours. Dieu sait si mes yeux la reverront jamais, si ce n'est dans l'autre monde, dans cent vingt ans... Dès que je me mets à parler d'elle, je n'arrive pas à me remettre, comme si ma dernière heure était arrivée ! Oublier, dites-vous ? Comment pourrait-on oublier un être vivant ? Et surtout une enfant comme Hodel ? Si vous lisiez ce qu'elle m'écrit, c'est à mourir ! Elle vit tout ce qu'il y a de bien, là-bas, qu'elle dit. Il purge sa peine, et elle travaille. Elle lave le linge, lit des livres et le voit une fois par semaine. Elle espère que tout est en ébullition ici, elle dit que le soleil va bientôt se lever et que le jour viendra où on le libérera, lui et beaucoup d'autres comme lui, et alors ils pourront s'atteler à leur véritable tâche, qui est de mettre le monde entier cul par-dessus tête. Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? Pas mal, non ? Que fait le Seigneur, le Tout-Puissant ? C'est un Dieu de miséricorde, dites-vous, un Dieu de bonté... Voilà ce qu'Il me dit : "Attends un peu, Tévié ! Je vais faire en sorte que tu oublies bientôt tous tes malheurs !..." Et c'est vrai, je vais vous le dire, ce n'est pas banal. À un autre, je ne voudrais pas le raconter, parce que ça m'a fait un chagrin pas croyable, et pour la honte, n'en parlons pas ! Mais,

comme il est dit quelque part : “Vais-je cacher quoi que ce soit à Abraham ?” : je n’ai pas de secret pour vous. Je vous dis tout sans rien oublier. Je ne vous demande qu’une chose : que ça reste entre nous. Parce que, jé le répète, j’en ai eu un chagrin pas croyable, mais pour la honte, pour la honte, n’en parlons pas !

Bref, comme il est dit dans le Talmud : “Et le Seigneur a voulu purifier son âme”, Dieu a choisi de faire le bonheur de Tévié et lui a donné cinq filles, toutes meilleures les unes que les autres, intelligentes, belles, solides, de vrais peupliers ! Eh, il aurait mieux valu qu’elles soient affreuses et repoussantes, oui, ça aurait été mieux pour elles, et pour moi aussi. Parce que, dites-le-moi, à quoi sert d’avoir un bon cheval si c’est pour le laisser à l’écurie ? À quoi sert d’avoir de belles filles si tu dois te morfondre avec elles dans un trou perdu, avec pour toute compagnie Ivan Poperilo, le staroste du village, ou le clerc Fédka Galagan, un grand dépendeur d’andouilles avec un toupet sur le crâne et des bottes jusqu’aux genoux, et puis encore le pope, que la peste l’étouffe ! Celui-là, je ne veux pas entendre parler, et pas parce que je suis juif et lui pope. Au contraire, nous nous connaissons depuis longtemps, c’est-à-dire, bien sûr, que nous ne nous invitons pas à dîner, mais nous nous saluons toujours en nous croisant, histoire de dire deux mots, ceci, cela, quoi de neuf de par le monde... Je n’aime pas me lancer dans de grandes discussions avec lui, parce que c’est tout de suite les embrouilles : notre Dieu, votre Dieu... Moi, bien sûr, je ne m’en laisse pas conter, je lui assène des proverbes, je lui cite des passages choisis... Mais il m’interrompt et me dit qu’il peut citer la Bible aussi bien que moi, et peut-être même mieux. Et il se met à dévider notre Pentateuque de mémoire, en hébreu, encore, mais à sa façon... “Berechit bara élohim *...”

* “Au commencement, Dieu créa...”, premier verset de la Bible (*N.d.T.*)

C'est chaque fois la même chose. Alors je l'interromps et je lui dis que dans la Midrash... "La Midrash, répond-il, c'est déjà le Talmud", et le Talmud, il ne l'aime pas, parce que le Talmud, à son avis, c'est des menteries... Là, la moutarde me monte au nez pas pour rire, et je commence à lui déballer tout ce qui me vient en tête. Vous pensez que ça le touche ? Pas du tout. Il me regarde en souriant, et en se caressant la barbe. Et il n'y a rien de pire que d'insulter quelqu'un, de le traîner dans la boue, quand il ne dit rien. Vous êtes là à vous chauffer la bile, et il reste assis à rigoler !

À ce moment-là, je ne comprenais pas, mais maintenant je vois bien ce qu'il voulait dire, son sourire...

Un soir, en rentrant chez moi, je trouve le clerc Fédka dans la rue, avec Hava, ma troisième fille, celle qui vient après Hodel. En me voyant, le gars se retourne, soulève son chapeau et s'en va. Je demande à Hava :

— Qu'est-ce qu'il faisait là, Fédka ?

— Rien ! qu'elle dit.

— Comment ça, "rien" ?

— On parlait ! répond-elle.

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre ce Fédka et toi ? je lui demande.

— Nous nous connaissons, dit-elle, depuis déjà longtemps.

— Je te félicite ! fais-je. Charmante compagnie pour toi, Fédka !

— Tu le connais donc ? répond-elle. Tu sais qui il est ?

— Qui il est, je l'ignore, je n'ai pas vu son arbre généalogique. Mais pour en avoir une idée, ça oui : il est sûrement de haut lignage : son père était berger, gardien de nuit ou juste ivrogne, je ne sais plus exactement...

Alors elle me réplique :

— Ce que faisait son père, je n'en sais rien et je

ne veux pas le savoir, pour moi, tous les hommes sont égaux. Mais que lui, c'est quelqu'un de pas ordinaire, ça, je le sais.

— Mais encore ? dis-je. Qu'est-ce qu'il a donc de si extraordinaire ? Raconte-moi ça...

— Je pourrais bien te le dire, mais tu ne comprendrais pas. Fédka, c'est un second Gorki.

— Un second Gorki ? Et qui c'était, le premier Gorki ?

— Gorki, qu'elle répond, c'est le plus grand homme de la terre ou presque, en ce moment !

— Et où est-ce qu'il perche, dis-je, ton sage ? Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il prêche ?

— Gorki, répond Hava, est un grand écrivain, un penseur, c'est-à-dire qu'il écrit des livres, et en plus c'est quelqu'un d'extraordinaire, d'exceptionnel, d'une merveilleuse honnêteté, et puis c'est aussi un homme du peuple, il n'a pas fait d'études, il a tout appris lui-même... Tiens, voilà son portrait.

À ces mots, Hava tire de sa poche une photographie et me la montre.

— C'est donc ça, dis-je, ton sage reb Gorki ? Je suis prêt à jurer que je l'ai déjà vu quelque part, en train de porter des colis à la gare, ou du bois de la forêt...

— Et alors, c'est un péché, selon toi, de gagner son pain à la force de ses bras ? Tu ne travailles pas, toi ? Et nous, nous ne travaillons pas ?

— Oui, oui, fais-je. Bien sûr, tu as raison ! C'est dit noir sur blanc dans l'Écriture : "Tu gagneras ton pain à la force de ton bras", celui qui ne travaillera pas ne mangera pas. Pourtant, je ne comprends toujours pas ce que Fédka a à faire ici ? À mon avis, tu ferais mieux de le fréquenter à distance. Tu ne dois pas oublier, dis-je, "d'où tu viens et où tu vas", qui tu es et qui il est, lui.

— Dieu, dit Hava, a fait tous les hommes égaux.

— Oui, oui ! Dieu a créé Adam à son image et à

sa ressemblance. Pourtant, il ne faut pas oublier que chacun doit trouver chaussure à son pied, comme il est dit dans l'Écriture : "Chacun selon sa richesse."

— C'est incroyable, m'interrompt-elle. Tu as une citation pour toutes les occasions. Et tu n'en aurais pas une sur le fait que ce sont les hommes eux-mêmes qui se sont divisés en Juifs et en gentils, en maîtres et en esclaves, en riches et en pauvres ?

— Holà ! fais-je. Tu vas bien loin, là, ma fille. Et je lui explique que ça s'est fait comme ça, dès les premiers jours de la création du monde.

— Et pourquoi ça s'est fait comme ça ?

— Parce que c'est ainsi que Dieu a créé le monde !

— Et pourquoi l'a-t-Il créé ainsi ?

— Tu sais, je lui réponds, si nous commençons à chercher le pourquoi et le comment, nous y serons encore demain !

— Si Dieu nous a donné la raison, dit-elle, c'est pour que nous nous posions des questions.

Alors je lui ai dit :

— Il existe une coutume, chez nous : si une poule se met à chanter comme un coq, on l'amène sur-le-champ au boucher, comme dans la prière : "Celui qui a donné la raison au coq..."

— Tu n'as pas bientôt fini ?

C'est Golda qui vient de sortir de la maison et qui s'en mêle.

— ...Il y a plus d'une heure que la soupe est sur la table, et il est encore à pérorer !

— Ah, pour ça, les sages ont bien raison de dire : "Dans bouche de femme il y a plus de mots que de grain dans un boisseau." On parle de choses sérieuses et elle est là avec sa soupe au lait !

— La soupe au lait, répond Golda, est peut-être une chose aussi sérieuse que toutes tes choses sérieuses...

— Bravo, fais-je. Nous venons d'assister à la naissance d'un nouveau philosophe, tout chaud sorti du fourneau ! Comme si ce n'était pas assez d'avoir des

filles aussi intelligentes, voilà la femme de Tévié qui se met à planer dans les airs !

— À propos d'airs, c'est sous terre que tu devrais rentrer, toi !

Qu'est-ce que vous dites de ce petit sermon ? Et à jeun encore !

En un mot, comme on dit dans les livres, laissons le coq pour parler de l'âne, c'est-à-dire du pape...

Un soir que je rentrais chez moi avec mes bidons vides, je le rencontre juste à l'entrée du village. Juché sur le siège d'une jolie calèche, rênes en main, sa barbe soignée flottant au vent... "Tiens donc, le diable t'emporte, ai-je pensé, en voilà une rencontre !"

— Bonsoir ! dit-il. Tu ne m'as pas reconnu, ou quoi ?

— La fortune vous guette, père ! fais-je en soulevant mon chapeau et en m'apprêtant à poursuivre mon chemin.

— Attends un peu, Tévié, dit-il. Où cours-tu comme ça ? J'ai deux mots à te dire.

— Voyons ! fais-je. Si c'est quelque chose d'agréable, pourquoi pas. Mais sinon, autant remettre ça à une autre fois.

— Qu'est-ce que tu appelles "une autre fois" ?

— Une autre fois, dis-je, c'est le jour de la venue du Messie.

— Le Messie, répond-il, est déjà venu...

— C'est un air connu... Vous devriez trouver autre chose...

— Justement ! répond-il. Je veux te parler de toi, c'est-à-dire de ta fille...

Ça m'a fait un coup : qu'est-ce qu'il peut avoir affaire avec ma fille ?

— Mes filles, dis-je, grâce à Dieu, n'ont guère besoin qu'on plaide pour elles : elles savent bien se défendre toutes seules.

— Oui, mais là, dit-il, il s'agit d'une affaire dont elle ne peut pas parler elle-même. C'est à un autre

qu'il appartient de le faire, étant donné qu'il s'agit de quelque chose de très important, de son destin, en quelque sorte...

— Et qui, fais-je, doit s'occuper du destin de mon enfant ? Il me semble que, puisque destin il y a, je suis le père de ma fille jusqu'à mes cent vingt ans, non ?

— Bien sûr, qu'il répond, tu es le père de ton enfant. Mais tu es aveugle, tu ne vois pas que ta fille a soif d'une autre vie, tu ne la comprends pas, ou tu ne veux pas la comprendre...

— Que je ne la comprenne pas ou que je ne veuille pas la comprendre, on pourrait en discuter jusqu'à demain. Mais qu'avez-vous à voir là-dedans, père ?

— J'ai si bien à y voir, fait-il, qu'elle est à présent à ma disposition...

— Qu'est-ce que ça signifie " à votre disposition " ?

— Mais qu'elle est sous ma protection..., répond le pope en me regardant dans les yeux, tout en caressant sa belle barbe en éventail.

— Qui ça ? sursauté-je. Mon enfant sous votre protection ? Et de quel droit ?

En disant cela, je me sens bouillonner de l'intérieur.

— Ne t'énerve pas, Tévié ! répond-il froidement, un sourire aux lèvres. Nous ferions mieux d'en discuter tranquillement. Tu sais que je ne suis pas ton ennemi, Dieu m'en garde, bien que tu sois juif. Tu sais, qu'il dit, à quel point je respecte les Juifs, et à quel point mon cœur saigne de les voir si obstinés, si intraitables, si incapables de comprendre qu'on veut leur bien.

— Vous feriez mieux, père, de ne pas insister sur vos bonnes intentions, je lui réponds, parce que chacune de vos paroles a sur moi autant d'effet qu'une goutte de poison mortel ou une balle en plein cœur. Si vous êtes mon ami autant que vous le dites, je vous demande une chose: laissez ma fille en paix...

— Imbécile que tu es ! dit-il. Ta fille, Dieu la pro-

tège, il ne lui arrivera rien de mal. C'est le bonheur qui l'attend, elle va épouser un brave homme ! Une vie comme la sienne, mais j'en rêve, moi !

— Amen ! dis-je en faisant mine de plaisanter, alors que j'ai la rage au cœur. Et qui est-ce, si je peux le savoir, ce beau fiancé ?

— Oh, tu dois le connaître. C'est quelqu'un de très bien, de très honnête, qui a de l'instruction, même s'il s'est fait lui-même ; il est amoureux de ta fille et veut l'épouser, mais il ne peut le faire, parce qu'il n'est pas juif...

“Fédka!” ai-je pensé, et cette pensée m'a brûlé comme au fer rouge, avant de me couvrir de sueurs froides, si bien que j'ai eu du mal à ne pas tomber de mon chariot. Mais lui montrer dans quel état ça me mettait, excusez-moi, il pouvait toujours courir ! J'ai tiré sur les rênes, j'ai piqué mon canasson et allez donc, sans même lui dire au revoir...

Je rentre à la maison : Seigneur ! Tout est sens dessus dessous. Les enfants sanglotent, la figure dans leurs oreillers. Golda est plus morte que vive... Je cherche Hava... Où est Hava ? Pas de Hava ! Demander où elle est, je n'en ai pas envie. Et puis y avait-il encore quelque chose à demander, misère de moi ? Je suis au supplice, j'étouffe de rage, mais contre qui, je n'en sais rien... Je crois bien que j'aurais pu me donner le fouet à moi-même... Je m'en prends aux enfants, je passe ma colère sur ma femme. Je ne sais plus que faire de moi. Je vais à l'écurie donner à manger à mon cheval, et je le vois qui s'emmêle les pattes, quasiment à califourchon sur sa mangeoire. Alors j'ai éclaté, j'ai pris un bâton et je me suis mis à lui régler son compte, à lui flanquer une bonne dégelée : “Tu peux crever, sale bête ! Ah, tu en veux, de l'avoine ? Tu vas en avoir ton content, n'aie pas peur ! Je t'en souhaite ! Si tu veux, je peux t'offrir mes malheurs, mes tourments et mes chagrins en plus !”

Mais tout en lui disant son fait, je pense tout d'un

coup : est-ce que c'est de sa faute ? Pourquoi est-ce que je lui tombe dessus ? Je lui verse un peu de paille hachée, "et samedi, je lui dis, si Dieu veut, je te montrerai ce que c'est que du foin, sur une image..." Et puis je rentre à la maison et je me couche, je m'enfonce dans l'oreiller, le cœur saignant et la tête si pleine de pensées et de questions qu'elle est prête à éclater : "Qu'est-ce que ça veut dire ? Où est ma faute et mon péché ? En quoi suis-je, moi, Tévié, plus coupable que le reste du monde ? Pourquoi dois-je être plus puni que les autres ? Ah, Seigneur, Seigneur, Dieu de l'Univers ! Que sommes-nous, et qu'est-ce que notre vie ? Qui suis-je pour que Tu te souviennes sans cesse de mon existence, que Tu ne me perdes jamais de vue et que jamais Tu ne m'épargnes un malheur ou un chagrin, une épreuve ou une calamité ?"

Je suis donc couché là comme sur des charbons ardents, à réfléchir et à entendre ma femme, la pauvre, pousser des soupirs à fendre l'âme.

— Golda, je lui dis, tu dors ?

— Non, fait-elle, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, dis-je, mais je ne me sens pas fier, Golda...

J'ai envie de rentrer sous terre. Tu peux peut-être me conseiller, me dire ce que je dois faire ?

— C'est à moi, dit-elle, que tu demandes conseil ? Misère de moi ! Voilà une enfant qui se lève ce matin, en bonne santé, qui s'habille et qui se jette à mon cou de but en blanc, qui m'embrasse, qui me serre sans rien dire. Elle ne serait pas devenue folle, des fois, à Dieu ne plaise, que je me suis dit. Je lui demande : "Qu'est-ce que tu as, ma petite fille ?" Pas de réponse. Elle fait un saut à l'étable voir les vaches, et elle disparaît. J'attends une heure, puis deux, puis trois : où est Hava ? Pas de Hava ! Alors j'ai dit aux petites : "Allez donc faire un tour chez le pope !"

— Et comment savais-tu, Golda, lui dis-je, qu'elle était chez lui ?

— Comment je le savais ? qu'elle me demande.

Misère ! Je n'aurais donc pas d'yeux ? Ou je ne serais pas sa mère ?

— Si tu as des yeux, dis-je, et si tu es sa mère, pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— À toi ? Quand est-ce que tu es à la maison ? Et si je parle, est-ce que tu m'écoutes ? Dès qu'on te dit quelque chose, tu sors un dicton. Tu nous assommes de dictons, c'est comme ça que tu t'en sors.

Ainsi parle-t-elle, Golda, je veux dire, et je l'entends qui pleure dans le noir... D'un côté, je me dis, elle n'a pas tort, car qu'est-ce qu'une femme peut comprendre ? Et j'ai le cœur serré pour elle, je ne peux pas supporter de l'entendre pleurer et geindre.

— Tu vois, Golda, lui dis-je, ça te dérange que j'aie un dicton pour chaque occasion. Je dois te répondre par un dicton. Comme on dit : "Tel un père qui a pitié de ses enfants", le père aime toujours son petit. Et pourquoi, dis-je, est-ce qu'on ne dit jamais : "Telle une mère qui a pitié de ses enfants" ? Parce qu'une mère, ce n'est pas un père ; un père sait leur parler autrement, à ses enfants. Tiens, tu vas voir, demain, si Dieu veut, je la verrai...

— Dieu fasse, dit-elle, que tu puisses la voir, et lui aussi. Ce n'est pas un mauvais homme, pour un pope. Il a de la bonté pour les autres. Si tu le supplices, si tu te jettes à ses pieds, il te prendra peut-être en pitié.

— Qui ? fais-je. Le pope ? Que je me jette à ses pieds ? Tu es devenue folle ou tu as seulement perdu la raison ? "Tu ne proféreras aucune parole qui puisse remplir d'aise le Malin !" Mes ennemis peuvent toujours attendre!

— Tu vois, répond-elle, toujours la même histoire...

— Et qu'est-ce que tu croyais, fais-je. Que j'allais me mettre aux ordres d'une bonne femme ? Que j'allais suivre les instructions de ton faible entendement ?

Nous avons passé toute la nuit à discuter de la sorte. Dès le chant du coq, je me suis levé, j'ai fait ma

prière, j'ai pris mon fouet et je suis allé chez le pope... Une femme, pour sûr, ce n'est qu'une femme, mais où est-ce que je pouvais aller? Au cimetière?

En un mot, j'arrive dans la cour du pope, et les chiens m'accueillent comme il se doit : ils ont sans doute envie de faire à leur maître cadeau de mon caftan, de tâter de mes mollets, histoire de voir si je suis à leur goût...

Heureusement, j'avais emporté mon fouet, et je leur ai expliqué à ma façon le dicton : "Point ne sied au chien de montrer les dents", autrement dit : "Faudrait voir à ce qu'ils se tiennent tranquilles, les clébardes !" Attirés par le bruit, le pope et sa femme ont accouru, ont eu bien du mal à disperser la joyeuse troupe et m'ont prié d'entrer. Ils m'ont reçu comme un hôte de marque, ils voulaient même faire chauffer le samovar. Je leur ai dit que je n'avais nul besoin de leur samovar, que j'avais juste à leur parler, au pope, je veux dire, entre quatre yeux. Lui, bien sûr, il a deviné ce que je voulais, et il a fait signe à sa femme d'aller fermer la porte de derrière. Alors j'ai attaqué l'affaire de front, sans autre forme de procès : qu'il me dise d'abord s'il croit en Dieu ou non. Ensuite, s'il comprend ce que signifie le fait d'arracher à un père son enfant adoré ? Et encore qu'il me dise ce qui, à son avis, plaît à Dieu, et ce qui est un péché. Il y a encore une chose que j'aurais bien aimé savoir : ce qu'il pense d'un homme qui force la porte d'une demeure étrangère pour la mettre sens dessus dessous, changer la place des chaises, des tables et des lits ?

Lui, bien sûr, en est resté bouche bée et a dit :

— Tu es un homme intelligent, Tévl, comment peux-tu me poser tant de questions à la fois et vouloir que je te réponde tout de suite ? Attends un peu, je vais répondre à tes questions dans l'ordre.

— Non, lui dis-je. Tu n'y répondras jamais, cher père. Et tu sais pourquoi ? Parce que toutes tes pensées, je les connais d'avance. Dis-moi plutôt :

puis-je encore espérer revoir mon enfant, ou non ?

— Qu'entends-tu par "encore" ? dit-il, inquiet. Il n'est rien arrivé de mal à ta fille ! Au contraire...

— Je sais, que je l'interromps. Je sais, vous voulez faire son bonheur. Mais ce n'est pas la question. Je veux savoir où elle est et si je peux la voir.

— Tout ce que vous voulez, dit-il, mais pas ça !

— Eh bien, dites-le tout de suite ! C'est clair et net ! Portez-vous bien et que le Seigneur vous le rende au centuple !

En rentrant chez moi, je trouve ma Golda au lit, toute recoquillée comme une pelote de laine noire : elle n'a déjà plus la force de pleurer.

— Lève-toi, lui dis-je, femme, déchausse-toi et asseyons-nous sur le sol : il nous faut porter le deuil selon le commandement de notre Dieu. "Ce que le Seigneur a donné, le Seigneur l'a repris", nous ne sommes ni les premiers ni les derniers. Disons-nous plutôt que nous n'avons jamais eu de Hava... Ou prenons Hodel, par exemple, qui est partie au diable vauvert, et Dieu seul sait si nous la reverrons un jour. Le Tout-Puissant est un Dieu de miséricorde, Il sait ce qu'Il fait !

Tout en vidant mon cœur, je sens les larmes m'étouffer, faire comme une boule dans ma gorge. Mais Tévié n'est pas une mauviette. Tévié sait se contenir. En fait, c'est une façon de parler, "se contenir", parce que rien que de penser à la honte que c'est... Et ensuite, comment est-ce qu'on pourrait se contenir quand on vient de perdre une enfant pareille, un tel diamant, une telle fille, qui était chère à mon cœur et au cœur de sa mère, plus peut-être que toutes les autres ? Pourquoi, je n'en sais rien. C'est peut-être qu'elle était souvent malade, étant petite, et de longues maladies, oui, elle en a souffert, la pauvre ! Nous passions des nuits entières à veiller sur elle, nous l'avons plus d'une fois arrachée à la mort, nous l'avons couvée comme une poule couve ses œufs, parce que s'il plaît

à Dieu, Il peut ressusciter les morts, comme il est dit dans la prière : “Je ne mourrai pas, je vivrai !”, si le temps n’est pas venu que tu meures, tu ne meurs pas. Ou peut-être parce qu’elle était si affectueuse, si attachée à nous, elle nous aimait tous les deux de tout son cœur, de toute son âme. Vous me demandez comment elle a pu nous faire un chagrin pareil ? C’était notre destin, faut croire. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je crois au destin. Et, deuxièmement, c’est un envoûtement, le mauvais sort, de la sorcellerie, ou tout comme ! Vous pouvez vous moquer de moi, mais je vous assure, je ne suis pas idiot au point de croire aux démons, aux dybbouks et autres esprits malins. Mais la sorcellerie, vous voyez, j’y crois, comment expliquer ça autrement ? Écoutez la suite, et vous penserez comme moi...

Bref, s’il est dit dans nos Saintes Écritures : “L’homme n’est pas maître de son destin”, il ne peut pas lui-même s’ôter la vie, ce n’est pas un hasard : il n’est pas en ce monde de blessures qui ne finissent par se refermer, et pas de chagrin qui, à la longue, ne s’oublie. C’est-à-dire qu’on n’oublie pas, bien sûr, mais qu’y faire ? “L’homme est comme un animal”, il doit travailler, se donner de la peine, se mettre en quatre pour un morceau de pain. Et, vous savez, nous nous sommes tous mis à la besogne : ma femme et mes filles avec les bidons, moi avec la charrette et le cheval, et “tout a repris son cours”, la vie va son train. J’ai interdit aux miens de jamais prononcer le nom de Hava : il n’y a plus de Hava ! On l’a rayée pour toujours, et c’est terminé. Un jour, j’ai rassemblé ce que j’avais comme produits frais et je m’en suis allé à Boïberik faire le tour de mes chalands.

En me voyant arriver, tout le monde s’est réjoui :

— Comment allez-vous, reb Tévié ? Comment se fait-il qu’on ne vous voie plus ?

— Et comment est-ce que ça peut aller ? que je réponds. Comme dit l’Écriture : “Rends-nous les jours

d'autrefois." Je suis toujours aussi malchanceux. J'ai une vache qui a crevé...

— Mais pourquoi, disent-ils, est-ce qu'il vous arrive toujours toutes sortes d'aventures pas croyables ?

Et chacun de me demander quelle vache avait crevé, combien elle m'avait coûté, combien de vaches il me restait... Et ils rigolent, ils s'amuse... C'est bien connu, les riches aiment se moquer des pauvres malheureux, surtout après un bon repas, quand ils ont le cœur en paix, qu'il fait chaud, que la verdure est accueillante et qu'ils feraient bien une petite sieste... Mais Tévié ne se laisse pas ridiculiser comme ça... Des clous, messieurs, vous ne saurez rien du tout sur ce que j'ai dans le cœur ! En ayant fini avec mes clients, je me suis remis en chemin, à vide. J'ai traversé la forêt, et j'ai laissé mon petit cheval aller en liberté : il peut bien grignoter un brin d'herbe en douce, par-ci, par-là... Moi, je me suis plongé dans mes pensées, et toutes sortes d'idées me sont venues en tête : sur la vie et la mort, ce monde et l'autre, sur la création, le pourquoi de l'existence... Je réfléchis, je m'efforce de penser à autre chose, pour ne pas songer à elle, à Hava... Mais comme un fait exprès, je ne peux penser qu'à elle, à elle seule. Tantôt je la vois grande, belle et mince comme un peuplier, tantôt, au contraire, je m'imagine en train de la porter dans mes bras, toute petite, toute malade, toute souffreteuse, et elle, comme un petit poussin, qui pose sa tête sur mon épaule : "Qu'est-ce que tu veux, Havele ? Tu veux un petit bout de pain ? Une tasse de lait ?" Pour un instant, j'oublie tout ce qu'elle a fait, je me sens attiré vers elle, j'ai l'âme en peine et le cœur lourd... Mais, dès que je me rappelle, mon sang ne fait qu'un tour, je me sens flamber de colère contre elle, contre lui et le monde entier, et aussi contre moi-même : pourquoi est-ce que je n'arrive pas à l'oublier une seconde, pourquoi est-ce que je ne peux pas l'effacer, l'arracher de mon cœur ? Est-ce

qu'elle ne l'a pas mérité cent fois ? C'est donc pour ça que Tévié doit trimer toute sa vie, traîner misère, gratter la terre de ses ongles, élever ses enfants, pour les voir ensuite, un beau jour, se détacher et tomber, comme pommes d'un pin, et être emportés Dieu sait où ? Tenez, par exemple, me dis-je, un arbre de la forêt, un chêne... Voilà qu'un homme s'amène, armé d'une hache, coupe une branche, une deuxième, une troisième... Qu'est-ce qu'un arbre sans branches ? Tu ferais mieux, mon bonhomme, d'abattre tout de suite l'arbre à la racine, qu'on n'en parle plus ! À quoi est-ce qu'il peut bien servir, cet arbre dénudé au milieu du bois ?

Je me dis donc tout ça, et soudain, je sens mon petit cheval s'arrêter sans crier gare. Qu'est-ce qu'il se passe ? Je lève la tête, je regarde : Hava ! Toujours la même Hava, pas changée du tout, même sa robe est la même ! La première chose qui me vient à l'esprit, c'est de sauter de mon chariot, de la prendre dans mes bras, de l'embrasser... Mais je me ravise aussitôt : "Qu'est-ce qui te prend, Tévié, tu n'es donc qu'une femmelette ?" Je tire sur les rênes : "Hue, bourrique !", et je fais un demi-tour à droite. Je regarde : elle est déjà à ma droite, à agiter la main, comme pour dire : "Attends un peu, j'ai des choses graves à te dire." Je sens quelque chose se briser en moi, mes bras, mes jambes ne m'obéissent plus... Je vais sauter du chariot, c'est sûr ! Mais je sais pourtant me reprendre, tourner à gauche. Et la voilà à ma gauche, à me regarder de ses yeux fous, pâle comme la mort...

"Que faire ? me dis-je. Rester là, ou aller plus loin ?" Mais je n'ai pas le temps de me retourner qu'elle a déjà saisi le cheval par la bride et qu'elle me dit :

— Père ! Que je meure si tu bouges ! Je t'en supplie, écoute-moi avant, mon père chéri ! Papa !

"Hé, hé ! me dis-je. Tu veux m'avoir par la force ?

Non, ma mignonne ! Tu ne connais pas ton père, faut croire..." Et de cingler mon petit cheval à tour de bras ! Mon gaillard se met au trot, mais il n'en tourne pas moins la tête en arrière, en agitant les oreilles.

— Hue, hue ! dis-je. "Tu ne désireras pas ce vase..." Ne regarde pas par là, mon joli, c'est défendu !

Et moi, vous croyez peut-être que je n'ai pas envie de me retourner, de regarder, ne serait-ce que du coin de l'œil, l'endroit où elle s'est tenue ? Mais non, Téviié n'est pas une mauviette. Téviié ne se laisse pas faire par le Tentateur...

Bref, je ne vais pas en faire tout un plat, votre temps est précieux. S'il est écrit que je dois subir les supplices infernaux, je les ai déjà endurés sur terre, c'est sûr, et les flammes de l'enfer, la géhenne et toutes les abominations qu'on trouve dans nos livres saints, vous pouvez me demander ce que c'est, je vous le dirai. Pendant tout le chemin, j'ai eu l'impression qu'elle courait derrière moi en criant : "Écoute-moi, père chéri !" Une idée m'a effleuré : "Téviié ! Tu ne serais pas en train d'en faire trop ? Qu'est-ce qu'il y aurait de mal à ce que tu t'arrêtes une seconde pour écouter ce qu'elle a à te dire ? Elle te raconterait peut-être quelque chose d'instructif ? Elle se repent peut-être pour de bon, elle veut revenir ? Elle ne peut peut-être pas supporter la vie avec lui, et elle te demande de l'aider à sortir de cet enfer ?..." Peut-être ceci, peut-être cela, je "peut-être" à qui mieux mieux en moi-même, et je la revois bébé, et je me souviens du verset : "Tel un père qui a pitié de ses enfants" : pour un père, il ne peut y avoir de mauvais enfants, et je suis au supplice, et je me dis que je suis "indigne de pitié", que je ne mérite pas de vivre sur cette terre ! Parce qu'en fait, hein ? Pourquoi t'énerver, tête de bois, fou que tu es ? Pourquoi tout ce scandale ? Rebrousse chemin, monstre, et réconcilie-toi avec elle : c'est ton enfant, à toi et à personne d'autre !... Et d'étranges

pensées me viennent alors en tête : “Qu’est-ce que ça signifie, être juif ou gentil ? Pourquoi le Seigneur a-t-Il séparé les hommes en Juifs et non-Juifs ? Et s’Il a également créé les uns et les autres, pourquoi doivent-ils s’ignorer, se haïr, comme si les uns étaient l’œuvre de Dieu, et pas les autres ?” Et je regrette de n’être pas aussi éclairé que certains, dans les livres, pas assez savant pour trouver la réponse à toutes ces questions.

Alors, pour me distraire, j’entonne la prière du soir : “Heureux celui qui s’abrite en Toi et qui chante Ton nom dans les siècles !” Je prie, comme il se doit, à voix haute et en psalmodiant.

Mais que peuvent m’apporter prières et psalmodies quand au fond de mon âme, c’est un tout autre refrain : “Ha-va ! Ha-va !” Et plus je m’époumone à chanter “Heureux celui...”, plus forte est la voix intérieure : “Ha-va”, plus je cherche à l’oublier, plus clairement elle se présente à moi, et il me semble que je l’entends qui m’appelle : “Écoute-moi, père !” Je me bouche les oreilles pour ne plus entendre, je ferme les yeux pour ne plus la voir, je dis ma prière sans savoir ce que disent mes lèvres, je me frappe la poitrine sans comprendre pourquoi... Et toute ma vie en est assombrie, j’en suis assombri moi-même et je ne parle à personne de cette rencontre, je ne demande à personne de ses nouvelles, des nouvelles de Hava, et pourtant je sais, je sais bien où elle est, où il est et ce qu’ils font... Mais jamais personne n’apprendra rien de ma bouche ! Mes ennemis peuvent toujours attendre que j’aïlle me répandre en jérémiades ! Voilà comment il est, Tévié !

J’aimerais bien savoir si tous les hommes sont ainsi, ou si je suis le seul fou ? Tenez, par exemple, vous savez ce qui m’arrive... Vous n’allez pas vous moquer de moi ? J’ai bien peur que si... De temps en temps, il m’arrive de mettre mon beau caftan du samedi et de me rendre à la gare... Je suis prêt à prendre le train et à aller chez eux, je sais bien où ils

habitent. Je m'approche du guichet et je demande un billet à l'employé. "Pour aller où?" il me demande. "À Egoupetz", que je répons. Alors lui: "Je n'ai rien pour cette ville-là." — "Dans ce cas, au revoir", dis-je, et je m'en retourne chez moi. J'enlève mon caftan du samedi et je me remets au travail... Comme on dit: "Chacun son métier, les vaches seront bien gardées": au tailleur les ciseaux, au savetier l'Qétabli... Vous riez? Je vous l'avais bien dit. Je peux même vous dire ce que vous pensez. Vous pensez: "Il en a un grain, Tévié!"

Bon, je crois que ça suffit pour aujourd'hui. Portez-vous bien et écrivez. Mais, de grâce, n'oubliez pas ce que je vous ai demandé: pas un mot de tout ça! N'allez pas en faire des livres, je veux dire! Et si vous devez écrire quelque chose, parlez plutôt de quelqu'un d'autre, pas de moi. Moi, oubliez-moi. Comme dit l'Écriture: "Et il l'a oublié", plus de Tévié le laitier!

Sprintza

Bien le bonjour à vous, *pan* Cholem Aleichem! La paix soit avec vous et avec vos enfants! Il y a cent ans qu'on ne s'est vus! Oui, Seigneur, bien de l'eau a coulé sous les ponts... Nous en avons souffert tous les deux, et tout notre peuple, pendant ces quelques années. Kichinev, la "gonstidution", les pogroms, toute sorte de malheurs et d'abominations, eh, Seigneur, roi du ciel! Je suis même étonné (excusez-moi de vous le dire si franchement) que vous n'ayez pas changé, Dieu vous garde du mauvais sort! Parce que moi, regardez un peu: il n'a pas encore soixante ans, et il est déjà tout gris, Tévié! C'est que ce n'est pas une petite affaire, "les tourments de l'éducation des enfants", ils vous en font voir de toutes les couleurs! Et y a-t-il quelqu'un qui ait eu plus d'ennuis que

moi avec ses enfants ? Je viens encore d'avoir un nouveau malheur, avec ma fille Sprintza, mais un malheur tel que je ne peux le comparer à rien de ce qui m'est déjà arrivé. Et pourtant, comme vous voyez, la vie continue... Comme il est dit quelque part : "L'homme n'est pas maître de son destin", tu peux bien crever, il ne te reste qu'à chanter :

*Qu'ai-je à faire du monde et des gens,
Si je n'ai ni bonheur ni argent ?*

Bref, comme dit l'Écriture : "Et l'Éternel a daigné étendre sur nous sa bonté", le Seigneur a voulu faire le bonheur de ses Juifs, et un nouveau malheur, un nouveau chagrin nous est tombé sur la tête : la gonstidution. Ah, cette gonstidution ! Ça a été la panique chez nos millionnaires. Ils ont tous comme un seul homme quitté Egoupetz pour l'étranger, ils ont été imaginer des histoires de cure, de nerfs, de bains d'eau salée, de midi à quatorze heures... Alors évidemment, une fois qu'ils ont été partis d'Egoupetz, Boïberik, avec son air, sa forêt, ses villas, ce n'était plus bon à jeter aux chiens... Mais Dieu est grand, Son œil est vigilant et Il veille à ce que les pauvres bougres aient toujours de quoi traîner misère en ce bas monde, alors Il nous a envoyé un de ces étés, pardon ! Des milliers de richards, de rupins, de millionnaires ont afflué à Boïberik, d'Odessa, de Rostov, d'Ékatérinoslav, de Moghilev, de Kichinev ! Faut croire que la gonstidution tape encore plus dur là-bas que chez nous à Egoupetz, parce qu'ils s'enfuient tous sans demander leur reste, comme des rats. Vous vous demandez peut-être pourquoi est-ce qu'ils viennent ici, chez nous ? La réponse n'est pas bien difficile : pourquoi est-ce que les nôtres s'en vont chez eux ? C'est ainsi, Dieu l'a voulu : dès qu'on parle de pogroms, les Juifs se mettent à courir d'une ville à l'autre, comme dans l'Écriture : "Et ils marchèrent, et

ils se reposèrent, ils se reposèrent et ils reprirent leur route...”, ce qui veut dire : vous venez chez nous, et nous chez vous... Entre temps, vous imaginez-vous, Boïberik était devenu une grande ville, pleine de monde, de femmes et d’enfants. Les enfants aiment bien manger, le lait et le beurre, ils ne crachent pas dessus... Et où acheter des produits laitiers, sinon chez Tévié ? En un mot, Tévié faisait fureur. De tous les côtés, on n’entendait plus que ce nom : Tévié ! Reb Tévié, venez un peu ici, s’il vous plaît ! Entrez donc chez moi, reb Tévié ! Vrai, quand Dieu s’y met...

Un jour, voilà ce qui est arrivé. C’était juste avant la Pentecôte. J’étais allé livrer ma marchandise chez une cliente, une veuve jeune et riche d’Ékatérinoslav. Elle était venue s’installer pour l’été à Boïberik avec son fils Arontchik et, comme vous pouvez le penser, elle s’était empressée de lier connaissance avec moi.

— On m’a parlé de vous, me dit-elle (la veuve, je veux dire). À ce qu’on dit, c’est vous qui vendez les meilleurs produits laitiers.

— Je pense bien ! fais-je. Le roi Salomon avait raison de dire que la bonne renommée court le monde aussi vite que le son du cor. Et si vous voulez, dis-je, je peux vous expliquer comment cette parole est commentée dans la Midrash...

Mais elle, la veuve, je veux dire, m’interrompt et dit qu’elle est veuve et peu au fait de ce genre d’affaires... Elle ne sait pas, dit-elle, avec quoi ça se mange... L’important, c’est que le beurre soit frais et le fromage bon... Allez donc discuter avec les femmes !

Bref, je me rends deux fois la semaine chez la veuve d’Ékatérinoslav, le lundi et le jeudi, sans faute. Je lui livre ma marchandise sans même lui demander si elle en a besoin ou pas. Je suis devenu presque de la famille et, à mon habitude, je me suis mis à inspecter comment allaient les choses, dans cette maison, à passer mon nez à la cuisine de temps en temps, histoire de

dire ce qui devait être dit. Au début, comme toujours, les serveurs me remettaient à ma place, pour ne pas que j'aie me mêler de leurs affaires, m'occuper des oignons des autres. Quelquefois, pourtant, ils m'écoutaient, et puis ils se sont mis à me demander conseil : la veuve avait compris ce que c'était que Téviié. Et plus ça allait, mieux c'était. Un jour, elle m'a ouvert son cœur. Son Arontchik lui donne bien du souci ! Voilà un garçon de vingt ans sonnés, qui ne s'intéresse qu'aux chevaux et au "vélopissède", sans compter la pêche à la ligne, quant au reste, cela ne lui dit rien. Il ne veut pas entendre parler affaires ni argent. Son père lui a laissé un confortable héritage, près d'un million, et ça ne l'intéresse pas ! Tout ce qu'il sait, c'est dépenser, un vrai panier percé, comme on dit !

— Où est-il, je lui demande, votre fiston ? Faites-le venir ici, que je lui dise deux mots, que je lui fasse entrer un peu de plomb dans la tête, avec quelques citations choisies...

Mais elle se met à rire :

— Que dites-vous ! C'est un cheval qu'il faut lui offrir, pas des citations choisies !

Nous étions donc là à parler et soudain, au beau milieu de notre conversation, "l'enfant parut", Arontchik en personne... Un grand dadais, mince comme un peuplier, un teint de roses. Une large ceinture, excusez-moi du détail, autour du pantalon, une jolie montre dans le gousset, les manches retroussées au-dessus du coude.

— Où étais-tu ? lui demande sa mère.

— Je canotais, répond-il, je pêchais...

— Charmante occupation, dis-je, pour un gaillard comme vous. On peut mettre toute votre maison sens dessus dessous, ça ne vous empêchera pas de pêcher !

Je glisse un œil à ma veuve : elle est rouge comme une pivoine, elle a même changé de visage. Elle pensait sans doute que son fiston allait m'attraper par le col, m'appliquer une bonne dégelée et me secouer

comme un prunier... Fariboles ! Il en faut plus que cela pour effrayer Tévîé ! Moi, je dis tout ce que je pense !

Et qu'est-ce que vous croyez ? À ces mots, le gars a reculé d'un pas, a croisé les mains derrière son dos, a émis un drôle de petit sifflement, m'a regardé de la tête aux pieds et, tout d'un coup, a éclaté de rire ! Il nous a même fait peur : il ne serait pas devenu fou sans crier gare ? Et, vous le croirez ou non, depuis ce jour-là nous sommes les meilleurs amis du monde ! Je dois reconnaître que ce garçon me plaisait davantage chaque fois que je le voyais. À dire vrai, c'est un feignant, un chenapan qui ne sait pas le prix de l'argent, et qui en a un petit grain. Par exemple, quand il croise un mendiant, il met la main à sa poche et lui donne ce qu'il trouve, sans compter. Avez-vous déjà vu ça ? Où alors il enlève son manteau, un beau manteau tout neuf, et il va le donner au premier venu... Qu'est-ce qu'on y peut, hein, quand quelqu'un n'a pas toute sa tête ! Sa mère, la pauvre, je la plaignais de tout mon cœur ! Elle venait pleurer dans mon giron, me demander conseil. Elle me priait de parler à son fils. Moi, bien sûr, je ne demande pas mieux, pour ce que ça me coûte, hein ? C'est gratuit ! Je m'étais préparé à lui raconter des histoires assaisonnées d'exemples, de citations, de paraboles, à la mode de Tévîé. Lui, justement, il aime bien m'écouter, il me demande comment je vis, comment va ma maison.

— J'aimerais bien, me dit-il un jour, venir vous rendre une petite visite, reb Tévîé.

— C'est donc difficile ? Si vous voulez rendre visite à Tévîé, vous n'avez qu'à venir au hameau. Vous avez assez de chevaux et de vélopissèdes. Et, à tout prendre, vous pouvez même venir à pied, ça ne vous fatiguera pas trop ! Ce n'est pas loin, juste la forêt à traverser...

— Et quand est-ce que vous êtes chez vous ? me demande-t-il.

— On ne peut m'y trouver, dis-je, que le samedi ou

les jours de fête. Attendez, que je vous dise. Vendredi prochain, c'est la Pentecôte. Si vous voulez, venez faire un petit tour au hameau, ma femme vous fera de bonnes crêpes au lait, et quelles crêpes !... Et j'ajoute en hébreu : nos ancêtres n'en ont jamais mangé de comme ça même en Égypte...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-il. Vous savez bien que l'hébreu n'est pas mon fort.

— Je sais, dis-je, que ce n'est pas votre fort. Si vous étiez allé à la heder, comme moi, vous y comprendriez peut-être un peu plus.

Il se met à rire et dit :

— Entendu ! Je serai votre hôte : je viendrai le premier jour de la fête, reb Tévié, j'emmènerai deux ou trois amis manger des crêpes chez vous, mais veillez bien, dit-il, à ce qu'elles soient chaudes !

— Comment donc, toutes chaudes ! que je réponds. Directement de la poêle à la bouche !

Je rentre chez moi et je dis à ma femme :

— Golda, nous aurons des invités pour la fête.

— Félicitations ! dit-elle. Qui donc ?

— Ça, tu le sauras plus tard, dis-je. Ne lésine pas sur les œufs, pour le fromage et le beurre, nous avons ce qu'il nous faut. Tu vas préparer des crêpes pour trois, mais n'oublie pas que ces trois-là mangent comme quatre, même s'ils ne connaissent rien à l'Écriture !

— C'est sans doute un loqueteux quelconque des provinces en disette, fait-elle, qui s'est invité à manger ?

— Que tu es bête, Golda ! D'abord, dis-je, ce ne serait pas un grand malheur si nous offrions à un pauvre homme quelques crêpes un jour de fête. Et, deuxièmement, sache, mon humble et pieuse épouse, que l'un de nos invités est le fils de la veuve, le fameux Arontchik dont je t'ai parlé.

— Là, dit-elle, c'est une autre paire de manches !

La voilà, la force des millions ! Même ma Golda, dès qu'elle flaire un fumet d'argent, elle est toute transformée ! Comme dit la prière : "L'argent et l'or sont

l'œuvre des hommes", c'est l'argent qui perd l'humanité...

Bref, il arriva, le jour heureux de la fête du printemps. Je n'ai pas besoin de vous dire comme tout est beau chez nous à cette époque-là, comme tout est vert, lumineux et chaud. Le plus riche de vos millionnaires de la ville pourrait bien m'envier ce ciel bleu, ces bois verts, ces pins odorants, cette herbe si tendre, un régal pour les petites vaches qui sont là à ruminer en vous regardant dans les yeux, comme pour dire : "Donnez-nous toujours une herbe pareille, et nous ne serons point chiches de notre lait."

Non, vous aurez beau dire, on pourrait bien me proposer l'affaire la plus juteuse qui soit, s'il me fallait quitter la campagne pour la ville, je n'en voudrais point. Où trouver un ciel pareil, chez vous ? Comme dit la prière : "Le ciel est la demeure du Seigneur", un ciel comme ça, il ne peut être qu'à Dieu ! En ville, si tu lèves la tête, qu'est-ce que tu vois ? Des maisons, des toits, des cheminées. Mais est-ce que tu y trouves des arbres comme ça ? Et dès qu'il y en a un qui vous tombe sous la main, vous vous en servez pour suspendre vos frusques !

En un mot, mes invités n'avaient pas assez d'yeux pour admirer le spectacle de la nature, au hameau. Ils sont venus jusque chez moi à cheval, quatre gaillards. Leurs bêtes étaient plus belles les unes que les autres. Quant au cheval qui portait Arontchik... Quel animal ! Un véritable hongre ! Il valait bien trois cents roubles, au bas mot.

— Je vous en prie, chers hôtes ! dis-je. C'est pour faire honneur à la fête que vous avez décidé de venir à cheval ? Mais bon... Tévié n'est pas si scrupuleux, et si vous vous faites rosser pour ça dans l'autre monde, ce n'est pas moi qui aurai des bleus... Eh, Golda ! Va voir un peu si les crêpes sont bientôt prêtes, et dis aux filles d'apporter la table ici, dehors, parce qu'à l'intérieur il n'y a pas grand-chose qui puisse faire honneur à

mes hôtes... Eh, Sprintza, Beïlka ! Où êtes-vous donc fourrées ? Secouez-vous un peu !

Je donne mes ordres, et voilà qu'on apporte la table, les chaises, la nappe, les assiettes, les cuillers, les fourchettes, le sel, et voilà ma Golda qui arrive avec ses crêpes, toutes chaudes, sortant de la poêle, bien dorées, bien appétissantes, un vrai régal ! Mes hôtes n'ont pas assez de mots pour la complimenter...

— Que fais-tu plantée ? dis-je à ma femme. Aujourd'hui, c'est fête, il faut remettre ça. C'est la Pentecôte aujourd'hui, et il convient de prononcer deux fois le verset : "Je te rends grâce."

Golda ne se fait pas prier longtemps, elle remplit le plat, et Sprintza le dépose sur la table. Soudain, j'avise mon Arontchik, et je vois qu'il ne quitte pas ma Sprintza des yeux. Qu'est-ce qu'il lui trouve ?

— Mangez donc ! lui dis-je. Pourquoi ne mangez-vous pas ?

— Et qu'est-ce que je suis en train de faire, à votre avis ? demande-t-il.

— Vous regardez ma Sprintza, je lui dis.

Tout le monde s'est mis à rire, même Sprintza. Tout le monde est content, joyeux... Oui, c'est une belle fête, une grande fête ! Comment deviner que cette joie va tourner en malheur, en chagrin, en tourment, en châtiment de Dieu sur ma pauvre tête !... Mais qu'y pouvons-nous ! L'homme est si bête ! Un homme sage ne doit pas tout prendre à cœur, il doit se souvenir que tout est comme il doit être. N'est-ce pas ce que nous lisons dans les psaumes : "Chantez le Seigneur", autrement dit, va mettre ton espoir en Lui, et Il fera de Son mieux pour te briser comme fêtu... Et encore, tu dis "merci" ! Écoutez voir ce qui arrive dans le vaste monde, mais je vous le demande, écoutez avec attention, parce que l'histoire ne fait que commencer.

"Il y eut un soir, et il y eut un matin." Un soir que je rentrais chez moi en nage, fourbu par ma course autour des villas de Boïberik, je trouve dans ma cour,

devant ma maison, attaché à un arbre, un cheval qui me dit quelque chose. Je suis prêt à jurer que c'est le cheval d'Arontchik, le fameux hongre que j'avais estimé trois cents roubles. Je m'approche, je lui donne une claque sur la croupe, je lui flatte l'encolure, je lui caresse la crinière. "Alors, mon brave, lui dis-je, mon cher ami, qu'est-ce que tu fais là ?" Il tourne vers moi sa belle tête et me regarde de ses yeux intelligents, comme pour me dire : "Pourquoi m'interroger ? Tu ferais mieux de le demander à mon maître." Je rentre dans la maison et je m'en prends à ma femme :

— Dis-moi un peu, Golda, mon cœur, qu'est-ce qu'Arontchik fait ici ?

— Comment je le saurais ? répond-elle. C'est ton copain à toi.

— Et où est-il ?

— Il est parti, dit-elle, se promener dans le bois avec les petites.

— Qu'est-ce que c'est que ces envies de promenade, comme ça, de but en blanc ? dis-je avant de la sommer de servir le dîner.

Tout en mangeant, je me dis : "Pourquoi es-tu si inquiet, Tévié ? Ce garçon vient te rendre visite, qu'est-ce que ça a d'inquiétant ? Au contraire..."

Au même moment, je regarde : voilà mes filles qui arrivent avec notre gaillard, des fleurs plein les bras, la plus petite, Beïlka, devant, Sprintza et Arontchik derrière.

— Bonsoir !

— Salut à vous !

Arontchik s'approche de moi, il a l'air bizarre, il caresse son cheval en mâchonnant un brin d'herbe.

— Reb Tévié, dit-il, je veux conclure une affaire avec vous. Si nous échangeons nos chevaux ?

— Vous n'avez personne d'autre, dis-je, de qui vous moquer ?

— Non ! répond-il. Je suis sérieux.

— Tiens donc ! Sérieux ? Combien coûte votre cheval, par curiosité ?

— Et combien pensez-vous qu'il vaut ?

— Je crains de me tromper, mais je pense qu'il vaut bien trois cents roubles, et peut-être des poussières !

Il se met à rire et me dit que son cheval vaut trois fois plus. Et il reprend :

— Alors ? On échange ?

Cette conversation ne me dit rien qui vaille : qu'est-ce que ça signifie, il veut échanger son cheval contre ma ruine ? Je lui ai proposé de remettre l'affaire à une autre fois, et je lui ai demandé, histoire de plaisanter : ça serait-il seulement pour me dire ça qu'il était venu ? "S'il en est ainsi, ai-je dit, vous avez perdu votre temps pour rien..." Mais lui, très sérieusement :

— Je suis venu vous voir, en fait, pour une autre affaire. Si ça ne vous dérange pas, allons faire quelques pas ensemble.

"Qu'est-ce que c'est que ces promenades ?" ai-je pensé en allant avec lui vers le petit bois. Le soleil était couché depuis longtemps. Il faisait sombre dans le bois, les grenouilles coassaient près de la digue, et de l'herbe montait une odeur, je ne vous dis que ça ! Arontchik avance, j'avance aussi ; il ne dit rien, moi non plus. Enfin il s'arrête, s'éclaircit la voix et dit :

— Qu'est-ce que vous diriez, reb Tévié, si je vous annonçais, par exemple, que j'aime votre fille Sprintza et que je veux l'épouser ?

— Ce que je dirais ? Je dirais qu'il est temps de libérer un fou de l'asile pour vous faire une place...

Il me regarde, puis il reprend :

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Je veux dire ce que je veux dire.

— Mais encore ?

— Je veux dire que vous manquez de jugeote. Comme dit l'Écriture : "Dans son visage brillent les yeux d'un sage..." Voilà ce que ça signifie : quand un mot suffit pour le sage, le sot en veut mille...

— Je vous parle franchement, me répond-il d'un air vexé, et vous trouvez le moyen de vous esquiver avec vos bons mots et vos dictons...

— Qu'y puis-je ? fais-je. Chaque chanteur chante à sa façon, chaque prêcheur fait pour lui-même ses sermons... Si vous voulez savoir ce que vous dites, parlez-en d'abord à votre maman, elle saura sûrement vous expliquer ce qu'il en est...

— Je suis donc, selon vous, un gamin qui doit en tout demander la permission de sa mère ?

— Bien sûr, dis-je, vous devez demander à votre mère. Votre mère vous dira sans doute que vous avez perdu la raison, et elle n'aura pas tort.

— Elle n'aura pas tort ?

— Pour sûr, dis-je, elle n'aura pas tort. Jugez-en vous-même : quel fiancé faites-vous pour ma Sprintza ? Est-ce qu'elle est de votre monde ? Et surtout, que dira votre mère d'une alliance avec moi ?

— Si c'est ça, répond-il, vous vous trompez complètement, reb Tévîé. Je ne suis plus un blanc-bec de dix-huit ans, et je n'ai aucune intention de chercher des alliances adéquates pour ma chère maman. Je sais qui vous êtes, et qui est votre fille... Elle me plaît, je le veux, et il en sera ainsi !

— Excusez-moi, dis-je, de vous interrompre. D'un côté, autant que je puisse le voir, vous avez déjà réglé l'affaire. Mais qu'en est-il de l'autre côté ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Je pense à ma fille, dis-je, Sprintza... Vous lui avez déjà parlé, à elle ? Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

Il prend l'air plutôt offensé, et me dit avec un sourire narquois :

— Quelle question ! Bien sûr, je lui ai parlé, et plusieurs fois, même ! Je viens ici tous les jours !

Vous saisissez ? Il vient ici tous les jours, et je n'en sais rien ! Eh, Tévîé, Tévîé ! Tête de pioche ! Tu es bête à manger du foin, pas à dire ! Si tu te laisses mener par le bout du nez comme ça, on pourra bientôt

t'acheter et te vendre pour deux sous, bougre d'âne !

Tout en me disant ceci, je suis rentré chez moi avec Arontchik. Il a dit au revoir à ma petite équipe, il a sauté en selle, et en avant pour Boïberik.

Mais laissons-donc le coq, comme vous dites dans vos livres, pour passer à l'âne, c'est-à-dire à Sprintza...

— Dis-moi un peu, ma fille, je voudrais te demander, lui dis-je, raconte-moi voir, s'il te plaît, ce que vous complotez, Arontchik et toi, pendant que je ne suis pas là ?

Mais peut-on bien attendre une réponse d'une carpe ? C'est la même chose pour elle. Elle a rougi, elle a baissé les yeux comme une fiancée, elle s'est cousu la bouche, et motus ! Bon, d'accord, ai-je pensé, si tu ne veux pas parler maintenant, on verra plus tard... Tévié n'est pas une mauviette : il peut attendre. J'ai attendu un bout de temps, et puis j'ai choisi un moment où nous étions seuls tous les deux, et je lui ai dit :

— Dis-moi, Sprintza, je voudrais te demander quelque chose : tu le connais, au moins, cet Arontchik ?

— Bien sûr, que je le connais ! répond-elle.

— Tu sais que c'est un sac à vent ?

— Un quoi ?

— Un sac à vent, une noix creuse et poreuse.

— Tu te trompes ! répond-elle. Arnold est un garçon très bien.

— Tiens, fais-je, il s'appelle Arnold maintenant, et pas Arontchik le charlatan.

— Arnold, répond-elle, n'a rien d'un charlatan, il a très bon cœur. Arnold vit parmi des gens de peu qui ne pensent qu'à l'argent, toujours à l'argent !

— Tiens donc ! dis-je. Toi aussi, Sprintza, tu te mets à philosopher ? Toi aussi, tu détestes l'argent, maintenant ?

En un mot, je sens bien à cette conversation que les choses sont déjà allées assez loin entre eux, et que je me suis réveillé un peu tard : impossible de revenir en arrière. Je les connais, mes mignonnes ! Je vous l'ai déjà

assez dit : les filles de Tévié, que la peste les étouffe, si elles s'attachent à quelqu'un, c'est de tout leur cœur, de toute leur âme ! Et je me suis dit : "Imbécile ! Tu veux être le plus malin ? C'est peut-être Dieu qui l'a voulu ? Il est peut-être écrit que cette sainte-nitouche de Sprintza te dédommagera de tous tes malheurs et de toutes les souffrances que tu as endurées ? Il est peut-être écrit que tu pourras enfin, sur tes vieux jours, connaître le repos et goûter aux charmes de la vraie vie ? Il est peut-être écrit que ta fille sera millionnaire ? Pourquoi pas ? Ça ne te convient pas ? Où est-il dit que Tévié doit traîner misère toute sa vie, courir les routes avec son cheval, livrer beurre et fromage aux richards d'Egoupetz et veiller à ce qu'ils aient toujours de quoi s'emplier la panse ? Qui sait, il a peut-être été décidé, là-haut, que je devais faire quelque chose d'utile sur mes vieux jours, faire le bien, ouvrir toutes grandes les portes de ma maison, et peut-être m'y retrancher avec quelques savants et me consacrer aux Saintes Écritures ?" Voilà les rêves merveilleux et dorés qui me passent par la tête... Comme dit la prière : "Il est plein de pensées, le cœur de l'homme", ou encore, comme disent nos paysans : "Rêver un brin, ça fait point de mal..." Je rentre chez moi, je prends ma femme à part et je mets la conversation là-dessus :

— Qu'est-ce que tu dirais, fais-je, si notre Sprintza, par exemple, devenait "millionnaïresse" ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, "millionnaïresse" ?

— Une millionnaïresse, c'est la femme d'un millionnaire!

— Et qu'est-ce que c'est qu'un millionnaire ?

— Un millionnaire, dis-je, c'est quelqu'un qui a un million...

— Ça fait combien, un million ?

— Puisque tu es si bête, dis-je, et que tu ne sais même pas combien ça fait, un million, à quoi ça sert de s'user à discuter avec toi ?

— Et qui t'a demandé de discuter ? répond-elle.

En quoi elle n'a pas tort. Bref, le lendemain, en rentrant chez moi :

— Arontchik est venu ?

— Non.

Un jour passe encore :

— Il est venu, le gars ?

— Non...

Aller trouver la veuve sous un prétexte quelconque, c'était gênant : elle irait penser que Tévié est bien pressé d'entrer dans sa famille... En plus, je le sentais, toute cette histoire était pour elle "comme une rose pleine d'épines", et ça lui était aussi utile qu'un cautère sur une jambe de bois. Pourtant, je ne vois pas pourquoi. C'est que je ne suis pas millionnaire ? Qu'est-ce que ça fait, si la nouvelle belle-mère de ma fille l'est ? Et le beau-père de son fils, c'est qui ? Un pauvre hère, un traîne-misère, Tévié le laitier ? À qui il fait honneur, ce mariage, à elle ou à moi ? Je peux vous le dire franchement, ce mariage, je m'étais mis à l'appeler de mes vœux, et pas tant à cause de la noce en elle-même que pour me dire que j'avais gagné. "La peste soit de toute leur parenté, aux richards d'Egoupetz, qu'ils sachent qui est Tévié ! Avant, on n'entendait que Rothschild par-ci, Rothschild par-là, comme si les autres n'étaient pas bons à jeter aux chiens !"

Un jour, en rentrant chez moi de Boïberik, j'étais en train de ressasser tout ça. Je m'approche de la maison, et je vois ma vieille qui vient à ma rencontre, avec une bonne nouvelle : la veuve venait de lui envoyer quelqu'un de Boïberik, je devais aller chez eux dès que j'arriverais, serait-ce au milieu de la nuit ! "Ça ne fait rien, attelle et vas-y, ils ont grand besoin de toi !"

— Qu'est-ce qui leur prend tout d'un coup, dis-je. Ils sont bien pressés !

Et je regarde Sprintza. Elle ne dit rien, mais ses yeux parlent bien, eux ! Personne ne la connaissait mieux que moi... J'avais toujours eu peur qu'il arrive

quelque chose, on ne sait jamais, que cette histoire finisse en queue de poisson. Et je lui avais dit pis que pendre de cet Arontchik. Mais je comprenais bien que c'était comme si je flûtais, Sprintza fondait comme neige au soleil.

J'ai attelé mon petit cheval et je m'en suis retourné à Boïberik, il se faisait déjà tard. Et pendant tout le chemin, je me suis dit : "Pourquoi est-ce qu'ils me font venir si vite ? Pour le consentement ? Les fiançailles ? Mais le gaillard aurait bien pu venir lui-même ? Je suis tout de même le père de la fiancée !" Mais je me suis mis à rire aussitôt : "Où a-t-on vu qu'un riche aille le premier chez un pauvre ? Ça serait donc la fin du monde ? Le Messie serait arrivé ? Comme les jeunes d'aujourd'hui nous le rabâchent, les temps sont proches où le riche et le pauvre seront égaux, tout ce qui est à toi est à moi et le contraire ? Balivernes ! Le monde n'est pas si bête, mais des idiots pareils, il en reste quand même pas mal ! Hé, hé, hé !"

C'est en me disant tout cela que je suis arrivé à Boïberik, droit à la villa de la veuve. J'ai attaché mon petit cheval, mais où était la veuve ? Point de veuve ! Où était le gars ? Point de gars ! Qui avait donc bien pu me faire appeler ?

— C'est moi qui vous ai appelé ! me répond un homme rond et gras à la barbiche clairsemée, le ventre barré d'une grosse chaîne en or.

— Qui êtes-vous ? lui demandé-je.

— Je suis, dit-il, le frère de la veuve, l'oncle d'Arontchik. On m'a envoyé une dépêche à Ékatérinoslav, et je viens d'arriver...

— Dans ce cas, dis-je, soyez le bienvenu !

Je m'assieds et lui, ce voyant, fait aussitôt :

— Asseyez-vous donc !

— Merci, dis-je, je suis déjà assis. Comment vous portez-vous ? Qu'est-ce qu'on dit de la gonstitution, chez vous ?

Il ne m'a rien répondu, s'est affalé dans un fauteuil

à bascule, les mains dans les poches, le ventre en avant, et il a repris :

— Vous vous appelez Tévié, je crois ?

— Oui, dis-je, c'est ainsi qu'on me nomme à la synagogue, quand on me prie d'approcher des rouleaux de la Loi : "Avance, reb Tévié, fils de Schneer-Zalman..."

— Écoutez, dit-il, reb Tévié, ce que j'ai à vous dire : à quoi bon se perdre en phrases inutiles ? Venons-en tout de suite à notre affaire.

— Pourquoi pas, fais-je. Salomon le sage le disait déjà : "Chaque chose en son temps." Si nous devons parler affaires, allons-y, je suis un homme pratique...

— Ça se voit, dit-il, que vous êtes un homme pratique. Nous allons donc parler net, en gens de négoce... Je veux que vous me disiez, mais bien franchement, ce que va nous coûter toute cette affaire. Mais soyez franc, hein ?

— Pour être franc, je lui réponds, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Reb Tévié, me fait-il sans tirer les mains de ses poches. Je vous demande ce que va nous coûter toute cette histoire.

— Cela dépend, dis-je, du genre de mariage que vous voulez. Si vous comptez sur un riche mariage, comme il vous siérait, je dois vous dire que je n'en ai pas les moyens.

Il me regarde et dit :

— Soit vous faites la bête, soit vous l'êtes vraiment... Bien qu'à vous voir, vous n'avez pas l'air d'un imbécile. Vous avez bien su prendre mon neveu dans vos filets... Vous l'avez invité, soi-disant pour lui faire goûter vos crêpes de fête, vous avez déniché une jolie fille — que ce soit votre fille ou pas, je ne m'intéresse pas à ces détails... Et il est tombé amoureux d'elle, c'est-à-dire qu'elle lui a plu... Qu'il lui ait plu, à elle, je n'en parle même pas, ça va de soi... Je ne veux pas dire ce qui n'est pas, il est très possible qu'il s'agisse d'une jeune fille honnête, qui prenne tout cela au sé-

rieux, la pauvrete... Je ne m'intéresse pas à ces détails... Mais vous ne devez pas oublier, dit-il, qui vous êtes et qui nous sommes. Parce que vous êtes quelqu'un de sérieux, comment pouvez-vous supposer que Tévie le laitier, qui nous livre notre beurre et notre fromage, puisse s'allier avec nous ? Et s'ils se sont promis quelque chose, ma foi, ils reprendront leur parole. Ce n'est pas bien grave. S'il vous faut une petite compensation matérielle, pour qu'elle veuille bien le dégager de sa promesse, nous sommes tout à fait prêts... Nous n'avons rien contre. Une fille, dit-il, ce n'est pas un gars, pour sûr, qu'elle soit votre fille ou pas, je ne m'intéresse pas à ces détails...

“Seigneur Dieu! me dis-je. Que me veut cet homme ?”

Lui, il continue de parler, de me soûler de paroles. Que je n'aille pas me mettre en tête, surtout, dit-il, d'aller faire un scandale, d'aller claironner partout que son neveu était fiancé à la fille de Tévie le laitier. Que je cesse de considérer que sa sœur pouvait être une vache à lait... Encore heureux, dit-il, si je peux en tirer quelques roubles, ce qui serait après tout normal, à titre charitable, en quelque sorte... Nous sommes tous humains, il faut bien aider son prochain, de temps en temps...

Vous voulez savoir ce que je lui ai répondu ? Rien du tout, misère de moi, je ne lui ai rien répondu. Comme on dit : “J'ai avalé ma langue”, je ne pouvais plus parler. Je me suis levé, je me suis dirigé vers la porte, et... j'ai disparu ! J'ai fui comme quelqu'un qui a peur du feu, ou qui s'évade de sa prison !

J'avais la tête qui bourdonnait, la vue brouillée, et des mots sifflaient à mes oreilles : “Pour parler franc...”, “Qu'elle soit votre fille ou pas...”, “À titre charitable...”

Je me suis approché de mon petit cheval, je me suis caché le visage dans ma charrette et, vous allez vous moquer de moi, j'ai fondu en larmes. J'ai pleuré, j'ai

pleuré... Et quand j'ai eu sangloté tout mon soûl, et qu'une fois assis, j'ai déversé sur ma pauvre rosse tout ce que j'avais sur le cœur, je me suis tourné, comme Job, vers le Seigneur, et je Lui ai demandé : "Qu'est-ce que Tu lui trouves, Seigneur, au vieux Té-vié ? Pourquoi ne peux-Tu pas le laisser en paix une seconde ? Tu n'as donc que moi sur terre ?"

Je rentre à la maison, je trouve toute ma petite équipe de bonne humeur, Dieu les protège! Elles sont à table. Sprintza n'est pas là.

— Où est Sprintza ? que je demande.

Et elles :

— Quoi de neuf ? Pourquoi t'ont-ils fait venir ?

— Où est Sprintza ? répété-je.

Et elles :

— Quoi de neuf ?

— Rien, dis-je, il n'y a pas grand-chose de neuf. Tout va son petit bonhomme de chemin, grâce à Dieu. Pas de pogroms en vue...

À ce moment-là, Sprintza est entrée. Elle m'a regardé dans les yeux et elle s'est mise à table comme si de rien n'était, comme si ce n'était pas d'elle qu'on parlait. À la voir, on n'aurait rien pu deviner, elle était seulement silencieuse, bien plus que d'ordinaire. Et ça ne me disait rien de la voir si pensive, si indifférente dans son obéissance. On lui dit : assieds-toi, elle s'assied ; on lui dit : mange, elle mange ; on lui dit : va, elle va. Dès qu'on l'appelle, elle se précipite... Je la regarde, et j'ai le cœur qui me point, je sens la colère bouillonner en moi, et je ne sais même pas contre qui... Ah, Seigneur, notre Dieu! Pourquoi ce châtiment, pour quels péchés ?

Bref, vous voulez savoir comment tout cela s'est terminé ? Une fin pareille, je ne la souhaite pas à mon pire ennemi, et c'est une chose qu'il ne faut souhaiter à personne, parce que le malheur des enfants, c'est la pire malédiction pour les parents, le pire châtiment de Dieu.

Qui sait, peut-être que quelqu'un m'avait maudit ? Vous ne croyez pas à ces choses-là ? Alors qu'est-ce que c'est, selon vous ? Dites-le-moi, je vous écoute... Mais à quoi bon philosopher ? Je vais vous raconter la fin.

Un soir, je rentrais chez moi. Vous comprenez bien ce que je ressentais, cette humiliation, cette honte... Et mon enfant, comme elle me faisait pitié ! Et la veuve ? me direz-vous. Et son fils ? Quelle veuve ? Quel fils ? Ils étaient partis sans même nous avoir dit adieu. J'ai honte de l'avouer : ils ne m'ont même pas payé mon beurre et mon fromage... Mais est-ce que ça vaut la peine d'en parler ? Ils auront oublié, sans doute... Je dis seulement qu'ils ne nous ont même pas dit adieu avant de s'en aller. Ce que Sprintza a pu endurer, personne au monde ne l'a su, sauf moi, parce que je suis son père, et qu'un cœur de père sent ces choses-là... Vous croyez qu'elle aurait dit un mot ? Qu'elle se serait plainte ? Qu'elle aurait pleuré ? Eh, c'est que vous ne connaissez pas les filles de Tévié ! Tout doucement, elle s'est renfermée en elle-même, elle a fondu, elle s'est éteinte comme une bougie. De temps en temps seulement, elle laissait échapper un soupir, mais un soupir à vous déchirer l'âme !

En un mot, je rentrais comme ça, plongé dans mes tristes pensées, occupé à poser au Seigneur des questions et à y répondre moi-même. Ce n'est déjà plus tant Dieu qui me tarabuste (j'ai fini par composer avec Lui, tant bien que mal) que les gens : pourquoi les gens sont-ils si méchants ? Ils ne peuvent donc pas faire le bien ? Pourquoi doivent-ils gâcher la vie des autres et la leur, alors qu'ils pourraient vivre heureux et contents ? Dieu aurait-il vraiment créé l'homme pour qu'il passe sa vie sur terre à se tourmenter ? Au nom de quoi ?

Tout en me disant ça, j'arrive au hameau et je vois de loin, près de la berge, tout un rassemblement : paysans, paysannes, garçons et filles et petits enfants. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? Pas d'incendie en

vue. Sans doute un noyé. Quelqu'un qui se sera baigné, et qui aura coulé. Nul ne sait où la mort l'attend, comme dit notre prière...

Et soudain, je vois ma Golda accourir, son châle flottant au vent, les bras tendus... Devant elle, Beïlka. Et elles crient, et elles pleurent, et elles se lamentent :

— Ma fille ! Ma sœur ! Sprintza !

.....

Qu'est-ce que je voulais vous demander ? Ah oui ! Vous avez déjà vu un noyé ? Jamais ? Quand quelqu'un meurt, il a presque toujours les yeux fermés... Les noyés ont les yeux ouverts... Vous ne savez pas pourquoi ?

Excusez-moi, je vous ai fait perdre votre temps. Et puis moi aussi, j'ai à faire: je dois aller rejoindre mon petit cheval, livrer ma marchandise. C'est la vie ! Il faut bien penser à gagner son pain, et oublier ce qui s'est passé. Parce que tout ce qui gît sous la terre doit être oublié, nul ne peut mourir avant son temps. Et rien n'y fait, qu'on le veuille ou non, il faut bien en revenir au vieil adage : tant que tu as de la vie au ventre, avance, Tévié !

Portez-vous bien, et si jamais vous pensez à moi, que ce ne soit pas en mal !

Tévié s'en va en Palestine

RACONTÉ PAR TÉVIÉ LUI-MÊME
DANS LE TRAIN

Seigneur, qui vois-je ? Comment allez-vous, reb Cholem Aleïchem ? Vous parlez d'une rencontre ! Je n'osais même pas en rêver ! Eh bien, bonjour ! La paix soit avec vous ! Et moi, savez-vous, qui me torturait les méninges : qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Pourquoi est-ce qu'il y a si longtemps que je ne l'ai vu à Boïberik ou à Egoupetz ? On ne sait jamais : et s'il avait rendu l'âme, s'il était parti pour ce pays où on mange les pissenlits par la racine ? Mais, d'un autre côté, je me disais : pourrait-il bien faire une bêtise pareille ? C'est quelqu'un qui a de la cervelle, on aura beau dire ! Mais, grâce à Dieu, je vous vois en bonne santé. Comme on se rencontre ! Comme on dit : "Le monde est petit." Mais vous me regardez d'un drôle d'air, comme si vous ne me reconnaissiez pas. C'est Tévié, votre vieil ami ! "L'habit ne fait pas le moine", ne faites pas attention à mon nouveau caftan. C'est toujours le même malheureux Tévié, il n'a pas changé, la seule différence, c'est que si on met ses beaux habits des samedis, on a tout de suite une autre allure, l'air plus riche : c'est qu'en voyage, devant tout le monde, on ne peut pas faire moins, surtout quand on va si loin, en Palestine, ce n'est pas une petite affaire ! Vous devez vous demander comment un petit bonhomme comme Tévié, qui a passé sa vie à vendre du beurre et du fromage, peut se permettre ça ? Il n'y a guère qu'un Rothschild pour pouvoir entreprendre un pareil voyage, sur son vieil âge ! "Le mystère est entier", *pan* Cholem Aleichem, mais en fait tout est clair comme de l'eau de roche, je vous assure ! Si vous aviez seulement la bonté de pousser votre valise, je pourrais m'asseoir à côté de vous et vous raconter toute l'histoire. Écoutez voir ce que le Seigneur peut faire.

Je dois d'abord vous dire — Dieu veuille qu'on n'en dise jamais autant de vous! —, que je suis resté veuf. Elle est morte, ma Golda, paix à son âme. Elle était simple, sans malice, mais c'était une sainte femme. Qu'elle prie Dieu là-haut pour ses enfants, elle s'en est assez vu à cause d'eux, et c'est peut-être même eux qui l'ont fait mourir, elle n'a pas pu supporter que nos filles se dispersent toutes, "qui à l'Orient, qui à l'Occident". "Qu'est-ce que c'est que cette vie,

Seigneur, disait-elle, où je n'ai plus ni petiot ni chevreau ? Même la vache s'ennuie, quand on la sépare de son veau..."

Oui, il lui arrivait de parler ainsi (Golda, je veux dire), et de pleurer des larmes de sang. Moi, en voyant ma femme fondre comme neige au soleil, j'en avais le cœur serré de pitié, et je lui ai dit un jour pour me soulager :

— Eh, Golda, mon cœur, tu sais bien ce qu'il est dit : "Comme des enfants, ou comme des esclaves", qu'on ait des enfants ou pas, c'est la même chose... Notre Dieu est grand, tout-puissant et miséricordieux... Et pourtant, je lui disais, j'aimerais bien avoir autant de bonheur que de fois où j'ai vu l'Éternel, quand il lui en prend l'envie, nous faire tomber sur le coin de l'œil une tuile comme je n'en souhaite qu'à mon pire ennemi !...

Mais Golda, soit dit sans offenser ses cendres, ce n'était qu'une femme... Et elle m'a répondu :

— Tu es un pécheur, Tévié ! Il ne faut pas pécher...

— Tiens donc ! Comme si j'avais dit quelque chose de mal ? Je me révolte contre Dieu, à ton avis, ou quoi ? Si le Seigneur a créé ce monde merveilleux où les enfants ne sont plus des enfants et où les parents ne sont que de la petite bière, il faut croire qu'Il savait ce qu'Il faisait...

Mais elle n'a pas compris ce que je voulais dire, et elle m'a répondu, de but en blanc :

— Je vais mourir, Tévié, qui est-ce qui va te préparer à dîner ?

En disant cela, elle m'a regardé d'une façon telle qu'une pierre même en aurait été attendrie. Mais Tévié n'est pas une mauviette, et je lui ai répondu dicton sur dicton, citation sur citation.

— Golda, lui ai-je dit, combien d'années m'es-tu restée fidèle, et c'est pour m'abandonner comme un croûton, une fois vieux ?

Je la regarde : c'est la fin !

— Qu'as-tu, dis-je, Golda ?

— Rien, répond-elle, et je l'entends à peine.

Je vois bien que l'affaire est mal partie, j'attelle mon petit cheval, je vais en ville et je ramène un docteur, le meilleur de la ville. Mais en rentrant, hélas ! Je trouve ma Golda couchée par terre, un cierge à son chevet ; toute couverte de noir, elle ressemble à une motte de terre. Je suis là à me dire : "Et voilà ce que c'est que l'homme ! Eh, Seigneur, Roi du Ciel ! Qu'est-ce que Tu fais de Ton Tévîé ! Qu'est-ce que je vais devenir, vieux comme je suis, misère !" Et je suis tombé à terre comme une masse. Mais on a beau crier ! Vous savez ce que je peux vous dire ? Quand on est en face de la mort, on devient libre-penseur sans le vouloir, on commence à se demander "ce que nous sommes et ce qu'est notre vie", ce que c'est que le monde et ses planètes qui tournent, ses trains qui foncent, tout le bruit et le fracas, et même Rothschild lui-même, avec ses millions ? Vanité des vanités, fariboles et billevésées !

Bref, j'ai engagé quelqu'un pour dire le Kaddish pour Golda, et je lui ai payé un an d'avance. Que me restait-il à faire, si Dieu m'avait puni et ne m'avait pas donné de fils rien que des filles, toujours des filles, que la peste les étouffe ! Je ne sais pas si tout le monde s'en voit comme ça avec ses filles, ou si je suis le seul malheureux qui n'aie pas de chance ? C'est-à-dire, bien sûr, que je n'ai rien contre elles, mais le bonheur, c'est un don de Dieu. Accorde-moi, Seigneur, ne serait-ce que la moitié de ce qu'elles me souhaitent ! Au contraire, elles sont trop attachées à moi, et tout ce qui est excessif est néfaste. Tenez, par exemple, ma plus jeune, Beïlka. Si vous la connaissiez ! Il y a belle lurette que vous êtes mon ami, ça ne date pas d'hier, et vous savez que je ne suis pas de ces pères qui aiment couvrir leurs enfants de louanges. Mais puisqu'on en est venu à parler de Beïlka, il faut que je vous le dise en deux mots : depuis que le Seigneur en fabrique,

des Beïlkas, Il n'avait jamais encore réussi la pareille. Je ne vous dirai même rien de sa beauté ! Les filles de Tévié, vous le savez aussi bien que moi, sont connues dans le monde entier pour leur beauté. Mais elle, Beïlka, elle les met toutes dans sa poche : on peut le dire, c'est la Belle des belles ! On pourrait me répondre qu'il ne faut pas "se fier aux apparences", que l'important n'est pas la beauté, mais le caractère. De l'or, de l'or massif, je vous assure ! Pour elle, je passe toujours avant le reste, depuis que ma Golda est morte, que la terre lui soit légère, son père, c'est la prune de ses yeux ! Elle ne permettrait pas qu'on touche à un de mes cheveux ! Je me disais déjà : le Seigneur, comme dit la prière, "fait précéder son courroux de miséricorde", il m'a envoyé le remède avant la maladie. La seule chose que je n'arrive pas à deviner, c'est ce qui est pire : le remède ou la maladie ?... Va donc faire le prophète et deviner que Beïlka était capable de se vendre pour moi, et d'envoyer son vieux père en Palestine ! Bon, je veux bien, "envoyer", c'est une façon de parler. Vous pouvez me croire, ce n'est pas plus sa faute que la vôtre. Le coupable, c'est lui, rien que lui, son bien-aimé, je ne veux pas le maudire, mais que le toit de sa maison lui tombe sur la tête ! Mais peut-être, si on réfléchit bien et si on creuse plus profond, le plus coupable de tous, c'est moi, parce que, comme dit le Talmud : "L'homme est fautif..." Mais ce n'est pas à moi de vous apprendre ce que dit le Talmud !

Bref, je ne vais pas vous ennuyer très longtemps avec ça. Un an passa, et un autre encore. Beïlka avait grandi, c'était déjà, Dieu la protège, une fille à marier. Et Tévié allait toujours son train, à livrer dans sa charrette beurre et fromage, l'été à Boïberik, l'hiver à Egoupetz, que Dieu les renverse comme Sodome ! Cette ville, je ne peux pas la voir, et pas tant la ville que ses habitants, pas tous ses habitants, d'ailleurs, mais un seul, Ephraïm le marieur, qu'il soit maudit ! Écoutez voir ce que peut faire un marieur.

“Et il y eut un jour”, j’arrive un matin de la mi-septembre à Egoupetz avec ma marchandise. Je regarde, “et Aman arriva” : Ephraïm le marieur ! Je crois vous en avoir déjà parlé. Il a beau être une vraie teigne, dès qu’on l’aperçoit, on ne peut que s’arrêter, telle est la force de cet homme...

— Écoute-moi, mon joli, dis-je à mon canasson, reste voir un peu ici, tu auras ton picotin.

Et j’accoste Ephraïm, je le salue et je l’entreprends précautionneusement :

— Comment vont les affaires ?

— Pas bien fort ! répond-il en soupirant.

— Pourquoi donc ?

— C’est que je me tourne les pouces, dit-il.

— Complètement ?

— Complètement.

— Comment ça se fait ? je lui demande.

— Parce que, dit-il, les mariages, de nos jours, ne s’arrangent plus au pays.

— Et où donc, je lui demande, s’arrangent-ils ?

— Là-bas, à l’étranger...

— Et comment peut faire, dis-je, un homme comme moi, si l’arrière-grand-père de ma trisaïeule n’y a jamais mis les pieds ?

— Pour vous, répond-il en me tendant sa tabatière, pour vous, reb Tévié, j’ai ce qu’il faut ici, sur place...

— Et quoi exactement ?

— Une veuve sans enfant, répond-il, cent cinquante roubles de dot, qui a longtemps été cuisinière dans les meilleurs maisons...

Je le regarde et je lui demande :

— Reb Ephraïm, qui est-ce que vous voulez donc marier ?

— Quelle question, dit-il, mais vous, bien sûr !

— Misère ! Vous êtes fou, ou quoi ? fais-je en gratifiant mon petit cheval d’un bon coup de fouet, pour poursuivre mon chemin.

Ephraïm me dit alors :

— Excusez-moi, reb Tévié, si je vous ai offensé. Dites-moi plutôt qui vous aviez en vue ?

— Et qui donc, fais-je, sinon ma benjamine ?

Et le voilà qui saute en l'air et qui se frappe le front :

— Attendez voir ! Heureusement que vous m'en avez parlé, reb Tévié, Dieu vous donne longue vie !

— Amen ! dis-je. Je vous souhaite de vivre jusqu'à la venue du Messie. Mais pourquoi êtes-vous si joyeux, tout d'un coup ?

— Comme c'est bien ! s'exclame-t-il. C'est merveilleux ! On ne peut mieux !

— Mais qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que pour votre petite, dit-il, j'ai un parti extraordinaire, un vrai bonheur, le gros lot : un richard, un gros sac, un millionnaire, un Rothschild. Un entrepreneur du nom de Pedotsur !

— Pedotsur ? dis-je. Ça me rappelle quelque chose, dans le Pentateuque...

— Qui vous parle du Pentateuque ? Qu'est-ce que le Pentateuque a à voir là-dedans ? C'est un entrepreneur, ce Pedotsur, il bâtit des maisons, des ponts, il a été au Japon pendant la guerre, il en a rapporté tout plein d'argent, il roule carrosse, avec laquais sur le marchepied, il a son étuve, il fait venir ses meubles de Paris, il a un gros diamant au petit doigt, et puis il n'est pas vieux, il est célibataire, un vieux garçon comme on n'en fait plus, premier choix ! Il veut une jeune fille qui soit jolie, quelle que soit sa situation, même en loques et pieds nus, du moment qu'elle est jolie !

— Ho-o-o ! fais-je. Si vous allez à ce train, reb Ephraïm, je ne sais pas où nous nous retrouverons, vous et moi. Si je ne me trompe, vous vouliez déjà me proposer ce fiancé pour ma seconde fille Hodel.

À ces mots, mon marieur éclate de rire, à s'en tenir les côtes ! Je me dis qu'il a dû avoir une attaque.

— Hé ! fait-il. Vous allez me rappeler des choses

qui datent des premières couches de mon arrière-grand-mère ! Ce fiancé-là, il a fait faillite avant la guerre et il y a beau temps qu'il est parti en Amérique !

— Dieu ait son âme ! je lui réponds. Celui-là va peut-être prendre le même chemin ?

Alors là, mon marieur a éclaté :

— Qu'est-ce que vous dites, reb Tévié ! L'autre, c'était un sac à vent, un charlatan, tandis que celui-ci, c'est un entrepreneur établi depuis la guerre, qui brasse de grosses affaires, qui a son bureau, et... et... et...

Bref, mon Ephraïm s'est si bien échauffé qu'il m'a même tiré de mon chariot, m'a saisi par les revers et s'est mis à me secouer si fort qu'un sergent de ville s'approchait déjà pour nous emmener tous les deux au poste. Heureusement, je me suis souvenu de ce que dit l'Écriture : "Sache profiter de l'étranger", il faut savoir frayer avec la police...

Bref, pourquoi en faire tout un plat ? Ce Pedotsur est bon an mal an devenu le fiancé de ma plus jeune fille Beïlka, et "en peu de jours", c'est-à-dire, bien sûr, au bout d'un certain temps, assez long, nous les avons mariés. Pourquoi si longtemps ? Parce qu'elle, Beïlka, je veux dire, avait autant envie de l'épouser que de se pendre. Plus ce Pedotsur la couvrait de cadeaux, de montres en or, de bagues de diamant, plus elle le détestait. Moi, vous savez, il ne faut pas m'en conter. Je le voyais très bien à sa figure, et puis aux larmes qu'elle versait en secret. J'ai réfléchi, et un jour, je lui ai dit, de l'air de ne pas y toucher :

— Écoute, Beïlka, je crains que ton Pedotsur te plaise autant qu'à moi...

Elle a rougi et m'a répondu :

— Qui te l'a dit ?

— Et qu'est-ce qui te fait pleurer des nuits entières ?

— Je pleure donc ?

— Non, dis-je, tu ne pleures pas, tu sanglotes. Tu

penses qu'en enfouissant ta figure dans l'oreiller, tu peux me cacher tes larmes ? Tu crois que ton père est un gamin, qu'il a le cerveau racorni ou qu'il ne comprend pas que tu veux faire ça pour lui ? Tu veux offrir à ton père une vieille femme tranquille, qu'il ait quelque part où reposer sa tête, qu'il n'ait pas besoin, Dieu nous en préserve, d'aller mendier ? Si tu crois cela, je lui dis, tu es bien bête, ma chérie ! Nous avons un Dieu, qui est grand, et Tévié n'est pas un parasite, pour accepter de vivre aux crochets des autres, de charité. Quant à l'argent, c'est de la bêtise, c'est l'Écriture qui le dit. Tiens, prends ta sœur Hodel. On peut dire qu'elle traîne misère ! Mais regarde ce qu'elle nous écrit de Dieu sait où, par là-bas, comme elle est heureuse, au bout du monde, avec son malheureux Pertchik !

Voyons, montrez-moi un peu votre esprit, devinez ce que m'a répondu Beïlka ?

— Ne va pas me comparer avec Hodel, a-t-elle dit. Hodel a grandi à une époque où le monde tremblait sur ses bases, et était à deux doigts de se renverser. À cette époque, on ne pensait qu'aux autres, en s'oubliant soi-même. Mais maintenant que le monde est rentré en ordre, on ne pense plus qu'à soi-même, on a oublié les autres...

C'est ce que m'a répondu Beïlka, et allez savoir ce qu'elle voulait dire par là.

Hein ? Qu'est-ce que vous en dites, des filles de Tévié ?

Si vous l'aviez vue sous le dais, une vraie princesse ! Je la regardais, je l'admirais et je me disais : "C'est Beïlka, la fille de Tévié ? Et où a-t-elle appris à se tenir ainsi, à marcher ainsi, et puis ce port de tête, cette façon de s'habiller, on aurait juré que sa robe était une seconde peau !" Mais ils ne m'ont pas laissé le temps de bien l'admirer, parce que le jour même, après la noce, vers six heures du soir, les jeunes mariés sont montés dans un rapide et ont

disparu Dieu seul sait où, prendre les eaux en "Nathalie" *, comme ça se fait chez les riches, ils ne sont revenus qu'en hiver, et sans attendre ils m'ont fait appeler, en me disant qu'il fallait absolument que j'aille à Egoupetz, séance tenante. Il y a anguille sous roche, que je me suis dit. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? S'ils avaient simplement envie de me voir, ils m'auraient dit de venir, un point, c'est tout. Pourquoi ajouter "absolument" et "séance tenante" ? Il y avait quelque chose, pour sûr ! Mais quoi, on se le demande ? Et c'est comme ça que toutes sortes de pensées me sont venues en tête, bonnes et mauvaises. Mes tourtereaux avaient peut-être déjà eu le temps de se disputer comme deux beaux diables, et il y avait du divorce dans l'air ? Mais, aussitôt, je me raisonnais : "Ce que tu es bête, Tévié ! Pourquoi toujours imaginer le pire ? Comment peux-tu savoir pourquoi ils te font venir ? Ils s'ennuient peut-être de toi, tout simplement, et ils veulent te voir ? Ou bien Beïlka a envie que son père vive près d'elle ? Et si ce Pedotsur s'était mis en tête de te prendre à son service, de t'associer à ses affaires et de te nommer gérant ? Mais quoi qu'il en soit, il fallait se mettre en route." Et c'est ainsi que j'ai pris le train et que "je suis parti pour Harân", autrement dit pour Egoupetz. En route, mon imagination s'est emballée, et je me suis vu quittant le village, vendant ma vache, mon cheval et ma charrette avec tout le fourbi, pour aller m'installer en ville. D'abord, je deviendrais le confident de Pedotsur, puis son caissier, puis le gérant de toutes ses entreprises et, enfin, son associé de plein droit : nous partagerions tout et nous roulerions carrosse tous les deux, tirés par une paire de chevaux fougueux (un bai et un isabelle). Je n'en reviendrais pas moi-même : "Qu'est-ce que tout cela, et à quoi bon tout cela ?", est-ce que ça me va bien, à moi, pauvre petit bonhomme, de

* C'est-à-dire en Italie. (*Note de l'auteur.*)

brasser toutes ces affaires ? À quoi bon tout ce tralala, ces histoires et ces éternels soucis ? Qu'ai-je à faire, dites-le-moi, de "trôner parmi les puissants", de frayer avec les millionnaires ? Laissez-moi en paix, je veux vieillir tranquille, feuilleter de temps en temps les livres saints, lire un psaume par-ci, par-là : il faut bien penser à son âme, non ? Le roi Salomon le disait bien : l'homme est comme une bête, il oublie que, si longue soit sa vie, il lui faudra mourir...

C'est en roulant toutes ces pensées que je suis arrivé, grâce à Dieu, à Egoupetz, droit chez Pedotsur. Aller fanfaronner devant vous, vous parler de "sa grandeur et de ses richesses", de sa maison et de tout son luxe, je n'en ai pas le courage. Je n'ai jamais eu l'honneur d'être reçu chez Rothschild, mais pour autant que je puisse en juger, il ne saurait être logé mieux et plus richement que Pedotsur ! Vous pouvez avoir une idée de son importance toute royale rien qu'en voyant le concierge qui monte la garde devant sa porte, un grand dadais à boutons d'argent, qui ne voulait pas me laisser entrer, dussé-je l'assommer sur place ! Qu'est-ce qui s'est passé ? La porte était vitrée, et je le voyais là, ce dadais, que la peste l'étouffe, en train de broser un habit. Je l'appelle, je lui fais des grands signes, pour lui demander de me laisser entrer, vu que la femme du patron, c'est ma propre fille... Mais lui, tête de pioche, il n'y comprend rien et me fait signe d'aller me faire voir ailleurs. Quelle misère ! Ne pas pouvoir entrer chez sa fille ! "Malheur à toi et à ta tête chenue, Tévié, pour avoir vécu jusqu'à ce jour !" me dis-je en regardant par la porte vitrée. J'avise soudain une demoiselle. "La femme de chambre, sans doute", me dis-je, parce qu'elle a des yeux fripons. Toutes les femmes de chambre ont des yeux comme ça. Parce que vous savez, moi, j'ai mes entrées chez les riches, et je connais toutes leurs soubrettes... Je lui fais donc signe : "Ouvre-moi, mon petit chat !" Elle ouvre la porte et me dit — vous n'allez pas

me croire — en yiddish :

— Qui demandez-vous ?

— C'est bien ici, je lui demande, qu'habite Pedotsur ?

— Qui demandez-vous ? qu'elle me répète, encore plus fort.

Alors je lui hurle :

— Réponds donc, quand on t'interroge ! C'est ici qu'habite Pedotsur ?

— Oui.

— Eh bien, puisque c'est ça, dis-je, tu es celle qu'il me faut. Va dire à madame Pedotsur qu'elle a de la visite, son père, Tévié, qui vient la voir et qui doit faire le pied de grue dans la rue comme un mendiant devant la porte, vu qu'il n'est pas digne de mériter l'amour et la bienveillance de l'idole que voilà, avec ses boutons d'argent, que tous les feux du ciel s'abattent sur lui !

À ces mots, la fillette — une délurée, sûrement ! — éclate de rire, me ferme la porte au nez, court à l'étage, puis redescend, me fait entrer et me conduit dans un palais tel que n'en ont jamais rêvé mes ancêtres. Ce n'est que soie et velours, or et cristal, vous marchez sans entendre vos pas, parce que vos humbles pieds foulent de riches tapis, doux comme neige. Et les pendules, les pendules ! Aux murs, sur les tables, une avalanche de pendules ! “Seigneur tout-puissant, en as-Tu beaucoup comme lui en ce monde ? Qu'est-ce qu'un seul homme peut faire de toutes ces pendules ? ” me dis-je, et, les mains derrière le dos, je poursuis mon chemin. Je lève la tête, et je vois plusieurs Tévié qui viennent à ma rencontre de tous les côtés, un par ici, l'autre par là, un en avant, l'autre en arrière... Si je m'y attendais ! Partout, des miroirs ! Il n'y a qu'une poire comme cet entrepreneur pour se permettre de posséder tant de pendules et tant de miroirs ! Et je revois Pedotsur, tout rond, bien gras, tout chauve, qui parle fort et qui rit jaune, d'un

tout petit rire aigrelet... Et je repense à sa première visite chez nous, au village (en carrosse tiré par deux chevaux fougueux), quand il s'est installé comme s'il était chez lui. Il a fait la connaissance de ma Beïlka et il m'a tout de suite pris à part pour me dire en confidence, à l'oreille, mais si fort qu'on a dû l'entendre de l'autre côté d'Egoupetz, que ma fille lui plaisait bien et qu'il n'avait qu'un désir : zou, sous le dais ! Qu'il l'ait trouvée à son goût, ma fille, ça n'a rien d'étonnant, mais ce "zou", "tel une épée tranchante", il m'a fouaillé le cœur comme un couteau mal aiguisé ! Qu'est-ce que ça veut dire : "Zou, sous le dais" ? Et moi, dans l'affaire ? Et Beïlka ? Ouais, j'avais bien envie de lui sortir deux-trois citations choisies de derrière les fagots ! Mais, d'un autre côté, je me suis dit : "Pourquoi te mêler de ça, Tévié ? Comme si tu avais récolté grand-chose avec tes conseils à tes filles aînées ? Tu leur en as dit long comme le bras, tu leur as étalé toute ta science, et qui est resté Gros-Jean ? Tévié !"

— Bref, comme on dit dans vos livres, laissons le coq pour parler de l'âne. J'avais donc obéi à leur vœu, j'étais venu à Egoupetz. "Bonjour ! Bonjour ! Comment allez-vous ? Et les affaires ? Asseyez-vous donc !" — "Merci bien, je peux rester debout !" — en un mot, tout le petit cérémonial d'usage.

Leur demander sans autre forme de procès "ce qui distingue ce jour de tous les autres", c'est-à-dire ce que signifie cette convocation et en quoi je peux leur être utile, ce n'était pas très délicat. Tévié n'est pas une mauviette, il peut attendre. Entre temps, apparaît un individu en gants blancs, qui annonce que le déjeuner est servi. Nous nous levons tous les trois, et nous entrons dans une pièce toute en chêne : la table est de chêne, les chaises aussi, et les murs, le plafond, et le tout décoré, orné, peinturluré... Et sur la table, un vrai festin ! Du thé, du café, du chocolat, et puis des biscuits, du cognac, et puis toute sorte

de salaisons premier choix, de plats divers, des fruits, des légumes, j'ai bien honte de l'avouer, mais je crains que ma Beïlka, chez son père, n'avait jamais vu la pareille. On me verse verre sur verre, et je bois en la regardant, Beïlka, et en pensant : "Eh bien voilà, son heure est arrivée, à la fille de Tévié, comme dit l'Écriture : "De la poussière il relève le pauvre" ; quand le Seigneur aide un miséreux, c'est à ne plus le reconnaître, après ! On dirait bien Beïlka, mais ce n'est tout de même pas Beïlka !" Et je revois la Beïlka d'avant, je la compare à celle de maintenant, et j'en suis tout triste, tout dépité, comme si j'avais fait une bourde, que je me sois laissé avoir comme un imbécile, en échangeant, par exemple, mon petit cheval si dur à la peine contre un poulain dont on ne sait pas ce qu'il peut donner : un bon cheval ou un balai.

"Eh, Beïlka, Beïlka ! me dis-je, qu'est-ce que tu es devenue ! Tu te souviens de ces soirs où tu restais assise à coudre sous la lampe qui filait, et à chanter une petite chanson ; je n'avais pas le temps de me retourner que tu avais déjà traité deux vaches, ou quelquefois, retroussant tes manches, tu me faisais une soupe au lait, ou des boulettes aux haricots, ou encore des croquettes au fromage ou du gâteau au pavot, et tu me disais : "Père, va te laver les mains !" C'était meilleur que n'importe quelle chanson ! Et maintenant, elle est là assise avec son Pedotsur, comme une reine, à se faire servir par deux personnes, dans un grand tintement d'assiettes... Beïlka ? Elle n'ouvre même pas la bouche ! Lui, par contre, Pedotsur, je veux dire, il cause pour deux, pas un instant de répit ! Je n'ai jamais vu quelqu'un qui aime tant parler et vous rebattre les oreilles de je ne sais quelles bêtises, assaisonnées de son petit rire aigrelet ! Comme on dit chez nous : il rit de ses propres blagues... En plus de nous trois, il y avait encore à table un type aux joues écarlates. Je ne sais pas qui c'était, mais on peut dire qu'il ne crachait pas sur la nourriture, vu que pendant tout le temps

que Pedotsur parlait et riait, il s'en mettait plein la lampe, comme dit l'Écriture : "Les trois qui mangèrent...", il mangeait pour trois... Et pendant qu'il mangeait, Pedotsur babillait, et pour dire de telles idioties que c'en était gênant de l'écouter : son entreprise, les affaires de la province, l'administration des domaines, le Trésor, le Japon... La seule chose qui m'intéressait là-dedans, c'était le Japon, parce que j'ai une petite dent contre lui, le Japon. Pendant la guerre, vous le savez, bien sûr, on ne jurait que par les chevaux, c'était une denrée très recherchée... Un jour, des gars sont passés par chez moi et ont pris mon petit cheval : il l'ont mesuré, ils l'ont fait trotter deux-trois fois de-ci de-là, et puis ils l'ont exempté de service. Je leur ai bien dit : "Je le savais d'avance que vous vous donniez du mal pour rien, comme dit l'Écriture : "Le juste connaît la valeur de son bétail", ce n'est pas la rosse de Tévié qui servirait à grand-chose à la guerre..." Mais excusez-moi, *pan* Cholem Aleichem, je confonds tout, et je pourrais bien perdre le fil de mes idées... Nous ferions mieux, comme vous dites, de "revenir à nos moutons", c'est-à-dire à notre histoire.

Bref, nous avons bien bu, comme il se doit, nous avons fait honneur au repas, et en sortant de table, le voilà qui me prend par le bras (Pedotsur, veux-je dire) et qui m'emmène dans son bureau, digne d'un roi, avec des fusils et des poignards aux murs, des petits canons sur la table... Il m'a installé sur un divan moelleux, je m'y suis enfoncé comme dans du beurre, et puis il a tiré d'une boîte en or deux gros cigares, longs et odorants, un pour lui, l'autre pour moi, il a allumé le sien, il s'est assis en face de moi, il a étendu les jambes et il a dit :

— Vous savez pourquoi je vous ai fait venir ?

"Tiens, tiens, ai-je pensé. Il veut sans doute en venir à la chose." Mais j'ai fait celui qui tombait de la lune et j'ai dit :

— "...Suis-je le gardien de mon frère ?" Comment pourrais-je le savoir ?

— Je voulais, répond-il, vous parler relativement à une chose qui vous concerne vous-même.

“Il m’engage !” ai-je pensé, et j’ai dit :

— Eh bien, si c’est quelque chose d’agréable, dites toujours ! Je vous écoute.

Alors il a tiré son cigare de sa bouche et il m’a tenu ce langage :

— Vous n’êtes pas sot, et vous ne m’en voudrez pas de vous parler franchement. Vous devez savoir que je brasse des affaires très importantes. Et si l’on fait de telles affaires...

“C’est ça ! me suis-je dit. Il a pensé à moi !” Je l’interromps alors et je lui dis :

— Comme dit le Talmud : “Plus on a de biens, plus on a de soucis.” Vous savez ce que cela signifie ?

Alors il me répond sans détours :

— À vous dire le vrai, je n’ai jamais étudié le Talmud et je ne sais même pas à quoi ça ressemble.

Et de rire de son petit rire aigret. Hein, qu’est-ce que vous dites de ça ? On pourrait croire que si le Seigneur t’a puni en faisant de toi un rustre, un ignare, tu ferais mieux de ne pas le crier sur les toits ! Vous parlez d’un exploit !

— Je n’en attendais pas moins de vous, dis-je. Je sais que vous n’avez rien à voir avec ces choses-là... Mais j’écoute ce que vous avez à me dire.

— J’ai à vous dire, répond-il, que pour mes affaires, avec ma réputation et ma position, je suis gêné de vous entendre appeler “Tévié le laitier”. N’oubliez pas que je connais personnellement le gouverneur, que je peux avoir la visite de nos millionnaires, Brodski, Poliakov, euh... et peut-être même Rothschild ! Sait-on jamais, hein ?

Pendant qu’il me dit ça, Pedotsur, je veux dire, je suis là à contempler son crâne luisant en pensant : “Tu connais peut-être personnellement le gouverneur, et tu peux avoir la visite de Rothschild, mais tu parles comme un chien puant !”

Et, me tournant vers lui, non sans dépit :

— Comment faire, en effet, si Rothschild est soudain pris de l'envie de vous faire une petite visite ?

Vous croyez qu'il a saisi mon ironie ? Pas du tout ! Pas l'ombre d'un soupçon ! Ça ne lui est même pas venu à l'idée !

— J'aimerais bien, dit-il, que vous abandonniez votre laiterie pour faire autre chose.

— Quoi exactement ?

— Ce que vous voudrez ! répond-il. La besogne, ce n'est pas ça qui manque, sur terre ! Je peux vous aider financièrement, autant qu'il faudra : tout ce que je veux, c'est que vous ne soyez plus Tévié le laitier. Ou, attendez voir, vous savez quoi ? Et si vous vous décidiez tout d'un coup, et zou, en avant pour l'Amérique ? Hein ?

Il dit, se cale son cigare dans le bec, et me regarde droit dans les yeux, avec son crâne luisant... Hein ? Qu'est-ce qu'on peut répondre à un butor pareil ? D'abord, je me suis dit : "Pourquoi restes-tu là vissé à ta chaise, Tévié ? Lève-toi, claque la porte et va-t'en sans demander ton reste !" Il faut dire qu'il m'avait piqué au vif ! De quoi c'est capable, un entrepreneur ! Quelle insolence ! "Qu'est-ce que ça signifie : tu m'ordonnes d'abandonner un commerce honnête et respecté pour aller en Amérique ? Parce que, voyez-vous ça, Rothschild peut lui rendre visite, alors Tévié le laitier n'a plus qu'à prendre ses cliques et ses claques ?"

À l'intérieur, je bouillonnais comme une marmite, j'étais déjà un peu émotionné avant, et la colère m'a pris contre elle, Beïlka : "Qu'est-ce que tu fais là comme une princesse au milieu de tes centaines de pendules et de tes milliers de miroirs, pendant qu'on fait rôtir ton père à petit feu ?"

"Je me souhaite autant de joies, me suis-je dit, qu'il y a de différence entre la façon dont a agi ta sœur Hodel et la tienne ! Bien sûr, il faut dire ce qui est, elle n'a pas une si belle maison que la tienne, ni toutes tes

fanfreluches, mais elle a son mari Pertchik... Parce que lui, c'est quelqu'un qui se préoccupe du monde entier sans penser à lui-même... Et il a une tête, lui, au moins, et pas une calebasse chauve sur les épaules... Et comme il parle, ce Pertchik, de l'or en barres ! On lui sort un dicton qu'il vous en rend trois ! Attends un peu, mon petit entrepreneur, je vais t'en trouver un, de dicton, tu vas en voir trente-six chandelles !”

Après avoir ainsi réfléchi, je lui ai adressé le discours que voici :

— Que le Talmud, ce soit du chinois pour vous, ce n'est pas encore trop grave : quand on vit à Egoupetz, qu'on s'appelle Pedotsur et qu'on est entrepreneur, on peut tranquillement laisser son Talmud dormir au grenier. Mais le plus simple des versets, n'importe qui peut le comprendre, même le dernier des moujiks. Vous savez sans doute ce que dit l'Écriture, à propos de Laban l'Araméen : “Avec du pourceau l'appendice, de coiffe nul oncques ne fit.”

Il me regarde avec autant d'intelligence qu'une vache les trains, et me demande :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, je lui répons, qu'on ne peut pas faire de toque avec une queue de cochon !

— À quel sujet vous me dites ça ? qu'il me redemande.

— Au sujet, dis-je, de votre proposition d'aller en Amérique.

Il rit un bon coup et il dit :

— Vous ne voulez pas aller en Amérique ? Alors, peut-être, en Palestine ? Tous les vieux Juifs vont en Palestine...

À peine avait-il prononcé ces mots que ça m'a fait comme un coup : “Attends un peu, ce n'est peut-être pas si bête, Tévié, que tu le penses ? C'est vrai... Plutôt que les joies de la paternité dont Dieu m'a gratifié, mieux vaut peut-être la Palestine ? Imbécile ! Qu'est-ce que tu risques, et qui peut encore te retenir ici ?

Ta Golda, Dieu ait son âme, est déjà dans sa tombe, et toi-même, Dieu me pardonne, n'as-tu pas assez traîné ? Jusqu'à quand comptes-tu rester en ce bas monde ?”

En plus, il faut que vous le sachiez, *pan* Cholem Aleïchem, ça me tente depuis un bon bout de temps, de voir le Mur des Lamentations, le tombeau de nos pères, celui de notre mère Rachel, de voir de mes yeux le Jourdain, le Sinaï, la mer des Roseaux, Pitom et Ramsès et les autres lieux saints... Et mes pensées me conduisent sur la Terre promise de Canaan, ce pays qui, dit-on, “ruisselle de lait et de miel”...

Mais Pedotsur ne me laisse pas rêver :

— Alors ? À quoi bon se perdre en réflexions ?
Zou...

— Vous n'avez, dis-je, que ce mot à la bouche, “zou”, comme dans l'Écriture : “que ce soit de la paille ou du grain, c'est pareil...” Pour moi, savez-vous, ce n'est pas si simple, parce que pour aller en Palestine, il faut de l'argent...

Il a ri de son petit rire aigrelet, il s'est approché de son bureau, il a ouvert un tiroir, il en a sorti un portefeuille et il m'a tendu, vous imaginez-vous, une somme rondelette. Je ne me suis pas fait prier, j'ai attrapé les billets (la voilà, la force de l'argent !) et je les ai fourrés dans ma poche, tout au fond. Je voulais lui citer un ou deux passages choisis convenant à la situation, mais il n'a pas voulu m'écouter.

— Cela vous suffira largement, dit-il, pour arriver là-bas, et une fois sur place, quand vous aurez besoin d'argent, écrivez-nous, et zou, on vous en expédiera. Je crois qu'il sera inutile de vous reparler de votre départ, vous êtes un homme honnête et consciencieux...

Pendant qu'il me dit ça, Pedotsur, en riant de son petit rire aigrelet qui me retourne le cœur, une pensée me traverse l'esprit : “Et si je lui lançais ce tas de papier à la figure, si je lui disais que Tévié ne se laisse pas acheter, et que ce n'est pas à lui qu'il faut parler d'honnêteté et de conscience ?”

Mais je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche qu'il avait déjà sonné, fait appeler Beïlka et qu'il lui disait :

— Tu sais quoi, ma chérie ? Ton père nous quitte, il vend tout son bien et zou, il s'en va pour la Palestine.

“J'ai fait un rêve, mais lequel, me dis-je. C'est bien vrai : je n'aurais jamais rêvé chose pareille, c'est inimaginable...” Je regarde Beïlka : vous croyez qu'elle aurait tiqué ? Elle est là toute droite, comme un bout de bois, pâle comme un spectre, les yeux posés tantôt sur moi, tantôt sur lui, et sans dire un mot. Moi, en la voyant, je ne dis rien non plus, nous nous taisons donc tous les deux, comme dit le psaume : “Ma langue a séché dans ma bouche”, nous sommes plus muets que des carpes ! La tête me tourne, le sang me bat aux tempes, comme si je manquais d'air. “D'où ça peut bien venir ? me dis-je. Ce sera ce cigare qu'il m'a donné.” Mais lui aussi, Pedotsur, il fume ! Il fume et il parle, il parle sans arrêt, même si ses petits yeux ont tendance à se fermer : l'heure de la sieste, sans doute.

— D'ici, dit-il, vous devez vous rendre à Odessa par le train, et d'Odessa vous prendrez le bateau pour Jaffa. C'est la meilleure époque pour les voyages en mer, parce qu'après il peut y avoir du vent, des tempêtes, et... et...

Il a la langue pâteuse d'un homme qui tombe de sommeil, pourtant il continue son babil :

— Et quand vous serez prêt à partir, faites-le-nous savoir, nous viendrons tous les deux vous dire au revoir à la gare, parce que Dieu sait quand nous nous reverrons, après.

Là, excusez-moi du détail, il a carrément bâillé et il a dit à Beïlka :

— Tu peux rester un peu ici, ma chérie, je vais faire un petit somme.

“Jamais, pensé-je, parole plus sensée n'est sortie de ta bouche ! C'est maintenant que je vais pouvoir dire tout ce que j'ai sur le cœur !” Je voulais lui

déballer, à Beïlka, je veux dire, tout ce que j'avais dû supporter pendant cette journée, mais elle s'est jetée à mon cou, et vous auriez vu les larmes qu'elle a versées ! Toutes les mêmes, mes filles, pas faciles à vivre, elles se raidissent, elles font les fières, mais quand ça les prend, elles pleurent comme des saules. Tenez, par exemple, ma fille Hodel, elle n'en a pas versé, des larmes, au dernier moment, avant son départ pour l'exil, pour rejoindre Pertchik, là-bas où il fait si froid ? Mais peut-on comparer ? Ce n'était rien à côté de celle-ci !

Je peux vous le dire la main sur le cœur : vous le savez bien, je n'ai rien d'un pleurnicheur. Je n'ai vraiment pleuré qu'une fois, quand j'ai vu ma Golda, paix à son âme, étendue de tout son long sur le plancher ; et puis une autre fois, quand Hodel est partie et que je me suis retrouvé sur le quai comme un imbécile, tout seul avec mon canasson ; et puis encore deux-trois petites fois, où j'ai écrasé un pleur, comme on dit... Mais autrement, je ne me souviens pas avoir eu la larme particulièrement facile. Mais quand Beïlka s'est mise à pleurer, j'en ai eu le cœur si serré que je n'ai plus été capable de me retenir et de lui faire des reproches. Moi, on n'a pas besoin de m'en dire long, ce n'est pas pour rien que je m'appelle Tévié. J'ai tout de suite compris ce que c'était que ces larmes. Elle ne faisait pas que pleurer, elle regrettait de ne pas avoir écouté son vieux père... Et au lieu de la sermonner comme il faut et de lui dire tout ce que je pensais de Pedotsur, je me suis mis à la consoler, à lui donner exemple sur exemple, à la mode de Tévié. Elle m'a écouté jusqu'au bout, et puis elle a dit :

— Non, père, ce n'est pas pour ça que je pleure. Je n'en veux à personne. Mais que tu sois obligé de partir pour moi, et que je n'y puisse rien, ça me tue !

— Ne dis pas ça ! Tu raisonnes comme un enfant ! Tu oublies que nous avons un Dieu et que ton père a

encore toute sa tête. Tu penses que c'est difficile, pour ton père, d'aller en Palestine et d'en revenir, comme dit l'Écriture : "Ils ont marché et ils se sont reposés", de faire l'aller-retour...

Tout en disant ça, je pense : "Tu mens, Tévié ! Si tu pars, c'est sans retour ! Plus de Tévié !"

Et elle, comme si elle avait deviné ma pensée, qui me dit :

— Non, père, tu crois consoler un petit enfant. On lui donne une poupée, un joujou, on lui raconte un conte bleu... Non, tant qu'à raconter des histoires, autant que ce soit moi qui le fasse, et pas toi. Mais ce conte-là, père, il est plus triste qu'intéressant.

Ainsi dit-elle, Beïlka, s'entend. Les filles de Tévié ne parlent jamais en vain. Et de me raconter une histoire digne des *Mille et Une Nuits*, comme quoi son Pedotsur était parti de rien, pour ainsi dire, avait atteint sa position par la seule force de sa cervelle, et n'avait qu'une idée : attirer chez lui des millionnaires comme Brodski, ce pour quoi il distribuait des milliers de roubles à droite et à gauche et faisait des dons conséquents. Mais l'argent n'est pas tout, il lui fallait encore prouver qu'il était de bonne famille, aussi Pedotsur se mettait-il en quatre pour démontrer qu'il n'était pas n'importe qui, mais un membre de la fameuse dynastie des Pedotsur, et que son père était un gros entrepreneur...

— Bien qu'il sache parfaitement, disait Beïlka, que je n'ignore pas, moi, qui était son père : un violoneux qui jouait aux noces. En plus, il raconte partout que le père de sa femme était millionnaire...

— De qui il parle, là ? fais-je. De moi ? Si le Seigneur me destinait à être un jour millionnaire, j'aime autant qu'on pense que je suis déjà passé par cet enfer.

— Si tu savais, père, dit Beïlka, comme je rougis quand il me présente à ses amis et commence à s'étendre sur la réputation de mon père, de mes

oncles et de toute la parenté ! Il raconte des histoires à dormir debout ! Et je ne peux rien faire d'autre que de l'écouter en silence, parce qu'il est assez chatouilleux sur la question...

— Tu appelles ça être chatouilleux, dis-je, mais dans notre pays, on dirait plutôt que c'est un misérable et un coquin !

— Non, père, dit-elle, tu ne le connais pas. Il n'est pas aussi mauvais que tu le penses. Mais il est très changeant. Il a bon cœur, il est généreux. Il suffit de tomber sur un moment de bonne humeur, prendre l'air piteux, et le voilà prêt à te donner son âme ! Pour moi, ce n'est même pas la peine d'en parler, il décrocherait la lune ! Tu penses que je n'ai aucun pouvoir sur lui ? Tiens, il n'y a pas si longtemps, j'ai obtenu de lui qu'il fasse revenir Hodel et son mari de leur lointaine province. Il m'a promis qu'il n'hésiterait pas à dépenser pour eux plusieurs milliers de roubles, à la seule condition qu'ils partent au Japon.

— Pourquoi, je lui demande, au Japon ? Pourquoi pas en Inde, ou, par exemple, en Paddân-Aram, chez la reine de Saba ?

— Parce qu'au Japon, répond-elle, il a ses affaires. Il a des affaires dans le monde entier. Ce qu'il dépense de télégrammes en un jour, cela nous suffirait à vivre six mois. Mais qu'est-ce que ça peut me faire, si je ne suis plus moi-même ?

— C'est donc comme dans l'Écriture : "Si je ne me défends pas moi-même, qui le fera ?" Je ne suis plus moi-même, tu n'es plus toi-même...

Je parle, j'essaie de m'en tirer du mieux que je peux avec des plaisanteries et des citations, mais j'ai le cœur fendu de voir mon enfant déchirée "dans l'honneur et l'abondance".

— Ta sœur Hodel, lui dis-je, n'aurait pas agi ainsi.

— Je t'ai déjà dit, répond-elle, que tu ne devais pas me comparer à Hodel. Hodel est une fille de son

époque, et Beïlka de la sienne... Et il y a aussi loin de l'époque de Hodel à celle de Beïlka que d'ici au Japon.

Vous comprenez ce qu'elle voulait dire par ces paroles bizarres ?

Mais je vois que vous êtes pressé. Encore deux petites minutes, et j'aurai fini mon histoire. Rassasié jusqu'à plus soif des chagrins et des tourments de mon heureuse fille, je suis parti fourbu, moulu. J'ai écrasé par terre mon cigare qui avait failli m'asphyxier, et je lui ai dit, au cigare, s'entend :

— Tu peux crever, que le diable t'emporte !

— À qui en avez-vous donc, reb Tévié ? fait soudain une voix derrière moi.

Je me retourne : c'est lui, Ephraïm le marieur, que la peste l'étouffe !

— Bienvenue ! dis-je. Que faites-vous là ?

— Et vous ?

— J'étais en visite chez mes enfants.

— Comment se portent-ils ?

— Et comment, dis-je, pourraient-ils se porter ?

Dieu fasse que nous n'allions pas plus mal, vous et moi.

— À ce que je vois, dit-il, vous êtes content de ma marchandise ?

— Ça, vous pouvez le dire ! Que le Seigneur vous le rende au centuple !

— Merci, dit-il, de vos bonnes paroles. Vous pourriez peut-être y ajouter un petit cadeau, en remerciement ?

— Vous n'avez donc pas touché, lui dis-je, ce qui vous était dû pour votre entremise ?

— Que Dieu lui en donne autant, à votre Pedotsur ! répond-il.

— Quoi ? Il ne vous a pas donné assez ?

— Ce qui compte, ce n'est pas la somme, c'est l'intention.

— Mais encore ?

— Mais encore... il ne m'en reste plus un sou.

— Et qu'est-ce que vous en avez fait ?

— J'ai marié ma fille, répond-il.

— Félicitations, dis-je, Dieu lui accorde bonheur et joie...

— Vous parlez d'une joie ! dit-il. Je suis tombé sur un de ces gendres, un vrai charlatan ! Il a battu ma fille, il l'a tourmentée de toutes les façons, et puis il a pris tout l'argent et il a filé en Amérique.

— Et pourquoi l'avez vous laissé filer si loin ?

— Qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Lui verser du sel sur la queue, dis-je...

— Vous avez, répond-il, le cœur bien gai, reb Télié...

— Dieu vous en donne autant, ou même rien que la moitié...

— Tiens donc ! dit-il, étonné. Moi qui croyais que vous étiez riche... Dans ce cas, prenez donc une pincée de tabac...

J'ai pris la pincée de tabac qu'il m'offrait et je me suis éloigné du marieur.

Je suis rentré chez moi, et j'ai entrepris de vendre tout mon bien, amassé depuis tant d'années. Bien sûr, c'est plus vite dit que fait. Le moindre débris, la moindre babiole m'a fait souffrir mille morts. Tantôt c'était quelque chose qui me rappelait Golda, Dieu ait son âme, tantôt les enfants... Mais rien ne m'a fait autant de peine que mon petit cheval. Je me sentais coupable envers lui... Pensez, combien d'années que nous trimions ensemble, que nous partagions chagrins et misères, et voilà qu'il fallait le vendre ! Je l'ai vendu au porteur d'eau, parce que les cochers, ce n'est bon qu'à vous faire tourner en bourrique. Je vais les voir pour leur vendre mon cheval, et eux :

— Seigneur, reb Télié, vous appelez ça un cheval ?

— Et qu'est-ce que c'est à votre avis, dis-je, un chandelier ?

— Non, qu'ils répondent, ce n'est pas un chandelier, mais c'est tout comme.

— Pourquoi ça ?

— Mais parce qu'il frise la quarantaine, votre cheval, il n'a pas l'ombre d'une dent, les lèvres grises, il tremble de la croupe comme vieille par temps d'orage...

Qu'est-ce que vous dites de ces manières de cocher ? Je suis prêt à mettre ma main au feu que mon petit cheval, le pauvre, a tout compris, comme dit l'Écriture : "Le bœuf connaît son maître", les bêtes, ça le sent bien, quand on veut les vendre... Et pour bien me le prouver, quand nous avons fait affaire, le porteur d'eau et moi, et que je lui ai dit au revoir, mon cheval a brusquement tourné vers moi sa gentille petite gueule et m'a regardé, d'un air ! Comme s'il voulait me dire : "Voilà comment tu me remercies de toutes mes peines, comment tu me récompenses de mes années de labeur !..." Je l'ai regardé une dernière fois, mon petit cheval, pendant que le porteur d'eau, en le tirant par la bride, s'efforçait de lui faire entendre raison, je suis resté tout seul et je me suis dit : "Seigneur, Roi du Ciel ! Quelle sagesse dans tes arrêts ! Tu as créé Tévié, tu as créé, disons, ce cheval, et tu leur as donné à peu près le même destin sur cette terre... La seule différence, c'est que l'homme a une langue et qu'il peut déballer tout ce qu'il a sur le cœur, alors que le cheval, hein... Créature sans parole, être muet !... Comme vous dites : "La voilà, la supériorité de l'homme sur la bête !"

Vous vous étonnez, *pan* Cholem Aleichem, que j'aie les larmes aux yeux, et vous pensez sans doute qu'il s'ennuie après son petit cheval, Tévié ? Mais pourquoi après mon cheval, quelle drôle d'idée ! Je m'ennuie de tout, je regrette tout ! Je vais regretter mon petit cheval, mon village, le staroste, le brigadier, les estivants de Boïberik, les millionnaires d'Egoupetz,

et même Ephraïm le marieur, que la peste l'étouffe ! Parce que, d'un autre côté, à y bien regarder, ce n'est qu'un pauvre bougre qui court après un peu d'argent.

Dieu veuille que j'arrive à bon port, je ne sais pas encore ce que je vais faire là-bas, mais avant toute chose, c'est clair comme le jour, j'irai sur la tombe de notre mère Rachel. J'y prierai pour mes enfants que je ne reverrai plus jamais, sans doute, je prierai pour Ephraïm le marieur, j'aurai une pensée pour vous, pour tous les Juifs. Je vous le promets, la main sur le cœur ! Et puis portez-vous bien, surtout, faites bon voyage et dites bonjour pour moi à tout le monde, chacun son tour.

Quitte ton pays !

Bien le bonjour à vous, de tout cœur, *pan* Cholem Aleichem ! La paix soit avec vous et avec vos enfants ! Il y a bien longtemps que j'ai envie de vous voir, j'ai fait mes "provisions", j'en ai à vous raconter ! J'ai demandé à tout le monde : "Où te caches-tu", comment ça se fait qu'on ne vous voit plus ? Et on m'a dit que vous couriez le monde, les pays lointains, comme il est dit au Livre d'Esther : "Les cent vingt-sept provinces..." Mais je crois voir que vous me considérez d'un drôle d'air... Vous devez vous demander : est-ce lui, ou non ? C'est lui, *pan* Cholem Aleichem, c'est bien lui ! Votre vieil ami Tévié en personne, Tévié le laitier, c'est toujours le même Tévié, seulement il n'est plus laitier, il n'est plus qu'un vieil homme comme tout le monde, bien qu'il ne soit pas si vieux, en fait, souvenez-vous de ce que dit l'Écriture : "Moi qui ai soixante et dix années", je suis encore loin de les avoir, moi ! J'ai grisonné ? Vous pouvez me croire, mon ami, ce n'est pas de joie... J'ai eu assez de chagrins moi-même, à quoi bon le nier, et puis tout notre peuple aussi en a eu son lot

de malheurs ! Triste époque ! Les temps sont durs pour nous autres ! Mais je sais ce que vous pensez. Vous pensez à autre chose : vous vous souvenez sans doute que nous nous sommes dit adieu, un jour, avant mon départ pour la Palestine, et vous vous dites sûrement que je suis, tel que vous me voyez, sur le chemin du retour, de Palestine, s'entend, et vous attendez que je vous donne des nouvelles de là-bas, du tombeau de notre mère Rachel, de la grotte et autres lieux saints. Je dois calmer votre ardeur. Si vous avez du temps et si vous voulez savoir les choses incroyables qui peuvent arriver en ce monde, écoutez-moi bien, et vous en conclurez vous-même que l'homme est une créature dénuée de jugement, que notre Dieu est grand et qu'Il mène le monde à sa guise.

À quel chapitre du Livre en est-on, maintenant ? "Et Il l'appela" ? Moi, j'en suis à "Quitte ton pays !" "Quitte ton pays !" m'ont-ils dit. Éloigne-toi, Tévié, "du lieu de ta naissance et de la maison de ton père", du village où tu es né et où tu as vécu toute ta vie, "pour le pays que je t'indiquerai", au diable vauvert ! Et ils ont choisi pour me lire ce passage le moment où Tévié se retrouvait vieux, sans défense et solitaire, comme le dit la prière : "Ne nous abandonne pas à l'heure de notre vieillesse"...

Mais je m'avance trop, j'ai failli oublier que je ne vous avais pas encore raconté le début, parce que je ne vous ai encore rien dit de la Palestine. Quoi de neuf là-bas, vous voulez le savoir, mon ami ? C'est un beau pays, rien à dire ! "Une terre qui ruisselle de lait et de miel", peut-on lire dans nos Saintes Écritures. Le seul ennui, c'est que la Palestine est en Palestine et que, comme vous voyez, je suis toujours ici... C'est à moi, sans doute, que fait allusion ce passage du Livre d'Esther : "S'il faut périr, je périrai", malchanceux je suis, malchanceux je mourrai. J'avais déjà un pied, si on peut dire, de l'autre côté, sur la

Terre Promise, je veux dire, et il ne me restait plus qu'à prendre mon billet, à monter en bateau, et allez ! Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Écoutez plutôt ! Juste à ce moment-là, le plus vieux de mes gendres, Motel Kamzol, le tailleur d'Anatovka, est allé se mettre en tête de mourir, Dieu fasse qu'on n'en dise pas de sitôt autant de vous ! Il s'était couché le soir gaillard et en parfaite santé, et il ne s'est pas relevé ! C'est-à-dire, bien sûr, qu'il n'avait jamais été bien fort, question santé. Comment aurait-il pu en être autrement : c'était un artisan qui passait ses journées, comme on dit "à exercer son part ou à dire ses prières au Seigneur", l'aiguille en main, il faufilait des pantalons, sauf votre respect. Et à force de coudre, il a attrapé la mort, il s'est mis à tousser, à tousser et à cracher, et il a fini par cracher tous ses poumons ! Rien ne pouvait plus lui faire de bien, ni le docteur, ni le guérisseur, ni le lait de chèvre, ni le chocolat au miel. C'était un brave garçon, même s'il était un peu simplet et qu'il n'avait pas d'instruction : il était honnête, sans malice, et il aimait ma fille comme son âme ! Et puis, comme il se sacrifiait pour ses enfants, et pour moi, il aurait été prêt à se jeter au feu !

Bref, comme dit la Bible, "c'est alors que Moïse mourut", Motel trépassa en me laissant un bien lourd fardeau. Ce n'était plus le moment de penser à la Palestine ! Parce que question Palestine, ce que j'avais chez moi, c'était quelque chose ! Comment aurais-je pu, jugez-en vous-même, abandonner ma fille veuve et les pauvres petits orphelins, sans un morceau de pain ? Bien que, d'un autre côté, comment pouvais-je l'aider ? Un sac troué, va donc le remplir ! Son mari, je ne pouvais pas le ressusciter des morts, je ne pouvais pas tirer leur père de l'autre monde pour le rendre aux enfants... Et moi-même, j'ai honte à l'avouer, je suis comme tout le monde : j'aimerais bien pouvoir souffler un peu sur mon vieil âge, me sentir

un être humain, et pas une bête. Je me suis assez démené ! J'ai assez vécu en ce bas monde, ça suffit ! Il est temps de penser à l'autre. D'autant plus que j'avais liquidé mon affaire ; comme vous le savez, il y a beau temps que je me suis débarrassé de mes vaches, je les ai toutes vendues sans exception, il ne me restait plus qu'une paire de jeunes bœufs qui auraient peut-être pu donner quelque chose, une fois correctement nourris, et voilà que tout d'un coup, sur mes vieux jours, je me retrouvais père d'orphelins, nourricier de ces petits enfants ! Et vous croyez que c'est tout ? Pas si vite ! Je n'ai pas encore dit le principal, parce qu'avec Tévié, un malheur ne vient jamais seul, il en cache toujours un autre ! Un jour, par exemple, il m'est arrivé malheur, une de mes vaches a crevé, eh bien, la deuxième l'a suivie aussitôt... C'est ainsi que le Seigneur a voulu le monde, et c'est ainsi qu'il doit aller, rien à faire !

En un mot, vous vous souvenez sûrement de l'histoire de ma plus jeune fille, Beïlka ? Vous vous rappelez la chance qu'elle a eue, l'épouvantail qu'elle est allée dénicher, cet étourneau de Pedotsur, ce fournisseur de guerre qui est revenu les poches pleines à Egoupetz et qui s'est amouraché de ma fille... Vous vous souvenez comme l'envie l'a pris d'épouser une jolie femme, comme il m'a dépêché Ephraïm le marieur — qu'il aille au diable ! — et puis comme il a fait feu des quatre fers, comme il s'est démené pour l'avoir, telle que sa mère l'avait faite, comme il l'a couverte de cadeaux, de perles et de diamants... On aurait pu croire que ça allait être le vrai bonheur, n'est-ce pas ? Seulement voilà, il est parti en fumée, ce fameux bonheur ! Et bien ! Avec fracas, on peut le dire, que le Seigneur nous protège ! Parce que, si Dieu veut faire tourner la roue dans l'autre sens, tout peut bien s'en aller au diable, cul par-dessus tête, vous savez, comme dans la prière : "De la poussière il relève le faible", mais on n'a pas

le temps de se retourner qu'Il "s'abaisse pour voir cieux et terre", autrement dit, hop, tout le monde dans le fossé !... Il aime bien ça, s'amuser avec les hommes, Dieu, pour ça oui ! Combien de fois Il a joué avec Tévîé, "tantôt l'élevant, tantôt l'abaissant", une fois en haut, une fois en bas. Eh bien, ç'a été la même chose pour mon entrepreneur, Pedotsur. Vous vous souvenez, bien sûr, de sa maison d'Egoupetz, avec son armée de serviteurs, ses miroirs, ses pendules, ses fanfreluches ? Fi ! Vous vous souvenez, je crois bien vous l'avoir raconté, comme je m'étais échiné, la dernière fois, à convaincre Beïlka, à la supplier de faire en sorte qu'il achète sa maison, à son nom à elle, surtout ! Mais bien sûr, ils ne m'ont pas écouté, comme d'habitude. Est-ce qu'il comprend quelque chose, le vieux père ! Il ne comprend rien à rien ! Eh bien, que pensez-vous qu'il arriva ? Une fin pareille, je la souhaite à mes ennemis ! Non seulement Pedotsur, après tout son luxe et son flafla, a fait faillite et a dû vendre tous ses miroirs, toutes ses pendules, les perles et les diamants de sa femme, mais pour couronner le tout, il s'est empêtré dans une sale histoire et a dû filer aux cinq cents diables, autrement dit en Amérique. C'est là-bas que s'en vont tous les cœurs brisés, et ils y sont allés aussi. Les premiers temps, ils en ont vu de toutes les couleurs, la petite somme qu'ils avaient pu garder, ils ont eu vite fait de la manger, et quand ils n'ont plus rien eu à se mettre sous la dent, les malheureux, ils ont dû se mettre à l'ouvrage. Ils ont trimé comme des galériens, comme nos ancêtres en Egypte, tous les deux, elle et lui ! Maintenant, à ce qu'elle m'écrit, cela va un peu mieux : ils tricotent des bas à la machine et ils "se font une vie", comme on dit en Amérique. Chez nous, ça s'appelle manger des briques à la sauce caillou. Encore heureux qu'ils ne sont que tous les deux, m'écrit-elle, ni petiot ni chevreau, Dieu merci !

Alors, je vous le demande, ne mérite-t-il pas que

le diable patafiole la tante de son oncle ? Je veux parler d'Ephraïm le marieur, bien sûr... Ah, il en a trouvé, un fameux fiancé à ma fille, il m'a mis la corde au cou, on peut le dire ! Quel mal y aurait-il eu, dites-le-moi, à ce qu'elle épouse un artisan, comme Zeitel, ou un instituteur, comme Hodel ? C'est vrai, elles non plus, elles n'ont pas eu trop de chance... L'une est restée veuve bien jeune, et l'autre est en exil je ne sais où, au diable vauvert... Mais c'est Dieu qui l'a voulu ! L'homme peut-il prévoir ce qui va se passer ? Vous savez ce que je peux vous dire ? Ma Golda a eu bien raison, Dieu ait son âme : elle s'y est prise à temps, elle a dit adieu à ce monde imbécile et elle s'en est allée rejoindre ses ancêtres. Parce que, hein, au lieu de souffrir mille morts à cause de ses enfants, ne vaut-il pas bien mieux être couché tranquillement dans sa tombe ? Mais, comme il est dit quelque part : "L'homme n'est pas maître de sa vie", ce n'est pas à toi de prendre en mains ton destin, et si tu essaies, tu te fais taper sur les doigts !

Mais nous nous égarons, revenons-en à notre affaire. Laissons là le coq, comme on dit dans vos livres, pour en venir à l'âne. Où en étions nous ? À "Quitte ton pays". Mais avant d'en venir à ce chapitre, je voudrais vous demander si ça ne vous fait rien qu'on s'arrête un instant à un autre chapitre. C'est un passage qu'on lit, c'est vrai, avant et non après le premier, mais dans mon cas, les choses se sont passées dans l'autre sens. C'est une histoire assez curieuse, vous pouvez l'écouter, elle vous sera même peut-être utile.

Ça remonte à loin, juste après la guerre, quand la gonstidution battait son plein et que toutes sortes de "bénédictions" s'abattaient sur la tête des Juifs, d'abord dans les grandes villes, puis jusque dans les villages... Pourtant, je n'avais pas été touché, et je n'aurais pas pu l'être ! Pourquoi ? C'est bien simple ! À force de vivre au milieu des paysans, on finit par

se lier avec tous les voisins. “Notre cher ami, notre petit père Tevl” était respecté de tous, c’était le grand homme du village. Avait-on besoin d’un conseil : “On fera comme le dira Tevl”, d’un médicament contre la fièvre : “Allons trouver Tevl”, d’un prêt de quelques roubles : encore Tevl... Pouvais-je bien craindre les pogroms ? Bêtises ! Ça ne me venait même pas à l’esprit. Combien de fois les paysans ne me l’avaient-ils pas dit eux-mêmes : je n’avais rien à craindre, ils me défendraient ! Et en effet... Mais écoutez plutôt.

Je rentre un jour chez moi de Boïberik. J’étais encore en pleine forme, à ce moment-là, j’avais mon petit commerce de fromage, de beurre et autres mangeailles. Je dételle donc mon petit cheval, je lui verse un peu d’avoine et de foin, et je n’ai même pas le temps de me laver les mains avant de dîner que je vois ma cour noire de paysans, toute une bande, nos citoyens les plus estimés, depuis le staroste Ivan Poperilo jusqu’au berger Trophim. Et ils ont tous un drôle d’air, on aurait juré que c’était jour de fête pour eux... D’abord, j’ai eu un pincement au cœur : qu’est-ce que c’est que cette fête, là, de but en blanc ? Est-ce qu’ils ne viendraient pas pour... Mais je me suis tout de suite repris : “Fi, Tévié ! Tu devrais avoir honte ! Depuis le temps que tu habites ce village, seul Juif au milieu de tous ces paysans, tu as toujours vécu avec eux en bonne amitié, personne ne t’a jamais rien fait de mal !”

Je sors donc à leur rencontre et je les salue bien bas :

— Bonjour, leur dis-je, chers hôtes ! Que me vaut l’honneur ? Qu’est-ce que vous me dites de beau ? Quoi de neuf ?

À ce moment-là, le staroste s’avance, autrement dit Ivan Poperilo, et il me sort tout net, sans autre forme de procès :

— Nous sommes venus, Tevl... pour te battre !

Qu'est-ce que vous dites de ça ? C'est ce qui s'appelle procéder par fines allusions... Ce que j'ai pu ressentir, vous l'imaginez sans peine. Mais aller leur montrer, jamais de la vie ! Au contraire... Tévié n'est pas un gamin...

— Je vous félicite ! leur ai-je répondu comme si de rien n'était. Mais vous vous y prenez bien tard, mes enfants. Ailleurs, c'est déjà un peu dépassé, ces histoires-là !

Alors Ivan Poperilo, le staroste, me rétorque le plus sérieusement du monde :

— Tu comprends, Tevl, nous nous demandions tout le temps, c'est-y qu'il faut aller te battre, ou non ? Partout ailleurs, tout le monde vous tombe dessus, comment est-ce qu'on pourrait te laisser tranquille, toi ? Et alors on a décidé, tout le village, qu'il fallait te battre... Mais l'ennui, tu comprends, c'est qu'on ne sait pas encore ce qu'on doit te faire, Tevl, est-ce qu'on doit seulement te casser tes vitres, crever tes édredons et tes oreillers, ou bien faut-il qu'on mette le feu à ta chaumière, à ta grange et tout le bazar.

Là, je me suis vraiment senti mal. J'ai regardé mes hôtes, ils étaient appuyés sur leurs longs gourdins, et ils se chuchotaient des choses. Pas d'erreur, ils n'avaient pas l'air de plaisanter. "C'est donc, me suis-je dit, comme dans les psaumes : "La coupe est pleine", c'est ton tour, Tévié ! Parce que si, Dieu m'en garde... Sait-on jamais ? Avec eux, on peut s'attendre à tout !... Non, mon vieux, il ne faut pas rigoler avec la mort. Il faut trouver quelque chose à leur dire."

Mais à quoi bon en faire tout un plat, mon ami, il était sans doute écrit qu'un miracle aurait lieu... Le Seigneur m'a inspiré, et je n'ai pas perdu courage ! J'ai rassemblé tout mon sang-froid et j'ai dit aux paysans :

— Écoutez-moi, chers hôtes. Puisque vous l'avez tous décidé, il n'y a rien à dire. Vous êtes mieux

placés pour savoir si Tévié a mérité que vous mettiez à sac tout ce qu'il possède... La seule chose que je voudrais vous demander, c'est si vous savez qu'il existe quelqu'un qui est plus haut que tout votre village. Savez-vous qu'il y a un Dieu ? Je ne vais pas chercher si c'est le nôtre ou le vôtre, je parle de ce Dieu, de notre Dieu à tous, qui de là-haut regarde tout ce qui se fait de mal ici, en bas... Il est bien possible qu'Il ait décidé que vous deviez me punir, comme ça, pour rien, vous, mes meilleurs amis, mais peut-être, dis-je, peut-être, au contraire, ne veut-Il sous aucun prétexte qu'on fasse du mal à Tévié... Qui pourrait dire ce qu'Il veut, Dieu ? Voyons, il y a peut-être quelqu'un parmi vous pour m'aider à y comprendre quelque chose ?

En un mot, ils ont dû se rendre compte qu'il n'allait pas être facile d'avoir le dessus dans une discussion avec Tévié. Alors le staroste, Ivan Poperilo, a dit :

— Tu comprends, voilà ce qui se passe. Pour te dire le vrai, Tevl, nous n'avons rien contre toi. Tu as beau être juif, tu n'es pas le mauvais bougre. Mais ça n'empêche rien, on est quand même obligé de te battre. On a tous décidé comme ça, rien à faire, va falloir y passer. On va te secouer un petit brin. Faut bien, sinon, on sait jamais... Si quelqu'un passe par ici, autant qu'il voie qu'on t'a battu, autrement ils pourraient bien nous filer une amende...

Comme je vous le dis ! Que le Seigneur me protège toujours autant !

Mais bon, je vous le demande, *pan Cholem Aleichem*, vous en avez vu d'autres : est-ce que Tévié n'a pas raison de dire que notre Dieu est grand ?

Voilà, nous en avons terminé avec ma première histoire. Maintenant, revenons-en à ce chapitre de la Bible "Quitte ton pays". C'est un passage qu'on vient de me jouer dans les règles, vous pouvez me croire. Et cette fois, rien n'y a fait, ni discours ni

sermons ! Voilà ce qui s'est passé. C'est quelque chose qu'il faut raconter avec tous les détails, comme vous aimez.

“En ce temps-là” on ne parlait que de Beilis, c'était justement l'époque où Mendel Beilis *, notre innocente victime, était torturé pour racheter les péchés des autres, et où tout le monde était en émoi. Un jour, j'étais assis sur le talus devant la maison, plongé dans mes pensées. C'était l'été. Le soleil tapait dur, ma tête était prête à éclater. Comment cela se pouvait-il ? Était-ce possible ? À notre époque ? Le monde avait l'air si sage ! Il y avait tant de grands hommes ! Et où était donc notre Dieu ? Le vieux Dieu des Juifs ? Pourquoi se taisait-Il ? Comment pouvait-Il permettre des choses pareilles ? Qu'est-ce que ça signifiait, et, encore une fois, comment était-ce possible ? Et à force de penser ainsi à Dieu, on en vient à se laisser absorber par les grandes questions, à se demander ce que c'est que la vie, et ce que c'est que l'au-delà. Et puis, pourquoi il ne viendrait pas maintenant, le Messie ?

“Eh, je me disais, il serait vraiment malin, s'Il avait l'idée de descendre sur terre maintenant, sur son cheval blanc ! C'est ça qui serait bien ! Je crois que nous n'avons jamais eu autant besoin de Lui ! Je ne sais pas ce qu'en disent les riches, par exemple les Brodski d'Egoupetz et les Rothschild de Paris. Il ne leur serait peut-être d'aucune utilité, le Messie, ils ne veulent même pas y penser. Mais nous, les pauvres, de Kasrilovka, Mazepovka, Zlodeïevka, et même d'Egoupetz et Odesssa, on peut dire que nous l'attendons, oui, nous mourons d'impatience ! Nous en avons les yeux hors de la tête ! Tout notre espoir,

* L'affaire Mendel Beilis, faussement accusé du meurtre rituel d'un petit garçon russe, défraya la chronique judiciaire de 1911 à 1913. Il dut sa réhabilitation à la campagne organisée en sa faveur par l'opinion progressiste. (N. d. T.)

maintenant, c'est que Dieu fasse un miracle et nous envoie le Messie !”

Et alors, tout à ces pensées, je vois soudain un cheval blanc, avec un cavalier, juste devant la grille de ma maison ! Ho-o-o ! Il s'arrête, il descend, il attache son cheval et il avance vers moi :

— Bonjour, Tevl !

— Bonjour, bonjour, Votre Excellence ! dis-je cordialement, tout en pensant: “Quant on parle du loup... On attend le Messie, et c'est le brigadier qui s'amène !”

Je me lève, je vais à sa rencontre :

— Je vous en prie, cher hôte ! Quoi de neuf en ce monde, qu'est-ce que vous me dites de beau ?

Mon cœur est sur le point de se décrocher, tant j'ai hâte de savoir ce qu'il en est. Mais lui, le brigadier, il n'est pas pressé. Il allume une cigarette le plus tranquillement du monde, il en tire une bouffée, il crache par terre et me demande :

— Combien de temps il te faudra, Tevl, pour vendre ta maison et tout ton bazar ?

Je le regarde, ahuri :

— Et pourquoi est-ce que je devrais vendre ma maison ? dis-je. Elle gêne quelqu'un, ou quoi ?

— Pour gêner, il répond, elle ne gêne personne. Mais je dois t'expulser du village.

— Rien que ça ? dis-je. Et en quel honneur ? Qu'est-ce qui me vaut ce traitement de faveur ?

— Ce n'est pas moi qui t'expulse, répond-il, c'est le gouverneur.

— Le gouverneur ? Et qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Eh, c'est que tu n'es pas le seul, répond-il, et il n'y a pas que ceux d'ici que ça touche, mais de tous les villages du coin : Zlodeïevka, Grabilovka, Kostolomovka et même Anatovka qui a toujours été considérée comme un *stettel*, comme vous dites... Maintenant, on l'a déclaré village, et on vous en expulse tous, tous les vôtres...

— Le boucher Leizer-Wolf aussi ? Et Naftolé-Herz ? Et le boucher rituel ? Et le rabbin ?

— Tous, puisque je te le dis ! fait-il en faisant le geste de passer un couteau sous une gorge imaginaire...

Ça m'a un peu consolé : on a beau dire, un malheur partagé, c'est plus facile à supporter. Mais la colère me prend tout de même, me brûle, et je lui dis, au brigadier, s'entend :

— Dis-moi un peu, Excellence, tu sais que je vis ici depuis plus longtemps que toi ? Tu sais que mon défunt père a toujours vécu ici, et mon grand-père, et ma grand-mère, paix à leurs cendres ?

Je me suis donné la peine de lui citer toute la parenté, chacun par son nom, en lui précisant où ils étaient nés et où ils étaient morts... Il m'a écouté jusqu'au bout, et quand j'ai eu fini, il m'a dit :

— Vrai, Tevl, tu es un drôle de corps, et tu as la langue plutôt bien pendue ! Qu'est-ce que je peux en faire, de tous tes grand-pères et de toutes tes grand-mères ? Qu'ils reposent en paix ! Toi, Tevl, rassemble tout ton barda, et en avant marche pour Berditchev !

Ça, c'était le comble : non seulement il m'apportait cette bonne nouvelle, mais il se permettait encore d'ironiser : " En avant marche pour Berditchev ! " Attendez un peu que je lui dise ce que j'ai sur le cœur !

— Votre Excellence, dis-je. Depuis combien de temps tu fais le brigadier ici ? Tu as déjà entendu quelqu'un se plaindre de moi, te dire que Tevl l'avait volé, trompé, ou même lui avait seulement emprunté quelque chose ? Demande un peu aux moujiks si je n'ai pas toujours vécu en bonne entente avec eux. Et combien de fois ne suis-je pas allé te trouver pour les défendre, les paysans, quand tu leur cherchais noise ?

Ça, faut croire que ça ne lui a pas plu ! Il s'est levé, a écrasé sa cigarette entre ses doigts, l'a jetée à terre et m'a dit :

— J'ai autre chose à faire que de tailler une bavette avec toi, de me perdre en discussions oiseuses. J'ai reçu un ordre, le reste ne me concerne pas. Tiens, signe ! On te laisse trois jours, le temps de vendre tout et de te préparer au voyage.

Voyant que ça tournait mal, j'ai dit :

— Vous me donnez trois jours ? Dieu vous accorde, comme récompense, de vivre trois ans dans l'honneur et l'abondance. Le Seigneur vous rende au centuple le bonheur que vous m'avez apporté avec cette nouvelle...

En un mot, je lui ai dit son fait numéro un, comme Tévié sait le faire ! Pourquoi est-ce que je me serais gêné, après tout ? “ Qu'ai-je à perdre ? ” me suis-je dit. Bien sûr, si j'avais été plus jeune, disons d'une vingtaine d'années, si ma Golda avait encore été de ce monde, si j'avais été le Tévié d'autrefois, je ne me serais pas laissé faire comme ça ! Je me serais battu jusqu'au bout ! Mais maintenant, à quoi bon ? “ Que sommes-nous, et qu'est-ce que notre vie ? ”, qui suis-je, que suis-je ? Un cadavre, un pot cassé, un vieux tesson de bouteille ! “ Eh, ai-je pensé, Roi du Ciel ! Tu lui en veux donc, à Tévié ? Pourquoi ne pas t'en prendre, ne serait-ce qu'une fois, histoire de rire un peu, à Brodski, disons, ou à Rothschild ? Pourquoi est-ce qu'on ne leur rejoue jamais “ Quitte ton pays ”, à eux ? Ce serait pourtant plus logique ! D'abord, ils comprendraient enfin ce que c'est que d'être juif, et, deuxièmement, ils sauraient que notre Dieu est tout-puissant... ”

Mais tout ça, c'est des paroles en l'air. Discuter avec Dieu, c'est inutile, et d'abord personne ne nous demande notre avis. S'Il dit : “ Le ciel est à moi, et la terre est à moi ”, c'est qu'Il est le maître, et qu'il faut Lui obéir. Il en est comme Dieu le décide !

Je suis entré dans la maison, et j'ai dit à ma fille veuve :

— Zeitel, nous allons nous installer en ville.

La campagne, nous en avons tâté, ça suffit. Changer d'air, ça peut faire tourner la chance ! Mets-toi, lui dis-je, à la besogne, commence à faire tes préparatifs pour le voyage : rassemble la literie, le samovar et autre batterie de cuisine, et je m'en vais vendre la maison. Ils ont reçu un papier comme quoi nous devons quitter les lieux dans les trois jours, et qu'on n'entende plus jamais parler de nous !

À cette nouvelle, Zeitel a fondu en larmes, et ses petiots, voyant pleurer leur mère, se sont mis aussi à sangloter sans savoir pourquoi, ce qui fait qu'on aurait pu se croire à un enterrement, vu que ce n'étaient que pleurs et grincements de dents. Moi, bien sûr, je me suis mis en colère, et j'ai déversé sur ma fille, la pauvre, tout ce que j'avais sur le cœur : "Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Qu'est-ce que vous avez à braire comme ça, pour rien, comme un vieux chantre le jour de Yom Kippour ? Je suis le seul, à votre avis ? L'unique ? Comme si ça manquait, les Juifs qui se font expulser, à cette heure ? Si tu entendais ce que raconte le brigadier ! Même ton Anatovka, qui a toujours été un stettel, et que voilà, grâce à Dieu, promu au rang de village en l'honneur des Juifs locaux, afin qu'on puisse les en chasser... Et s'il en est ainsi, est-ce que je vaudrais moins que les autres ?"

Je lui ai déballé tout ça, à ma fille, mais ce n'est qu'une femme...

— Où, dit-elle, allons-nous partir, comme ça ? Où trouverons-nous refuge ?

— Sotte que tu es ! ai-je répondu. Quand Dieu est apparu à notre père Abraham et lui a dit : "Quitte ton pays", Abraham ne lui a pas demandé : "Pour aller où ?" Dieu lui a bien dit : "Pour le pays que je t'indiquerai..." Ce qui veut dire au diable va-vert... Nous irons où nous mèneront nos pas, nous suivrons les autres. Ce que les autres supporteront, je le souffrirai aussi. En quoi es-tu meilleure que ta

sœur, Beïlka la millionnaire ? Elle, vois-tu, elle a bien voulu aller en Amérique, traîner avec son Pedotsur, “se faire une vie”, ce n’était pas assez bon pour toi, peut-être ? Grâce à Dieu, nous avons encore de quoi faire le voyage. Il nous reste un peu d’argent de la vente des bêtes, nous allons nous faire quelques sous avec la maison. Un sou par-ci, un sou par-là, et la bourse est bientôt pleine ! C’est déjà ça ! Et puis même si on n’avait rien, ça ne serait toujours pas grave, on serait tout de même moins à plaindre que Mendel Beilis !

En un mot, j’ai fini par la convaincre tant bien que mal de ne pas trop se buter. Je lui ai expliqué que si le brigadier était venu avec un papier, si l’on avait ordre de partir, on ne pouvait tout de même pas leur faire l’affront de rester ! Et je me suis rendu au village, rapport à la vente de ma maison. J’arrive chez Ivan Poperilo, le staroste. Il a du bien au soleil, et ma chaumière, il y a un bout de temps qu’il la lorgne. Je n’ai pas pris la peine de lui mettre les points sur les i, je l’ai attaqué bille en tête :

— Sachez, mon cher Ivan, que je vous quitte...

— Comment ça ? fait-il.

— Je vais en ville, dis-je, je déménage. Je veux vivre parmi les miens. Je ne suis plus jeune, si j’allais venir à mourir, Dieu m’en préserve...

— Et alors, répond-il, tu ne peux pas mourir ici ? Qui t’en empêche ?

— Merci bien, dis-je, mais je préfère te laisser ça à toi, de mourir ici. Moi, je préfère aller rejoindre les miens... Achète ma maison, Ivan, et le bout de jardin. Je ne voudrais pas la vendre à un autre, mais à toi, je veux bien.

— Et combien en veux-tu ?

— Combien m’en donnerais-tu ?

Bref, on s’est mis à se battre à coups de “Combien en veux-tu ?” — “Combien en demandes-tu ?”, à marchander, à toper, dix de plus, dix de moins, jusqu’à

ce qu'on se mette d'accord sur le prix. Je lui ai pris une grosse somme d'avance, pour qu'il n'aille pas reprendre sa parole, et c'est comme ça que j'ai vendu tous mes biens en un jour, pour une misère, bien entendu, j'ai tout échangé contre l'argent, et je suis allé louer un chariot pour transporter mon barda.

Mais écoutez plutôt ce qui peut arriver à Tévii ! Écoutez-moi bien, seulement, je ne serai pas long, je vais tout vous dire en deux mots.

Je rentre chez moi avant notre départ, et je trouve la maison déjà vide : quelle désolation ! Les murs tout nus, on dirait qu'ils pleurent. Et par terre, des baluchons, encore des baluchons. Le chat était assis sur le poêle comme un pauvre orphelin, tout triste, le malheureux, que j'en ai eu le cœur serré et les larmes aux yeux... Si je n'avais pas eu honte devant ma fille, j'aurais pleuré tout mon soûl... On aura beau dire, c'est tout de même ma patrie ! J'y ai grandi, j'y ai traîné toute ma vie, et tout d'un coup, comme ça, il faut partir... Vous pouvez dire ce que vous voulez, ça fait mal au cœur ! Mais Tévii n'est pas une mauviette, j'ai su me contenir et crier à ma fille d'un ton joyeux :

— Viens un peu ici, Zeitel, qu'est-ce que tu fabriques donc ?

Elle sort, Zeitel, je veux dire, de la pièce voisine, les yeux rouges, le nez gonflé. “Tiens, je me dis, ma fille a encore pleuré ici comme un veau à l'abattoir.” Avec les femmes, je peux vous le dire, c'est une malédiction : la moindre vétille, et les voilà qui pleurent. Elles ont la larme facile...

— Sotte que tu es ! lui dis-je. Pourquoi pleures-tu encore ? Juges-en toi-même : quelle différence entre nous et Mendel Beilis !

Mais elle ne veut même pas m'écouter.

— Père, me dit-elle, tu ne sais pas pourquoi je pleure...

— Mais si, fais-je, je le sais parfaitement ! Pour-

quoi ne le saurais-je pas ? Tu pleures parce que ça te fait peine de quitter la maison... Tu es née ici, tu y as grandi, alors bien sûr, c'est difficile ! Crois-moi, si je n'étais pas Tévié, si j'étais quelqu'un d'autre, je les embrasserais, ces murs nus et ces étagères vides... Moi aussi, je baiserais cette terre... Parce que, comme toi, je regrette le moindre de ces petits riens. Petite sottise ! Tiens, même le chat, assis sur le poêle comme un orphelin. Une créature sans raison, une bête, eh bien, lui aussi, il me fait peine, à rester comme ça sans son maître...

— Oui, dit Zeitel, mais il y a encore quelqu'un qui pourrait bien te faire peine...

— Qui donc ?

— Qui donc ? Nous allons partir en laissant ici quelqu'un qui est aussi seul qu'une pierre...

Je ne comprends pas de qui elle parle, et je lui dis :

— Qu'est-ce que tu racontes ? De qui parles-tu ? Quelqu'un ? Une pierre ?

— Père, répond-elle, ce ne sont pas des paroles en l'air, je sais de quoi je parle. Je parle de notre Hava...

Ce qu'elle m'a dit là, je vous le jure, ça m'a fait autant d'effet que si on m'avait ébouillanté ou assommé d'un coup de gourdin !

Je lui suis tombé dessus à bras raccourcis, et je lui ai dit son fait :

— Qu'est-ce qui te prend de parler de Hava ? Combien de fois n'ai-je pas répété que je ne voulais plus entendre son nom ?

Vous croyez que ça lui a fait quelque chose ? Pas du tout. Les filles de Tévié, elles ont du caractère.

— Père, m'a-t-elle dit, ne te fâche pas. Rappelle-toi plutôt ce que tu nous as toujours répété : dans l'Écriture, il est dit que l'homme devait avoir pitié de son prochain, comme un père de son enfant...

Qu'est-ce que vous dites de ça ? Moi, bien sûr, ça m'a fait voir rouge, et je lui en ai dit pour son grade :

— Tu me parles de pitié ? Et qu'avait-elle fait de sa pitié, elle, quand je me traînais aux pieds du pope comme un chien, que je le suppliais, le maudit, alors qu'elle était peut-être dans la pièce d'à côté et qu'elle entendait tout ? Qu'en avait-elle fait, de sa pitié, quand sa défunte mère, paix à ses cendres, était couchée ici, par terre, couverte de noir ? Où était-elle, alors ? Et toutes les nuits que j'ai passées sans dormir ? Et la douleur qui me serre encore le cœur, quand je repense à ce qu'elle nous a fait, à ce qu'elle nous a préféré ? Qu'en avait-elle fait, alors, de sa pitié pour moi ?

J'avais si mal que je ne pouvais plus rien dire... Vous croyez peut-être que la fille de Tévié allait baisser les bras ?

— Tu dis toi-même, a-t-elle répondu, que celui qui se repent, même Dieu lui pardonne...

— Qui se repent ? fais-je. Trop tard ! La branche qui s'est détachée de l'arbre doit sécher ! La feuille tombée doit pourrir. Et plus un mot là-dessus ! Assez !

Voyant que ses paroles n'avaient aucun effet sur moi, que Tévié ne se laissait pas convaincre aussi facilement, elle s'est jetée à mes pieds, s'est mise à me baiser les mains et à me dire :

— Père ! Je préfère mourir ici, si tu la repousses encore, comme autrefois, dans la forêt, quand elle t'a tendu les bras, et que tu as fait tourner bride à ton cheval !

— Mais qu'est-ce que tu me veux donc ? ai-je dit. C'est une vraie malédiction !

Mais elle ne renonce pas, elle me tient les mains et continue :

— Que je meure sur place, si tu refuses de lui pardonner ! C'est ta fille, aussi bien que moi !

— Que veux-tu de moi ? dis-je. Elle n'est plus ma fille ! Elle est morte depuis longtemps !

— Non, dit Zeitel, elle n'est pas morte, elle est de nouveau ta fille, comme avant, parce que dès qu'elle

a appris qu'on nous expulsait, elle s'est dit qu'on devait nous expulser tous, c'est-à-dire elle aussi. Où nous sommes — c'est ce que m'a dit Hava —, elle sera aussi. Notre exil sera son exil... Tiens, voilà son baluchon, là...

Elle a dit tout cela très vite, d'un souffle, sans me laisser placer un mot, et elle me montre un paquet noué dans un foulard rouge... À ce moment-là, elle ouvre la porte de la chambre, et s'écrie : "Hava !" Comme je vous le dis ! Qu'ajouter de plus, mon ami ? Tout à fait comme dans vos livres : Hava apparaît sur le seuil, grande, forte, belle, comme avant, elle n'a pas changé du tout, seul son visage a l'air un peu soucieux, et elle a les yeux de quelqu'un qui vient de pleurer. Mais elle tient la tête droite, avec orgueil. Elle s'arrête un instant, elle me regarde, et je la regarde. Et puis elle me tend les bras, elle ne peut dire qu'un mot, un seul mot, et je l'entends à peine :
— Père !...

Pardonnez-moi! Dès que j'y repense, j'en ai les larmes aux yeux. N'allez pas croire, à Dieu ne plaise, que Tévié s'est laissé aller, a pleuré comme un veau, sûrement pas! C'est-à-dire, bien sûr, que ce que j'ai pu ressentir à ce moment-là, je n'ai pas besoin de vous le dire... Vous êtes père, vous aussi, et vous savez aussi bien que moi ce que c'est que la pitié pour son enfant... Un enfant, aussi coupable qu'il soit, s'il vient se pendre à votre cou en disant : "Père !", est-ce que vous pouvez vraiment le repousser ? Essayez, pour voir ! Mais d'un autre côté, j'avais la tête qui me tournait, je me rappelais tout ce qu'elle m'avait fait... Fédka Galagan... Le pope... Mes larmes... La mort de Golda... Non ! Dites-le-moi vous-même, est-ce qu'on peut oublier des choses pareilles? Comment les oublier ? Mais, encore une fois, c'est mon enfant... "Tel un père qui a pitié de ses enfants."

L'homme peut-il être cruel à ce point, si le Seigneur lui-même dit qu'Il est Dieu de miséricorde ! D'autant plus qu'elle se repent, qu'elle veut revenir à son père et à son Dieu ? Qu'en dites-vous, *pan* Cholem Aleichem ? Vous êtes quelqu'un qui écrit des livres, un homme de bon conseil, dites-moi vous-même ce que Tévié aurait dû faire ? La prendre dans ses bras, l'embrasser et lui dire, comme dans la prière : "tu es pardonnée, viens sur mon cœur, mon enfant ?" Ou bien détourner le museau, comme je l'avais déjà fait, et lui dire : "Va donc te faire pendre ailleurs" ? Non, sérieusement, supposez que vous ayez été à ma place... Dites-moi franchement, en ami : qu'est-ce que vous auriez fait ? Et si vous ne pouvez pas me répondre maintenant, je peux vous laisser le temps de la réflexion... En attendant, je dois y aller, mes petits-enfants s'ennuient sans leur grand-père. Je dois vous dire que les petits-enfants, on y est encore mille fois plus attaché qu'à ses enfants. "Tes enfants, et les enfants de tes enfants !" Ce n'est pas rien !

Portez-vous bien et ne m'en veuillez pas trop de vous avoir rebattu les oreilles de mes histoires. Au moins, vous aurez de quoi écrire. Et, si Dieu veut, nous nous reverrons ! Au revoir ! Tous mes vœux !

VILLE DES PETITES GENS

Cette ville où je t'introduis, ami lecteur, se trouve au beau milieu de notre « zone de résidence » bénie. Des Juifs sans nombre y sont enfournés, plus serrés que des harengs en caque, et on leur a ordonné : croissez et multipliez. Le nom de cette ville glorieuse est Kasrilovka.

D'où vient-il, ce nom ? Eh bien, voici.

Dans la vie courante, tout le monde le sait, on désigne les pauvres de mille façons différentes : mal-lotis, traîne-misère, indigents tout court ou bien ah, les pauvres indigents, gueux, quémandeurs, vagabonds, mendiants, les derniers des malheureux, etc., etc. Chacun de ces termes se prononce avec une intonation particulière, sur un ton spécifique. Mais il existe un nom de plus, qui a la même signification : kasriel ou kasrilik. On le prononce sur un ton tout à fait distinct, par exemple : “Suis-je tout de même kasrilik, que le Seigneur me préserve du mauvais œil !...” Un kasrilik n'est pas simplement un pauvre, un malchanceux, mais, voyez-vous, un pauvre d'un genre particulier qui n'estime pas que la pauvreté diminue, à Dieu ne plaise, sa dignité. Par contre, c'est plutôt un objet de fierté pour lui ! La pauvreté, suivant le dicton, saute, chante et danse...

Tapie dans un coin perdu au fin fond de la province, isolée du monde entier, cette ville orpheline

semble envoûtée, plongée en elle-même comme si elle n'avait rien à voir avec ce tohu-bohu, cette agitation, ce remue-ménage, cet affolement, ce bouillonnement de passions, ces efforts pour s'écraser mutuellement, et toutes les autres choses "charmantés" que les hommes ont créées et qu'ils qualifient de "culture", de "civilisation", de „progrès", ou d'autres jolis mots devant lesquels les gens bien lèvent pieusement leur chapeau. Les petites gens !... Je ne parle même pas d'automobiles ou d'avions, mais très longtemps ils ont ignoré jusqu'à l'existence du chemin de fer, ne voulant pas entendre, ne voulant pas croire qu'il y avait une telle chose dans le monde. "Ce n'est pas la peine, disaient-ils, de nous en parler, ce sont de pures inventions, des balivernes, des fables, autant affirmer que les ours volent dans le ciel..." Et autres propos sarcastiques à l'avenant. Tout ça, jusqu'à ce qu'un habitant de Kasrilovka eût besoin d'aller à Moscou... Il fit ce voyage et, à son retour, jura ses grands dieux qu'il avait lui-même passé trois quarts d'heure dans un train pour se rendre à Moscou... On le couvrit de boue, cela va de soi : quiconque se respecte ne peut appuyer d'un serment un mensonge aussi indigeste ! Il s'avéra pourtant qu'on l'avait mal compris : il avait effectivement passé trois quarts d'heure dans un train, mais le reste du chemin, il l'avait fait à pied. Quoi qu'il en soit, cette histoire de train, c'était un fait contre lequel il n'y avait rien à redire : du moment qu'un homme respectable jurait que c'était vrai, il n'avait probablement pas forgé son récit de toutes pièces. D'autant qu'il leur avait décrit le train en détail et montré sur le papier comment les roues tournent, qu'il avait raconté comment la cheminée siffle, le wagon file et les Juifs vont à Moscou... Les petites gens l'écoutaient, ils hochaient affirmativement la tête pour la forme, mais dans leur for intérieur ils riaient de tout cœur et se disaient : "Comment ça : les roues tournent, la cheminée

siffle, le wagon file, les Juifs vont à Moscou — et puis ils reviennent chez eux...”

C'est ainsi qu'ils sont, voyez-vous, les petites gens : ce ne sont pas de sombres hypocondriaques ou des commerçants absorbés par leurs affaires. Au contraire, ils sont tenus dans le monde entier pour de fameux blagueurs, de beaux parleurs qui ne se laissent pas abattre, des créatures humaines qui n'ont pas de fortune, mais sont douées d'un joyeux naturel. Difficile de dire ce qui les rend si contents ! Rien de spécial, au fond : ils vivent sans se faire de soucis !... Ils vivent ? Mais demandez-leur : “De quoi vivez-vous ? De quels revenus ?” Et ils vous répondront : “Les revenus ? Vous voyez pourtant bien, ah ! ah ! ah ! que nous vivons...” Il est remarquable que toutes les fois qu'on les rencontre, ils sont invariablement pressés, ils se démènent comme des possédés, les uns courant ci, les autres là. “Où courez-vous ?” — “Où nous courons ? Nous courons, voyez-vous, nous espérons toujours, ah ! ah ! trouver un moyen de célébrer convenablement le sabbat...”

Célébrer convenablement le sabbat : tel est leur rêve le plus cher. Ils sont prêts à travailler toute la semaine, à s'épuiser en efforts pénibles, pourvu qu'ils puissent célébrer le sabbat. Et en vérité, lorsque vient le saint sabbat, si cher à leur cœur, tout peut aller au diable : Egoupetz, Odessa et même Paris. On dit — et c'est peut-être vrai — que depuis qu'existe la ville de Kasrilovka, il n'est encore jamais arrivé à un Juif de rester à jeun un samedi, que Dieu nous en préserve. Se peut-il que ce jour-là un Juif n'ait pas de poisson sur sa table ? S'il n'a pas de poisson, il a de la viande ; s'il n'a pas de viande, il a du hareng saur ; s'il n'a pas de hareng, il a du pain blanc ; s'il n'a pas de pain blanc, il a du pain noir avec des oignons ; et s'il n'a pas de pain noir ni d'oignons, il va chez son voisin pour en emprunter ; samedi prochain, son voisin viendra à son tour en emprunter chez lui.

“Le monde entier est une roue qui tourne” : on cite souvent ce proverbe à Kasrilovka, tout en montrant de la main comment la roue tourne... Quand une occasion se présente de faire de l’esprit, rien ne peut arrêter les petites gens ; pour le plaisir de dire un bon mot, ils tueraient père et mère, comme on dit. On raconte sur leur compte des histoires qui vous paraîtront peut-être invraisemblables, mais qui sont en réalité tout à fait exactes, on peut le garantir sans crainte de se tromper.

On dit, par exemple, qu’un habitant de Kasrilovka, qui en avait assez de crever de faim dans sa ville natale, émigra, courut le monde à la recherche de la fortune et arriva finalement à Paris. Là, évidemment, il lui faut coûte que coûte voir Rothschild. En effet, se peut-il qu’un Juif aille jusqu’à Paris sans rencontrer Rothschild ? Mais, malheureusement, on ne le laisse pas entrer. “Pourquoi ?” — “Ton caftan est déchiré.” — “Vous êtes bien malins, vous autres, dit le Juif, tâchant de les raisonner, si j’avais un caftan neuf, qu’est-ce que je viendrais chercher à Paris ?” En un mot, ça va mal. Mais notre homme ne se laisse pas démonter et trouve une issue. Il prend son courage à deux mains et s’adresse au gardien devant la porte : “Va dire à ton maître que je ne suis pas un mendiant, Dieu m’en garde, mais un commerçant juif, et que je lui apporte une marchandise qu’on ne trouverait pas à Paris pour tout l’or du monde.”

Quand on lui rapporte ces propos, Rothschild, curieux, ordonne de faire entrer le commerçant. “Cholom aleichem !” — “Aleichem cholom. Asseyez-vous. D’où est-ce que vous venez ?” — “Je viens de Kasrilovka.” — “Qu’avez-vous de beau à me dire ?” — “Que puis-je vous dire, monsieur Rothschild ? Voici de quoi il s’agit : on raconte chez nous que vous vivez dans une honnête aisance (que le mauvais œil vous épargne) ; puissé-je avoir la moitié

de vos richesses, non, un tiers me suffirait probablement. Quant aux honneurs, il faut croire que vous n'en manquez pas non plus, car celui qui a une cassette pleine d'argent peut commander aux autres gens. Qu'est-ce qui vous fait défaut alors ? Une seule chose : la vie éternelle. C'est ce que je vous apporte et vous propose d'acheter. »

Quand il entend parler de la vie éternelle, Rothschild demande : “Est-elle chère, votre marchandise ? Combien que ça va me coûter ?” — “ Cela vous coûtera ni peu ni beaucoup (notre homme s'arrêta pour réfléchir) : trois cents.” — “Marchandons un peu, voulez-vous ?” — “Non, monsieur Rothschild, ce n'est pas possible. Que Dieu m'envoie autant de bénédictions que je pourrais ajouter de centaines au chiffre que je viens de nommer, mais rien à faire, ce qui est dit est dit.” C'est ainsi que parle le Juif de Kasrilovka, et Rothschild apporte, naturellement, de l'argent et lui compte une à une trois centaines, rubis sur l'ongle. Notre homme empoche l'argent, puis il adresse à Rothschild les propos suivants : “Si vous voulez vivre éternellement, voici mon conseil : quittez ce Paris tapageur et venez vous installer avec votre saint-frusquin à Kasrilovka. Là vous ne mourrez jamais, car depuis que notre ville existe, aucun homme riche n'y est encore mort...”

Je connais une autre histoire, celle d'un habitant de Kasrilovka que le sort a jeté aussi loin que l'Amérique... Mais si j'avais l'intention de vous conter toutes les histoires, aventures et fantaisies des petites gens, je serais obligé de rester ici trois jours et trois nuits, à parler sans arrêt. Passons plutôt à la description de la ville.

Vous voudriez sans doute savoir comment elle est, notre Kasrilovka ? Voici : elle est indiciblement belle. Et quand on regarde de loin, elle est encore mieux ! Vue de loin, la ville ressemble d'une manière frappante... à quoi, en effet ?... tiens, à une fleur de

tournesol pleine de graines, à une planche à pâtisserie couverte de nouilles coupées menu. Elle s'étend devant vous comme sur un plat, et vous pouvez admirer toutes ses beautés à une verste de distance, parce que la ville, voyez-vous, est située sur une montagne ou plutôt c'est la montagne qui avance sur la ville et en bas se presse une foule de bicoques, l'une sur l'autre, comme les tombes dans un vieux cimetière, comme des monuments noirs et vétustes, de guingois. Il n'est pas question de rues, car les maisons ont été construites n'importe comment, sans plan préalable, sans avoir été mesurées avec un compas. Il n'y a pas non plus d'espace libre entre les masures : pourquoi laisserait-on vide un terrain où on peut construire une maison ? N'est-il pas dit : "Elle est créée pour être habitée", c'est-à-dire que la terre a été créée pour y vivre et pas pour la regarder... À quoi bon la regarder ?...

Mais ne vous frappez pas, il y a là aussi des rues, grandes et petites, des venelles, des coins et des recoins. Vous direz peut-être que ces rues ne sont pas tout à fait droites, voire un tout petit peu tortueuses : certaines d'entre elles grimpent sur la montagne, d'autres en descendent plutôt brusquement ; il arrive aussi de voir tout d'un coup, au beau milieu du chemin, une maison, une cave ou simplement une fosse. Eh bien, vous n'avez qu'à ne pas sortir seul la nuit sans lanterne. Quant aux petites gens, soyez sans crainte : un habitant de Kasrilovka ne s'égarera jamais dans sa ville, parmi ses concitoyens ; chacun reviendra sain et sauf dans sa maison, auprès de sa femme et de ses enfants, comme un oiseau au nid...

Plus loin, au centre de la ville, vous verrez une place semi-circulaire, à moins qu'elle ne soit carrée, où se trouvent des boutiques : boucheries, graineteries, échoppes, baraques. Chaque matin, un marché y est ouvert où les paysans et les paysannes viennent en grand nombre avec toutes sortes de marchandises :

poissons, oignons, raifort, persil et autres légumes. Après les avoir vendus, ils achètent aux Juifs les choses dont ils ont besoin, ce qui apporte à ces derniers quelques revenus, pas très abondants il est vrai, mais des revenus quand même. En tout cas, cela vaut mieux que rien... Sur cette même place, toutes les chèvres de la ville se prélassent au soleil dans la journée et c'est également là que se trouvent, qu'il me soit pardonné de les mentionner côte à côte, toutes les synagogues, maisons de prière et écoles religieuses où les enfants juifs étudient la Thora, apprennent à prier, à lire et à écrire... Le reb et ses élèves chantent et crient à tue-tête, au point qu'on peut en devenir sourd. On y voit aussi les bains où les femmes vont se laver, un asile de vieillards où de nombreux Juifs terminent leur vie, ainsi que certains endroits retirés dont la présence se devine de loin... Il faut bien le dire, Kasrilovka ignore jusqu'à présent les canalisations, le tout-à-l'égout, l'électricité et autres inventions luxueuses du même genre. Est-ce tellement important ? "On meurt partout, vous m'entendez, de la même mort ; on vous met partout, vous m'entendez, dans la même terre et on comble la fosse partout, vous m'entendez, de la même pelle !" Mon ancien maître reb Isroël-Malekh répétait souvent cet aporisme pendant les fêtes, juste au moment où, passablement ivre, ce qu'on appelle pompette, il s'apprêtait à lever les pans de son caftan et à danser à l'allemande, à la cosaque...

Mais il existe quelque chose dont Kasrilovka peut réellement se vanter. Ce sont ses cimetières. Cette ville, qu'elle soit bénie, possède deux magnifiques cimetières, l'ancien et le nouveau. Il faut dire que le nouveau, figurez-vous, est aussi suffisamment vieux et plein de tombes ; bientôt, il n'y restera plus de place si, à Dieu ne plaise, il y a un pogrom, une épidémie de choléra ou quelque autre de ces désastres dont notre époque abonde.

Les petites gens de Kasrilovka s'enorgueillissent surtout du vieux cimetière. Ils le considèrent comme leur trésor, leur perle, le meilleur ornement de la ville et le gardent comme la prunelle de leurs yeux, bien qu'il soit déjà envahi d'herbes et d'arbustes et qu'il n'y ait presque plus de monuments intacts. S'il est tellement apprécié, c'est que, outre les ancêtres des petites gens, tous ces sages, justes, savants, génies et grands hommes qui reposent ici, on est fondé à croire que pas mal de tombes renferment les restes des victimes des haïdamaks du temps de Khmel'nitski... Ce "lieu saint" est l'unique parcelle de propriété dans ce monde, dont les petites gens sont les maîtres sans partage, c'est leur unique pouce de terrain, leur unique bout de champ où l'herbe verdoie, où se dressent quelques arbrisseaux chétifs, où l'air est frais et où l'on respire librement...

Vous devriez y aller à la fin de l'été, au début du mois d'élul, alors que commence la période du Grand Pardon ! Les hommes et les femmes — les femmes surtout — viennent en masse, en une file interminable, car ce n'est pas une mince affaire, les "tombes des ancêtres" ! On arrive ici du monde entier pour pleurer tout son soûl, pour épancher son cœur endolori devant les saintes sépultures. Savez-vous ce que je vais vous dire ? On ne pleure nulle part aussi voluptueusement, avec un tel abandon qu'à Kasrilovka, sur le "champ du Seigneur". Il est vrai que pleurer dans les synagogues locales n'est pas mauvais non plus. Mais est-ce comparable aux lamentations sur les "tombes des ancêtres" ?

Les "tombes des ancêtres" représentent, d'autre part, un gagne-pain très appréciable pour les sculpteurs sur pierre, les aubergistes, les chantres des synagogues de Kasrilovka. Les premières journées du mois d'élul sont une véritable aubaine pour les mendiants, les femmes et les estropiés.

— Avez-vous déjà visité notre "champ du Sei-

gneur" ? vous demandera tel ou tel habitant de Kasrilovka, l'air aussi important que s'il vous interrogeait sur sa propre vigne. Si vous n'y êtes pas encore allé, faites-lui plaisir et rendez-vous au cimetière, lisez les vieilles inscriptions à peu près effacées sur les monuments à demi écroulés, et vous y trouverez une partie de l'histoire de tout un peuple... Et si vous êtes accessible à la surprise et à l'inspiration, vous ne pourrez vous retenir, après avoir contemplé cette ville misérable et ses riches cimetières, de répéter le vieil adage:

"Qu'elles sont belles, tes tentes, Jacob, qu'il est beau, le lieu de ton repos, Israël !..."

LA FÊTE DE LA THORA

Esquisse

Ce qu'un homme sobre pense,
un homme ivre le dit à haute voix.

(Dicton)

1

— Un brave homme, inoffensif, qui ne ferait pas de mal à une mouche : c'est ainsi qu'on parlait de lui à Kasrilovka et tel il était en effet.

— Ne vous fiez pas à ses airs de sainte nitouche, comme s'il ne savait pas aligner deux mots, il n'est pire eau que l'eau qui dort ! disait de lui son patron reb Leibke, propriétaire d'un magasin assez convenable, qui jouissait d'un crédit illimité et s'enorgueillissait d'avoir des parents notables.

— Une vraie malédiction, ce bon à rien, que Dieu me pardonne, parler de lui me soulève le cœur, on ne le souhaiterait pas à son pire ennemi..., disait sa femme Keilé-Beilia. Dans sa jeunesse, elle avait eu une idylle avec Motel Spreiz, instituteur à l'école de filles, plus tard, elle était montée en graine et on ne l'avait mariée qu'à grand-peine à Zorah-Boruch, le commis qui l'avait épousée en secondes noces. Comme il avait des enfants du premier lit, elle se vengeait en mettant au monde un garçon ou une fille tous les ans.

— Qu'importe ! Je peux me permettre d'avoir une bonne pour garder *mes* enfants, disait-elle à son mari qui faisait la sourde oreille. Il n'était, d'ailleurs, jamais à la maison.

Zorah-Boruch le commis (personne ne l'appelait autrement à Kasrilovka) passait toutes ses journées au magasin, depuis le matin jusque tard dans la nuit,

c'était même là qu'on lui portait son déjeuner, mais il n'avait que rarement la chance de le manger. Dès que Zorah-Boruch portait sa cuiller à la bouche, des chalands entraient au magasin, comme par un fait exprès.

Il savait d'avance que dès qu'il se laverait les mains et prononcerait les premières paroles de la prière d'avant le repas, le bonheur ne se ferait pas attendre : en effet, ils étaient déjà là, deux moujiks et une bonne femme juive. Déjà entrés, les moujiks lèvent la tête et examinent les rayons ; la Juive, voyant que Zorah-Boruch se propose de manger, commence délicatement à battre en retraite, l'air d'une sainte :

— Mangez, mangez donc, reb Zorah, j'attendrai.

Mais Zorah-Boruch n'est pas homme à laisser échapper un chaland.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demande-t-il à la femme et, se tournant aussitôt vers les deux moujiks : — Et vous, mes braves, que désirez-vous ?

La femme, cela va de soi, veut quelque chose qui n'est pas en rayon. Quant aux moujiks, ils avouent être entrés tout juste pour regarder. Afin de dissiper définitivement l'impression qu'ils auraient, à Dieu ne plaise, l'intention d'acheter quelque chose, ils restent plusieurs minutes encore la tête toujours levée, puis sortent du magasin, s'efforçant de ne pas faire de bruit. Mais Zorah-Boruch n'aime pas que les clients partent sans rien acheter. Il se rue à la suite des moujiks et les tire en arrière.

— Venez, j'ai quelque chose à vous montrer !

Mais ils ne se laissent pas persuader et s'en vont Dieu sait où. Entre-temps, la femme parvient à son tour à échapper à Zorah-Boruch et entre dans un autre magasin.

De dépit, Zorah-Boruch perd l'appétit. À ce moment, le patron fait son apparition et ne manque pas d'en rajouter.

— Qui était là ? demande reb Leibke.

— Qui pouvait y être ? répond Zorah-Boruch par une question, avalant des morceaux entiers sans les mâcher. — C'étaient des acheteurs.

— Des acheteurs ? Qu'ont-ils acheté ?

— Acheté... Du choléra, voilà ce qu'ils ont acheté.

— Pourquoi dis-tu alors "acheteurs" ?

— Et comment je dois dire ?

— On appelle acheteur celui qui vous fait gagner un peu d'argent.

— Et je ne veux pas, moi, qu'on fasse un peu d'argent ?

— Tu veux faire de l'argent ? C'est déjà quelque chose...

Le patron et son employé sont mécontents l'un de l'autre, mais ils se retiennent tous les deux : le patron sait bien qu'il n'a en réalité aucune raison de se plaindre, l'employé se tait par respect du patron, malgré ses piques.

Mais voici que la patronne s'amène, faisant tinter son trousseau de clefs, et tout recommence :

— Qui était ici ?

— Est-ce que je sais ? C'est à lui qu'il faut le demander !

— Qui était ici ? demande la patronne au commis, continuant de faire tinter ses clefs.

Le commis avale le dernier morceau qu'il n'a pas mastiqué, se lève, secoue les miettes de sa barbe et regarde la patronne.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? Je te demande qui était ici ?

— Qui pouvait y être ? répond Zorah-Boruch de la même manière que précédemment. — C'étaient des acheteurs.

— Des acheteurs ? Qu'ont-ils acheté ?

— Acheté... Du choléra, voilà ce qu'ils ont acheté.

— Pourquoi dis-tu alors "acheteurs" ?

— Et comment je dois dire ?

— On appelle acheteur celui qui vous fait gagner de l'argent.

— Gagner de l'argent ! Je ne demande pas mieux, moi aussi, de gagner de l'argent.

— Vraiment ? !

Ce dernier mot est prononcé sur un tel ton, avec tant de venin que le déjeuner qu'il vient de manger ne peut décidément pas profiter à Zorah-Boruch. Il est heureux lorsqu'un type entre au magasin et demande qu'on lui montre certains articles, bien que le patron, la patronne, le commis et, à plus forte raison, l'homme lui-même sachent parfaitement qu'il n'est pas un acheteur authentique et n'achètera *rien*.

— C'est donc votre dernier prix ? Bon. Je repasserai demain, avec l'aide de Dieu.

— Demain, que la peste t'étouffe ! murmure Zorah-Boruch dans le dos du client, ce qui lui vaut un savon du patron et la recommandation de tenir sa langue à l'avenir. La patronne, faisant tinter son trousseau de clefs, jette de l'huile sur le feu.

— Qu'est-ce que ça lui fait que l'acheteur ne mette plus les pieds ici ? dit-elle. Est-ce que c'est lui qui a mal à la tête à cause de cette traite qu'on doit payer demain ?

Zorah-Boruch se tait. Il se contente de regarder la patronne d'un seul œil, et cet œil dit silencieusement : "Payer la traite ? Qui, sinon moi, a mal à la tête à cause de cette traite ?"

Tous les trois se comprennent parfaitement qui a mal à la tête lorsque vient le moment de payer une traite, c'est pourquoi ils se taisent un certain temps. Le silence n'est rompu que par Zorah-Boruch. Il bondit de sa place comme sous l'effet d'une piqûre d'ortie.

— Ah, j'allais oublier... Il faut courir chez le pope, peut-être pourra-t-il nous prêter de l'argent... Il a promis de donner aujourd'hui. S'il ne donne pas, alors vraiment je ne sais pas comment nous pourrions payer.

Zorah-Boruch prend son bâton et va chez le pope. Sur le seuil, il se heurte à la patronne qui bougonne, faisant tinter ses clefs.

— Il allait oublier. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? On se fait du mauvais sang...

Dans leur for intérieur, tous les trois savent grâce à qui le magasin marche encore, qui a des ennuis lorsque les affaires se gâtent, qui court comme un dératé pour quémander un emprunt, à qui revient le souci de payer les traites, et tous les trois sont persuadés que c'est justice et qu'il ne peut en être autrement.

2

Toute sombre que soit l'existence de Zorah-Boruch au magasin, c'est cent fois pire à la maison, où il revient très tard. Leur chambre n'est guère accueillante ; les petits piaillent, le samovar fume et refuse de faire bouillir l'eau, tandis que Keilé-Beilia, par contre, bout de rage comme une chaudière, fulmine contre les enfants et son mari, les traitant de tous les noms.

— Des becs ouverts ! La maison est pleine de becs ouverts ! Les autres ont des enfants normaux, tantôt ils ont la petite vérole, tantôt ils se cassent la jambe, mais ceux-là, on peut leur tirer dessus, ils ne s'en portent pas plus mal !

Keilé-Beilia a tort de parler ainsi, elle sait elle-même qu'elle a tort. Aucune maladie, aucun désastre, aucun malheur n'épargne sa maison. Et dès qu'un enfant tombe malade, que ce soit un des siens ou non, Keilé-Beilia est comme une âme en peine, elle court aussitôt chercher un médecin, ne dort pas des nuits entières, sans oublier en même temps de scier le dos à son mari :

— Un père, ça ? Quel père excellent, quel père dévoué ! L'enfant brûle comme une poêle chauffée au

rouge, et lui, est-ce que ça lui fait quelque chose ?
Homme sans entrailles !

Zorah-Boruch se tait, ne souffle mot, comme s'il n'était pas question de lui. Il est content s'il a pu manger, puis s'écrouler sur le lit et dormir comme une souche, parce que le lendemain, à la pointe du jour, alors que Dieu lui-même dort encore, il doit être au magasin afin d'examiner les livres de comptes. Il dit à la va-vite la prière du matin, boit tout aussi rapidement un verre de chicorée avec un craquelin et court emprunter de l'argent à quelqu'un jusqu'à la fin de la foire. Le patron boude, la patronne maugrée, sa femme l'accable des malédictions les plus terribles, et c'est ainsi à longueur d'année.

Il y a un seul jour dans la semaine — quel bonheur que le samedi existe ! — où Zorah-Boruch peut se reposer. C'est alors seulement qu'il sent combien il est fourbu, rompu comme un cheval (qu'on me passe cette comparaison) qui ne commence à s'ébrouer et à se battre les flancs que lorsqu'on enlève sa bride. Le samedi, la tête de Zorah-Boruch le commis est libre de soucis, il secoue son joug, il ne veut rien savoir : le magasin, le patron, la patronne, le pope, les acheteurs, le livre de comptes, les dettes, les traites, les bénéfiques, rien de tout ça n'existe plus pour lui, rien ! Il n'a pas de maître, il n'a pas de supérieur, sa femme n'est plus une autorité pour lui. Dieu et le saint sabbat, eux seuls existent pour Zorach-Boruch. Et il se repose, il dort tout son soûl, il prend sa revanche sur la semaine écoulée. Puis il met son caftan du samedi, son bonnet du samedi, ses bottes du samedi qui craquent, ce qui est chic, et se rend à la synagogue. Une seule fois par semaine, il a la possibilité de dormir tant qu'il veut, une seule fois par semaine il peut manger comme un être humain, et il se repose. Zorah-Boruch se repose le corps et l'âme. Et il remercie et glorifie le Très-Haut du merveilleux cadeau qu'Il a fait à son peuple : le

doux, le saint sabbat. Mais il y a aussi les fêtes, et elles sont encore plus douces et agréables que le sabbat. "Est-ce qu'on peut comparer une autre Pâque à la Pâque juive ? songe Zorah-Boruch le commis, et il est prêt à s'envier lui-même d'être né juif. Qui peut se vanter d'une fête aussi joyeuse que la fête des Cabanes, par exemple, ou celles de Gochaïnorabo et de Chmini-atseres ou, à plus forte raison, la fête de la Thora ! Pendant la fête de la Thora, les Juifs s'amusent ! Pendant la fête de la Thora, les Juifs boivent ! Pendant la fête de la Thora, les Juifs se soûlent !"

C'est ainsi que médite Zorah-Boruch le commis et il attend la joyeuse fête de la Thora comme on attend la venue du Messie.

Le Messie ne vient toujours pas, mais la joyeuse fête arrive tous les ans. Zorah-Boruch se sent renaître. Il est méconnaissable. Ordinairement soucieux, effacé, abattu, il semble se réveiller et devient soudain vif et gai. Il invite du monde chez lui pour assister au kidouch et accepte lui-même des invitations au kidouch. De ses propres mains, il retire le gâteau du four et boit la vodka comme si c'était de l'eau. La fête de la Thora règne sur la terre, bonnes gens ! Ce jour-là, les Juifs se prennent par la main et dansent au milieu de la rue.

Hai-da !

Dri-da-da !

Ramteroïdada !

Les moujiks qui passent dans la rue s'arrêtent pour voir les Juifs danser et folâtrer.

— Vingt dieux, v'là-t-y pas que les Juifs se soûlent !

Zorah-Boruch le commis boit comme un trou, il boit pour compenser ce qu'il n'a pas bu dans l'année, il boit jusqu'à en perdre figure humaine. Il est sur le point d'oublier son propre nom, et alors la haine s'éveille en lui. Il veut courir chez ses patrons pour prendre sa revanche, ne serait-ce qu'une fois, pour leur dire enfin leurs quatre vérités (ce qu'un homme sobre

pense, un homme ivre le dit à haute voix), pour soulager son cœur, ne serait-ce qu'une seule fois !

— Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe, que le diable les emporte ! crie Zorah-Boruch.

Mais on ne le laisse pas aller chez les patrons. Keilé-Beilia, appelant les aînés à son aide, le retient fermement par les mains. Lui cherche à s'échapper, se débat, assène des coups sans discernement et hurle comme un dément :

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! Je leur apprendrai à vivre, que le diable les emporte !...

Keilé-Beilia a peur que son mari ne se précipite effectivement chez les patrons et ne les assaille : il risquerait de perdre son emploi. C'est pourquoi elle le retient de toutes ses forces, lui lie les mains derrière le dos, puis jette son bon à rien sur le lit et ferme la porte. Est-il possible que ce soit Zorah-Boruch qui se démène ainsi, ce même Zorah-Boruch, calme et inoffensif, qui ne ferait pas de mal à une mouche et qui, à présent, casse la vaisselle, cherche à se battre et crie à tue-tête :

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! Au diable !...

Zorah-Boruch s'agite encore longtemps, puis il fond en larmes et pleure comme un enfant. Il se souvient tout d'un coup de son père, mort il y a une vingtaine d'années, quel père c'était !... Et il sanglote, pauvre orphelin, il pleure amèrement jusqu'à ce qu'il ne sombre dans le sommeil.

Le jour suivant, à l'aube, alors que Dieu lui-même dort encore, Zorah-Boruch le commis est déjà au magasin ; il vérifie les livres de comptes, dit sa prière à la va-vite, avale son verre de chicorée avec un craquelin et court emprunter de l'argent jusqu'à la fin de la foire. Le patron le boude, la patronne maugrée, faisant tinter ses clefs ; à la maison, sa femme gronde, l'accablant des malédictions les plus terribles et cela dure l'année tout entière jusqu'à la prochaine fête de la Thora.

QUAND ON N'A PAS DE CHANCE

Menahem-Mendel, marieur

LETTRE ÉCRITE EN ROUTE PAR MENAHEM-
MENDEL À SA FEMME CHEINÉ-CHENDEL À
KASRILOVKA

À ma chère, pieuse et raisonnable épouse Cheiné-Chendel, qu'elle se porte bien avec toute sa maisonnée !

Premièrement, je te fais savoir que, grâce à Dieu, je suis en parfaite santé et que tout va bien pour moi. Plaise à Dieu qu'à l'avenir également nous n'ayons l'un de l'autre que des nouvelles joyeuses et consolantes. Amen !

Deuxièmement, il faut que tu le saches, j'ai beau me mettre en quatre, je n'ai pas de chance, non, je n'ai pas de chance ! Dès que j'ai reçu les quelques roubles que tu m'avais envoyés, j'ai payé ce que je devais à l'auberge et me suis aussitôt mis à faire mes bagages.

Faut-il que je te dise que j'étais déjà assis dans le wagon, que j'avais pris un billet jusqu'à Fastov et que de Fastov je me proposais de me rendre directement à la maison, c'est-à-dire à Kasrilovka ?

Mais grand est notre Dieu ! Écoute quel tour Il m'a joué... Je t'ai déjà écrit, je crois, que dans la même auberge que moi était descendu un certain Leibé Lé-belski, faiseur de mariages. Il se vantait d'avoir le monde entier dans sa poche, de gagner des monceaux d'or. Or, il lui a fallu s'absenter pendant deux ou trois jours, rapport à une importante affaire de mariage. Il avait reçu, comme il a dit, une dépêche urgente,

lui ordonnant de ne pas traîner. Il laisse donc à l'aubergiste un baluchon jusqu'à son retour et lui promet de la rembourser en revenant. Puis il part et — au revoir.

J'étais sur le point de partir lorsque l'aubergiste m'a dit :

— Puisque vous allez dans la même direction, emportez le baluchon de ce balourd de Lébel'ski. Peut-être le rencontrerez-vous en chemin et pourrez-vous lui rendre ses pense-bêtes...

— Est-ce que j'ai besoin de ses baluchons ? dis-je.

— N'ayez-pas peur, répond-elle. Ce n'est pas de l'argent, mais des feuillets, des morceaux de papier...

En effet. Une fois assis dans le wagon, j'ai dénoué ce baluchon par curiosité. J'y jette un coup d'œil : c'est un vrai trésor. Des lettres de marieurs, des listes de parents de fiancés et de fiancées et divers autres papiers dont une longue liste de fiancés et de fiancées en hébreu. Je te la rapporte mot pour mot.

Ovrouth. Hava, fille du très riche reb Leivi Tonkinog... Haute extraction... Sa femme Miriam-Guitel... également d'origine aristocratique... Grande... Une beauté... Quatre mille... Veut un "diplômé"...

Balta. Faïtel, fils du très riche reb Iossif Guitel-makher... Éduqué *... Sioniste... A fait sa comptabilité... Exempt du service... Prie tous les jours... Veut de l'argent...

Gloukhov. Éfim Baliasny... Pharmacien... Glabre... Bien disposé à l'égard des Juifs... Prête à intérêt... Veut une brune...

Doubno. Leïa, fille du très riche reb Meer Korjik... Haute extraction... Petite taille... Rousse... Parle français... Dot appréciable...

Gaïssine. Lipé Brach... Beau-frère d'Itsia Koïmen...

* Éduqué : c'est-à-dire qui a reçu une instruction laïque à la différence des gens ayant une instruction religieuse. (N.d.T.)

Conseiller à la sucrerie de reb Zalman Radomyslski... Fils unique... Beau garçon... Yeux malins... Veut une mine d'or...

Vinnitsa. Chaïm Ghekht... Célibataire, joue à la Bourse... Va partout en phaéton... Gagne gros... Vaut dix mille...

Jitomir. Chloïmé-Zalman Tarataïka, très riche... Deux jeunes filles... Premier choix... La cadette un peu grêlée... Piano, allemand, français... Veulent un lettré... Le diplôme n'est pas indispensable.

Khmelnik. Bassia Flekell, veuve très riche... Usurière... Supérieurement intelligente... Veut un talmudiste... À la rigueur, sans argent...

Talnoïé. Reb Avremelé Faïntsik, rabbin... Veuf... Hassid... Grand connaisseur de la Bible... Cherche une veuve avec entreprise...

Yampol. Moïché-Nisel Kimbak... Nouveau riche... Sa femme, madame Beïlia-Leïa... Désirent coûte que coûte marier leur enfant... Quelque somme que verse l'autre partie, s'engage à donner deux fois plus. Le marieur sera rétribué immédiatement après les fiançailles... La mère promet un cadeau en plus...

Kasrilovka. Reb Nosson Korakn... Riche comme Crésus... Véritable cochon... Fils de rabbi Iossef-Itshok... Tête savante... Tourguéniev et Darwin... Il n'est pire eau... Cherche une pauvre orpheline... La belle des belles... Une avance ne le ruinerait pas... On ne va pas loin sans graisser les roues...

Lipovetz. Fils du riche Leïbouch Kapoté... Hassid fanatique... Passe son brevet... Vit à Odessa... Joue du violon, connaît l'hébreu... Beau garçon...

Mejbij. Reb Chimchon-Chepsel Chimelich... Veuf... Deux filles et trois mille... Mais veut avant tout se marier lui-même... Vouerait une jeune fille...

Némirov. Smitsik, Bernard Moïseïévitch... Issu d'authentiques Smitsik... Divorcé... Indépendant... Joue magistralement à la préférence... A ses entrées chez les autorités... Mérite une demoiselle avec cinq

mille de dot ou bien une divorcée avec dix mille...

Sméla. Dame Pérélé... Divorcée avec dix mille...
Cherche un commissionnaire avec de l'instruction...

Ignatovka. Reb Mendé Lopata, propriétaire d'une maison... Soixante-dix ans et quelque... Encore vert... A enterré trois femmes... Veut une jeune fille...

Prilouki. Fraïtik, lycéen... Fils de Mihel Fraïtik, homme riche... Porte le chapeau à la maison... N'écrit pas le samedi... Veut vingt mille et pas un kopeck de moins... Donne lui-même la moitié de cette somme...

Tsaritsyne. Sur le Fischer, veuf riche... Vit à Astrakhan... A promis deux billets de loterie... En plus de la rémunération due au marieur... Lui écrire une fois encore... L'ai prié de m'envoyer vingt-cinq roubles pour mes dépenses... Au moins des timbres...

Krémentchoug. Sioniste éduqué, fanatique... Des centaines de commissions... Bonne tête... Joueur d'échecs... Sait le Talmud par cœur... Érudit... Beau parleur... Spirituel... Magnifique écriture... S'est déjà marié, selon les bruits...

Radomysl. Petit-fils de reb Naftoli Radomyski... Partisan de Sadagora *... Sucrierie... Mine d'or... Moitié hassid, moitié Allemand : courtes papillotes et longue redingote... Connaît les langues... Expert en science rabbinique... Oncle millionnaire et exempt du service... Cherche une jolie jeune fille de bonne famille avec deux cent mille, jouant du piano, ayant bonnes mœurs, connaissant le français, portant perruque, sachant danser, pieuse, sans amoureux...

Chpola. Elia Tchernobylski, homme riche et sage... Vit à Egoupetz... Courtier en sucre et biens immobiliers... Associé du célèbre millionnaire Babichké... Fille unique... Veut une étoile du ciel... Quelqu'un de plus savant qu'un docteur... Exempt du service...

* Partisan de Sadagora, c'est-à-dire du dirigeant spirituel des hassids de Sadagora, ville située non loin de Tchernovtsy. (N.d.T.)

Beau comme Joseph, sage comme Salomon... Sachant chanter et jouer de tous les instruments... D'une famille sans tache... De l'argent sans compter... Toutes les qualités... Un second Brodski... Ai téléphoné à Radomyśl...

Tomachpol. Cinq demoiselles... Trois beautés et deux laiderons... Il faut à chacune ou bien un docteur avec cabinet et beau mobilier ou bien un avocat avec pratique à Egoupetz... Je leur ai écrit bien des fois...

Et maintenant me voilà assis dans le wagon avec le baluchon de ce Lébelski, lisant et relisant la liste des fiancés et des fiancées et pensant : "Seigneur Dieu, que de métiers le Très-Haut a créés pour ses Juifs ! Prenons à titre d'exemple celui de marieur. Peut-il y avoir quoi que ce soit de plus imposant, de plus décent, de plus facile, de meilleur en un mot que ce métier ? Presque rien à faire ! Il faut seulement avoir de la jugeote, savoir peser le pour et le contre, voir qui convient à qui. Par exemple : une belle demoiselle habitant à Ovroutch voudrait avoir pour mari un diplômé, tandis qu'à Balta vit un sioniste, un savant qui s'y connaît en comptabilité et cherche de l'argent dans le mariage : n'est-ce pas un couple ? Ou, disons, un veuf de Talnoïé voudrait une veuve avec une entreprise commerciale. Pourquoi ne se donnerait-il pas la peine de se rendre à Khmelnik chez la veuve Bassia Flekel qui cherche un veuf, même sans argent, mais obligatoirement éduqué ? En un mot, ma chère, il s'agit uniquement de savoir combiner. Si j'étais né marieur, j'aurais organisé cette entreprise tout à fait différemment. J'aurais écrit à tous les marieurs du monde entier, j'aurais rassemblé toutes leurs listes et je me serais mis à unir — sur le papier tout d'abord, naturellement — un tel fiancé avec une telle fiancée et une telle fiancée avec un tel fiancé... J'aurais eu un

associé dans chaque ville : autant de villes, autant d'associés. Quant aux bénéfiques, je les aurais partagés équitablement : moitié-moitié. Peut-être aurait-il été pratique d'ouvrir un bureau à Egoupetz ou à Odessa, d'embaucher des gens pour écrire les lettres et envoyer les télégrammes, tandis que moi je serais resté à ne rien faire, unissant des couples et faisant des combinaisons."

De telles pensées, de telles fantaisies me passent par l'esprit. Entre-temps, le diable amène dans notre wagon un voyageur couvert de poiles de la tête aux pieds. Il traîne derrière lui un sac, souffle comme un phoque et s'adresse à moi avec une civilité toute particulière, qui n'est pas ordinairement d'usage :

— Jeune homme ! dit-il, veuillez avoir l'amabilité de déranger votre personne et de vous serrer un peu afin qu'un homme comme moi, par exemple, puisse avoir l'honneur de se caser pour un instant à côté de vous !

— Pourquoi pas ? Je vous en prie ! Avec plaisir ! dis-je en lui faisant place. Puis je lui demande, surtout par respect des convenances : — De quel endroit êtes-vous donc ?

— C'est-à-dire d'où je viens ? De Koretz, répond-il. Mon nom est Ocher et on m'appelle reb Ocher le marieur. Voilà presque quarante ans que j'exerce tout doucement, avec l'aide de Dieu, ce métier.

— Tiens ! dis-je, vous êtes donc également marieur ?

— Par conséquent, répond-il, je dois comprendre vos paroles en ce sens que vous en êtes, vous, inconteablement, un. Un confrère donc. Dans ce cas, vous avez droit à une salutation.

Après l'avoir proclamée, ce marieur me tend sa grosse main douce et velue et me demande lui aussi par politesse probablement :

— Votre nom ?

— Menahem-Mendel...

— Ce nom rend un son familier, dit-il, je l'ai entendu un jour, je ne me souviens plus où... Écoutez, reb Menahem-Mendel, poursuit-il, ce que je vais vous dire. Si un tel malheur est arrivé, je veux dire que si notre Seigneur a jugé bon, dans sa grande sagesse, que nous, deux marieurs, nous rencontrions, n'est-il pas possible que nous arrangions quelque chose ensemble, sans quitter le wagon ?

— Et quoi justement ? demandé-je. Que pourrions-nous arranger ?

— Peut-être, dit-il, connaissez-vous un amateur de bon vin dans un vilain flacon ?

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce, selon vous, qu'un bon vin dans un vilain flacon ?

— Permettez que je m'explique, dit-il, et tout sera clair. Mais... Vous devez examiner cette affaire avec la plus grande attention. J'ai à Iarmolinetz une bonne marchandise. Une marchandise de qualité supérieure, une vraie rareté... Cette marchandise s'appelle reb Itsikel Tachratz. En ce qui concerne ses origines, rien à dire, c'est extra ! Non seulement lui-même est bien né, mais sa femme est d'une extraction encore plus haute. Le seul malheur, c'est que ce Tachratz veut que sa haute naissance soit payée rubis sur l'ongle. Quelque somme qu'il verse, l'autre partie doit verser le double...

— Voyons, dis-je, il me semble que j'aie précisément ce qu'il vous faut.

Je saisis mon baluchon, j'en retire les notes de Leibé Lébeliski, je trouve Yampol et je montre à reb Ocher le passage correspondant !

— Le voici, celui que vous cherchez ! Lisez un peu, vous voyez : "Moïché-Nisel Kimbak... Nouveau riche... Désirent marier coûte que coûte leur enfant... Quelque somme que verse l'autre partie, il s'engage à donner deux fois plus..." Juste ce qu'il vous faut !

Entendant ces propos et apprenant que ce Moïché-Nisel Kimbak promet par-dessus le marché de ré-

compenser les marieurs aussitôt après les fiançailles et qu'il y aura, en outre, un cadeau spécial de la mère, mon reb Ocher bondit, me saisit la main et me dit :

— Je vous félicite, reb Menahem-Mendel ! L'affaire est conclue ! J'ai remarqué dans votre panier, si je ne me trompe, des petits-beurre aux œufs, du thé, du sucre et d'autres victuailles, si nous cassions la croûte en attendant ? Et lorsque, avec l'aide de Dieu, nous serons arrivés sans encombres à Fastov, vous prendrez la peine d'aller chercher de l'eau bouillante — j'ai vu que vous aviez une bouilloire — et nous boirons un verre de thé chacun. À la gare, on trouvera probablement aussi de l'alcool à 57 degrés et on boira par la même occasion à la santé de mon aristocrate de Iarmolinetz et de votre richard de Yampol qui est tellement pressé de marier son enfant et — à la bonne heure, soyons heureux !

— Amen ! dis-je en réponse, et puissiez-vous avoir raison ! Mais vous savez bien qu'en paroles tout se fait très vite, tandis que dans la réalité...

— Pardon, dit-il en m'interrompant, vous ignorez encore, reb Menahem-Mendel, à qui vous avez affaire. Je ne suis point un gamin ! Vous parlez en ce moment avec le célèbre marieur nommé reb Ocher, qui a moins de cheveux sur la tête qu'il n'a arrangé de mariages. Que le bon Dieu nous donne à tous les deux autant de centaines de roubles que j'ai uni de couples qui, à présent, ont déjà divorcé, puis se sont de nouveau mariés et ont divorcé une fois de plus... Il me suffit de jeter un coup d'œil sur une liste pour dire d'emblée si ça peut aller ou non. Votre Moïché-Nisel, autant que je puisse juger, n'est pas sans défaut. Tâchons de comprendre, en effet, pourquoi il est tellement pressé. Pourquoi sa femme est à ce point excitée et va jusqu'à promettre au marieur un cadeau de sa part. Il y a là sans doute un ver quel que part. Dans le fruit, je veux dire...

— Et quel sera, dis-je, votre conseil ?

— Mon conseil, répond-il, sera des plus simples : nous devons nous séparer immédiatement et prendre des directions opposées. Moi, j'irai à Iarmolinetz, chez mon aristocrate d'Itsik Tachratz, et vous, à Yampol, chez votre Moïché-Nisel Kimbak. Mais... il nous faudra travailler comme quatre. Vous devrez, en ce qui vous concerne, insister pour que votre fruit véreux ouvre sa bourse le plus largement possible, moi, de mon côté, je tâcherai, bien entendu, d'obliger mon Tachratz de donner réellement la moitié, comme il a promis... Avec un homme trafiquant de sa naissance on peut s'attendre à tout.

Tu vois, ma chérie, que ce qui avait commencé comme un rien, une plaisanterie, s'est terminé en affaire véritable. Entre-temps, tout en causant, nous sommes arrivés à Fastov. Avant tout, nous avons bu du thé et mangé comme il se doit, puis nous nous sommes mis à examiner sérieusement notre affaire. Au début, à vrai dire, je me sentais mal à l'aise avec toute cette histoire : est-ce que je suis un marieur ? Et puis, qu'est-ce que j'ai à voir avec les listes d'un autre ? Que tu le veuilles ou non, c'est du pillage, purement et simplement ! C'est comme si quelqu'un laissait tomber sa bourse et que je la ramassais... Mais, d'autre part, qu'est-il arrivé de tellement terrible ? De deux choses l'une : si cela réussit, je vais partager avec lui ! Suis-je un voleur de grand chemin ? Je ne veux pas m'enrichir aux dépens d'autrui. En un mot, je pense qu'il n'y a rien d'injuste dans tout ça. Nous avons donc décidé de nous mettre en route : lui à Iarmolinetz, moi à Yampol. Voici comment nous nous sommes entendus : une fois arrivé, je dois avant tout me renseigner au sujet de notre affaire, tirer au clair les motifs de ce Moïché-Nisel Kimbak qui est tellement pressé de marier sa progéniture. Lorsque j'aurai vu sa maison et l'"objet" en question et si je trouve tout à ma convenance, j'enverrai un télégramme à reb Ocher à Iarmolinetz : "Chez moi, c'est comme

ci”, et il me répondra par un autre télégramme : “Chez moi, c’est comme ça”, après quoi nous nous rencontrerons à Jmérinka, probablement, pour les accordailles et, si les jeunes gens se conviennent, l’affaire sera conclue. “Surtout, reb Menahem-Mendel, m’a-t-il dit, ne regardez pas à la dépense, ne vous gênez pas pour envoyer des dépêches, pour un marieur les dépêches sont de la plus grande importance... À la vue d’une dépêche, a-t-il ajouté, le diable lui-même s’empare de l’âme des parents du fiancé et de la fiancée...”

Quand l’heure de la séparation est arrivée et qu’il a fallu nous acheter des billets, il s’est avéré que mon célèbre marieur reb Ocher n’avait pas assez d’argent. Il avait tout dépensé, jusqu’au dernier kopeck en dépêches et télégrammes. “Plaise à Dieu, m’a-t-il dit, que vous gagniez autant d’argent par mois que me coûtent chaque semaine les dépêches et les télégrammes !” Tu vois ? En voilà un métier ! En un mot, comme le train n’attend pas, il m’a fallu déboursier quelques roubles. Je ne pouvais quand même pas gâter toute l’affaire à cause de ces frais ! Nous avons échangé les adresses, nous nous sommes dit adieu avec beaucoup de cordialité et puis nous sommes partis : lui à Iarmolinetz, moi à Yampol.

Arrivé à Yampol, j’ai commencé à m’informer :

— Quelle sorte de personne est Moïché-Nisel Kimbak ?

— Plaise à Dieu que tous les Juifs vivent aussi bien que lui ! me répond-on.

— A-t-il beaucoup d’enfants ?

— Ce sont les gueux qui ont beaucoup d’enfants... Les hommes riches n’en ont qu’un seul.

— Et c’est ?...

— Une fille, me dit-on.

— Comment est-elle ?

— On peut en faire deux...

— Et la dot, qu'est-ce qu'il donne comme dot ?

— Quoi qu'il donne, me répond-on, il ne se ruinerait pas en donnant le double.

Je cherche à mettre le doigt sur l'énigme, je tâche de l'approcher d'un côté, puis de l'autre, je ne découvre rien. Alors je mets mon caftan du samedi et je vais droit chez ce Kimbak.

Non, je suis tout simplement incapable de te décrire cette maison. Une riche maison où rien ne manque, quant à ses maîtres, ce sont de vrais diamants ! Lorsque j'ai dit qui j'étais et pourquoi j'étais venu, on m'a reçu comme un prince : on a immédiatement servi du thé sucré avec des petits fours et de la marmelade de citron, on a mis sur la table une bouteille de bonne liqueur de cerises. Lui-même, c'est-à-dire Moïché-Nisel, m'a énormément plu : c'est un homme bienveillant, cordial, sans fiel peut-on dire. Elle aussi, d'ailleurs, c'est-à-dire Beïlia-Leïa, je l'ai trouvée très sympathique du premier coup d'œil. C'est une femme bien en chair, au double menton, douce, modeste. Ils ont commencé tous les deux à me questionner sur l'autre partie, demandant si le fils est bien et ce qu'il sait faire. Je n'en sais rien moi-même, que pouvais-je leur dire ? Mais un homme qui a de la tête trouvera une issue dans n'importe quelle situation.

— Je crois, leur dis-je, qu'il faut d'abord en finir avec une partie et alors seulement parler de l'autre. Premièrement, je voudrais savoir exactement quelle dot vous vous proposez de donner. Et, deuxièmement, je voudrais voir votre fille.

Entendant ces propos, il s'adresse, je veux dire Moïché-Nisel, à sa femme, c'est-à-dire à Beïlia-Leïa :

— Où est Sonetchka ? Va l'appeler.

— Notre petite Sonia s'habille, lui répond sa femme. Elle se lève et entre dans la pièce voisine. Nous, je veux dire Moïché-Nisel et moi-même, restons seuls. Nous buvons un petit verre de liqueur, avalons

une cuillerée de confiture et causons. De quoi ? Je ne le sais pas moi-même : de tout et de rien.

— Exercez-vous depuis longtemps votre profession ? me demande-t-il en me versant un petit verre de liqueur.

— Depuis mon mariage, dis-je. Mon beau-père est marieur, mon père était marieur lui aussi, mes frères font le même métier et toute notre famille, poursuis-je, se compose presque uniquement de marieurs...

Je mens effrontément, sans sourciller, je sens seulement que mon visage est tout en feu. Où est-ce que je prends tout ce que je raconte ? Je l'ignore moi-même. Mais que pouvais-je faire ? C'était exactement comme dit ta mère : "Tombé dans un marais, on ne peut que s'enfoncer..." J'ai décidé dans mon for intérieur, comme je te l'ai déjà dit, que si, par la grâce du Très-Haut, je réussis cette affaire, je donnerai, avec l'aide de Dieu, la moitié de ma part du bénéfice à ce marieur, Leïbé Lébeliski, qui a laissé à l'auberge son baluchon avec des papiers. Est-ce sa faute ? En toute justice, mon gain tout entier devrait lui revenir, à Leïbé Lébeliski. Mais, d'autre part, qu'est-ce qui me resterait à moi ? Ne suis-je pas, dans toute cette histoire, le principal initiateur ? Est-ce que ma peine ne vaut rien ? Et si je mens comme un arracheur de dents, est-ce pour le bien d'un autre ou pour mon propre profit ? Qui sait, d'ailleurs, peut-être Dieu lui-même a-t-il voulu qu'il perde et que je trouve, et que grâce à moi trois personnes gagnent de l'argent ?

Pendant que je réfléchis ainsi, la porte s'ouvre et la mère, c'est-à-dire Beïlia-Leïa, fait son entrée, suivie de la "petite Sonia", c'est-à-dire de la fiancée. Jolie, haute de taille, dodue et imposante, toute l'image de sa mère. "Quelle stature, quelle volume, que le mauvais œil l'épargne ! pensé-je. En fait de petite Sonia, c'est un beau morceau !" La fiancée est vêtue d'une manière étrange, me semble-t-il. Elle porte un long peignoir

bariolé et ressemble plutôt à une femme mariée qu'à une jeune fille ; non qu'elle paraisse vieille, il ne s'agit pas de ça, mais elle est vraiment trop large ! Il faudrait que je cause un peu avec elle, que je voie quelle sorte d'oiseau c'est, mais lui, c'est-à-dire son père, ne me laisse pas prononcer un mot. Il parle sans arrêt, les paroles pleuvent. De quoi il parle, penses-tu ? De Yampol. En voilà une ville ! Une ville de cancaniers, d'envieux, de calomniateurs, prêts à vous noyer dans un verre d'eau, comme on dit... Et autres balivernes.

Heureusement, la mère, c'est-à-dire Beïlia-Leïa, interrompant son mari, lui dit :

— Moïché-Nisel, c'est assez bavardé peut-être ? Il vaudrait mieux que Sonetchka joue à monsieur un morceau au "piani".

— Je n'ai rien contre ! répond Moïché-Nisel, clignant de l'œil à sa fille.

Elle s'approche du "piani", s'assied, ouvre un grand livre et commence à frapper sur les touches avec une rapidité incroyable. Alors sa mère lui dit :

— Sonetchka, à quoi bon ces "tudes" ? Joue plutôt à monsieur *Le Cosaque galopait au-delà du Danube*, quelque air de *la Sorcière* ou *le Chant du samedi*...

— Laisse-moi en paix, je t'en prie ! répond Sonetchka, et elle continue à tapoter si vite que les yeux ne parviennent pas à suivre le mouvement de ses doigts, tandis que sa mère n'en détache pas le regard, l'air de dire : "Avez-vous vu ces doigts ?"

Au beau milieu du concert, le père et la mère se sont imperceptiblement esquivés et nous sommes restés entre quatre yeux, la fiancée, c'est-à-dire Sonetchka, et moi.

"C'est le meilleur moment, pensé-je, pour causer avec elle, pour voir si elle peut parler, au moins." Mais par où commencer ? On aurait pu me tuer, que je n'en aurais toujours rien su. Je me lève, je me place derrière son dos et je dis :

— Excusez-moi, Sonetchka, de vous interrompre pendant que vous jouez, mais je voudrais vous poser certaines questions...

Elle tourne son visage vers moi, me regarde d'un air fâché et demande en russe :

— Par exemple ?

— Par exemple, je voudrais savoir quels sont vos goûts, quelle sorte de fiancé on devrait vous offrir ?

— Voyez-vous, répond-elle avec un peu plus de douceur, je voudrais au fond un "diplômé", mais je comprends que ce n'est pas la peine d'espérer. C'est pourquoi je voudrais qu'il soit du moins instruit, car, bien que notre Yampol soit considéré comme une ville fanatique, nous avons quand même reçu une éducation russe. Et bien que nous ne fréquentions pas les établissements scolaires, vous ne trouverez pas chez nous une seule demoiselle ne connaissant pas Émile Zola, Pouchkine et même Gorki.

La langue de ma belle, c'est-à-dire de Sonetchka, s'est enfin déliée et elle s'est mise à papoter, parlant moitié en russe, moitié en yiddish, mais surtout en russe. En ce moment, la maman entre et appelle la fiancée, comme pour lui dire : "Il ne faut rien exagérer !" À sa suite s'amène le papa et nous nous mettons tous deux à régler les questions de la dot, du meilleur endroit pour les accordailles, de la date du mariage et autres détails de l'affaire. Puis je me lève pour aller à la gare et envoyer un télégramme, mais Moïché-Nisel me prend par la main et dit :

— Vous n'allez pas partir ainsi, reb Menahem-Mendel ! Nous allons d'abord déjeuner, je suis sûr que vous avez faim.

On va donc se laver les mains, on se met à table, on boit un petit verre de liqueur de cerises, et pendant tout ce temps-là lui, c'est-à-dire le père, ne tarit pas : Yampol, Yampol, Yampol...

— Vous ne savez pas, dit-il, quelle ville c'est ! Une ville de propres à rien et de cancaniers ! Si vous

vouliez m'écouter, vous les fuiriez comme la peste, vous ne leur diriez pas un seul mot. Ne leur racontez rien : ni qui vous êtes, ni d'où vous êtes venu, ni ce que vous faites ici... Quant à mon nom, ne le mentionnez même pas, comme si vous ne me connaissiez pas. Vous comprenez, reb Menahem-Mendel ? Vous ne me connaissez pas !

Il l'a répété dix fois de suite. Je pars et j'envoie un télégramme à mon compagnon à Iarmolinetz, comme nous l'avions convenu. Je lui écris très clairement ce qui suit :

“Vu marchandise. Première qualité. Six mille. Télégraphiez combien autre côté. Où rencontre...”

Le lendemain, je reçois de mon compagnon une étrange réponse :

“S'entête dix. L'autre côté moitié de six. Insistez accroissement. Va pour Jmérinka. Marchandise première qualité. Télégrammez.”

Je cours chez mon Moïché-Nisel, je lui montre la dépêche et je le prie de me l'expliquer, car je n'y comprends goutte. Il lit la dépêche et dit :

— Qu'y a-t-il là à ne pas comprendre, homme naïf ? C'est absolument clair. Il veut, voyez-vous, que je donne dix mille, alors il me donnera la moitié de six, c'est-à-dire trois mille. Écrivez-lui qu'il est très malin. En un mot : quelle que soit la somme qu'il donne, je donnerai deux fois plus. Ajoutez qu'il se dépêche, parce qu'un autre peut se présenter.

Obéissant à son désir, j'ai envoyé la dépêche que voici :

“En peu de mots. Quoi qu'il donne, l'autre côté promet deux fois plus. Pas lambiner. Un autre possible.”

En réponse, je reçois un nouveau télégramme incompréhensible :

“D'accord deux fois moins récupérant mille. Marchandise véritable trouvaille.”

Une fois de plus, je cours avec cette dépêche

chez mon Kimbak. Même histoire :

— Tout est clair. Votre compagnon dit que la personne en question consent à donner exactement la moitié à condition de récupérer mille roubles. Cela veut dire : si, par exemple, je donnais dix, il devrait donner cinq ; mais il voudrait en reprendre mille. Par conséquent, pour mes dix mille, il ne donnera que quatre. Il est malin, hein ? Son but est de me duper de la tête aux pieds. Mais il faut vous dire que je suis commerçant, moi, et que je m'entends un peu en affaires. Je lui donnerai plutôt le double de ce qu'il propose et j'ajouterai en outre mille roubles. Autrement dit, s'il donne trois mille, j'en donnerai sept, s'il donne quatre mille, j'en donnerai neuf, s'il donne cinq mille, j'en donnerai onze. Est-ce clair ? Et maintenant, poursuit-il, allez lui envoyer un "exprès" pour qu'il ne fasse pas traîner les choses en longueur, et nous réponde également par un "exprès" sur le jour et le lieu de notre rencontre, et que c'en soit fini !

Je cours et j'envoie à mon Ocher une dépêche "exprès" :

"Le vôtre trois, le mien sept. Le vôtre quatre, le mien neuf, le vôtre cinq, le mien onze. Ne pas traîner en longue heure. Expresses et nous viendrons."

En réponse vient un "exprès". Deux mots seulement : "Partons. Partez."

Quand est-ce qu'arrivent les dépêches de cette importance ? La nuit, bien entendu. Et tu dois comprendre toi-même que cette nuit-là je n'ai pas pu fermer l'œil. J'ai commencé à calculer combien je toucherais, par exemple, si le Très-Haut m'aidait et si je parvenais à marier toutes les personnes mentionnées dans la liste perdue par Leibé Lébelski. Qu'y a-t-il là, au fond, d'impossible si Dieu le veut ? J'ai fermement décidé : dès que, avec l'aide de Dieu, cette affaire sera menée à bien, je conclurai avec Ocher

un accord permanent. Il paraît que c'est un homme très entreprenant, d'autre part, il a visiblement beaucoup de chance. Et il va de soi que Leïbé Lébelski ne restera pas non plus les mains vides. Puis-je avoir quelque chose contre lui ? C'est un pauvre diable chargé de famille comme moi-même...

Le matin enfin arrivé, j'ai fait mes prières et je suis allé chez mes Kimbak afin de leur montrer la dépêche. Ils ont aussitôt donné l'ordre de servir du café avec des brioches et il a été décidé que nous partirions le jour même à Jmérinka. Ne voulant pas que tout Yampol trouve suspect ce départ de nous quatre à la fois, voici comment nous avons tout organisé : je devais prendre un train partant plus tôt que le leur, trouver à Jmérinka avant leur arrivée un hôtel de premier ordre et commander un souper convenable.

C'est ce que j'ai fait. Arrivé à Jmérinka le premier, je suis descendu dans le meilleur hôtel de la ville, plus exactement l'unique, à l'enseigne d'Hôtel d'Odessa. Avant tout, j'ai fait connaissance avec la patronne, femme très agréable et hospitalière. Je lui demande :

- Que pouvez-vous offrir à manger ?
- Et que voudriez-vous ?
- Avez-vous du poisson ?
- Ça s'achète.
- Bon. Et du bouillon ?
- On peut aussi faire un bouillon.
- Aux nouilles ou au riz ?
- Aux quenelles peut-être.
- Et que diriez-vous, par exemple, de canards rôtis ?
- Avec de l'argent, dit-elle, on peut se procurer aussi des canards.
- Et qu'avez-vous comme boissons ?
- Que buvez-vous ?
- Avez-vous de la bière ?
- Pourquoi pas ?

— Et du vin ?

— Pourvu qu'il y ait de l'argent !

— Alors voilà, dis-je, donnez-vous la peine, ma bonne, de préparer un souper pour huit personnes, ni plus ni moins.

— Comment pour huit personnes ? fait-elle. N'êtes-vous pas seul ?

— Femme étrange ! dis-je. Est-ce que ça vous regarde ? Puisqu'on vous dit huit, huit ce sera.

Pendant que nous causons, mon associé, c'est-à-dire reb Ocher, entre, se jette à mon cou et se met à m'embrasser et à me couvrir de baisers comme si j'étais son propre père.

— Mon cœur m'a dit, dit-il, que je vous trouverais là, à l'Hôtel d'Odessa ! On peut y trouver quelque chose à manger ?

— Je viens, dis-je, de commander à la patronne un souper pour huit personnes.

— Un souper ? demande-t-il. On va souper lorsque l'heure du souper viendra, mais en attendant que les deux parties arrivent, nous ne sommes nullement obligés de jeûner. Vous êtes ici, comme je vois, en pays de connaissance. Dites donc de mettre la table, de nous apporter de la vodka et quelque plat de viande. Je crève de faim, ajoute-t-il.

Et, sans attendre, reb Ocher se dirige à la cuisine pour se laver les mains, fait connaissance avec la patronne, lui dit d'apporter tout ce qu'elle a et nous nous mettons à table en tout bien tout honneur. Tout en mangeant, reb Ocher parle des prodiges qu'il a accomplis, raconte comment il a remué ciel et terre avant de persuader enfin son aristocrate de donner ces trois mille.

— Pourquoi trois mille ? dis-je. N'était-il pas question de quatre et pas un kopeck de moins ?

— Permettez, répond-il, reb Menahem-Mendel ! Je sais ce que je fais. Je m'appelle reb Ocher ! Il faut vous dire, poursuit-il, que mon Tachratz ne voulait

rien donner, rien du tout, parce qu'il est de haute extraction et que sa femme est encore mieux née. Selon lui, s'il voulait s'apparenter à n'importe qui, il n'aurait qu'à dire son prix. Bref, j'ai fait tous mes efforts, j'ai soulevé des montagnes pour le persuader tant bien que mal de donner au moins deux mille.

— Qu'est-ce que cela veut dire, deux mille ? protesté-je. Vous avez parlé de trois mille tout à l'heure !

— Permettez ! répond-il de nouveau, reb Menahem-Mendel, je suis un marieur plus expérimenté que vous et je m'appelle reb Ocher ! Que les parties arrivent, que le fiancé et la fiancée se voient, et vous verrez que tout ira bien. Non, je ne permettrai pas, moi, qu'à cause d'un misérable millier de roubles un mariage ne se fasse pas ! Je m'appelle reb Ocher, voyez-vous ! Mais je dois avouer qu'il existe un point douteux qui m'inquiète...

— Et exactement, dis-je, qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Ce qui m'inquiète, c'est le service militaire. J'ai assuré à mon Tachratz que quoique l'enfant de votre Moïché-Nisel soit tout jeune et plein de santé, il ne craint pas l'appel... Je lui ai même dit qu'il en avait déjà fini avec l'appel...

— Que chantez-vous là, reb Ocher ? demandé-je à mon compagnon. Quel appel ? D'où ?

Et lui de nouveau :

— Permettez, reb Menahem-Mendel ! Je m'appelle reb Ocher !...

— Vous pouvez, lui dis-je, vous appeler dix-huit fois reb Ocher, je ne comprendrai quand même pas ce que vous racontez ! Vous répétez comme un perroquet : "Appel-zappel..." Quel appel peut-il y avoir chez mon Moïché-Nisel ? Les femmes, selon vous, doivent aussi faire le service militaire ?

— Qui parle des femmes ? demande Ocher. Il est question du fils de votre Moïché-Nisel.

— Et où, dis-je, Moïché-Nisel prendra-t-il un fils ? Il n'a qu'une fille unique ! U-ni-que !

— Par conséquent, dit-il, c'est également une demoiselle que vous avez ? Mais permettez, n'avons-nous pas parlé d'un fiancé ?!

— D'un fiancé, bien sûr ! Mais j'étais convaincu que vous représentiez la partie du fiancé !

— D'où découle-t-il, demande reb Ocher, que la partie du fiancé c'est moi ?

— Et d'où découle-t-il, dis-je à mon tour, que la partie du fiancé c'est moi ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu que vous aviez une demoiselle ?

— Et vous, m'avez-vous prévenu que vous aviez une demoiselle ?

Alors il se fâche et crie :

— Savez-vous ce que je vais vous dire, Menahem-Mendel ? Vous êtes marieur comme je suis rabbin !

— Et vous, crié-je pour toute réponse, vous êtes marieur comme je suis femme de rabbin !

De fil en aiguille... Lui : "Maladroit !" Moi : "Menteur !" Lui : "Traînard !" Moi : "Goinfre !" Lui : "Menahem-Mendel !" Moi : "Ivrogne !" Cela l'a naturellement blessé et il m'a flanqué une gifle, moi, je l'ai empoigné par la barbe... Un scandale terrible, que Dieu me pardonne !

Tu te rends compte ? Tant de dépenses, de temps, de travail... Et puis, quelle honte ! Le *stettel* tout entier est accouru admirer les deux marieurs habiles qui avaient fiancé deux demoiselles ! Mais le fameux Ocher — que le diable l'emporte ! — a immédiatement disparu, me laissant seul régler la patronne à laquelle j'avais commandé un souper pour huit personnes. Encore heureux que j'aie pu filer avant l'arrivée à Jmérinka des parents des deux fiancées. J'ignore dans quel état ils se trouvaient. Mais je peux l'imaginer. Pouvais-je être prophète, pouvais-je prévoir que ce marieur — qu'il s'enfonce sous terre ! — ne

serait qu'un propre à rien, que le diable l'emporte ! Un moulin à paroles ! Il pérorait, il allait ici et là, il se démenait, il envoyait des dépêches et en fin de compte ? Deux demoiselles ! Une fois pour toutes, ma chérie, je n'ai pas de chance ! C'est à se jeter à l'eau ! Et comme je suis terriblement abattu, je n'écris que brièvement cette fois-ci. Dans ma lettre suivante, je te raconterai, avec l'aide de Dieu, tout ça en détail. Pour le moment, je te souhaite santé et bonheur. Transmets mes salutations cordiales aux enfants dont je m'ennuie beaucoup, ainsi qu'à mon beau-père, à ma belle-mère et à chacun d'eux pris à part.

Ton époux Menahem-Mendel.

J'ai oublié le principal ! Si Dieu vous blesse, c'est également lui qui vous guérit. En quittant Jmérinka, je pensais que le ciel était déjà tombé sur moi. Si j'avais assez d'argent, je serais rentré à la maison, à Kasrilovka. Mais tous mes calculs aboutissaient à ce que je ne pouvais pas manquer de rester quelque part en chemin. C'était à se coucher en travers des rails ! Mais Dieu n'existe pas pour rien ! Dans le wagon, je fais la connaissance d'un drôle de bonhomme qui pressure les gens contre la mort. Il cherche à me persuader, me promet monts et merveilles pourvu que je devienne agent. Ce qu'est un agent et comment on pressure les gens contre la mort est trop long à décrire, j'ai sans cela assez bavardé. Ce sera donc pour la prochaine fois.

Le même.

LE REPAS

1

— Je me demande ce que cet enfant va devenir, ce qu'il sera plus tard ! C'est un morveux, un pleurard, une chiffé, un criailleur ! Avez-vous déjà vu un enfant pleurer sans arrêt ?!

C'est ainsi que maman se parle à elle-même, tout en me parant de mes beaux habits de fête et en me donnant tantôt une bourrade dans les côtes, tantôt une tape dans le dos, me tirant l'oreille, me saisissant par les cheveux ou me pinçant, ce qui me fait très mal. Après tout cela, elle veut que je ne pleure pas, mais que je rie ! Elle boutonne de haut en bas ma redingote de fête qui me serre tant depuis longtemps que les yeux m'en sortent de la tête ; les manches sont beaucoup trop courtes et laissent voir mes poignets bleuâtres qui semblent enflées. Maman en est furieuse.

— Ces pattes !..., dit-elle et me donne un coup sur les mains pour que je les baisse : peut-être les verra-t-on moins. — Quand nous serons chez l'oncle Hertz, tiens tes pattes sous la table ! Tu m'entends ? Et pas besoin de rougir de la trogne comme une villageoise ! Et encore, ne roule pas ces yeux de chat ! Tu m'entends ?... Et reste assis comme tout le monde ! Et puis, le pire, c'est le nez ! Ah, ce pif ! Montre-le-moi que je l'arrange.

Tant que mon nez est traité de "nez", passe encore, mais dès qu'il se transforme en "pif" et que

maman se met à l'arranger", alors gare ! Je ne comprends pas en quoi il est plus coupable que, par exemple, mes oreilles, mes sourcils ou mes yeux. C'est un nez, me semble-t-il, comme tous les autres nez : un peu gros, un peu rouge, un peu retroussé et un tout petit peu morveux. Et puis après ? Cela suffit-il pour le torturer ainsi ?

Vous ne le croirez pas, mais il y avait des jours où j'implorais Dieu de me débarrasser de ce nez : qu'il se détache de mon visage et que c'en soit fini.

Je me peignais le tableau suivant. Un beau matin, je me lève sans nez et, au déjeuner, je m'approche de maman. Elle crie : "Oh, malheur de moi ! Où est ton nez !" Et moi de répondre : "Quel nez ?" Je me tâte tranquillement le visage, tout en regardant maman sortir de ses gonds, et je triomphe : "Bien fait pour elle ! Qu'elle sache à quoi ressemble son fils sans nez !..." Fantaisies stupides ! Rêves d'enfant ! Le Seigneur n'exauce pas mes prières : mon nez croît toujours, maman ne cesse de l'arranger", et moi, je souffre. Mon nez en prend surtout pour son grade lorsque vient une fête, par exemple Pourim, et que nous nous préparons à assister au repas de cérémonie chez l'oncle Hertz.

2

L'oncle Hertz n'est pas seulement le plus riche de nos parents, il est aussi le premier richard de notre bourg. Dans tous les bourgs des environs, d'ailleurs, on ne jure que par lui : "Hertz, Hertz, Hertz !..." Vous comprendrez si je vous dis que l'oncle Hertz possède une paire de trotteurs et un équipage qui fait tant de bruit que le bourg entier court dans la rue pour les voir. L'oncle Hertz (il a une barbe d'un roux cuivré et des yeux gris sévères) est majestueusement assis dans sa voiture, se balançant, l'air important,

de droite à gauche, et regardant tout le monde de haut à travers ses lunettes à monture d'argent, comme s'il voulait dire : "Vous n'êtes que du menu fretin comparés à moi ! Je suis Hertz le riche, je roule carrosse, et vous autres gueux, va-nu-pieds, vous pataugez dans la boue."

J'ignore ce qu'en pensent les autres, quant à moi, je ne peux pas souffrir l'oncle Hertz. Je déteste sa figure rouge, ses joues grasses, sa barbe cuivrée, ses lunettes d'argent, sa grosse panse sur laquelle se détache une chaîne d'or massive et sa calotte de soie. Mais par-dessus tout, je déteste sa toux : quand l'oncle tousse, il secoue les épaules, rejette la tête en arrière et renifle, l'air de dire : "Attention ! C'est moi, Hertz, qui viens de tousser. Ce n'est pas à cause d'un refroidissement, à Dieu ne plaise, tout simplement, j'en ai eu envie et j'ai toussé."

Je ne comprend pas du tout mes parents : qu'est-ce qui les prend lorsque vient Pourim et que nous commençons nos préparatifs pour aller chez l'oncle Hertz ? Il semblerait qu'on ne l'aime pas plus qu'on n'aime la peste, et maman elle-même, qui est pourtant sa propre sœur, ne s'ennuie pas trop de lui. Quand les aînés ne sont pas à la maison (on dirait que je ne la gêne pas beaucoup, moi), il lui arrive de formuler des vœux étranges à l'adresse de l'oncle Hertz, par exemple : "J'aimerais le voir dans ma situation." Mais si quelqu'un d'autre se permet de dire du mal de l'oncle Hertz, elle est capable de lui arracher les yeux. Un jour, j'ai assisté à la scène suivante. Mon père avait seulement demandé :

— Qu'y a-t-il de neuf ? Ton Hertz est-il déjà rentré ?

Et maman l'a tancé de telle façon que mon pauvre père ne savait plus où donner de la tête.

— Pourquoi est-ce "mon" Hertz ? Qu'est-ce que c'est que ces propos ? Et cette expression ! pourquoi "mon" ?... Pourquoi ?...

— Mais c'est sûr, qu'il est à toi et à personne d'autre. Est-il à moi, peut-être ? dit mon père, cherchant à se défendre.

Mais il n'y réussit pas, parce que maman l'attaque sur tous les flancs :

— Et s'il était à moi ? Eh bien, il est à moi ! Cela ne te plaît pas ? Cela nuit à ta dignité ?... Tu as, peut-être, dépensé pour lui l'héritage de ton père ? ! Et, bien entendu, tu n'as jamais vu aucune bonté de sa part ?

— Qui dit que je ne l'ai pas vu ? objecte doucement mon père. Il veut la paix.

En vain, car maman revient à la charge :

— Tu as, peut-être, de meilleurs frères que moi ? Oui ?... Plus respectables, plus généreux, plus riches ? Oui ?...

— Ça suffit ! Baste ! C'est fini !... Fiche-moi la paix ! Mon père crie maintenant, il enfonce son chapeau et sort en coup de vent.

Une fois de plus, il a essuyé une défaite et maman a triomphé. Elle l'emporte toujours, pas parce qu'elle a en général la haute main sur la maisonnée, mais parce qu'il s'agit de l'oncle Hertz. Parce que l'oncle Hertz est riche et que nous sommes ses parents pauvres.

3

Qu'est-ce qui nous rattache, au fond, à l'oncle Hertz ? Nous entretient-il, nous fait-il vivre, nous comble-t-il de ses bienfaits ? Je ne saurais le dire, je l'ignore. Je sais seulement que toute notre famille, des grands jusqu'aux petits, le craint comme on craint la mort. La fête de Pourim s'approche, et deux semaines à l'avance, notre famille commence ses préparatifs. Mon frère aîné Moïché-Avroom, jeune homme aux joues pâles et creuses, aux yeux noirs pensifs, passe la main sur ses papillotes toutes les fois

qu'il entend prononcer : "À la table de l'oncle Hertz..." Quant à mes deux sœurs, Miriam-Reizel et Hané-Rokhel (dont l'une est déjà fiancée), elles sont encore plus impressionnées ! À l'occasion de la soirée chez l'oncle Hertz, elles ont commencé à se confectionner des robes "à la dernière mode" et se sont achetées de jolis peignes et des rubans pour leurs tresses. Elles avaient espéré qu'on raccommoderait également leurs souliers, mais maman a remis ces travaux jusqu'à la Pâque, bien qu'elle soit fort triste de voir ses filles, les pauvrettes, marcher presque pieds nus. Elle souffre tout particulièrement à cause de Miriam-Reizel, craignant que son promis ne remarque que sa fiancée porte des souliers troués. Ma sœur a bien autre chose à endurer de son fiancé, sans cela. Il ne lui suffit pas d'être un homme inculte, simple commis dans une graineterie, qui se fait passer pour un comptable, en plus, il s'en croit. Il lui faut, voyez-vous, que sa fiancée, c'est-à-dire ma sœur, s'habille à la dernière mode, comme une princesse.

Chaque samedi, après le dîner, le commis vient en visite chez nous. Il s'assied avec mes sœurs devant la fenêtre et engage une conversation où il est presque toujours question de toilettes, de nouveaux costumes, de souliers vernis avec des guêtres, de chapeaux à la mode ornés de plumes et d'ombrelles bordées de dentelles. Ils parlent aussi de taies d'oreiller brodées, d'édredons matelassés de rouge qu'il faut couvrir de draps blancs avec, au-dessus, une véritable couverture de pilou, chaude et moelleuse. Se coucher en hiver dans un tel lit est un grand plaisir ! Ma sœur Miriam-Reizel devient rouge comme une pivoine. Elle est d'une timidité ! Si son fiancé regarde par hasard ses pieds, elle les ramène tout de suite sous la chaise, de peur qu'il voie ses talons éculés et ses orteils sortant des trous de ses chaussures.

— Es-tu prêt ? demande maman, s'adressant à papa le lendemain de la lecture de la Meguilloth.

— Oui et depuis longtemps, répond mon père, et il met son manteau de fête. Et les enfants ?

— Les enfants sont aussi à peu près habillés, répond maman, bien qu'elle sache que les enfants, c'est-à-dire mes sœurs, sont loin d'être prêtes.

Elles peignent encore leurs cheveux, les enduisent d'huile d'amandes, se font belles, mettent leurs robes neuves, couvrent leurs chaussures de graisse d'oie afin qu'elles brillent et semblent neuves. Mais est-ce possible quand les talons, — ah, ces talons ! — sont tout à fait usés et que les orteils sortent presque des trous ?... Que peut-on imaginer pour le cacher ? Pourvu que, à Dieu ne plaise, le fiancé ne s'en rende pas compte ! Et, comme par un fait exprès, le diable nous l'amène, le fameux commis, vêtu d'un costume flambant neuf, le col raide d'amidon et une cravate verte à la mode autour du cou ; ses grosses mains rouges aux ongles sales sortent de ses manchettes blanches également empesées ; ses cheveux fraîchement coupés se hérissent. Il tire de sa poche un mouchoir blanc amidonné qui pue tellement le parfum (un mélange d'œillets et de soucis) que j'éprouve un chatouillement dans le nez et éternue ; ma redingote étroite en craque et deux boutons sautent immédiatement.

Maman m'attrape :

— Espèce de nigaud ! Même les boutons ne tiennent pas sur lui ! Pourvu que tu ne craques pas toi-même !

Elle s'empare d'une aiguille et se met à recoudre les boutons manquants.

Quand tout le monde finit par être prêt, nous nous mettons en route. Père marche le premier, levant bien haut les pans de son manteau ; maman le suit ;

elle porte des bottes d'homme, car la rue est couverte d'une boue épaisse ; mes deux sœurs vont à sa suite, des parapluies à la main (vous ne savez pas à quoi servent les parapluies à l'époque de Pourim ?) ; mon frère aîné Moïché-Avroom ferme la marche, me tenant par la main ; il regarde tout autour pour trouver les endroits les moins boueux, mais chaque fois marche dans une flaque et s'écrie comme échaudé : "Ouf-a !" Le commis, notre fiancé, avance à l'écart. Il porte une paire de nouveaux caoutchoucs épais, — il est le seul parmi nous à avoir des caoutchoucs —, et, toutes les deux minutes il dit d'une voix bien haute, pour que tout le monde l'entende :

— Pourvu que mes caoutchoucs ne prennent pas l'eau !

C'est ainsi que nous arrivons chez l'oncle Hertz, pour participer au repas de fête.

5

Il fait encore jour dehors, mais chez l'oncle Hertz, les bougies sont déjà allumées, beaucoup de bougies ; des lampes brûlent sur la table, des appliques sont fixées aux murs. La table est mise. Au milieu se trouve un énorme gâteau aux graines de pavot, un vrai géant. Toute notre parenté se presse autour de la table : oncles et tantes, cousins et cousines, les uns, Dieu merci, plus pauvres que les autres. Ils parlent discrètement entre eux dans une attente pleine de tension.

L'oncle Hertz n'est pas visible ; la tante a des lèvres bleues, de fausses dents et porte une parure de perles ; elle s'agite autour de la table, l'air préoccupé, mettant les assiettes et nous comptant de la main gauche, sans se soucier le moins du monde que cela puisse nous porter malheur.

Mais voilà qu'une porte s'ouvre, et que l'oncle

Hertz en vêtements de fête fait son apparition. Il arbore une redingote de soie à larges manches et un bonnet de fourrure qu'il ne met que pour Pourim et le souper solennel de la Pâque. Toute la parenté le salue respectueusement ; les hommes sourient étrangement et se frottent les mains, les femmes lui souhaitent bonne fête, tandis que nous autres gosses restons figés comme des statues sans savoir où mettre nos "pattes".

À travers ses lunettes à monture d'argent, l'oncle Hertz nous embrasse tous, toute sa famille d'un coup d'œil rapide et, après avoir toussoté, fait de la main un geste vague :

— Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Asseyez-vous donc, voici des chaises !

Toute la parenté s'assoit immédiatement, mais chacun est assis du bout des fesses, sans s'approcher de la table de crainte de gâter quelque chose. Un silence profond se fait dans la salle. On entend crépiter les bougies. Je commence à voir trouble, je m'ennuie ferme... Quoique tout le monde soit à jeun, personne n'a plus envie de manger, on a perdu l'appétit.

— Pourquoi vous taisez-vous ? Parlez ! Racontez quelque chose ! dit l'oncle Hertz. Il tousse, secoue les épaules, rejette la tête en arrière et renifle.

La parenté se tait. Quand on est à table chez l'oncle Hertz, personne n'ose souffler mot. Les hommes sourient niaisement : on raconterait volontiers quelque chose, mais quoi ? Les femmes se regardent en plein désarroi. Nous, les enfants, nous brûlons comme dans un accès de fièvre. Mes sœurs s'examinent mutuellement avec beaucoup d'attention : on croirait qu'elles se voient pour la première fois. Mon frère Moïché-Avroom scrute l'espace, la figure pâle et effrayée. Non, personne ne se décide à prononcer un seul mot à la table de l'oncle Hertz. Il y a quelqu'un, cependant, qui se sent parfaitement à son aise ici, comme toujours et partout : c'est le commis, le fiancé de notre Miriam-

Reizel. Il tire de la poche de son pantalon son grand mouchoir empesé et fortement parfumé, se mouche bruyamment, très désinvolte, et profère :

— Cela m'étonne que les chemins soient aussi boueux à l'époque de Pourim ! J'avais tout le temps peur que mes caoutchoucs ne prennent l'eau...

— Qui est ce jeune homme ? s'enquiert l'oncle Hertz.

Il ôte ses lunettes d'argent et, après avoir toussé, secoue les épaules, rejette la tête en arrière et renifle.

— C'est mon... mon fiancé... le fiancé de ma Miriam-Reizel, dit mon père à peine perceptiblement, comme s'il avouait un assassinat.

Nous nous figeons sur place, quant à Miriam-Reizel, mon Dieu, Miriam-Reizel est en feu comme un toit de chaume.

L'oncle Hertz promène de nouveau ses yeux gris et sévères sur ses parents, nous gratifie de nouveau d'un de ses "tkhé-thké", secoue les épaules, rejette la tête en arrière, renifle et dit :

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Lavez-vous les mains. Voici l'eau !

6

On se lave les mains, on dit rapidement la prière, puis tout le monde s'assoit de nouveau autour de la table et attend que l'oncle Hertz bénisse la nourriture et coupe l'énorme gâteau de fête, ce géant. On est comme un tas de muets. Maintenant, nous mangerions volontiers un morceau, mais l'oncle Hertz, pour notre malheur, invente un rituel après l'autre. Avez-vous vu ce juste ?... Enfin, le moment vient et il coupe le gâteau. Mais nous n'avons pas le temps d'avaler une bouchée que l'oncle Hertz lève sur nous ses yeux gris, sévères, tousse, secoue les épaules, rejette la tête en arrière et renifle.

— Et pourquoi ne chantez-vous pas ? Si vous chantiez quelque chose ! N'est-ce pas aujourd'hui Pourim ?

Les parents pauvres échangent des regards, chuchotent, se proposent mutuellement à voix basse :

— Chante quelque chose, voyons !

— Toi, plutôt !

— Pourquoi moi et pas toi ?

On marchande longtemps ainsi jusqu'à ce qu'Avremel, fils de l'oncle Itsia, homme au visage glabre, aux yeux clignotants, qui possède une petite voix grêle et se croit, Dieu sait pourquoi, chanteur, saute sur ses pieds.

J'ignore ce qu'Avremel voulait chanter. Mais il fallait être un ange, non, Dieu lui-même pour ne pas pouffer de rire lorsqu'il s'est pincé la gorge entre deux doigts, a fait une mine larmoyante et, déraillant d'emblée, a entonné une mélopée sauvage et traînante d'une voix anormalement aiguë, presque glapissante. Les gosses, assis tout autour, le regardaient les yeux écarquillés, ce qui ajoutait encore au comique du tableau. Non, il était impossible de ne pas pouffer de rire !

Et j'ai pouffé le premier. J'ai été également le premier à recevoir une gifle de ma mère. Cependant, loin de me refroidir, elle a provoqué les rires de toute la bande de gosses, ainsi qu'un nouvel éclat de rire de ma part. Le nouvel éclat de rire a été suivi d'une nouvelle gifle ; une nouvelle gifle, d'un nouvel éclat de rire ; un nouvel éclat de rire, une nouvelle gifle... Cela a duré jusqu'à ce que, finalement, on m'ait traîné de la salle à la cuisine, de la cuisine dans la rue et puis, complètement anéanti, le visage enflé et pleurant des larmes de sang, à la maison.

Ce soir-là, je me maudis moi-même, je maudis la fête, le repas solennel, le fils de l'oncle Itsia Avremel, mais surtout l'oncle Hertz, qu'il me le pardonne : il est maintenant dans un monde meilleur. Une pierre

tombale se dresse sur sa tombe, la plus somptueuse de notre cimetière ; sur la pierre sont énumérées en lettres d'or toutes les vertus qui distinguaient l'oncle Hertz de son vivant :

“Ci-gît un homme pieux, bon, vertueux, généreux, affable, sensible, aimable avec tout le monde, etc., etc.

Que son âme repose en paix au paradis.”

SOIXANTE-QUINZE MILLE ROUBLES

Et vous venez me parler de “soucis”, d’“ennuis” ? Pour vous, n’importe quoi est un “souci” ! Mais croyez-moi, depuis que le monde est monde, depuis qu’existe le peuple juif, des soucis et des ennuis comme les miens, personne n’en a jamais connu, même en rêve ! Si vous avez un peu de temps, approchez-vous donc et écoutez bien : je vais vous raconter du début à la fin, dans les moindres détails, l’histoire de mes soixante-quinze mille roubles ! Parce que je le sens bien, j’ai comme un poids là, ça me brûle, je n’en peux plus : il faut absolument que je me soulage le cœur !... Vous le comprenez, ça, ou pas ? Je ne vous demande qu’une chose : si je suis pris de court ou que je me mets à battre la campagne, rappelez-moi où j’en étais, parce que depuis cette histoire des soixante-quinze mille roubles, j’ai le cerveau tout embrumé, Dieu vous en préserve, et il m’arrive souvent de ne plus savoir où j’en suis... Vous le comprenez, ça, ou pas ?... Dites-moi, vous n’auriez-pas soixante-quinze mille roubles, par hasard ? Zut, qu’est-ce que je dis, vous n’auriez pas une cigarette ?

En un mot, où est-ce que j’en étais ? Ah oui, aux soixante-quinze mille roubles... Le premier mai, comme vous me voyez, j’ai gagné soixante-quinze mille roubles. À première vue, ça n’a rien de bien extraordinaire. Les gens qui gagnent à la loterie, ce

n'est pas ça qui manque. Tenez, ce gars de Nikolaïev qui a gagné deux cent mille roubles, à ce qu'on dit. Ou ce jeune homme d'Odessa, un comptable quelconque, qui a gagné quarante mille roubles, et tout ça sans faire de vagues, bien gentiment, bien tranquillement... C'est vrai, tout le monde rêve d'emporter le gros lot, ils sont cent trente-six millions à vous envier ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Mais il y a gain et gain, voilà le hic. L'histoire de mon gain, c'est une histoire étonnante et compliquée, une histoire d'histoire, sur l'histoire, dans l'histoire ! Pour l'écouter jusqu'au bout, et pour bien la comprendre, voyez-vous, il faut s'armer de patience.

Avant tout, vous devez savoir qui je suis. Je ne veux pas me vanter : je ne suis ni un grand savant, ni un milliardaire, ni un sage philosophe. Comme vous voyez, je suis un homme simple, ordinaire, économe, je suis propriétaire de ma maison, je jouis dans ma petite ville d'une certaine réputation et de la considération générale. Vous le comprenez, ça, ou pas ? À dire le vrai, autrefois, j'ai eu de l'argent, beaucoup d'argent. Que signifie "beaucoup", me direz-vous ? Rothschild en a bien plus, mais tout de même : je possédais quelques milliers de roubles. Mais, comme on dit, le Seigneur laissa tomber sur moi son regard, j'ai eu envie de m'enrichir d'un coup, vous comprenez, je me suis lancé dans le commerce des grains avec les provinces touchées par la disette et je me suis retrouvé, comme on dit, sans un sou. Encore heureux que je n'aie pas fait faillite. Mais je le sens bien, vous devez vous dire qu'une fois ruiné, j'ai perdu courage ? C'est que vous ne me connaissez pas ! Moi, vous savez, je suis quelqu'un pour qui l'argent a autant de valeur que... que cette cendre de cigarette. Aucune, sans mentir, aucune ! Bien sûr, comment dire... L'argent n'est pas une mauvaise chose, mais aller se battre pour en avoir, risquer sa vie, non ! La seule chose fichante, c'est de ne pas avoir ce qu'il vous faut, de ne pas

occuper la place qui vous revient, de ne pas pouvoir prêter ou promettre autant que vous le voudriez. Vous pouvez me croire, quand je vois des gens faire une collecte pour les besoins de la ville et ne même pas me demander trois roubles à moi, je n'ai plus qu'à mourir ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Je préfère me faire agonir par ma femme sous prétexte qu'il ne reste plus d'argent pour le sabbat, plutôt que de refuser une aumône à un pauvre si j'ai encore deux sous en poche. Vous voyez ? Quel fou je fais, hein ? Vous n'auriez pas deux sous ?... Zut, qu'est-ce que je dis, vous n'auriez pas une allumette, que je puisse fumer ?

En un mot, où en étais-je ? Ah oui, j'avais donc perdu mon argent et j'étais sans le sou. Or donc, ayant perdu tout mon argent et étant resté sans un kopeck, voilà qu'un beau matin j'apostrophe ma femme :

— Tu sais quoi, Zipoïra ? Nous sommes ratiboisés.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ratiboisés ?

— Nous n'avons plus un sou, que je lui réponds.

Alors — c'est bien les femmes ! — elle se met à crier :

— Ah, malheur ! Misère de moi ! Je suis foudroyée ! Qu'est-ce que tu dis là, Yankev-Iossel ? Où est passé ton argent ?

— Chut ! lui dis-je. Pourquoi faire tout ce bruit ? Qui t'a dit que c'était mon argent ? Dieu l'a donné, Dieu l'a repris. Ou encore, comme vous le dites, vous autres : "Pauvre tu es, pauvre tu resteras !" Est-il donc écrit que Yankev-Iossel doit vivre dans quatre pièces, employer deux domestiques et faire le galantin en beau caftan du samedi ? Il y a des gens qui traînent misère, est-ce qu'ils doivent mourir pour autant ? Si tout le monde se mettait à se demander pourquoi ci et pourquoi ça, on en aurait jusqu'à la fin du monde...

Et après bien des discours et des exemples dans le même genre, elle, ma femme, je veux dire, a fini par saisir que j'avais raison. Vous le comprenez, ça, ou

pas ? Il faut vous dire que ma femme, je n'ai pas à en rougir, elle comprend tout. Je n'ai pas eu besoin d'en dire long. Elle a tout de suite arrêté de pousser les hauts cris et de déblatérer, et elle s'est même mise à me consoler : c'est le destin, faut croire, qu'elle disait, Dieu est notre père, qu'elle disait, il faut espérer qu'Il ne nous abandonnera pas... Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle avait déjà loué la maison, et nous nous étions installés dans une chambre avec cuisine. Nous avons remercié les domestiques ; ma femme, que Dieu lui prête longue vie, s'est retroussé les manches et s'est mise à vaquer près du poêle, et moi, comme on dit, j'ai fait une croix sur mes richesses. Qu'est-ce que ça veut dire, après tout, "être pauvre" ?

Vous pouvez en être sûr, il y a des pauvres plus pauvres que moi : on a beau dire, j'ai une petite maison, qui me rapporte. Le seul ennui, c'est qu'il y ait quatre longues semaines dans un mois. S'il n'y en avait que deux, mon argent suffirait à toutes les dépenses, alors qu'il me faut vivre quinze jours sur le mois suivant... C'est fichant, on a beau dire ! Mais qu'y faire... Comme on dit : on s'habitue à tout. Et je peux vous le dire : il n'est rien en ce monde de meilleur et de plus reposant que d'être pauvre : pas le moindre souci, voyez-vous, plus de traites, de crédits, de vaine agitation ! Mais il y a un Dieu, et Il dit : "Pourquoi devrais-tu vivre tranquillement, Yankev-Iossel, sans soucis ? Il est à toi, ce billet ? Tiens, prends ces soixante-quinze mille roubles, et à toi les ennuis !..." Vous le comprenez, ça, ou pas ? Vous n'auriez pas un billet, par hasard ? Zut, qu'est-ce que je dis, une cigarette...

En un mot, où en étais-je ? Ah oui, au billet. Vous croyez que c'est tout simple, vous : il suffit d'avoir un billet et de gagner soixante-quinze mille roubles ? Une minute ! D'abord, pourquoi possède-t-on des billets ? Pour pouvoir les mettre en gage et toucher de l'argent. Tu n'aurais donc pas pu, Yankev-Iossel, triple andouille, porter ton billet à la banque et toucher

ton argent ! Mais, premièrement, il n'y a pas de banque dans notre bourg, et, deuxièmement, qu'est-ce que j'en ferais, moi, d'une banque ? Comme si elle ne pouvait pas faire faillite s'il lui en prend l'envie ? Les gens, comme on dit, ne sont pas tous des sauvages, ils ne sautent pas sur n'importe quoi, et mon billet *, qui pourrait en avoir besoin ? Vous le comprenez, ça, ou pas ? C'est ce que je me suis dit à l'époque, à moins que je ne me sois rien dit du tout. Voici ce que j'ai décidé : j'ai un locataire qui habite ma maison, il est jeune, il prête sur gages et a l'air très honnête ; pourquoi ne pas engager mon billet chez lui ? Qu'il m'en donne deux cents roubles et j'accepte, pourquoi ne pas accepter ? Et me voilà qui arrive chez mon locataire * (il s'appelle Birnbaum), et qui lui dis : "Pan Birnbaum, vous ne voulez pas me donner deux cents roubles sur mon billet ?" — "Je veux bien vous donner deux cents roubles sur votre billet", me répond-il. "Et à quel taux ?" lui demandé-je. "Quel taux voulez-vous ?" — "Est-ce que je sais ? dis-je. Le même qu'à la banque." — "Très bien, je vous prendrai le même taux que la banque..."

Bref, nous avons convenu du taux, j'ai engagé mon billet pour cinq mois et il m'a donné deux cents roubles. Vous le comprenez, ça, ou pas ? Et tu n'aurais pas pu, Yankev-Iossel, triple andouille, lui demander un reçu comme quoi tu avais engagé chez lui le billet numéro tant, série tant ? Non ! Lui, Birnbaum, je veux dire, il m'a demandé un reçu comme quoi je lui avais emprunté deux cents roubles pour une durée de cinq mois, contre un billet de loterie numéro tant, série tant. Et si je ne lui rembourse pas ces deux cents roubles en temps voulu, le billet numéro tant, série tant deviendra sa propriété et je n'aurai plus aucun droit sur lui... Vous le comprenez, ça, ou pas ? Et qu'est-ce que je me disais, moi, pendant

* Il s'agit en fait d'une "obligation à lots". (N.d.T.)

ce temps-là ? Je me disais : “Pourquoi avoir peur ? De deux choses l’une : si je peux racheter le billet à temps, tout va bien. Sinon, je lui rembourserai les intérêts et il attendra.” Pourquoi n’attendrait-il pas ? Qu’est-ce que ça peut lui faire, du moment qu’il touche ses intérêts ? Vous le comprenez, ça, ou pas ?

Et en effet, le temps venu, je n’ai bien sûr pas pu racheter le billet. Cinq mois passèrent, puis encore cinq, et petit à petit, tout doucement, passèrent deux ans et cinq mois. Les intérêts, je les payais, évidemment, c’est-à-dire que je les payais quelquefois et quelquefois pas : qu’avais-je à craindre ? Qu’il vende mon billet ? Il ne le vendrait pas, mon billet ! Pourquoi aurait-il été le vendre ? C’est ce que je pensais alors, à moins, peut-être, que je n’aie rien pensé du tout... Et puis, soit dit en passant, les temps sont durs, pas l’ombre d’une affaire intéressante, toujours trop de semaines dans un mois, nous tirons le diable par la queue, mais qu’y faire ? La vie, comme on dit, ce n’est pas tout miel... Et c’est comme ça que le printemps est arrivé...

Peu de temps avant la Pâque, Dieu m’a envoyé une bonne affaire : j’ai acheté quelques wagons de millet. Et quand les cours du millet ont grimpé, je les ai vendus et je me suis fait quelques bons petits roubles. Et la Pâque, vous pouvez m’en croire, nous l’avons si bien fêtée que Rothschild, à côté, c’est de la gnognote ! Ce que c’est, tout de même, de ne plus devoir un sou à personne ! Et même d’avoir une ou deux centaines de roubles au fond de sa poche ! Pouvait-il y avoir plus heureux que moi ? Vous le comprenez, ça, ou pas ? C’était le moment ou jamais, Yankev-Iossel, bougre d’âne, d’aller trouver Birnbaum, de lui donner ses deux cents roubles et de racheter ton billet ! Mais non ! Je me suis dit qu’il n’y avait pas le feu, que Birnbaum n’allait pas se faire la malle avec mon billet ! Il serait bien temps après la Pâque, et sinon je paierais les intérêts, tout ce que je lui devais, et je lui deman-

derais un reçu. C'est ce que je pensais alors, à moins, peut-être, que je n'aie rien pensé du tout... Vous comprenez ? Alors j'ai pris mon argent, j'ai été m'acheter des sacs de blé et je les ai mis dans ma grange. Et le Seigneur a fait un miracle : quelqu'un est venu forcer le cadenas de la grange — c'était après la Pâque, dans la nuit du trente avril au premier mai, le jour du tirage —, quelqu'un m'a volé mes sacs et je me suis retrouvé sans un sou.

— Zipoïra, dis-je à ma femme, tu sais la nouvelle ? Nous sommes encore ratiboisés.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ratiboisés ?

— Nous n'avons plus un seul sac !

— Quoi ? fait-elle sans comprendre. Où sont-ils passés ?

— Cette nuit, que je lui répons, on les a volés dans la grange.

Elle, bien sûr, elle se met à crier et à faire du tapage, comme toutes les femmes. Je lui dis alors :

— Chut, Zipoïra, pas si fort ! Tu crois que Dieu n'a que toi à entendre ! Et si la maison avait brûlé et que nous nous étions retrouvés à la rue sans rien sur le dos, comme notre mère nous a faits, ce serait mieux ?

— Pour une consolation ! fait-elle. C'est pour ça qu'on a eu le droit de nous voler tous nos sacs ?

— Quel rapport ? fais-je. Écoute bien ce que je vais te dire : ces sacs, nous les retrouverons...

— Comment est-ce qu'on pourrait les retrouver ? dit-elle. Tu crois que les voleurs vont abandonner leur butin parce que tu t'appelles Yankev-Iossel ? Ils ne sont pas si bêtes.

— Mais toi, tu l'es ! fais-je. Ce dont Dieu est capable, l'esprit humain ne peut même pas le soupçonner...

Et en effet. Les sacs, comme de bien entendu, sont restés aussi introuvables qu'une aiguille dans une botte de foin. Des sacs ? Quels sacs ? J'ai eu bien tort de

courir comme un dératé, de déranger la police, de chercher dans tous les coins, de fourrer mon nez dans tous les trous de souris... Tiens donc !... Vous parlez ! Va chercher le vent dans le pré, tu y seras encore demain ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? J'en avais la tête qui me tournait, le cœur vide, la bouche sèche et l'âme en peine... Je suis là sur le marché, devant la bourse, près de la pharmacie de chez nous, et soudain une idée me passe par la tête, en un éclair — c'était le matin, sur le coup de midi : "Attendez ! C'est qu'aujourd'hui, pour ainsi dire, c'est le jour du Jugement ! Premier mai ! Le tirage ! Sait-on jamais ? Notre Dieu est grand ! S'Il le veut, Il peut nous rendre heureux, ma famille et moi !" Mais je repense alors aux sacs volés, et j'oublie le premier mai, mon billet de loterie, et je me remets à chercher mes sacs... Vous comprenez, on avait une piste. Et ç'a été comme ça toute la journée et toute la nuit, jusqu'au lendemain, deux mai. Je ne savais plus comment je vivais, je n'avais rien mangé depuis la veille, il était déjà une heure, j'en avais gros sur le cœur, vous comprenez... Et quand je rentre à la maison, ma femme se précipite sur moi :

— Tu voudrais peut-être te rafraîchir et manger un brin ? Tu devrais peut-être arrêter de chercher ces sacs ? Si tu savais ce que j'en fais, de tes sacs ! Qu'ils aillent au diable ! Ils ne vont tout de même pas nous faire perdre le boire et le manger, ces sacs ! Qu'ils soient là ou pas, quelle affaire ? On peut dire que tu as trouvé un beau souci : des sacs ! Des sacs ! Des sacs !

— Tu sais quoi, femme ? lui dis-je. Tu ne crois pas que ça suffit, avec ces sacs ? La tête, je l'ai déjà comme un sac ! Et tu viens encore me tourner le couteau dans la plaie ! Des sacs, des sacs !

Vous le comprenez, ça, ou pas ? Vous n'auriez pas des sacs ? Zut, qu'est-ce que je dis, une autre cigarette...

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, aux sacs.

En un mot, plus de sacs ! Que faire ? Je ne vais tout de même pas m'en faire passer le goût du pain ! Je me lave les mains, je me mets à table mais, que voulez-vous ! ça ne passe pas.

— Qu'as-tu donc, Yankev-Iossel ? me demande ma femme. Tu t'es levé du mauvais pied ?

— Si je le savais moi-même, ce que j'ai ! fais-je en sortant de table pour aller m'étendre sur le divan. À peine m'étais-je allongé qu'on apporte le courrier, le journal. C'était le moment ou jamais, Yankev-Iossel, bougre d'âne, de prendre le journal et de regarder : on était le deux mai, et si ton billet était gagnant ? Mais non, pensez-vous ! Je ne sais même plus si on est le deux mai, le vingt-deux juin ou le trente et un février ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Je prends le journal et je me mets à lire, depuis la première ligne, comme il se doit. En un mot, je suis là étendu à lire les dernières nouvelles : fusillé-pendu, poignardé-étranglé, Anglais-Boers... Ça me rentre par une oreille et ça ressort par l'autre. Comme si je pouvais m'intéresser à des histoires d'Anglais et de Boers quand on vient de me voler mes sacs ! Ils peuvent bien aller aux cent diables, les Anglais et les Boers, autant qu'ils sont ! C'est ce que je pensais alors, à moins, peut-être, que je n'aie rien pensé du tout. Je feuillette le journal : page deux, page trois, et là : le tirage. Et si mon billet avait gagné ne serait-ce que cinq cents roubles, que je me dis ! Ça m'arrangerait bien maintenant, après l'histoire des sacs. Je me mets à regarder tous les numéros qui ont gagné cinq cents roubles : rien ! Mille roubles : rien ! Cinq mille, huit mille, neuf mille roubles : rien, bien sûr ! Et ainsi de suite jusqu'à ce que j'en sois arrivé à soixante-quinze mille roubles. Et quand j'en suis arrivé à soixante-quinze mille roubles, un chiffre me saute aux yeux et me monte à la tête : série 2 289, numéro 12 ! C'est mon billet, je suis prêt à le jurer ! Mais comment est-ce possible ? Qu'un si gros gain m'ait échu à moi, qui

n'ai jamais de veine ? Je regarde mieux les chiffres — Seigneur Dieu ! C'est bien mon billet ! Je veux me lever — je ne peux pas ! Comme si j'étais cloué au divan. Je veux crier : "Zipoïra !" — je ne peux pas, comme si ma langue s'était brusquement collée à mon palais ! Je rassemble mes forces, je me lève, j'ouvre le tiroir de mon bureau, je regarde mon livre de comptes. Oui ! Parole d'honneur : série 2 289, numéro 12 !...

— Zipoïra ! dis-je à ma femme, et j'ai les mains qui tremblent et les dents qui claquent. Tu sais quoi ? On les a retrouvés, les sacs volés !

Elle me regarde comme si j'étais devenu fou.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais ce que tu racontes ?

— Puisque je te le dis : Dieu nous a rendu nos sacs au centuple, sans compter les intérêts... Notre billet vient de gagner de pleines poignées d'argent !

— Tu parles sérieusement, Yankev-Iossel, ou tu te moques de moi ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, fais-je, je me moque de toi ? Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux. On peut nous féliciter : nous avons gagné !

— Et combien avons-nous gagné ? demande-t-elle en me regardant droit dans les yeux, comme si elle voulait me dire : "Si jamais tu me racontes des histoires, tu t'en repentiras !"

— Et combien dirais-tu, par exemple ? Combien voudrais-tu avoir gagné ?

— Est-ce que je sais ? dit-elle. Quelques centaines de roubles, sans doute ?

— Pourquoi pas quelques milliers ?

— C'est combien, quelques milliers ? Cinq ? Ou six ? Ou peut-être même sept ?

— Tu ne peux pas rêver mieux, hein ?

— Dix mille ? demande-t-elle.

— Monte d'un cran !

— Quinze ?

- Encore !
- Vingt ? Vingt-cinq ?
- Encore plus haut !
- Dis-le-moi donc, Yankev-Iossel, ne me tourmente pas comme ça !
- Zipoïra ! dis-je en lui pressant la main. Nous avons gagné tout un tas d'argent ! Une vraie fortune ! Plus d'argent que tu n'en as jamais vu en rêve !
- Mais dis-moi donc combien nous avons gagné, ne me fais pas languir !
- Nous avons gagné, dis-je, beaucoup d'argent, un monceau, un trésor, la somme de soixante-quinze mille roubles !
- Gloire à Toi, Seigneur ! s'exclame-t-elle en sautant de joie avant de se mettre à courir dans tous les sens en se tordant les mains. Béni soit Ton nom, Toi qui as posé sur nous Ton regard et qui as fait notre bonheur ! Merci, Seigneur, merci ! Mais tu as bien vu, Yankev-Iossel, tu ne t'es pas trompé, à Dieu ne plaise ? Gloire à Toi, Seigneur de miséricorde, gloire à Toi ! Toute notre famille va exulter de bonheur, nos amis se réjouir et nos ennemis crever de jalousie ! Tant d'argent, ce n'est pas une petite affaire ! Pourvu que ça ne nous porte pas malheur ! Combien dis-tu, Yankev-Iossel, soixante-quinze mille ?
- Soixante-quinze mille, opiné-je. Donne-moi donc mon caftan, Zipoïra, je dois sortir !
- Où donc ?
- Comment, "où donc" ? Je dois aller chez Birnbaum, le billet est engagé chez lui... Et il ne m'a pas fait de reçu...
- À peine ai-je prononcé ces mots que ma femme s'assombrit, me prend les deux mains et me dit :
- Yankev-Iossel, ne va pas trop vite, au nom du Seigneur. Réfléchis bien à ce que tu dois faire, où tu dois aller et comment tu dois parler. N'oublie pas qu'il s'agit de soixante-quinze mille roubles !
- Tu raisones comme une bûche ! dis-je. Oui,

c'est soixante-quinze mille, et alors ! Je ne suis plus un gamin !

— Écoute-moi ! répète-t-elle. Réfléchis bien avant, demande conseil à de bons amis, n'y va pas tout de suite, ou je ne te laisse pas sortir !

En un mot, vous le savez, si une femme a une idée en tête, elle la garde jusqu'au bout. Nous avons invité un bon ami, nous lui avons raconté notre histoire. Il nous a écoutés et a dit qu'elle (c'est-à-dire ma femme) avait raison, parce que soixante-quinze mille roubles, ce n'était pas une petite affaire. Et pendant ce temps-là, le billet est engagé chez quelqu'un d'autre, je n'ai pas de reçu, et puis l'argent est bien tentant, sait-on jamais, il peut lui venir une mauvaise pensée : soixante-quinze mille roubles, hein !

Vous le comprenez, ça, ou pas ? Bref, autant que je vous le dise, ils m'ont si bien fait peur que j'ai fini par en être épouvanté pour de bon et par penser Dieu sait quoi... Que faire ? Nous avons convenu que je prendrais deux cents roubles avec moi (nous n'avons eu aucun mal à trouver cet argent : si vous venez de gagner soixante-quinze mille roubles, on vous fait crédit les yeux fermés), et que j'irais le trouver, mais pas tout seul, avec quelqu'un que je prierais de m'attendre devant la porte pendant que je discuterais avec mon Birnbaum, que je lui paierais ma dette avec les intérêts et que je récupérerais mon billet. Là, c'était de deux choses l'une : soit il me rendait mon billet, et tout était pour le mieux, soit il refusait, et j'aurais au moins un témoin... Vous le comprenez, ça, ou pas ? "Tout cela est bel et bon, me disais-je, s'il ne sait pas encore que le billet a gagné soixante-quinze mille roubles. Mais que faire s'il a lu le journal et s'il a vu, lui aussi, que ce billet rapporte soixante-quinze mille roubles ? Et que devrais-je faire si, par exemple, il me dit : "D'abord, il y a beau temps que je vous ai rendu votre billet ; ensuite ce n'est pas du tout ce numéro-là, et, troisièmement, votre billet, je ne

l'ai jamais tant vu !" Vous le comprenez, ça, ou pas ? Ma seule chance, c'était que Dieu fasse un miracle et que Birnbaum ne sache encore rien !

— Ne l'oublie pas, Yankev-Iossel, ce n'est pas une petite affaire, tu vas toucher soixante-quinze mille roubles ! Il faut que personne ne puisse soupçonner sur ton visage la moindre trace, l'ombre la plus légère de ces soixante-quinze mille roubles ! Et, quoi qu'il arrive, souviens-toi que la vie est plus précieuse que soixante-quinze fois soixante-quinze mille roubles !

C'est ce que me dit ma femme, Dieu lui prête longue vie, et puis elle me prend les deux mains et exige que je lui donne ma parole, ma parole d'honneur, que je saurai garder mon calme... Mon calme ! Pensez donc ! Va garder ton calme quand tu as le cœur qui se décroche, le cerveau en ébullition, et le remords qui te taraude : "Comment as-tu pu, Yankev-Iossel, bougre d'âne, comment as-tu pu donner un billet capable de te rapporter soixante-quinze mille roubles à un vulgaire Birnbaum, un homme qui ne t'est rien, et sans même lui demander un reçu !... Ne serait-ce qu'un trait de plume !" Vous le comprenez, ça, ou pas ? Vous n'auriez pas un reçu ?... Zut, qu'est-ce que je dis ! Une cigarette...

Parlons peu mais parlons bien, où en étions-nous ? Ah oui, à Birnbaum. "Ce serait du joli, pensais-je, si Birnbaum a lu le journal depuis longtemps, a appris comme moi, et peut-être même avant, l'histoire des soixante-quinze mille roubles, et que j'arrive chez lui en disant : "Bonjour, *pan* Birnbaum !" — "Bonjour, quel bon vent vous amène ?" — "Où est mon billet, *pan* Birnbaum ?" — "Quel billet ?" — "Le billet de la série deux mille deux cent quatre-vingt-neuf, numéro douze que j'ai engagé chez vous..." Et lui qui ouvre des yeux ahuris... Voilà les pensées qui me traversent la cervelle, j'en ai le cœur serré, la gorge nouée... Je ne peux plus respirer ! De l'air, de l'air !... Bref, j'arrive chez lui, et qu'est-ce qui se passe ? Où

est Birnbaum ? Il dort... Il dort ? Donc, il ne sait rien. Gloire à Toi, Seigneur ! J'entre, je trouve sa femme — elle s'appelle Feigele — à la cuisine. La pièce est pleine de fumée, on y étouffe et on s'y enfonce dans la crasse jusqu'au cou.

— Bien le bonjour ! Qui voilà ! Reb Yankev-Iossel ! fait Feigele en me priant d'entrer. Elle m'installe à la place d'honneur et me demande pourquoi il y a si longtemps que je ne suis venu les voir.

— Comme si je le savais ! Je n'en sais rien moi-même, lui rétorqué-je en la regardant droit dans les yeux : “Est-ce qu'elle est au courant, ou pas ? On dirait bien qu'elle ne sait encore rien... À moins que...”

— Comment vous portez-vous, reb Yankev-Iossel ?

— Comment pourrais-je me porter ? Vous avez dû entendre parler de mes ennuis ?

— Quels ennuis ?

— Comment ! Vous n'avez pas entendu parler des sacs qu'on m'a volés ?

— Ah, c'est ça ? fait-elle. Mais c'est de l'histoire ancienne ! Je croyais qu'il y avait eu du nouveau, depuis.

“Du nouveau ? Elle ne penserait pas, par hasard, aux soixante-quinze mille roubles ?” me dis-je en la scrutant du regard, mais sans rien pouvoir lire dans ses yeux, ce qu'on appelle rien !

— Vous prendrez peut-être un peu de thé, reb Yankev-Iossel ? Je vais allumer le samovar, en attendant que mon mari se réveille.

— Un peu de thé ? Pourquoi pas ? ! dis-je tout en essayant, le cœur serré, à bout de souffle, de reprendre ma respiration, mais il n'y a pas d'air, j'ai la bouche sèche, on étouffe dans cette pièce, et je sue à gros bouillons. Pendant ce temps-là, elle, Feigele, me dit quelque chose, mais quoi, je n'en ai pas la moindre idée ! J'ai la tête ailleurs, dans la pièce voisine où

Birnbaum endormi ronfle comme un bienheureux... Vous le comprenez, ça, ou pas ?

— Pourquoi ne buvez-vous pas ? me demande Feigele.

— Et qu'est-ce que je suis en train de faire, à votre avis ? dis-je en tournant et retournant ma cuillère dans mon verre.

— Voilà une heure que vous tournez cette cuillère et vous n'avez encore rien avalé.

— Merci bien ! fais-je. Je n'aime pas le thé froid, euh, chaud, veux-je dire. Je préfère qu'il attende un peu, qu'il devienne bien chaud, euh non, bien froid, c'est alors que ça vous réchauffe comme il faut, euh, que ça vous rafraîchit, je veux dire.

— Vous m'avez l'air bien distrait, aujourd'hui, reb Yankev-Iossel, remarque-t-elle. Vous êtes si distrait que vous ne savez même plus ce que vous dites. Faut-il vraiment se mettre martel en tête parce qu'on vous a volé ces sacs ? Avec l'aide de Dieu, on les retrouvera bien, vos sacs. Je me suis laissé dire qu'on était déjà sur la bonne piste... Attendez voir, j'entends mon mari qui remue, il doit se lever... Le voilà !

En effet, voilà mon Birnbaum qui entre, tout endormi, en calotte de soie. Il se frotte les yeux et me regarde par en dessous.

— Comment vous portez-vous, reb Yankev-Iossel ?

Ma première pensée est la suivante : est-ce qu'il sait ? Ou pas ? Il n'a pas l'air de savoir. À moins que...

— Comment pourrions-nous nous porter ? rétorqué-je. Vous avez bien entendu parler de mes ennuis avec mes sacs ?

— Elle est vieille comme Hérode, votre histoire. Racontez-nous plutôt quelque chose de neuf... Tu n'aurais pas un peu de confiture, Feigele ? J'ai toujours la bouche amère en me réveillant, dit Birnbaum en grimaçant.

“Bon, s'il a envie de confiture, c'est qu'il ne sait encore rien...”, me dis-je en engageant avec lui une

conversation sur je ne sais quoi, ça traîne en longueur. J'ai l'estomac qui gargouille, la gorge qui me gratouille, je n'ai plus de force, je vais tomber, je vais me mettre à brailler : "Pitié, bonnes gens, soixante-quinze mille !" Enfin, Dieu a pitié de moi, je mets les intérêts sur le tapis.

— Je peux vous rembourser un peu de vos intérêts, *pan* Birnbaum, c'est-à-dire que je peux vous payer tous les intérêts que je vous dois.

— Eh bien ! mais c'est parfait ! dit-il en goûtant une cuillerée de confiture.

— Combien vous dois-je exactement ?

— Vous voulez connaître la somme, ou vous voulez me payer ?

— Non, je veux bien vous payer, comptant.

— Feigele, apporte-moi mon registre.

À ces mots, je suis ressuscité d'entre les morts : il ne sait rien, le pauvre, rien de rien !

Je lui ai donc payé ses intérêts et je lui ai dit :

— Veuillez écrire dans votre registre, *pan* Birnbaum, que vous avez reçu les intérêts que je vous devais pour mon billet de la série deux mille deux cent quatre-vingt-neuf, numéro douze.

— Écris-le, Feigele, dit-il, billet série deux mille deux cent quatre-vingt-neuf, numéro douze.

"Il ne sait rien !" pensé-je en orientant la conversation sur les billets de loterie, sur l'inconvénient qu'il y a à en avoir en gage et à payer les intérêts. Qui sait ce qui peut arriver ?

— Que voulez-vous dire ? demande-t-il en me considérant d'un œil torve.

Ce regard m'a déchiré le cœur : je ne l'ai pas du tout apprécié, ce regard, vous le comprenez, ou pas ? Pourtant, je me suis repris immédiatement et j'ai dit :

— Vous comprenez, *pan* Birnbaum, je veux dire que d'avoir ce billet en gage entraîne des dépenses. C'est vrai, vous pourriez bien me prendre un pour

cent de moins. Nous sommes de vieilles connaissances, des voisins...

— Non ! répond-il. Tout ce que vous voulez, mais pas ça. Comme nous en avons convenu, je veux bien, si ça ne vous plaît pas, remboursez-moi et mettez-le en gage ailleurs.

— Aujourd'hui, s'il le faut ? demandé-je, et j'ai le cœur qui bat comme un marteau : tic-tic-tac ! Tic-tic-tac !

— Maintenant, si vous voulez.

— Eh bien, payez-vous ! lui dis-je en lui comptant deux cents roubles (mon cœur est prêt à éclater).

— Prends ! fait-il à Feigele tout en se penchant sur son verre de thé qu'il accompagne d'une cuillerée de confiture. Puis il en reprend une autre cuillère, une autre encore... Je brûle d'envie de revoir mon billet, et il ne pense qu'à sa confiture ! Chaque minute, chaque seconde qui passe me pompe mon sang et ma santé ! Mais l'homme n'est pas un cochon : s'il aime la confiture, qu'il mange à son content ! Je ne vais tout de même pas lui faire avaler de travers ! Non, je dois rester sur des charbons ardents et attendre qu'il en ait fini avec sa confiture. Vous le comprenez, ça, ou pas ? Vous n'auriez pas un peu de confiture ? Zut, qu'est-ce que je dis ! Une cigarette, une cigarette...

En un mot, où en étais-je ?

Ah oui : mon Birnbaum qui mange sa confiture. Il avale sa dernière cuillerée, s'essuie les lèvres et me dit :

— Reb Yankev-Iossel, vous m'avez remboursé mon argent, vous m'avez payé les intérêts, je devrais donc vous rendre votre billet ?

— Sans doute ! fais-je, de l'air du plus parfait sang-froid, alors que je suis à deux doigts de m'évanouir de joie.

— Le seul ennui, dit-il, c'est que je ne peux pas vous rendre votre billet aujourd'hui.

À peine a-t-il prononcé ces mots que j'ai senti quelque chose se décrocher dans ma poitrine. Je suis tombé

du septième ciel pour m'écraser à terre. Comment j'ai pu tenir sur mes jambes, je n'en sais rien.

— De quoi s'agit-il, *pan* Birnbaum, pourquoi ne pouvez-vous pas me rendre mon billet ?

— Parce que, dit-il, je ne l'ai plus.

— Qu'est-ce que ça signifie, demandé-je, vous ne l'avez plus ?

— Je l'ai déposé à mon nom à la banque.

Je me suis senti délivré d'un certain poids. Je me suis mis à réfléchir.

— À quoi songez-vous donc ? me demande-t-il.

— À rien, dis-je, je me demande seulement comment je pourrai le récupérer ?

— Très simplement, répond-il. Demain, j'irai en ville et je vous rapporterai votre billet.

— Eh bien ! fais-je en me levant.

Je prends congé, je fais mine de me diriger vers la porte, puis je reviens sur mes pas :

— Qu'en dites-vous, *pan* Birnbaum, ne suis-je pas un fameux marchand ? Je vous ai donné l'argent, je vous ai payé vos intérêts et vous avez le billet : donnez-moi au moins un reçu !

— Pour quoi faire ? Vous ne pouvez pas me confier deux cents roubles sans reçu ?

— Oui, vous avez peut-être raison ! fais-je en retournant vers la porte, avant de faire une nouvelle fois demi-tour.

— Non, dis-je, ce n'est pas ça, ce n'est pas sérieux... Quand votre billet est aux mains de quelqu'un d'autre, il doit vous donner un reçu. Qu'il en soit selon ma volonté, donnez-moi un reçu. Pourquoi ne voulez-vous pas me donner de reçu ?

Brusquement, ne voilà-t-il pas que mon Birnbaum se lève, va dans sa chambre derrière le rideau et appelle Feigele.

— *Pan* Birnbaum ! lui crié-je. Je sais pourquoi vous appelez Feigele. Vous voulez qu'elle envoie la bonne chercher le journal... Nous sommes le deux mai

aujourd'hui, vous voulez voir si le billet n'a rien gagné. Pourquoi vous donner cette peine ? J'aurais pu vous le dire moi-même : grâce à Dieu, mon billet a gagné une jolie petite somme !

Mon Birnbaum pâlit, puis rougit.

— Vraiment ? dit-il. Dieu vous bénisse ! Combien a-t-il gagné ?

— Une somme assez rondelette, rétorqué-je. Que Dieu envoie la même à tous les hommes de bien. C'est pour cela que j'aimerais bien avoir un reçu. Vous comprenez, maintenant ?

— Puisque je vous le dis, Dieu vous bénisse, je vous souhaite même d'avoir gagné les deux cent mille roubles ! Je vous le souhaite de tout cœur, vous pouvez me croire ! Mais tout de même, combien a-t-il gagné, votre billet ? Pourquoi avez-vous peur de me le dire ?

— *Pan* Birnbaum ! dis-je. À quoi bon ces discours inutiles ? Le billet a gagné soixante-quinze mille roubles, et c'est vous qui l'avez. Je vous ai payé vos intérêts, je vous ai rendu votre argent, donnez-moi mon billet ! Vous dites que vous ne l'avez pas ici, qu'il est à la banque ? Donnez-moi un reçu, et on en reste là !

Comme vous vous en doutez, mon gaillard a déjà les yeux hors de la tête, les joues en feu. Je vois qu'il n'est pas dans son assiette. Alors je l'entraîne à l'écart, je lui prends la main et je lui dis :

— Mon ami ! Épargnez-moi et épargnez-vous vous-même, dites-moi ce que vous voulez. Nous saurons bien nous entendre. Ne me torturez pas, je tiens à peine sur mes jambes. Dites-moi combien vous voulez, et donnez-moi un reçu. C'est ridicule, je ne sortirai pas d'ici sans reçu, il y va de soixante-quinze mille roubles !

— Qu'est-ce que je peux vous dire ? répond-il, et ses yeux lancent des éclairs. Remettons-nous-en au jugement des autres, il en sera comme ils le décideront.

— Qu'avez-vous à faire des autres ? lui dis-je. Comme si nous ne pouvions pas faire l'affaire nous-même ? Écoutez-moi, Birnbaum, au nom du Dieu tout-

puissant, dites-moi combien vous voulez ? Nous n'allons tout de même pas faire jaser, provoquer un scandale !

— Non, que les autres décident, répond-il. Il en sera comme ils le décideront...

Je vois que je ne pourrai rien en tirer, alors j'ouvre la porte et je dis à mon gars, au témoin :

— Zeidel ! Tu peux y aller !

Et mon Zeidel de prendre ses jambes à son cou et d'aller claironner par toute la ville que le billet de Yankev-Iossel a gagné soixante-quinze mille roubles, qu'il est en gage chez Birnbaum, et que Birnbaum ne veut pas le rendre ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? C'est tout ce qu'on a eu à faire : au bout d'une demi-heure, la maison de Birnbaum était pleine à craquer, la foule se pressait dans la rue, tout le monde criait, hurlait, braillait : "le billet...", "Yankev-Iossel...", "Birnbaum...", "soixante-quinze mille roubles..." Les gens se sont mis à prendre ma défense, il s'en est même trouvé pour frapper du poing sur la table, d'autres menaçaient de lui démolir le portrait, de lui briser les os, de mettre sa maison à feu et à sang : ils ne rigolaient pas ! Enfin, on décide de s'en remettre au jugement de notre millionnaire. On en ferait comme il le dirait. Et toute la foule de se diriger vers la maison du millionnaire.

Notre millionnaire, je dois vous le dire, est quelqu'un de très discret et de très bien. De façon générale, les affaires de ce genre, il les fuit comme la peste. Mais, en voyant toute cette foule lui tomber dessus au cri de "sauvez-nous", il a eu peur qu'on ne mette sa maison à sac et n'a rien pu faire d'autre que de s'en mêler. Et nous avons signé un papier comme quoi nous nous en remettions entièrement à lui. Birnbaum, le pauvre, a dû lui faire une procuration et il a été décidé que le lendemain ou le surlendemain, avec l'aide de Dieu, nous nous rendrions tous en ville récupérer le billet. Ce que le millionnaire jugerait bon de remettre à Birnbaum, je devrais le lui remettre. Vous le comprenez,

ça, ou pas ? Vous croyez peut-être que l'affaire s'est arrêtée là ? Rien du tout ! Elle ne faisait que commencer ! Parce que ce billet, voyez-vous, nous étions deux à le posséder. Vous avez déjà vu souvent un seul homme posséder un billet à lui tout seul ? Qui était l'autre propriétaire ? Mon propre frère, Guenech, qui habite un village pas très loin de chez nous. C'est à cause de lui, en fait, que j'avais engagé le billet chez Birnbaum... Non, c'est le contraire : c'est à cause de moi que mon frère avait engagé le billet chez ce fameux Birnbaum... Mais c'est toute une histoire, et je dois vous la raconter dans les détails, pour que vous compreniez bien...

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, à mon frère Guenech, parce que j'ai un frère, Guenech, Dieu lui accorde de vivre cent vingt ans... Que vous dire ? Il est un peu délicat de clabauder sur son propre frère, de ne pas, comme on dit, "laver son linge sale en famille"... Mais ce n'est pas grave, on sait ce que c'est... Voyez-vous, nous n'avons pas très bonne opinion l'un de l'autre... Ce que j'ai fait pour lui, je n'ai pas besoin d'en parler, j'aimerais bien qu'on m'en fasse autant. Soit dit sans me vanter, c'est moi qui l'ai lancé dans la vie. Après Dieu, c'est moi qui en ai fait un homme. Je ne vois pas pourquoi j'irais me vanter devant vous, vous le comprenez, ça, ou pas ? Alors voilà, quand il m'a fait porter ce billet en me demandant de le mettre en gage ou de le vendre, d'en tirer deux cents roubles, et de les lui envoyer : pouvais-je bien lui refuser ? Lui, rien ne l'intéresse : qu'a-t-il à faire d'un billet ? Tandis que moi, je dois m'en occuper, le mettre en lieu sûr, payer les intérêts... Et quand le Seigneur s'est penché sur moi, quand le billet est sorti gagnant, qui a dû batailler avec Birnbaum ? Qui a failli avoir une attaque en attendant de se mettre d'accord tant bien que mal avec lui ? Et après ça, quand on en est arrivé là, le voilà (mon frère, je veux dire), qui monte sur ses grands chevaux : "Qui t'a demandé d'aller te mettre en quatre pour mon billet ?" Vous entendez ? Hein ? Qu'est-ce que vous dites

des prétentions de ce grossier personnage ? Moi, bien sûr, ça me fait peine, ça me pince le cœur : “Et dis-moi donc, fréro, où tu as été pêcher que ce billet t’appartenait ?” — “Et à qui d’autre ?” — “Peu importe, dis-je, avant tout, il faut aller le reprendre, car il est aux mains d’étrangers, et ce n’est pas une petite affaire, soixante-quinze mille roubles...” Vous le comprenez, ça, ou pas ? Qu’est-ce que ça me rapporte, à moi ? Il aurait fallu faire un scandale ? Frapper du poing sur la table ? Casser les chaises ? Non, vous savez, on a bien raison de dire qu’on ne peut pas faire une pelisse d’une queue de cochon... C’est ce que je me suis dit : pourquoi me chamailler avec mon frère ? Cent trente-six millions de gens envient notre bonheur, et nous allons nous disputer, nous, deux frères ? Quelle horreur ! Avant tout, il faut récupérer le billet. Ça me paraît plus important ! N’est-ce pas ? Qu’en pensez-vous ? Mais allez donc faire entendre raison à cette tête de pioche ! Je parle de mon frère, Dieu me pardonne... c’est vrai : s’il m’avait dit avant ce qui le tarabustait, s’il m’avait raconté que ce billet n’était pas comme les autres, qu’il y avait, comme on dit, “un os”, j’aurais su ce que je devais faire ! Mais cet “os”, mon frère ne m’en a parlé qu’après que le billet était passé aux mains du millionnaire. Quand le juge d’instruction a saisi le billet, à la banque, et qu’on s’est tous retrouvés, autant que nous étions, au poste, pour de plus amples explications sur l’histoire du billet. Comment, me demande-t-il, étais-je entré en possession de ce billet ? Qu’est-ce que Birnbaum avait à voir dans l’affaire ? Et le millionnaire ? Vous voyez le tableau ! Et le juge, qu’est-ce qu’il avait à y voir ? Et pourquoi lui donner tous ces renseignements ? C’est là, justement, qu’on s’est aperçu qu’il y avait “un os”. Et je peux vous le dire, cet “os”-là nous est resté en travers de la gorge, et il a bien failli nous étrangler ! Vous voulez savoir d’où il venait, cet “os” ? Je vais vous le dire : d’une espèce de moine, un curé. Vous le comprenez, ça, ou pas ? Là où habite mon frè-

re, il y a un moine ou un curé, et ça fait longtemps que mon frère est en affaires avec lui, qu'il lui emprunte sur parole, qu'il lui vend des choses, bref, ils étaient bons amis. Vous le comprenez, ça, ou pas ?

Voilà donc ce qui était arrivé — c'est du moins ce que raconte le curé, et allez le croire sur parole... Un jour, mon frère était venu le trouver et lui avait dit :

— J'ai besoin d'argent pour un petit bout de temps, père, prêtez-moi deux cents roubles, pour la foire !

Et le curé de lui répondre :

— Comment pourrais-je t'en prêter ? Je n'ai pas un sou !

— Pas d'histoire ! Cet argent, je ne peux pas m'en passer !

— Tu en as de bonnes ! avait fait le curé. Je te l'ai dit : je n'ai pas un sou. Si tu veux, je peux te prêter un billet, à toi de te débrouiller pour en tirer de l'argent...

Vous voyez ? C'est justement le billet qui a donc gagné soixante-quinze mille roubles. Ou du moins, c'est ce que dit le curé, et allez le croire sur parole ! Toujours est-il qu'une fois le billet sorti gagnant, le curé, bien entendu, court chez mon frère et lui dit :

— Grâce à Dieu, le billet a gagné une jolie somme...

— Oui, c'est qu'on dit, répond mon frère, il a gagné...

— Et qu'est-ce qui va se passer ? demande le curé.

— Qu'est-ce qui doit se passer ? répond mon frère...

Bref, en un mot et blague dans le coin, il lui dit blanc, l'autre dit noir, il lui dit chèvre, l'autre dit chou... C'est qu'ils n'ont rien, ni l'un ni l'autre, sur le papier, en toutes lettres ! Mon frère, au moins, il a le billet, mais le curé ? Ses yeux pour pleurer, un point, c'est tout !... Bref, ils se mettent d'accord : le curé demande à mon frère quelques milliers de roubles, pour le moins. Comme si cette tête de pioche de Guenech n'avait pas pu les

lui enfoncer dans la gorge, ses roubles, qu'il nous laisse tranquille ! Mais non : mon frère n'en démord pas : "En quel honneur ? Il est à moi, ce billet ! Je lui ai acheté il y a trois ans, parole !..." Les choses en seraient peut-être restées là si nos Juifs ne s'en étaient pas mêlés, Dieu leur prête longue vie ! Il faut dire que ce village n'est pas mal non plus, vous en avez peut-être entendu parler ? Chicavano, qu'il s'appelle. Et il mérite bien son nom, vu qu'il n'est peuplé que de chicaneurs et de délateurs, puissent-ils tous brûler comme paille en été ! Ils sont donc allés trouver le curé et lui ont expliqué qu'il pouvait gagner de l'argent dans l'affaire. Ils lui ont conseillé de ne pas perdre de temps, de se rendre en ville tout droit chez le procureur, et de porter plainte : ceci-cela, des Juifs lui ont pris son billet par la ruse, et maintenant qu'il a gagné soixante-quinze mille roubles, ils ne veulent pas le lui rendre... Vous voyez ? Et qu'est-ce que vous croyez, le curé n'a pas baissé les bras, il a fait tout ce qu'il fallait et même plus, si bien que le billet a été saisi... En un mot, on était dans la mélasse pas pour rire... Quelle guigne ! On avait bien besoin de cet "os" de curé !... Mon frère était déjà d'accord pour lui donner dix mille roubles, mais le curé avait changé d'avis : on lui avait si bien monté la tête qu'il ne savait plus ce qu'il voulait... Et voilà pour "l'os". Vous avez tout bien compris, ou pas ?

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, à "l'os". Le Seigneur nous avait gratifiés d'un os que l'on ne pouvait ni avaler ni recracher, rien à faire !

Pourtant, il y a tout de même un Dieu, qui foudroie d'une main et guérit de l'autre : il s'est trouvé des gens de bien, des amis, des connaissances et des simples quidams pour s'en mêler, essayer d'attaquer l'affaire par tous les flancs, faire la navette entre mon frère et le curé, le curé et mon frère, moi et Birnbaum, Birnbaum et moi, entre nous deux et mon frère, entre nous trois et le curé ; bref, il y en a eu des tracas, des démarches, des allers-retours, des discussions et des disputes, mais

on a fini par s'arranger tant bien que mal ! Comment, sur quoi, ne me le demandez pas, l'important, c'est qu'on s'est arrangé ! Comme l'a dit mon frère en rencontrant le curé : "Yak né psak, to psakets, nekhaï boudé iakhloïkou *."

— Disons moitié-moitié ! a répondu le curé. Mais tout de même, Guenech, tu es un beau filou !

— Lechaïm **, père, à votre santé ! a dit mon frère, puis il lui a tendu un verre, nous en avons tous pris un nous aussi, nous avons bu et nous nous sommes embrassés. Tout était pour le mieux, tout le monde était content... C'est-à-dire, euh... comment aurions-nous pu être contents, quand chacun de nous avait presque eu en mains soixante-quinze mille roubles et qu'il ne nous en restait pas plus que de beurre en broche ? Vous voulez savoir pourquoi ? Je peux vous le dire tout net : bon, en ce qui me concerne, il n'y a rien à dire... Ils ne sont plus à moi, ces soixante-quinze mille roubles, grand bien leur fasse ! Mais je vous le demande, qu'aurait fait mon frère Guenech si je ne lui avais pas télégraphié que notre billet avait gagné soixante-quinze mille roubles ? Un autre, à ma place, vous savez ce qu'il aurait fait, en voyant un tel gain ? Il serait resté muet comme une carpe. C'est mon frère, et alors ? Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans, ce Guenech ? Et si je l'avais vendu, son billet ? Ou si je l'avais mis en gage chez Birnbaum mais que je ne l'avais pas racheté en temps voulu : c'est que je lui ai signé un papier, à Birnbaum, comme quoi j'ai engagé chez lui le billet numéro tant, série tant, et que si je ne le rachète pas dans les délais, le billet numéro tant, série tant... Vous le comprenez, ça, ou pas ? Alors quoi ? Je n'y ai même pas pensé, à ça ; des

* Mélange de mots ukrainiens et hébreux déformés, signifiant à peu près : "Ni à ton profit ni au mien, alors moitié-moitié."

** Lechaïm : à la vôtre, à votre santé.

horreurs pareilles, je ne sais même pas ce que c'est. Parce que moi, comme vous me voyez, je suis quelqu'un pour qui l'argent ne signifie pas grand-chose ! Qu'est-ce que l'argent ? Rien du tout ! Dieu nous donne la santé, comme dit ma femme, et tout ce dont nous avons besoin... Pourtant, hein, c'est fichant... Soixante-quinze mille roubles, on a beau dire ! Vous le comprenez, ça, ou pas ?

Maintenant, prenons Birnbaum. C'est vrai, il n'a rien fait de mal. Laisser s'envoler comme ça soixante-quinze mille roubles... Mais c'est un honnête homme, un homme d'une honnêteté exceptionnelle, qui ne veut pas s'enrichir avec le billet d'un autre. Tout ce qu'il veut, c'est qu'on demande l'avis des gens, ce qu'ils en pensent, les gens. Vous voyez ? Après, comme on dit, il aurait la conscience tranquille et les mains nettes, parce qu'il l'a toujours, lui, le papier que je lui ai signé, comme quoi, si je ne le rachète pas dans les délais, le billet numéro tant, série tant... Vous le comprenez, ça, ou pas ? Et voilà que ce fameux billet gagne soixante-quinze mille roubles ! Vous avouerez, il y a de quoi en attraper une jaunisse, non ? Et voilà déjà deux malheureux, deux pauvres types à qui on a quasiment soufflé soixante-quinze mille roubles. Ce n'est pas vrai, peut-être ?

Le troisième malheureux, c'est mon frère Guenech. Il errait comme une âme en peine, comme un poulet qu'on vient de saigner, et on ne pouvait qu'avoir pitié de lui : il n'en tirerait pas grand-chose. C'est qu'il est habitué, voyez-vous, une fois ou même deux fois par an, à chaque tirage, à gagner pour le moins soixante-quinze mille roubles ! Il est donc là à bramer : "Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Pourquoi est-ce qu'ils me volent ? Il leur en faut à tous, au curé, à mon frère, à Birnbaum ! Mais ils veulent ma ruine !" Vous le comprenez, ça, ou pas ?

Le quatrième, c'est-à-dire le curé, c'est encore lui le plus malheureux ! Il jure ses grands dieux, et on peut le croire sur parole, qu'il ne comprend pas pourquoi

les Juifs se partagent son argent. “Bon, d'accord, dit-il, Guenech, il a beau être un filou et mériter la taule, c'est tout de même un copain, un gars de chez nous... Mais pour le reste de la juiverie, qu'il dit, qu'est-ce qu'ils ont à voir avec mon billet ?” Vous voyez ? Allez un peu lui expliquer, à ce curé, ce qu'il en est : que l'un est le frère de Guenech, qui aurait pu tout rafler sans que personne ne pipe mot, et l'autre, un jeune homme de la plus scrupuleuse honnêteté, qui possède un papier signé de moi et disant que le billet numéro tant, série tant... Vous voyez ? Est-ce que lui (Birnbaum, je veux dire) avait quelque chose à espérer ? Est-ce qu'il réclamait de l'argent ? Est-ce qu'il avait des prétentions quelconques ? Dieu nous en garde ! Il voulait seulement demander l'avis des gens, ce qu'ils en pensent, les gens. Vous comprenez, c'était quelqu'un qui s'était entiché des gens. Voilà tout.

En un mot comme en cent, quatre personnes avaient donc gagné soixante-quinze mille roubles par tête, et quatre personnes avaient perdu chacune soixante-quinze mille roubles : voilà donc quatre malheureux ! Mais, bon, on s'était mis d'accord, tout était donc fini ! C'était sans doute le destin... Qu'est-ce qu'il nous restait à faire ? Partager le billet, c'est-à-dire aller tous les quatre à la banque, récupérer le billet, donner à chacun son dû et aller fêter ça. N'est-ce pas ? Pourtant, ne vous pressez pas, n'allez pas trop vite. D'abord, le billet avait été saisi par le juge, il fallait donc obtenir la mainlevée, pour le billet, s'entend. Et le curé ne veut pas demander la mainlevée tant qu'il n'est pas assuré de toucher sa part. Vous voyez ? Et comment l'en assurer ? Il faut donc mettre le billet, qui était au compte du millionnaire, à celui de curé et de mon frère Guenech. Mais le millionnaire ne veut rien savoir. Comprenez-vous, voici ce qu'il dit, et on ne saurait l'accuser de partialité :

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce billet qui ne m'appartient pas ? Comment puis-je remettre à qui que

ce soit ce billet qui ne m'appartient pas, qui vaut soixante-quinze mille roubles, qui est frappé de saisie, alors que je ne sais même pas qui en est le légitime propriétaire ? Autrefois, il appartenait à Birnbaum et Yankev-Iossel, et maintenant, à ce que j'ai entendu dire, il est la propriété de Guenech et du curé. Et que devrais-je faire s'il se présente encore d'autres propriétaires, d'autres Guenechs et d'autres curés, et qu'ils me réclament chacun soixante-quinze mille roubles ? Où irais-je prendre tout cet argent, mes amis ? Je ne suis pas Rothschild !

Vous le comprenez, ça, ou pas ? C'est alors qu'ont commencé des histoires à n'en plus finir avec l'avocat. Parce que les avocats, c'est comme les docteurs : quand l'un dit blanc, il s'en trouve toujours un autre pour dire noir. L'argent, ils en demandent tous, mais ils donnent chacun leur conseil. L'un dit que le millionnaire a parfaitement le droit de remettre le billet à qui il veut... Et l'autre affirme qu'il n'a strictement aucun droit de remettre le billet... Il s'en trouve alors un troisième pour stipuler qu'il est obligé de le remettre, s'il ne veut pas avoir d'ennuis... Un quatrième surgit alors : le millionnaire n'a qu'à refuser ce billet, c'est encore le mieux... Mais un autre survient et nous en dissuade : Dieu nous en préserve ! Si le millionnaire refuse le billet, il n'appartient plus à personne, et de gros ennuis nous attendent ! Mais un autre avocat affirme que le millionnaire aura des ennuis précisément s'il ne refuse pas le billet ! Et un autre encore nous apprend la chose suivante : que le millionnaire le refuse ou non, de toute manière, il aura des ennuis ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Mais il me semble qu'il avait déjà bien assez d'ennuis comme ça, parce que non seulement on lui bourre le crâne sans pitié, mais il doit encore aller toutes les semaines en ville, notre millionnaire, je veux dire, courir d'un avocat à l'autre, dépenser son argent et supplier qu'on le prenne en pitié, qu'on lui donne les conseils nécessaires pour se débarrasser de ce fardeau.

C'est vrai, tout de même, il fait pitié, cet homme, et puis c'est une honte ! Voilà un monsieur honnête et tranquille, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et on lui colle sur l'estomac une de ces bombes, il n'a plus qu'à bien se tenir ! Pourquoi ? Pour quels péchés ? Parce que les gens s'en étaient mêlés et avaient décidé de venir en aide à leur prochain ? Vous le comprenez, ça, ou pas ?... Vous n'auriez pas une autre bombe ? Zut, qu'est-ce que je dis, vous n'auriez pas une cigarette...

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, à la bombe qu'on avait collée sur l'estomac de notre millionnaire... Vous voulez sûrement savoir ce qu'elle est devenue ? Rien de particulier, elle est toujours là... Si ce n'est qu'elle n'a pas encore éclaté... Le millionnaire s'en va chaque semaine à la ville voir ses avocats, les avocats lui prennent son argent et lui donnent des conseils : l'un dit ci, l'autre dit ça, et le troisième ne dit ni ci ni ça, mais tout le contraire, comme d'habitude... Comment tout cela finira, Dieu seul le sait, et en tout cas aucun être humain ne peut deviner ce qu'il en adviendra... Si, à Dieu ne plaise, on s'achemine vers un procès, qui sait ce qui peut en sortir... Vous voyez ? Et, pendant ce temps-là, qui c'est qui est à la torture et qui se ronge les sangs ? Yankev-Iossel ! Toute la ville — que dis-je, la ville, le monde entier — n'a d'yeux que pour moi ! Un chacun me montre du doigt : "Tiens, voilà les soixante-quinze mille roubles !" Je n'ai plus la tête à mes affaires, je n'ai plus un sou en poche, c'est encore bien pire qu'avant ! Ma femme a honte d'aller au marché, on l'a surnommée "la nouvelle riche"... Le premier samedi qui a suivi mon gain, on m'a invité à m'approcher des rouleaux de la Loi avec une déférence toute particulière. Ils calculaient déjà combien je serais obligé de donner à la ville, sur mes soixante-quinze mille roubles, combien je devrais abandonner à mes parents pauvres et ce que je ferais de l'argent qui me resterait. L'un affirmait que je me ferais usurier, un autre disait que je continuerais, sans doute, à vendre du grain comme par

le passé, tandis que le troisième démontrait que le mieux que j'avais à faire, c'était d'ouvrir un bureau quelconque, car personne ne peut, chez nous, conclure autant d'affaires juteuses qu'un bureau, et où trouverez-vous un bureau disposant d'un capital de soixante-quinze mille roubles, et comptant, encore ? Vous saisissez ? Dans notre petite ville, les gens sont de grands incroyants, personne ne croit que quiconque puisse posséder plus de vingt-cinq roubles à lui... Notre petite ville, il faut vous le dire, ce n'est pas la moitié d'une mandarine ! Oui, vous pouvez me croire, c'est le genre de petite ville qui intéresse tout le monde... Des oisifs, qui n'ont rien à faire, on en a à revendre, et ils passent leur temps à casser du sucre sur le dos du monde entier. Ils n'ont pas d'affaires à eux, alors ils mettent leur nez dans celles des autres. Ils se rassemblent sur la place du marché, devant la pharmacie, c'est-à-dire devant la bourse, et ils passent en revue les transactions des autres : si jamais, à Dieu ne plaise, quelqu'un allait gagner de l'argent ! Par contre, si on perd, ils sont tout contents, ils se gonflent d'aise à vue d'œil... Vous voyez, maintenant, la nuée menaçante qui s'est levée sur la ville quand on a appris l'histoire des soixante-quinze mille roubles ? Depuis ce jour, les gens ne ferment plus la bouche de l'aube à la nuit. Et de plaisanter, et de faire de l'esprit, et de se lancer des piques, des banderilles, pour mieux voir ce que le voisin a derrière la tête.

— C'est vous qui devriez gagner soixante-quinze mille roubles, hein ? Ça vous serait bien utile, maintenant ?

— Et pourquoi pas vous ? Vous en avez beaucoup plus besoin que moi !

Histoire de faire saliver les autres, un mathématicien quelconque calcula que j'étais devenu l'homme le plus riche de la ville. Évidemment ! J'ai gagné soixante-quinze mille roubles, ma maison en vaut six ou sept, voilà déjà quatre-vingt-cinq mille roubles, presque cent mille. Et si vous possédez cent mille roubles, autant dire

que vous en avez deux cents, pour la bonne raison que, si on dit que quelqu'un possède deux cent mille roubles, on aurait bien du mal à lui en trouver cent ! Suivant cette logique, je possède deux cent mille roubles, et je suis l'homme le plus riche de la ville ! Et s'il y a en ville des gens plus riches que moi, personne n'en sait rien. Qui est allé chez eux compter leur argent ? Ils viennent peut-être de faire faillite ? Vous le comprenez, ça, ou pas ? Alors bien sûr, mon histoire, elle en a piqué beaucoup au vif. Ils ne pouvaient pas se faire à cette idée : comment quelqu'un avait-il pu devenir riche comme ça, de but en blanc, sans soucis, sans maux de tête ? Il y a chez nous un vieux garçon, très riche et très grigou... Des petits plaisantins ont eu l'idée de lui envoyer un certain Mendel-le Barbu, afin qu'il lui apprenne la bonne nouvelle : Yankev-Iossel a gagné soixante-quinze mille roubles. Le vieux garçon en a eu un tel choc — Dieu fasse qu'on ne dise jamais la même chose de vous — qu'on a cru qu'il n'en réchapperait pas ! C'était à faire pitié, vraiment, pendant quelques jours le pauvre n'a plus eu figure humaine. Maintenant qu'il est au courant de l'histoire de mon frère Guenech et de l'"os", on peut dire qu'il a retrouvé toute sa santé. "Autant que ce soit le curé qui touche le magot, dit-il. Pourquoi tout cet argent irait-il à un Juif ?" Vous saisissez ? Mais vous pensez peut-être que ma famille n'est pas, elle, dévorée par l'envie ? S'ils le pouvaient, mes bons parents, ils me noieraient de leurs propres mains ! Bien sûr, si j'avais vraiment touché ces soixante-quinze mille roubles, les choses ne se seraient pas passées comme ça, tout le monde aurait été content, les miens et les autres. Mais puisqu'il en est ainsi, c'est une autre paire de manches... Mais ils peuvent toujours courir, mes bons parents, ce n'est pas avec mon frère Guenech qu'ils vont s'engraisser. C'est un bienfaiteur de l'humanité, mon frère Guenech ! S'il se met à faire des largesses, ce sera un événement ! À ce qu'on dit, il aurait déjà alloué de soixante-cinq à soixante-

douze roubles à notre sœur qui traîne misère, pour son mariage. Et notre vieux père, il a été jusqu'à lui offrir cent roubles ! Après tout, dit-il, autant que mon vieux père sache que son fils a gagné soixante-quinze mille roubles ! Vous saisissez ? Et ça, c'est pour les parents proches. Les autres, ils me sont tous tombés dessus des quatre coins de la terre, chacun avec ses problèmes... Beaucoup, comptant sur l'aubaine, se sont mis en tête de marier leurs fils et leurs filles. Certains ont divorcé, croyant pouvoir trouver mieux, grâce à cela... Mais, après tout, c'est la famille. Comme on dit, il faut bien les supporter, on ne les a pas choisis. Vous comprenez ? Mais les autres, tous les autres qui ne me sont rien, qu'ont-ils à voir là-dedans ? Pourquoi suis-je tenu de penser à eux ? Pourquoi ce châtiment ? Pour quels péchés ? Vous savez, ce gain, je souhaite le même à mon pire ennemi ! Vous pouvez me croire sur parole, tous ces bons vœux dont on m'abreuve, ces sourires, ces flatteries, je ne peux plus les supporter ! Des gens que je ne connais pas viennent me demander conseil.

— Nous avons entendu parler de vous, reb Yankev-Iossel, me disent-ils. Nous savons depuis longtemps que vous êtes un homme intelligent. N'allez pas croire que nous avons une idée derrière la tête, rapport à ce gain que Dieu vous a envoyé... Le Seigneur nous en préserve ! Nous voulons simplement vous ouvrir notre cœur...

Vous le comprenez, ça, ou pas ? Un jour, quelqu'un est arrivé d'une drôle de ville, j'ai déjà oublié comment elle s'appelait, c'était au diable, plus loin que la trisaïeule de mon grand-père n'a jamais mis les pieds. La porte s'ouvre, entre un homme qui dépose son baluchon.

— La paix soit avec vous.

— Bonjour ! D'où venez-vous ?

— Du diable vauvert ! Vous êtes bien reb Yankev-Iossel ?

— Oui, c'est moi. Vous avez quelque chose à me dire ?

— Vous êtes donc le fameux Yankev-Iossel qui a gagné soixante-quinze mille roubles ? Vous savez, je suis venu exprès, je veux dire que je passais par là, et j'ai entendu l'histoire des soixante-quinze mille roubles, alors je me suis dit : et si j'allais y passer une petite journée, voir de mes propres yeux ce veinard qui a gagné *soixante-quinze mille roubles* ! Parce que ce n'est pas une petite affaire : *soixante-quinze mille roubles* !

Vous le comprenez, ça, ou pas ? Va donc raconter à chacun en particulier l'histoire de Birnbaum qui compte sur l'avis des gens, de mon frère Guenech et de l'"os", du millionnaire, de la bombe, des avocats, des diables et des démons ! Je vous l'assure, avant ces soixante-quinze mille roubles, j'avais la vie bien plus agréable, et en tout cas plus tranquille ! À vous dire la vérité, je crains même pour ma vie. Il n'y a pas longtemps, j'ai été en ville, voir les avocats. L'un d'eux m'a attiré chez lui à Podol, soi-disant pour prendre le thé. J'arrive donc à Podol, il faisait nuit, et je trouve un type, un Juif à belle barbe, assis sur un gros livre. Il me salue, se lève pour allumer une cigarette, éteint la lampe, et nous restons dans l'obscurité... Vous saisissez ? C'est une histoire, je vous assure, qui vaudrait la peine d'être racontée, s'il n'était pas aussi tard et si vous n'étiez pas si pressé ; et après cette histoire, il y en a encore une autre, de fil en aiguille, comme on dit. Vous comprenez ?

En un mot : où en étions-nous ? Ah oui, à la fin de cette histoire. Parce que vous croyez que c'est la fin ? Attendez, n'allez pas si vite. Ce n'est que le début ! Non, qu'est-ce que je dis ? Le début ne fait même que commencer ! Et la faute à qui ? À moi ! C'est-à-dire, euh... en quoi suis-je coupable ? Est-ce que je sais ? Je ne suis qu'un homme après tout, un homme de chair et de sang, comme on dit, et si le malheur doit arriver, qu'y faire ? En quoi suis-je coupable, par exemple, si... Mais n'allons pas trop vite, n'attelons pas les bœufs avant la charrue, c'est-à-dire, au contraire, la charrue avant les bœufs. Je ferais mieux de vous raconter bien

tranquillement, sans m'énerver, toute l'histoire depuis le début, c'est-à-dire pas le vrai début, mais le début suivant, celui que vous prenez pour la fin... Alors voilà, si vous vous en souvenez, nous avons, grâce à Dieu, partagé le billet, chacun a reçu sa part... Bien sûr, c'est plus vite dit que fait : chacun a accablé l'autre d'arguments et de criaileries, jusqu'à plus soif. Le curé n'en démordait pas : pourquoi devons-nous toucher de l'argent, Birnbaum et moi ? Et mon frère Guenech aurait voulu que je m'en remette à son équité, à sa bonne volonté et à son discernement. Quant à mon Birnbaum, il criait qu'il ne réclamait rien, qu'il voulait seulement qu'on demande l'avis des gens, il voulait savoir ce que les gens en diraient. Vous saisissez ? Des courtiers s'en sont mêlés, trois d'un coup. Ils ont fait leur travail, ils ont rabiboché tout le monde, et on a mis un point final. On a décidé, si vous vous en souvenez... mais qu'est-ce qu'on a décidé, déjà ? De se rendre tous les quatre à la ville, de présenter le billet, de toucher notre argent et de le partager : prends ça, je garde ça et au revoir ! Oui, mais quelle condition est nécessaire pour que les choses se passent ainsi ? Avoir le billet en mains. Et si on n'a pas de billet ? Comment, on n'a pas de billet ? On l'a, mais vous vous rappelez où il est ? Ils l'ont fourré dans une banque, au nom d'un autre, et le juge, excusez-moi, l'a frappé de saisie : essaie un peu de t'en emparer, de ce billet ! Que faire ? Avant tout, il convient de régler cette affaire, d'en finir avec cette histoire : ce n'est qu'alors qu'on verra ce qu'il faut faire. Vous le comprenez, ça, ou pas ? Et qui doit régler l'affaire ? C'est clair : le curé. Mais il veut avoir une garantie, autrement dit, il exige qu'on mette le billet à son nom, alors seulement il essaiera de régler l'affaire. Apparemment, il n'a pas tort. Mais qui doit mettre le billet à son nom ? Notre millionnaire, bien sûr. Nous arrivons donc chez le millionnaire et nous lui demandons de bien vouloir mettre le billet au nom d'un autre, pour régler l'affaire. Mais le riche, vous vous en souvenez peut-être, est intraitable (et il

a raison, lui aussi, à sa manière : “Qu’est-ce que vous me voulez ? dit-il. Pourquoi m’avez-vous entraîné dans une affaire qui ne me concerne en rien ?” — “Vous avez raison, c’est évident ! renchérissons-nous. Mais que pouvons-nous faire : on ne peut rien régler sans vous.” — “Et qu’y puis-je ? demande-t-il. Que vous régliez ou non, qu’est-ce que ça me fait ?” Vous le comprenez, ça, ou pas ? Vous n’auriez pas une affaire ?... Zut, qu’est-ce que je dis ! Une cigarette...

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, il fallait régler l’affaire. Les uns tirant à hue, les autres à dia, on décida de plaider. Mais pour plaider, il faut consulter un avocat, et pour consulter un avocat, il faut aller en ville. Et ça recommençait : à qui s’adresser ? L’un conseille celui-ci, l’autre celui-là. Finalement, on a décidé de consulter les deux : il n’y avait pas d’autre solution. Or, l’un des avocats dit le contraire de ce qu’avance son confrère. Quant au troisième, il ne sait même pas ce qu’il dit ! Quelle guigne ! Il faut en consulter un quatrième... Bref, ai-je besoin de vous expliquer ce que c’est que les avocats ? Avocats ou médecins, même engeance ! Ils n’ont été créés que pour se contredire mutuellement. L’un des avocats nous dit que nous devons, tous les quatre, porter plainte contre la banque et le millionnaire qui refusent de nous rendre le billet... Idée judicieuse, apparemment, n’est-ce pas ? Mais le second avocat affirme que nous ne devons porter plainte qu’à deux, Birnbaum et moi, et contre le seul millionnaire, qui refuse de donner à la banque les instructions nécessaires à la remise du billet. Ça aussi, ça paraît raisonnable ! N’est-ce pas ? Mais le troisième avocat demande : qu’ai-je à voir, moi, avec la banque ? Est-ce qu’elle me connaît, la banque ? A-t-elle déjà eu affaire à moi ? C’est Birnbaum, seul, qui doit porter plainte, et pas contre la banque, mais contre le millionnaire, parce que la banque n’y est pour rien : Birnbaum lui-même ne lui a-t-il pas demandé, tout récemment encore, de mettre

le billet au nom du millionnaire... Encore une fois, c'est imparable ! Mais arrive un autre avocat, qui prétend que ce n'est pas à nous, à Birnbaum et à moi, de porter plainte, mais au curé et à mon frère Guenech ! Cela aussi, c'est logique, n'est-ce pas ? Mais il se trouve encore un avocat pour avoir une idée : il ne faut pas porter plainte ! Considérons plutôt la chose suivante : comment la banque est-elle entrée en possession du billet au nom du millionnaire ? C'est Birnbaum qui le lui a remis. De qui Birnbaum l'avait-il reçu ? De Yankev-Iossel, c'est-à-dire moi. Et moi, où l'avais-je pris ? À mon frère Guenech. À qui mon frère Guenech avait-il pris le billet ? Il l'avait emprunté, ou plutôt acheté, au curé. Il dit qu'il l'a acheté, et le curé dit qu'il l'a emprunté, mais n'est-ce pas sans importance ? De toute façon, l'affaire est dans le lac. Et voilà pourquoi le curé réclame le billet à mon frère Guenech, Guenech à moi, moi à Birnbaum, et Birnbaum à qui ? À la banque. Mais la banque allègue qu'elle ne connaît pas de Birnbaum, qu'elle ne connaît que le millionnaire ! Dans ce cas, Birnbaum doit s'adresser au millionnaire, et le millionnaire à la banque. Le millionnaire, il est vrai, a peur qu'on ne porte plainte contre lui. Dans ce cas, Birnbaum doit signer une décharge au millionnaire, moi à Birnbaum, mon frère Guenech à moi, et le curé à Guenech. Que dites-vous de ça ? Peut-on trouver mieux ? Il y a eu pourtant un avocat, plus malin que les autres, pour nous poser cette colle : comment savons-nous, dit-il, que le curé est le dernier maillon de la chaîne ? Et si on voyait demain sortir de derrière les fagots un brave homme qui se mettrait, témoins et papiers à l'appui, à réclamer : "Le billet est à moi ! Où est mon billet ?" Qu'est-ce qui arrivera ? Ce n'est pas le billet qu'il exigera, mais soixante-quinze mille roubles ! Et à qui ? Au millionnaire, pardi, à qui d'autre ? Le millionnaire, c'est vrai, aura une décharge de Birnbaum, Birnbaum de moi, moi de mon frère Guenech et Guenech du curé. Le millionnaire n'aura donc qu'à

porter plainte contre Birnbaum, Birnbaum contre moi, moi contre mon frère Guenech et Guenech contre le curé. Quelle guigne, encore une fois ! Que faire ? Il a bien fallu aller trouver encore un autre avocat, le célèbre Copernikov, et après lui un autre avocat, encore plus fameux, la "flèche d'or". En un mot, nous avons été trouver tous les avocats, sans en oublier un seul, et nous nous sommes si bien enavocatisés que nous ne pouvions plus parler d'autre chose, nous n'avions que ce mot à la bouche : avocat, avocat... Vous n'auriez pas un avocat ? Zut, qu'est-ce que je dis ! Une cigarette...

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, aux avocats. Le Seigneur a été clément : les avocats ont fini par trouver une solution, ce n'est pas pour rien qu'ils sont avocats. Et quelle solution ? Birnbaum et moi devions, avant tout, aller chez le notaire et signer un papier comme quoi nous n'avions rien à voir avec ce billet, que c'était mon frère Guenech qui me l'avait envoyé, qu'il l'avait pris, ou plutôt acheté, au curé, pour le mettre en gage, et que je l'avais engagé chez Birnbaum, qui m'en avait donné deux cents roubles... Autrement dit, les faits, rien que les faits, la pure vérité. On aurait pu croire que tout était pour le mieux, sans embarras ni embrouilles : peut-on trouver mieux que la vérité ? Eh bien, personne n'y a pensé ! Vous saisissez ?... Et ce n'est pas tout ! Nous aurions donc donné aux autres, Birnbaum et moi, la corde pour nous pendre ? Et qu'advierait-il de nos parts du gain ? Que ferions-nous, si nous nous retrouvions Gros-Jean comme devant ? Fallait-il se fier à l'équité de mon frerot et à la parole du curé ? À notre signature et à nos libations communes ? Billevesées ! Une feuille de papier ne vaut pas deux sous, et on peut boire tous les jours, pourvu qu'on ait de la vodka de reste. Que voulions-nous donc, Birnbaum et moi ? Une garantie ! Être assurés de *toucher ce que nous devons toucher*... Vous le comprenez, ça, ou pas ? C'est alors que le véritable scandale a com-

mencé. “Une garantie ? En quel honneur, une garantie ? Non seulement ils touchent de l’argent sans avoir rien fait pour, mais ils veulent encore une garantie ?” Ça, ça nous a fâchés tout rouge : “Ah, espèces de !... Voilà comment vous remerciez de notre honnêteté ! Non seulement on vous fait une immense faveur (on aurait pu empocher les soixante-quinze mille roubles sans que personne n’en sache rien), mais vous n’êtes encore pas contents ?” — “Il faut peut-être vous dire merci, vous tapoter la joue ?” C’est mon frère Guenech qui a dit ça. Je ne l’ai pas supporté, bien sûr, et un mot en entraînant un autre, les gifles se sont mises à voler, comme ça se fait entre frères. Bref, on a fini par se mettre d’accord : ils nous donneraient une garantie. Quelle garantie ? Une promesse écrite ? Ça ne vaut rien. Une traite ? C’est dommage de dépenser du papier timbré. Alors quoi ? De l’argent comptant ! Comme disait ma grand-mère, Dieu ait son âme : “De tous les produits laitiers, ce que je préfère, c’est encore un bon morceau de viande.” Mais où le prendre, l’argent comptant ? De l’argent, personne n’en a par les temps qui courent. C’est-à-dire... si, certains en ont, et beaucoup : les Rothschild. “Bref, tout ça, c’est du vent ! Tant qu’on ne m’aura pas donné de garantie, je ne signerai rien !” — “Quelle garantie ?” — “Celle que vous voulez, tout ce que je demande, c’est une garantie ! Qu’on n’aille pas clabauder, dire que Yankev-Iossel s’est laissé mener par le bout du nez.” Vous voyez ? Et d’une. Mais mon gaillard, Birnbaum, je veux dire, répétait toujours la même chose : qu’en disent *les gens* ! Puisqu’il doit signer un papier si important, il veut savoir ce qu’en pensent les gens, et il fera comme ils le diront. “Encore les gens ! dis-je. Vous en avez pourtant eu à votre content, un jour ! Qu’est-ce que vous en avez à faire, des gens ?” — “Vous comprenez, dit Birnbaum, je veux qu’on demande l’avis des gens, et s’ils pensent que je n’ai droit à rien, pourquoi irais-je prendre de l’argent qui ne me revient pas ?” Vous le

comprenez, ça, ou pas ? Je crie : “Garantie !”, il répète : “Les gens !” La garantie viendra après, qu’il dit. D’abord, il faut demander aux *gens*. J’en ai la cervelle tout «engensée», de vos gens ! Mieux vaut une garantie ! Une garantie ! c’est plus sûr !

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, à la garantie. Ils ont fini par nous céder, on s’est arrangés entre nous comme de juste, on a signé des montagnes de papier, et pas n’importe où, chez le notaire, on a remis ces papiers où il fallait et on s’est mis à faire le tour des avocats, à écrire toutes sortes de documents, à traîner en ville tous les jours que Dieu fait, à dépenser de l’argent, à payer les frais d’hôtel, à dormir avec des punaises, du moment que l’endroit s’appelle “Hostellerie” (pension, ce n’est pas assez chic pour eux), à manger des cafards rôtis sous prétexte que ça s’appelle “rosbif” (bœuf bouilli, ce n’est pas assez chic pour eux), à suer comme au bain turc, à griller au soleil, à battre la semelle, assourdis et hébétés par l’ennui et les bavardages, le bruit et le vacarme... Et tout ça pour quoi ? Vous parlez d’une aubaine : soixante-quinze mille roubles ! Mais vivement qu’on en finisse, comme dit ma femme : “Un “tiens” vaut mieux que deux “tu l’auras”. Tes soixante-quinze mille roubles, ils m’ont déjà percé soixante-quinze fois le cœur. Je veux bien te l’abandonner tout entier, ce plaisir-là : qu’est-ce que j’en ai à faire ?...” — “Eh ! que je lui réponde, femme tu es, femme tu resteras...” Mais je sens bien qu’elle a raison : qu’est-ce ça m’apporte, tout ça ? Ça ne me nourrit guère ! Tout ce que ça m’a donné, c’est des ennemis : l’un m’envie, l’autre grince des dents, tremblant que je n’aille vraiment toucher cet argent. Pour quoi il aurait tout cet argent, Yankev-Iossel ?... Vous saisissez ? Il n’y a pas à dire, j’ai dû suer sang et eau avant d’avoir enfin la joie d’entendre que cette histoire était terminée. Je m’en suis fait, des cheveux, avant de voir enfin le billet et le bonheur ! Mais vous pensez peut-être que nous n’avons eu aucun mal à le

voir, notre billet ? Attendez, n'allez pas si vite. Nous avons d'abord dû attendre un mois : si quelqu'un allait s'élever contre cette décision ? Je ne sais pas si j'ai dormi normalement une seule nuit, pendant ce mois ! Je faisais des cauchemars affreux, il m'arrivait de me réveiller en sursaut au milieu de la nuit et de hurler d'une voix d'outre-tombe : "Zipoïra, je vole !" — "Où tu voles donc comme ça ? disait-elle. Qu'est-ce que c'est que ces histoires de vols ? Crache trois fois derrière ton épaule * et raconte-moi ton rêve." — "J'ai fait un drôle de rêve, disais-je. J'avais des ailes et je volais, et j'étais poursuivi par des monstres étranges, serpents et lézards, qui voulaient me détruire..." Une nuit, ç'avait été ça. Une autre fois, j'avais rêvé que j'étais assis sur un sac énorme. Un sac en baudruche rouge, avec sur le côté cette inscription en chiffres gigantesques : 75 000... C'était l'été, un samedi, les gens se promenaient, vous voyez, s'arrêtaient pour me regarder de tous leurs yeux... Et soudain : crrrac ! Une détonation ! C'était mon sac de baudruche qui venait d'éclater, et je tombais en hurlant : "Zipoïra, j'ai éclaté !" — "Seigneur Dieu ! Qui a éclaté ? Qu'ils éclatent tous, mes ennemis !" C'est ce que m'avait dit ma femme, en me réveillant pour m'expliquer mon rêve du bon côté, comme le font toujours les épouses.

En un mot, où en étions-nous ? Ah oui, au jour où nous avons récupéré le billet. Quand le temps fut venu d'aller chercher le billet, ça recommença : "Qui fera la délégation ?" Autrement dit, qui ira chercher le billet ? Chacun de nous, cela va sans dire, avait une confiance inébranlable en lui-même, mais pour s'en remettre aveuglément à un autre, je n'étais pas très chaud non plus : la tentation était trop forte, soixante-quinze mille roubles ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Alors on a décidé : puisque tu n'as pas confiance en moi, ni moi en toi, allons-y ensemble ! Qu'est-ce que ça si-

* Pour conjurer le mauvais sort. (N.d.T.)

gnifie : ensemble ? À dix ! Comment nous nous retrouvions à dix ? Vous n'avez qu'à compter, vous le verrez bien : moi, ça fait un, Birnbaum — deux, le curé — trois, mon frère Guenech — quatre, les trois avocats (un pour le curé, un pour mon frère, un avocat de Tarachtchansk, et un pour Birnbaum et moi, un avocat de Tcherkassk), ça vous en fait déjà sept, si je ne me trompe, plus les trois courtiers qui s'étaient mêlés de l'affaire et qui avaient partagé équitablement le gain entre nous. Et nous voilà dix. Au début, on s'est sentis un peu gênés. Mon frère Guenech faisait des ci et des ça, récriminait : pourquoi tant de gens, un vrai troupeau ! Il aurait suffi de deux, le curé et lui, ça va sans dire... Ça le froissait, vous comprenez, que personne ne veuille s'en remettre à son équité et à la parole du curé ! Pourtant, ses états d'âme, il a pu les mettre dans sa poche avec son mouchoir par-dessus, parce que des raisons d'être mécontents, on en avait tous, et elles étaient toutes justifiées à leur manière. Moi, par exemple, j'estimais que je devais absolument faire partie de la délégation, en tant que frère ; non par gloriole, mais parce qu'un frère peut toujours emberlificoter l'autre. Qu'est-ce qui me resterait à faire, après ? Me plaindre de lui au Seigneur ? C'est tout de même mon frère ! Quant à mon Birnbaum, il a déclaré que si mon propre frère ne me faisait pas confiance, il n'avait vraiment aucune raison, lui, un étranger, de s'attendre à un miracle. Il est déjà si délicat, qu'il dit... Et on ne peut pas dire qu'il ait tout à fait tort. Pour les trois avocats, ce n'est même pas la peine d'en parler, ils sont tenus d'être présents, parce qu'ils devront encore pondre des tonnes et des tonnes de papiers... Il ne restait donc que les trois courtiers. Mais ils déclarèrent qu'ils devaient, eux aussi, y assister, et tous les trois, étant donné qu'ils sont tous de vieux singes, c'est-à-dire des gens d'expérience, qu'ils ont été à bonne école, qu'ils ont fait leurs armes à la bourse d'Egoupetz, et qu'ils savent ce que c'est que l'argent des courtiers, le "courtage"... À les

croire, c'est comme qui dirait la commission que le marieur doit toucher aux fiançailles ! Vous saisissez ?

Nous avons convenu que nous n'arriverions pas tous ensemble, mais un par un. Mais comme chacun voulait entrer le premier, nous nous sommes tous retrouvés à l'aube devant la banque et avons fait le pied de grue assez longtemps, jusqu'à ce que la porte s'ouvre et que nous puissions entrer récupérer notre billet. Bon, je pense qu'il n'est pas utile que je vous explique ce que c'est qu'une banque. Une banque n'aime pas qu'on la presse, elle a tout son temps. Qu'est-ce qu'elle en a à faire, du billet, de Yankev-Iossel, des soixante-quinze mille roubles, du curé, de Guenech, de Birnbaum, des courtiers qui attendent leur commission, du monde entier, quoi ! Non, la banque, si j'ose dire, elle s'en tamponne le coquillard ! Le premier fume une cigarette, le second discute, le troisième boit son thé, l'un taille son crayon, l'autre lit son journal, le nez dedans, au point qu'on aurait beau le secouer, il ne lèverait pas la tête. Nous faisons les cent pas, bâillant, toussant : il n'y a plus qu'une minute à attendre, mais l'employé du guichet est sorti, quand il arrive, c'est le caissier qui n'y est pas. Une fois le caissier à sa place, le directeur a disparu. Où est le directeur ? Il dort. Le responsable de la banque, voyez-vous, est étendu bien tranquille à ronfler. Qu'est-ce qu'il en a à faire, du billet, de Yankev-Iossel, des soixante-quinze mille roubles, du curé, de Guenech, de Birnbaum, des courtiers qui attendent leur commission, du monde entier, quoi ! Quel est son salaire, pour prendre un exemple, à ce directeur ? Six mille roubles, pour sûr, peut-être même huit, si ce n'est dix. Comme s'il manquait de travail, le pauvre ! J'accepterais de toucher la moitié, et même le tiers, et je travaillerais sûrement plus que lui, et en tout cas j'y mettrais plus de cœur ! C'est ce que je pensais alors, à moins que je n'aie rien pensé du tout... Vous saisissez ?

À ce moment-là, le directeur est arrivé. Bien sûr, nous nous sommes précipités sur lui, tous ensemble.

Il a eu l'air d'avoir peur et a levé la main. Alors les seuls avocats se sont avancés, tous les trois, avec le curé, et ils lui ont remis les papiers. Vous le comprenez, ça, ou pas ? Le directeur s'est enfermé dans son bureau avec les papiers et nous nous sommes mis à attendre, à attendre, à attendre ! Enfin, nous avons été payés de nos peines : le directeur est sorti avec un gros monsieur et, excusez-moi de vous le préciser, il nous a tourné le dos et s'est mis à discuter avec lui : on n'en voyait pas la fin ! Qu'est-ce qu'il en avait à faire, du billet, de Yankev-Iossel, des soixante-quinze mille roubles, du curé, de Guenech, de Birnbaum, des courtiers qui attendaient leur commission, du monde entier, quoi ! Tout d'un coup, le voilà qui se tourne vers nous et qui nous dit :

— Vos papiers sont prêts, vous pouvez passer à la caisse...

Vous saisissez ? Comme s'il n'avait pas pu le dire avant. Nous avons pris nos papiers et nous sommes dirigés vers la caisse, pensant que le dénouement était proche. Mais ouiche ! Je t'en fiche ! Le caissier était occupé à compter de l'argent, des billets de cent et de cinq cents comme si c'était des vieux bouts de papier, et puis des pièces, des gros tas de pièces d'or, toute sa table en était couverte ! Combien d'argent ça pouvait faire ? Seigneur, si j'en possédais ne serait-ce que le dixième, comme je l'enverrais promener, ce fameux billet ! C'est ce que je pensais alors, à moins que je n'aie rien pensé du tout. Et le caissier comptait toujours son or, sans le moindre regard pour nous. Qu'est-ce qu'il en avait à faire, du billet, de Yankev-Iossel, des soixante-quinze mille roubles, du curé, de Guenech, de Birnbaum, des courtiers qui attendaient leur commission, du monde entier, quoi ! L'argent file entre ses doigts, les pièces roulent avec un tintement particulier, si doux, le tintement de l'argent. Un "tintement argentin", quoi, vous le comprenez, ça, ou pas ?

Parlons peu mais parlons bien, où en étions-nous ?

Ah oui, à l'argent. Il a donc compté tout son argent, il a levé sur nous un nez chaussé de lunettes, a pris nos papiers, les a feuilletés comme on compte l'argent, les billets de cent par exemple, en faisant claquer ses doigts. Puis il a ouvert un tiroir et en a tiré une épaisse enveloppe. Il l'a décachetée, en a extrait un billet, le fameux billet, et nous a demandé :

— Qui doit le toucher ?

Dix paires de mains se tendirent vers le billet.

— Non ! dit le caissier. Je ne peux pas remettre ce billet à tant de mains à la fois. Choisissez-vous quelqu'un.

Alors, voyez-vous, nous nous sommes choisi quelqu'un, le plus vieux des trois avocats. Il a pris le billet précautionneusement, des deux mains, comme on reçoit un nouveau-né, et il l'a montré d'abord au curé, puis à mon frère Guenech, puis à Birnbaum et moi, c'est-à-dire à nous deux, afin que nous voyions bien qu'il s'agissait du bon billet. Le curé dit qu'il l'avait reconnu de loin, dans les mains du caissier. À ce qu'il dit, il a un signe qui ne trompe pas... Quel signe, il n'a pas pu le préciser... Mon frère Guenech a juré sur tout ce qu'il avait de plus cher qu'on aurait pu le réveiller au milieu de la nuit, sur le coup de deux heures, et lui montrer le billet, il l'aurait reconnu du premier coup d'œil ! Vous le comprenez, ça, ou pas ? Quant à Birnbaum et moi, nous n'avons pas reconnu le billet (à quoi bon prétendre ce qui n'est pas), mais nous avons bien vérifié la série et le numéro douze : c'est l'essentiel, n'est-ce pas ? Et de là, nous nous sommes rendus à la Banque d'État recevoir nos petits sous, soixante-quinze mille roubles ! Nous allions tous de front, à pied, et pourtant ça grimpait raide. Le plus vieux des avocats tenait le billet bien en vue, bien fort, des deux mains, afin de ne pas le perdre, à Dieu ne plaise, et pour qu'on n'aille pas croire qu'il avait l'intention de l'escamoter ou de le remplacer par un autre... Ce malheureux billet... Nous n'étions déjà plus dix, mais une bonne vingtaine. D'ou

venaient tous ces gens, Dieu les préserve du mauvais sort ? Je vais vous le dire : d'abord c'étaient de bons amis de notre bourg qui se trouvaient justement en ville ce jour-là et s'étaient aperçus que nous nous dirigions déjà vers la Banque d'État, billet en mains, pour y toucher soixante-quinze mille roubles... Ils nous avaient donc emboîté le pas et entrèrent à la Banque, histoire de regarder comment on touchait un si gros gain, c'est une chose qu'on n'a pas l'occasion de voir tous les jours. Bref, autant vous le dire, nous étions suivis comme un enterrement de première classe, si bien que le caporal en faction devant la Banque a même été tout commotionné de voir tant de Juifs, avec un curé au milieu.

Pourtant, il nous a reçus le plus aimablement du monde et nous a invités à entrer un par un à la Banque. L'avocat alla où il fallait avec le billet, et dit ce que nous voulions. Alors, on nous a menés vers un fonctionnaire à la calvitie luisante et blanche comme une assiette de porcelaine, nous lui avons remis notre billet et nous lui avons dit quelque chose (quoi, je ne m'en souviens plus). L'homme à la calvitie, assis derrière un guichet grillagé, leva les yeux, nous lança un regard sévère par-dessus ses lunettes et se replongea dans son travail : il tenait en mains une sorte de petit couteau pointu et grattait avec dans un livre, grattait sans s'arrêter. Pendant qu'il grattait, nous restions là plantés comme des piquets, à le regarder gratter, et tous les autres clients nous détaillaient de la tête aux pieds. Le fonctionnaire à la calvitie grattait toujours, et autour de lui, à leurs tables, d'autres fonctionnaires comptaient de l'argent... Combien il y en avait, à votre avis ? Des billets, comme s'il en pleuvait. Et des montagnes de pièces d'or ! On en avait même la tête qui nous tournait, nos oreilles bourdonnaient du "tintement argentin" et nous étions tout éblouis. "Qui donc, pensais-je, a inventé l'argent au nom duquel les gens se mettent en quatre, suent sang et eau, sont prêts à s'entre-dévorer tout cru ! Il n'y a pas de frère, de sœur, de père, de fils,

de voisin, d'amis qui tiennent... Rien n'a de valeur, sinon l'argent, l'argent, l'argent !" C'est ce que je pensais alors, à moins, peut-être, que je n'aie rien pensé du tout, vous saisissez ? Et lui, le fonctionnaire, il était toujours là à gratter : qu'est-ce qu'il en avait à faire, dites-le-moi, du billet, de Yankev-Iossel, des soixante-quinze mille roubles, du curé, de Guenech, de Birnbaum, des courtiers qui attendaient leur commission, du monde entier, quoi ! Pourtant, tout a une fin. Le Seigneur s'est montré clément, le fonctionnaire a arrêté de gratter, a rangé son petit couteau pointu dans la poche de son gilet, en a sorti un mouchoir d'une blancheur immaculée et s'est mouché bruyamment. Puis il a pris le billet, sans façons, comme on prend une simple feuille de papier à deux sous, il a ouvert son livre et a regardé, regardé... Tantôt il considérait le livre, tantôt le billet, tantôt le billet, tantôt le livre. "Il doit avoir peur, le malin, qu'on ne veuille lui refiler un faux billet ? pensais-je. Tu peux gratter, que je me disais, tu peux flairer ! Le billet est authentique, ça n'a rien d'un faux !" Et brusquement, il s'est saisi du billet et nous l'a jeté presque à la figure, en disant (je me rappelle toujours ses mots) :

— *Qui vous a dit que ce billet a gagné soixante-quinze mille roubles ?*

Vous le comprenez, ça, ou pas ? *Qui nous l'a dit ?* Qu'est-ce que vous pensez de cette question ?

— Comment, répondons-nous, qui nous l'a dit ? C'est le billet qui nous l'a dit, qu'il a gagné soixante-quinze mille roubles. Série deux mille deux cent quatre-vingt-neuf, numéro douze !

— Oui, nous rétorque-t-il d'un ton tout à fait sérieux, c'est vrai, le billet série deux mille deux cent quatre-vingt-neuf, numéro douze a bien gagné soixante-quinze mille roubles. Mais votre billet, c'est le numéro douze, série deux mille deux cent quatre-vingt-dix-huit. *Il y a une petite erreur...*

Qu'est-ce que vous dites de ça ? Qu'ajouter de plus ? D'abord, à ces mots, nous sommes restés ahuris !

Nous pensions qu'il était devenu fou ou que nous avions perdu la raison. Ou encore que c'était un rêve... Nous nous sommes mis à nous regarder, puis nous avons enfin regardé le billet : c'était bien vrai ! Série 2 298, numéro 12. Vous le comprenez, ça, ou pas ?

Alors, que vous dire de plus, cher ami ? Je ne suis pas capable de vous en dépeindre le dixième, vous n'êtes pas capable de le décrire, d'ailleurs personne n'est capable de se représenter ce qu'a été cette scène à la Banque, quand nous sommes tous restés bouche bée à nous contempler mutuellement. Sur les visages, comment vous dire ? Ce n'étaient plus des visages humains, voyez-vous, c'étaient des mufles de fauves, des bêtes déguisées en hommes. On était tous prêts à s'entre-tuer d'un simple regard, des yeux ! Après tout, que s'était-il passé ? Que vous avait-on fait ? Vous aviez rêvé que vous possédiez soixante-quinze mille roubles ? Et après ? Cela vaut-il la peine de se suicider ? La vie ne vaut-elle rien en elle-même ? Des fous, vous le comprenez, ça, ou pas ? Et celui qui me faisait le plus de peine, c'était ce gaillard de Birnbaum ! Bon, les autres se justifiaient, rejetaient la faute sur le voisin : le curé chargeait mon frère Guenech de tous les péchés, et Guenech disait qu'il ne voulait rien savoir : il n'aurait jamais pensé à ces soixante-quinze mille roubles, même en rêve, si je ne lui avais pas, moi, Yankev-Iossel, envoyé un télégramme de félicitations. Vous saisissez : "On peut dire que tu l'as bien regardé, ton journal, frerot !" — "Et toi, pourquoi ne l'as-tu pas regardé ?" — "C'est toi, dit-il, qui es à l'origine de toute l'affaire, c'est toi qui avais le billet, c'est toi le véritable propriétaire !" Vous avez vu ça ? Tant qu'il était question de soixante-quinze mille roubles, personne ne voulait reconnaître mes droits, et maintenant que l'affaire nous a éclaté entre les doigts comme une bulle de savon, je suis le véritable propriétaire ! Vous saisissez ? Mais, bon. Moi, Yankev-Iossel, bouc émissaire, je prends sur moi toute la faute. Je veux bien, je suis coupable de tout ! Mais qu'avez-vous

fait de vos yeux, andouilles ? Vous avez tous vu trente-six fois, aussi bien que moi, des papiers, des reçus, des assurances en tout genre, où il était écrit noir sur blanc : série 2 298, alors que le billet gagnant est le numéro 12, série 2 289 ; pourquoi n'avez-vous jamais eu l'idée de remarquer que le neuf était avant le huit ? Et quand vous avez eu le billet en mains, vous n'auriez pas pu vérifier encore une fois la liste des gagnants ? Vous n'avez pas hésité à aller à la banque, tous autant que vous êtes. Et pourquoi ? Vous pensiez toucher votre argent ? Vous saisissez ? Mais celui qui m'a le plus mis en colère, c'est mon type, Birnbaum, je veux dire. Vous l'auriez vu se tenir à l'écart, comme s'il n'était pas des nôtres, comme si tout cela ne le concernait pas ! Deux minutes plus tôt, hein, il ne nous laissait pas un moment de répit : "Les gens ! Les gens !" Il voulait s'en remettre au jugement des gens ! Et voilà qu'il faisait l'agneau innocent ! Ça m'a piqué au vif et je me suis dit : au moins, que je lui lâche tout ce que j'ai sur le cœur, pour compenser la bile qu'il m'a fait faire, le deux mai, si vous vous souvenez, quand je l'avais supplié, comme s'il en voulait à ma vie, de me rendre le billet.

— *Pan* Birnbaum ! que je lui dis. C'est le moment où jamais de demander l'avis des gens ! C'est qu'il y en a, des gens, à la banque, Dieu me pardonne ! Pourquoi ne dites-vous rien ? Vous ne voulez plus l'avis des gens ? Vous en avez assez, des gens ?

Pendant ce temps-là, les gens, eux, se payaient du bon sang. Pourquoi, je ne saurais vous le dire : était-ce que je proposais à Birnbaum de m'en remettre à leur jugement, ou bien étaient-ils mis en joie par les soixante-quinze mille roubles qui nous passaient sous le nez ? Tout ce que je peux vous dire, voyez-vous, et ce que je peux vous jurer, c'est que cet argent, je n'en ai rien à faire, il peut bien brûler ! La seule chose qui me chagrine, c'est que quand on *pensait encore* que Yankev-Iossel avait *soixante-quinze mille roubles*, j'étais reb Yankev-Iossel. Et maintenant que Yankev-Iossel n'a

plus, passez-moi l'expression, *que des queues de cerise, et pas soixante-quinze mille roubles*, personne ne m'appelle plus reb Yankev-Iossel ! Quoi donc, pauvres galeux, que le diable patafiole votre grand-père ! En quoi suis-je coupable, selon vous ? Que j'aie soixante-quinze mille roubles ou non, qu'est-ce que ça fait ? Vous savez ce que je vais vous dire, *pan Cholem Aleichem* ? Vous pouvez en être fier, de vos Juifs et du reste du monde ! Il n'est pas bien joli, le monde, je peux vous le dire, il est flatteur, trompeur et bête. Mais, avouez, vous en avez sûrement les oreilles qui bourdonnent, le chapeau qui se dresse sur votre tête, de mes soixante-quinze mille roubles ? Excusez-moi de vous avoir ennuyé avec mes histoires, et que le Seigneur vous donne la santé, voyez-vous, et des affaires meilleures que les miennes !

POUR PASSER LES FÊTES EN FAMILLE

HISTOIRE DES AVENTURES QUI ARRIVÈRENT
AU MÉLAMED FICHEL DE BALTA À
KHACHTCHÉVATY PENDANT LA FÊTE DE LA
PÂQUE

1

Deux fois par an, avec l'exactitude d'un chronomètre, au début du mois de pisan (à la veille de la Pâque) et au début du mois d'élul (à la veille de la fête des Cabanes), le mélamed Fichel revient de Balta à Khachtchévaty chez sa femme et ses enfants.

Le sort a voulu que toute sa vie ou presque il soit un hôte dans sa propre maison, un hôte bienvenu, certes, mais seulement pendant de brefs délais, pendant les fêtes. Les fêtes une fois terminées, il doit rentrer à Balta, redevenir instituteur, reprendre la baguette en main, enfoncer la Guémara dans les têtes obtuses de cancre, végéter loin des siens, la nostalgie de sa maison au cœur.

En revanche, chez lui, le mélamed Fichel est roi. Baschéva, sa femme, vient à sa rencontre, un châle sur la tête. Rouge comme un coquelicot et sans lever les yeux, elle lui demande comme qui dirait en passant :

— Eh bien, comment ça va ?

— Et toi, comment ça va ? s'enquiert Fichel à son tour.

Son fils Froïké, gamin de treize ans, le salue. Le père s'informe :

— As-tu fait des progrès dans tes études ?

Sa fille Reizel, très mignonne, ses cheveux tressés en une petite natte, l'embrasse.

— Papa, quel cadeau m'apportes-tu pour la fête ?

— Un coupon d'indienne pour te faire une robe, et à maman un foulard de soie. Va, donne-le-lui !

Fichel tire de l'escarcelle où il garde son châle de prière un nouveau foulard de soie (en fait, il n'est de soie qu'à-demi). Baschéva rougit encore davantage, rabat son châle sur son front, et fait mine de s'occuper du ménage. Mais elle s'agite et tourne dans la pièce sans la moindre nécessité.

— Efroïm, apporte-moi la Guémara, on va voir ce que tu y as compris.

Froïké étudie avec zèle, c'est un garçon intelligent, appliqué, doué d'une excellente mémoire. Fichel l'écoute commenter la Guémara, le cœur en fête : quel garçon charmant que ce Froïké, un fils en or !

— Si tu veux aller aux bains, voici une chemise propre.

C'est Baschéva qui le dit, sans le regarder dans les yeux, que Dieu l'en garde. Fichel se sent drôlement bien, comme un prisonnier qu'on vient de relâcher et qui se retrouve parmi des êtres proches et chers. Il se représente une étuve bien chauffée, lui-même sur la planche supérieure et une foule de Juifs se cinglant le dos et tout le corps avec un balai de bouleau.

— Oh, encore, encore, misère de moi, les Juifs, encore !

Propre et frais comme un nouveau-né, Fichel revient du bain. Après avoir dit la prière appropriée, il met sa redingote du samedi et une nouvelle ceinture et regarde à loisir Baschéva qui porte une robe neuve et son foulard de soie. "Ma femme, Dieu merci, est bien faite, elle est douce et sans prétentions", pense Fichel. Prenant Froïké par la main, il l'emmène à la synagogue.

À peine est-il entré qu'on l'entoure, on pousse des exclamations :

— Béni soit le nouveau venu ! Reb Fichel ! De quoi s'occupe le mélamed Fichel ?

— De quoi peut-il s'occuper ? Il donne des leçons.

— Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde ?

— Dans le monde? Rien. Le monde est le même qu'avant.

— Et quoi de nouveau à Balta ?

— Balta est toujours Balta...

C'est pareil tous les six mois. Les mêmes questions, les mêmes réponses...

Le chantre Nisel entonne la prière du soir, sa voix s'amplifie constamment. Froïké, serré contre le mur, écoute le chantre et prie avec ferveur. Le cœur de Fichel se gonfle, s'épanouit, le père ne peut assez se réjouir de son merveilleux garçon, de son fils.

— Bonne fête ! Bonne fête !

— Bonne fête ! Bonne année !

La table de fête est déjà dressée. Tout est prêt pour le repas solennel. Une place spéciale attend le maître de maison : deux chaises recouvertes d'un grand coussin. Bientôt, Fichel sera "roi". Vêtu de blanc, il va s'asseoir à la place préparée à son intention comme sur un trône, et à côté de lui sera sa "reine" Baschéva dans son nouveau foulard de soie. Leur feront face le "prince" Efroïm portant un nouveau bonnet et la "princesse" Reizel avec sa petite tresse. Attention! Le mélamed Fichel monte au trône.

2

Les malins de Khachtchévaty, c'est-à-dire ceux qui aiment railler, se moquer de tout le monde et à plus forte raison d'un mélamed, ont inventé toute une histoire sur le compte de notre Fichel. Une fois, à la veille de la Pâque, racontaient-ils, Fichel avait envoyé à Baschéva le télégramme suivant : "Garçons réunis, apporte argent, prépare balles, vais régner", ce qui devait prétendument signifier : j'ai des élèves pour l'année suivante, j'apporte l'argent qu'on m'a payé, prépare des quenelles, je vais célébrer la Pâque. Ce télégramme,

disaient les mauvais plaisants, avait été intercepté à la gare de Balta, Fichel fouillé et ramené chez lui sous escorte. J'affirme pourtant en toute responsabilité que c'est un mensonge et une invention. Fichel n'a jamais, de toute sa vie, envoyé de télégramme, personne ne l'a fouillé et ramené chez lui sous escorte. Il est vrai qu'il a été placé sous escorte une fois, et la cause n'en fut pas un télégramme, mais son passeport ; et puis, il ne venait pas de Balta, mais d'Egoupetz, et ce n'était pas à la veille de la Pâque, mais en plein été. Il avait eu l'idée d'aller à Egoupetz pour y chercher des élèves, mais en y allant il avait oublié d'emporter son passeport. C'est ce qui le fit prendre. Après cet incident, il interdit à ses enfants et à ses petits-enfants de jamais chercher des élèves à Egoupetz... Depuis ce jour, il ne va enseigner qu'à Balta.

À la veille de la Pâque, Fichel se prépare à retourner chez lui. Il voudrait y arriver avant le commencement des fêtes. Mais à quelle époque ce voyage est-il possible ? Seulement lorsque les chemins deviennent praticables, lorsqu'on peut louer un chariot et que le bac commence à fonctionner pour faire passer le Boug. Mais avant la Pâque, les neiges fondent, les chemins sont couverts d'une boue épaisse et il est impossible de louer un chariot. La débâcle vient seulement de commencer, le bac ne fonctionne pas encore et il est dangereux d'aller en canot. Cependant, la fête est toute proche. Que faire ? Vous vous rendez, par exemple, de Makhnovka à Berditchev ou de Sokhatchev à Varsovie ; à la veille du sabbat, une averse vous surprend sur les chemins ; par surcroît, la nuit, dans l'obscurité, alors que votre chariot gravissait une hauteur, un essieu a cassé. Qu'allez-vous faire ? Quelle guigne, c'est tout ce qu'on peut dire !

Le mélamed sait bien ce que c'est que la guigne. Depuis le jour où il a commencé à donner des leçons et à faire la navette entre Balta et Khachtchévaty, il a connu pas mal d'ennuis. Que de fois lui est-il arrivé de faire

une bonne moitié du chemin à pied, marchant derrière le chariot et le poussant ! Un jour, il est tombé dans un marécage en compagnie d'un prêtre. Fichel se trouvait en bas, le prêtre au-dessus de lui. Une autre fois, il dut échapper à une meute de loups qui poursuivirent son chariot de Khachtchévaty à Pétchna. Il est vrai que plus tard il s'est avéré que ce n'étaient pas des loups, mais des chiens...

Mais cette fois-ci, une aventure sans précédent lui est arrivée à la veille de la Pâque.

Les malheurs s'acharnèrent sur lui depuis le Boug : la débâcle avait commencé plus tard que d'habitude, or Fichel était particulièrement pressé de rentrer chez lui, parce que c'était déjà vendredi, et pas simplement la veille d'un samedi ordinaire, mais la veille de la Pâque.

3

Fichel arriva dans son chariot en vue du Boug dans l'après-midi de jeudi. Selon ses calculs, il aurait dû y être le mardi matin, étant parti de Balta dimanche après la foire. Mais le diable l'avait poussé à entrer au marché et à y louer un chariot de hasard ! Il aurait mieux valu voyager avec Yankel le va-nu-pieds, cocher de Balta, assis sur son siège à côté de lui. Il est vrai que c'est une mauvaise place, on y a les jambes engourdis et on est pris de nausée, en revanche, il serait déjà chez lui et aurait oublié ce charmant voyage. Mais non, il lui avait fallu chercher un moyen de transport moins coûteux. Or, c'est une vieille règle : le bon marché coûte cher. Iona l'ivrogne, charretier de Balta, lui avait dit : "Écoutez-moi, mon petit père, versez deux roubles et vous serez assis dans le phaéton de Yankel comme un roi, à côté des messieurs, et bien protégé ; n'oubliez pas que vous jouez avec le feu, c'est une veille de fête !" Mais quand le sort veut qu'il y

ait un malheur... Eh bien, le diable avait envoyé sur son chemin un moujik de Khachtchévaty qu'il connaissait.

— Tiens, rabbi, on n'irait pas, des fois, à Khachtchévaty ?

— D'accord, et combien que ça va coûter, par exemple ?

Il s'était renseigné du prix, ça oui. Mais il ne lui était pas venu à l'idée de s'enquérir si le moujik se chargeait de l'amener chez lui avant le commencement de la fête. Fût-il parti à pied, marchant à petits pas en direction de la maison, qu'il y serait arrivé à temps.

Aussitôt qu'ils furent sortis de la ville, Fichel regretta amèrement d'avoir accepté la proposition du moujik. Il est vrai que le chariot était spacieux et qu'il se sentait comme un comte voyageant tout seul, mais le canasson du moujik se traînait à peine et ne fit, pendant toute la première journée, qu'une infime partie du trajet. À toutes les questions de Fichel qui voulait savoir combien de verstes ils avaient parcourues, le moujik répondait : "Est-ce que je sais ?" Vers le soir, le grand phaéton de Yankel le va-nu-pieds, bondé de voyageurs et tiré par quatre chevaux fringants, de véritables aigles, aux colliers ornés de grelots, les dépassa avec des sifflets et des huées. À la vue de mélamed assis dans le chariot, Yankel brandit vigoureusement le fouet et se mit à engueuler le moujik et l'instituteur. Après s'être moqué tout son soûl du canasson et du chariot, Yankel brailla : "Hé, toi là-bas! Tu ne vois donc pas qu'une de tes roues tourne !"

Le moujik arrêta le cheval, descendit du chariot suivi du mélamed, inspecta attentivement toutes les roues, se glissa sous son véhicule, vérifia les essieux, mais ne trouva aucun dégât.

Ayant compris qu'on s'était ri de lui, le moujik se gratta la nuque, puis éclata contre Yankel et par la même occasion contre tous les Juifs en jurons que Fichel n'avait encore jamais entendus. À chaque mot,

sa voix s'élevait, devenait de plus en plus perçante.

— Que tu ne voies jamais le bonheur ! Que tu n'aies jamais de chance ! Malheur à toi ! Que tu n'arrives pas chez toi ! Que tu crèves ! Toi et ta bête ! Et ta femme ! Et ta fille ! Et tous tes oncles, tantes et parents ! Et — et — tous vos Juifs, qu'ils soient maudits, tous les mécréants non baptisés !!!

Un long moment s'écoula avant que le moujik reprît sa place dans le chariot. Il ne se calma pas de sitôt et continua à maudire Yankel et tous les Juifs jusqu'à ce qu'ils soient arrivés, avec l'aide de Dieu, dans un village où ils passèrent la nuit.

Le matin, de bonne heure, après avoir récité ses prières et mangé un craquelin, Fichel était prêt à se remettre en route. Mais, malheureusement, pas Fiodor (c'est ainsi que s'appelait le moujik). La veille, il s'était enivré en compagnie d'un compère, puis il dormit toute la journée et toute la nuit. Ce ne fut que le matin suivant qu'ils purent repartir. Fichel, déjà assis dans le chariot, se mit à sermonner le cocher :

— Tu n'as pas honte, Fiodor ? disait-il. Comment donc ? Ah, que le diable emporte ton père ! Ne t'ai-je pas loué pour la fête ? Où est ta conscience ? Où est ton Dieu ?

Fichel lui scia le dos de toutes les manières possibles, en ukrainien et en yiddish, avec force gestes. Fiodor comprenait bien ce que lui disait Fichel, mais, se sentant coupable, ne soufflait pas mot. Il se tut avec résignation jusqu'à ce que, le quatrième jour, ils ne rencontrent de nouveau Yankel le va-nu-pieds revenant déjà de Khachtchévaty dans un fracas de tous les diables. Il annonça la bonne nouvelle au moujik et au mélamed :

— Vous pouvez revenir à Balta, le Boug a déjà débâclé !

Fichel se sentit défaillir. Quant à Fiodor, il crut que Yankel l'avait de nouveau trompé et il lâcha une fois de plus toutes ses malédictions... Finalement, le jeudi soir

ils s'approchèrent du fleuve. Le moujik alla voir Prokop Baraniouk le passeur pour lui demander quand le bac commencerait à fonctionner. Et tandis que notre Fichel se tournait face à l'orient pour faire sa prière vespérale, Fiodor et Prokop s'envoyèrent un verre de vodka.

Le soleil descendait à l'horizon, inondant de sa rouge lumière les montagnes qui surplombaient le fleuve, encore couvertes de neige par endroits et par endroits verdoyantes. De petits ruisseaux serpentaient du haut des montagnes et tombaient avec bruit dans le Boug, se mêlant aux eaux qui venaient de se libérer de leur carapace de glace. Le bourg de Khachtchévaty était bien visible. Éclairée par les rayons du soleil couchant, la coupole de l'église rappelait une chandelle allumée. Se tournant face à Khachtchévaty et récitant une prière, Fichel ferma les yeux et fit un effort pour chasser les tableaux tentants : Baschéva avec son nouveau foulard de soie noué autour de la tête, Froïké, la Guémara en mains, la petite Reizel avec sa tresse, l'étuve bien chauffée avec sa planche supérieure, le pain azyme tout frais, le poisson délicieux, assaisonné de poivre et de raifort montant au nez, la soupe aux choux telle qu'on la prépare au temps de la Pâque et qui a un goût divin, ainsi que beaucoup d'autres mets exquis que l'esprit malin a inventés pour perdre les hommes... Mais malgré tous les efforts de Fichel, il ne parvenait pas à venir à bout de ces mauvaises pensées. Elles entraient dans sa tête, l'assaillaient comme des mouches et l'empêchaient de prier comme il se doit.

La prière terminée avec beaucoup de peine, Fichel alla chez Prokop afin de s'informer au sujet du bac. Il expliqua au passeur en ukrainien et en yiddish ce que la fête de la Pâque représentait pour les Juifs, ce que signifiait le samedi à la veille de la Pâque, et ajouta qu'il serait perdu si, à Dieu ne plaise, il ne pouvait pas traverser le Boug aujourd'hui même, parce qu'à la maison sa femme et ses enfants l'attendaient (ce disant,

Fichel poussa un soupir tellement profond que son cœur cessa presque de battre) ; si, le Seigneur l'en garde, il ne revenait pas chez lui à temps, il ne pourrait ni manger ni boire huit jours de suite. Enfin, bref, autant se jeter à l'eau tout vivant (Fichel se détourna pour cacher ses larmes).

Prokop Baraniouk se rendait compte de la situation où se trouvait Fichel. Il savait, lui répondit-il, quelle fête c'était demain. Il savait même, ajouta Prokop, comment cette fête s'appelait en yiddish et que les Juifs avaient alors le droit de boire du vin et de l'eau-de-vie bien forte. Prokop n'ignorait pas non plus que pendant la fête des "oreilles d'Aman*" les Juifs buvaient également de l'eau-de-vie et qu'il y avait une autre fête israélite où il était de rigueur de s'enivrer. Mais il ne se souvenait pas comment cette fête s'appelait...

— C'est bel et bon, l'interrompit Fichel d'une voix larmoyante, mais que faire ? Car la fête se rapproche. Si, demain, que Dieu m'en préserve... tout est possible !...

Prokop ne lui répondit pas. Il se contenta de montrer le Boug de la main, l'air de dire : "Regarde donc. Ne vois-tu pas ce qui arrive ?"

Alors, levant les yeux, Fichel vit soudain ce qu'il n'avait encore jamais vu, il entendit soudain ce que ses oreilles n'avaient encore jamais entendu, car le méla-med Fichel, à parler franchement, n'était pas très observateur et si, parfois, la nature attirait son attention, c'était toujours par hasard, lorsqu'il courait du heder à la synagogue ou de la synagogue au heder.

Le beau Boug bleu enchâssé dans les hautes montagnes, le bruit des ruisseaux serpentant vers la Vallée,

* Prokop appelle ainsi la fête israélite de Pourim pendant laquelle on offrait aux invités des petits pâtés triangulaires aux graines de pavot et aux raisins secs, les "oreilles d'Aman", en souvenir de la délivrance des Juifs des persécutions d'Aman, vizir d'Assuérus. (N.d.T.)

le grondement des blocs de glace s'entrechoquant, craquant, se brisant, le flamboiement du couchant, la coupole embrasée de l'église, l'air sain, frais, et la proximité de la maison encore impossible à atteindre : tout cela insuffla une sorte d'inspiration à Fichel et l'emporta comme sur des ailes dans un monde nouveau. Et il crut qu'il était tout aussi facile de traverser le Boug que de griller une cigarette : il suffisait que Dieu fasse un miracle...

C'étaient à peu près les pensées qui tournoyaient dans la tête du mélamed et l'emportaient bien loin de la berge, dans les hauteurs... Fichel médita sur l'essence de l'Univers, sur la Providence, la grandeur de la nature et le Créateur du monde... Il ne s'aperçut pas que la nuit était tombée, que le ciel s'était couvert d'étoiles et qu'un vent frais s'insinuait sous sa redingote et son vêtement à franges...

4

Le mélamed Fichel passa une nuit bien dure, qu'elle ne se reproduise jamais, dans la bicoque de Prokop. Le matin vint, et avec lui le sourire amical d'un soleil clair et joyeux. La journée était merveilleuse, une douce chaleur transformait en bouillie les restes de la neige et la bouillie en eau. L'eau coulait de tous les côtés et tombait dans le Boug. Le fleuve était devenu tout transparent et intensément bleu, et il semblait près de déborder. Par endroits seulement, flottaient d'énormes blocs de glace. Pareils à des bêtes monstrueuses, à des éléphants blancs, ils étaient portés par le courant avec une grande rapidité, se dépêchant, craignant d'être en retard à quelque rendez-vous. Fichel fit la prière du matin, mangea le dernier morceau de pain qui lui restait dans le baluchon où il gardait son châte de prière et alla sur la berge pour se mettre au courant de la situation. Et quand Prokop lui dit que

le bac ne pourrait être mis à l'eau avant dimanche, et encore seulement dans l'après-midi, Fichel faillit en perdre la raison.

Il se prit la tête entre les mains et se mit à invectiver Prokop en ukrainien et en yiddish. Comment ! Prokop ne l'avait-il pas assuré qu'il lui ferait aujourd'hui même traverser le fleuve à bord du bac ?! Le passeur lui répondit de sang-froid qu'il lui avait effectivement promis de le faire passer sur l'autre rive (ce qui est vrai est vrai), mais où était-il allé chercher que ce serait justement par bac ? Oui, il se faisait fort de remplir sa promesse, de traverser le Boug à l'instant même dans un canot, dans un cuvier, si Fichel était d'accord, et cela ne lui coûterait pas moins de cinquante kopecks.

— Que ce soit dans un canot, que ce soit dans un cuvier, pourvu que je ne reste pas à célébrer la Pâque dans la rue, à Dieu ne plaise, dit Fichel qui était prêt à payer immédiatement non seulement cinquante kopecks, mais deux roubles entiers. Il se sentait capable de se jeter à l'eau et d'atteindre l'autre rive à la nage au nom de la sainte Pâque.

Fichel suivait Prokop sans le quitter d'une semelle, l'implorant de se procurer le plus vite possible un canot ou un cuvier. Il avait tellement envie de se retrouver de l'autre côté du Boug, à Khachtchévaty où il était attendu avec tant d'impatience par Baschéva, Froïké et Reizel. Peut-être étaient-ils en ce moment sur une hauteur de la rive opposée, peut-être le voyaient-ils et l'appelaient-ils, mais il ne pouvait pas les voir, ni les entendre, parce que le fleuve avait débordé, était devenu très large, beaucoup plus large que jamais auparavant.

Le soleil était haut dans le ciel bleu, limpide, quand Prokop proposa à Fichel de sauter dans le cuvier. En l'entendant, Fichel se mit à trembler de tout son corps, ne sachant que faire. De toute sa vie, il n'avait jamais navigué dans un cuvier, ne s'était jamais promené en

canot : il était persuadé que le canot allait pencher et que tout serait fini !

— Saute donc dans le cuvier ! répéta Prokop. D'un geste de la main, il approcha le canot de la rive, puis prit le baluchon des mains de Fichel.

Le mélamed se hâta de relever les pans de sa redingote et se mit à tourner sur place. Que faire ? Sauter dans l'eau, oui ou non ? D'un côté, il y avait le sabbat, la veille de la Pâque, Bashéva, Froïké, Reizel, l'étuve, le repas solennel, le roi... De l'autre, un danger mortel, un vrai suicide, un seul mouvement imprudent et ce serait la fin !...

Tenant ses pans, Fichel piétinait toujours. Il s'agita jusqu'à ce que Prokop lui criât qu'il se ficherait de lui et irait tout seul à Khachtchévaty.

Ayant entendu ce nom si cher, "Kha-chtché-va-ty", Fichel se souvint de ses proches et, prenant son courage à deux mains, il tomba dans le cuvier. J'ai dit "tomba", parce que lorsqu'il eut posé un pied dans le canot, celui-ci donna de la bande et Fichel, perdant l'équilibre, eut du mal à rester sur ses jambes. Il fit un mouvement pour ressortir, mais chancela et tomba, face contre le fond du canot. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il ne revienne à lui. Son visage était pâle, ses bras et ses jambes tremblaient, son cœur battait la chamade : tic-tic-tac ! tic-tic-tac !

5

Prokop se dresse sur la poupe comme s'il était assis sur une chaise dans sa propre maison ; il rame calmement, plongeant l'aviron tantôt de l'un, tantôt de l'autre côté de l'embarcation, et le petit canot glisse rapidement sur le miroir des eaux. Fichel a le vertige, il a de la peine à se tenir assis. Est-il assis, d'ailleurs ? Non, il est suspendu en l'air. Il lui suffirait de se retourner ou de se pencher pour tomber à l'eau et c'en serait fait de Fichel !...

À cette pensée, un verset de la Bible lui revient en mémoire : “Ils s'enfoncèrent comme du plomb dans les eaux formidables.” Les cheveux de Fichel se dressent sur sa tête : est-il possible qu'une telle mort l'attende, une mort sans enterrement ? Mais pourquoi, Seigneur tout-puissant ? Et il fait un vœu... Quel vœu s'impose-t-il ? Donner de l'argent aux bonnes œuvres. Cependant, il n'a pas d'argent. Il est tellement pauvre... Et Fichel promet à Dieu que s'il revient sain et sauf à la maison, il étudiera le Talmud nuit et jour, il l'étudiera avec tant de zèle qu'il apprendra ses soixante-trois traités...

Fichel voudrait savoir s'ils sont loin de l'autre rive. Mais, comme de juste, il est assis face à Prokop, dos à Khachtchévaty. Il pourrait le demander à Prokop, mais il a peur de prononcer un mot. Un seul son suffirait, lui semble-t-il, à faire pencher le canot, et tout serait fini ! Heureusement, Prokop prend la parole lui-même. “Il n'y a rien de pire, dit-il, que de naviguer pendant la débâcle. On ne peut pas diriger le canot directement vers la rive, il faut manœuvrer, se tourner, se retourner, parfois même revenir.”

— Voici un grand bloc de glace qui vient droit sur nous.

C'est Prokop qui le dit, désignant une banquise qui passe rapidement, avec des clapotements, à côté d'eux. Fichel n'a jamais vu ni entendu rien de tel. Maintenant seulement, il commence à se rendre compte du danger que comporte leur entreprise. Il donnerait tout pour atteindre au plus vite la rive opposée, ou pour revenir en arrière sain et sauf.

— Regarde, regarde ! crie Prokop, indiquant quelque chose de la main.

Fichel lève peureusement les yeux, il n'ose pas bouger ; mais il a beau regarder, il ne voit rien : il n'y a tout autour que de l'eau, de l'eau, de l'eau.

Prokop agite les avirons avec force, la petite embarcation glisse comme un poisson dans l'eau et Fichel

est glacé d'effroi. Il veut poser une question, mais n'ose pas. La voix de Prokop retentit de nouveau :

— Si nous ne passons pas maintenant, ça tournera mal.

Fichel ne peut plus garder le silence.

— Qu'est-ce que cela veut dire, mal ? demande-t-il.

— Mal, répond Prokop, veut dire que nous serons perdus.

— Perdus ?

— Oui, perdus !

— Ce qui signifie..., insiste Fichel.

— Ce qui signifie que nous serons écrasés par les glaces.

— Écrasés ?

— Écrasés !

Fichel ne comprend pas la signification exacte de ces mots, mais il croit sentir le souffle glacial de l'au-delà.

Une sueur froide couvre tout son corps. Et de nouveau, ces paroles de la Bible lui traversent l'esprit : "Ils s'enfoncèrent comme du plomb dans les eaux formidables..."

Voulant rassurer Fichel, Prokop commence à conter l'histoire qui lui est arrivée l'année passée, à la même époque : "Le Boug avait déjà débâclé, mais on ne pouvait pas encore mettre le bac à l'eau. Et voici qu'un type s'amène, un fonctionnaire des impôts d'Ouman. Un garçon sympathique qui m'a promis de me payer un rouble si je lui faisais passer le fleuve. On était à peine éloignés de la côte que toute une masse de glace vient à notre rencontre. Je tourne à droite, mais la glace nous enserme de partout, je veux grimper sur un bloc, mais pas moyen. On fait flop et — adieu ! Par bonheur, je sais nager, mais le fonctionnaire d'Ouman; lui, il était fichu."

— Ce rouble, je ne l'ai jamais vu, conclut Prokop en soupirant. Fichel en a la bouche sèche, il ne se sent plus de peur.

Au milieu du fleuve, Prokop ralentit, contempla attentivement les eaux du Boug, agitées de petites vagues, posa les avirons, tira d'une poche intérieure une bouteille, avala quelques gorgées, remit la bouteille à sa place, mâcha un légume quelconque, tout en expliquant à Fichel que s'il ne lampait pas de la gnôle, il se sentait mal à l'aise sur l'eau... Puis Prokop s'essuya la bouche, prit les avirons et dit :

— Et maintenant, il faut filer !

Où ? Pourquoi ? Fichel ne le comprenait pas et avait peur de le demander, mais il sentait que la mort était toute proche. Se mettant à genoux, Prokop se mit à ramer de toutes ses forces. Il conseilla à Fichel :

— Rabbin, mets-toi en bas !

Fichel comprit d'emblée qu'on lui ordonnait de s'étendre au fond du canot, et il ne se fit pas prier. Il vit toute une masse de blocs de glace s'approcher de loin. Il ferma les yeux, tomba face contre le fond du canot et, tremblant comme une brebis, entonna doucement la prière : "Écoute Israël !" Ensuite, il récita une autre prière, celle qu'on dit avant de mourir, en quittant la vie. Il se vit lui-même au fond du Boug ; un gros poisson s'approchait de lui, s'appêtant à l'avalier comme avait été avalé Jonas le prophète quand il s'était enfui à Tharsis. Fichel se rappela la prière du prophète et l'entonna d'une voix triste, pleine d'émotion : "Tu m'as plongé dans des eaux profondes, au cœur de la mer, et des torrents m'ont entouré... Les eaux ont étreint jusqu'à mon âme, le gouffre s'est fermé au-dessus de moi..."

Ainsi chante le mélamed, il chante et il pleure, il verse des larmes, plaignant Baschéva, sa future veuve, et ses enfants orphelins...

Pour Prokop le fleuve est comme de la terre ferme, comme sa propre maison. Pesant sur les rames, il fredonne sa chanson :

*Ah, choucas, choucas
Aux ailes noires,
Aux ailes noi-a-a-res !*

La prière de Fichel se confond avec la chanson de Prokop, et un duo étrange retentit au-dessus du Boug, duo que le Boug n'a encore jamais entendu au cours de toute son existence...

“Pourquoi a-t-il tellement peur de mourir, ce Juif ? pensa Prokop Baraniouk après avoir contourné une grosse banquise. Ne dirait-on pas un tout petit Juif, pauvre, loqueteux, je ne l'échangerais même pas contre ce cuvier, et il tient tellement à la vie.”

Il retira sa bouteille de sa poche, avala de nouveau deux ou trois gorgées et mangea un poivron.

Du bout de sa botte Prokop poussa Fichel qui tressaillit. Prokop fut pris d'un fou rire. Mais Fichel ne l'entendait pas, il priait, se récitait le Kaddish...

— Lève-toi, stupide rabbin, on est arrivé ! Nous sommes déjà à Khachtchévaty ! cria Prokop Baraniouk à son client le mélamed, le secouant comme s'il s'était endormi.

Fichel leva la tête, regarda autour de lui et fixa Prokop de ses yeux rougis par les larmes.

— Kha-chtché-va-ty ?

— Khachtchévaty ! Donne-moi mes cinquante kopecks maintenant, rabbin !

Fichel sort du cuvier et se persuade qu'il est à la maison. Que faire: courir au bourg ou se mettre à danser ? Ou bien, avant tout, remercier Dieu qui l'a sauvé d'un danger imminent ? Fichel paie à Prokop cinquante kopecks, saisit son baluchon et part au galop en direction de la maison. Puis il s'arrête l'espace d'un instant, se tourne vers le passeur et lui crie :

— Écoute, Prokop de mon cœur, viens demain chez moi boire un verre de la vodka de la Pâque et manger du poisson qu'on préparera pour la fête. Tu m'entends ? Viens sans faute !

— Mais comment donc ! Suis-je donc si bête ? lui répond Prokop Baraniouk, se purléchant à la pensée de ces choses délectables. De la vodka de la Pâque, du poisson farci à la juive ? D'accord, rabbin, d'accord !

* * *

Lorsque le mélamed Fichel arriva chez lui, Baschéva, un châle tiré sur front, lui demanda, rouge comme un coquelicot :

— Comment ça va ?

Il répondit :

— Et toi, comment ça va ?

Elle posa une autre question :

— Pourquoi viens-tu si tard ?...

— Nous devons remercier Dieu, c'est un véritable miracle...

Et pas un mot de plus... Il ne lui raconta pas ce qui lui était arrivé en cours de route, car il se dépêchait. Il n'eût même pas le temps de vérifier les progrès de Froïké et de donner son cadeau à Reizel. Il le remit à plus tard...

Fichel voulait aller aux bains et il y alla. En revenant, il ne raconta rien non plus. Il ajourna son récit à plus tard, après le repas de fête. Il répéta seulement à plusieurs reprises :

— Miracle du ciel !... Dieu soit loué !... Gloire au Très-Haut !...

Puis, emmenant Froïké, il alla à la synagogue.

COMMÉRAGES

— Vous allez à Kolomeïa, je crois ?

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai entendu parler au conducteur. Vous êtes de Kolomeïa ou bien vous y allez juste comme ça ?

— Je suis originaire de Kolomeïa. Pourquoi ?

— Pour rien. Je voulais simplement savoir. Cette Kolomeïa, est-ce une ville convenable ?

— Qu'est-ce que cela veut dire "convenable" ? Elle est comme toutes les autres villes de Galicie. Oui, c'est une petite ville convenable et même très convenable !...

— Les gens riches, respectables, ils sont nombreux chez vous ? C'est cela que je voulais dire.

— Il y a des gens de toutes sortes : des riches et des pauvres. Plus de pauvres, naturellement.

— Tout à fait comme chez nous. Pour un homme riche, on compte presque un millier de pauvres, que Dieu les préserve du mauvais œil. On parle d'un certain Finkelstein, très riche, qui vit chez vous à Kolomeïa.

— Oui, notre Finkelstein est un homme aisé. Mais pourquoi ces questions ? Vous le connaissez ?

— Non, je ne le connais pas, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui. Il ne s'appelle pas reb Chaé ?

— Si. Et alors ?

— Rien. Je le demande tout simplement. Est-il

réellement aussi riche qu'on le prétend, ce reb Chaé ?

— Qui sait ? Je n'ai pas compté son argent. Pourquoi vous intéresse-t-il tant ? Vous avez besoin de crédit ?

— Non. Cela m'intéresse, sans plus. On dit qu'il a une fille, est-ce vrai ?

— Il a même trois filles. Ah, maintenant je vois ! Vous a-t-on dit combien il donne comme dot ?

— Il ne s'agit pas de ça. Ce qui m'intéresse surtout, c'est la maison de ce reb Chaé Finkelstein, les coutumes de cette maison.

— Quelles coutumes voulez-vous qu'il y ait ? C'est une maison comme une autre. Une maison juive très décente, parfaitement décente peut-on dire, une maison hassidique ! On dit, il est vrai, que ces temps derniers, sur le chapitre de la dévotion... Mais ce sont des cancons !

— Quels cancons, au juste ?

— Quoi qu'on dise, ce sont des cancons. Kolomeïa, voyez-vous, est une ville de menteurs.

— C'est pour cette raison justement qu'il serait curieux de savoir ce qu'on raconte sur sa maison, par exemple.

— On raconte que ce n'est plus comme par le passé. Ainsi, autrefois, on y mangeait du pain azyme spécial pour la Pâque. Le chef de famille allait deux fois par an rendre visite à un saint rabbi. Et maintenant... Maintenant, c'est différent...

— Et c'est tout ?

— Et que vouliez-vous ? Vous vouliez peut-être que Chaé se fasse raser la barbe et les papillotes, et mange de la viande de porc à la vue de tous ?

— Vous avez dit "on raconte". C'est pourquoi j'ai pensé qu'on racontait Dieu sait quoi. Ce qui m'intéresse, c'est l'homme lui-même. Est-ce un homme décent, ce Chaé Finkelstein, un homme comme il faut ? Voilà ce que je voulais dire.

— Qu'est-ce que cela veut dire "comme il faut" ?

C'est un homme comme tout le monde. Un homme décent, il n'y a pas à dire, un homme très décent! Bien qu'on dise chez nous qu'il est un peu... Mais ce n'est pas vrai!

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

— Tout ce qu'on raconte sur lui n'est pas vrai. À Kolomeïa, on aime à médire, c'est une ville comme ça! Mais je ne veux pas répéter ces inventions, je déteste la médisance...

— Puisque vous avez dit vous-même que ce n'est pas vrai, ce n'est pas de la médisance.

— Eh bien, on dit qu'il est un peu enclin à... fricoter.

— À fricoter? Tout le monde fricote plus ou moins. Pas vous?

— Ah, mais lui, c'est différent. On dit, voyez-vous, qu'il... Mais ce sont des potins!

— Qu'est-ce qu'on dit exactement?

— Mais puisque je vous dis que ce sont des potins, des fables!

— Je voudrais bien entendre ces fables!

— On affirme qu'il s'est déclaré trois fois déjà en faillite. Mais ce n'est pas vrai. Il n'y a eu qu'une seule fois, que je sache.

— Est-ce tout? Avez-vous déjà vu un commerçant qui n'a jamais été obligé de se déclarer en faillite? Un marchand fait des affaires jusqu'à ce qu'il fasse faillite. Si, à sa mort, un marchand n'est pas banqueroutier, cela veut dire qu'il meurt prématurément. Eh bien? Ce n'est pas vrai?

— Il y a faillite et faillite. On dit du mal de lui, comme quoi il aurait caché son fric et se serait moqué du monde entier. Vous me comprenez?

— C'est un homme intelligent, paraît-il. Maintenant, c'est tout?

— Que vouliez-vous encore? Qu'il égorge le monde? Qu'il devienne un droit commun? Il est vrai qu'on raconte une histoire très vilaine à son

sujet chez nous... Mais ce sont des inventions !

— Quelle histoire ?

— Une histoire de propriétaire foncier... Des contes bleus !

— Un propriétaire foncier ?

— Oui. Un propriétaire foncier... Des lettres de change... Qu'est-ce que Kolomeïa ne va pas inventer ! Des balivernes ! Je sais très bien que ce sont des balivernes !

— Si vous dites que ce sont des balivernes, votre récit ne peut nullement lui nuire.

— On raconte qu'il était en rapports d'affaires avec un propriétaire foncier, un gros propriétaire foncier, qu'il avait gagné sa confiance, ses bonnes grâces. Lorsque le propriétaire foncier mourut, il avait prétendument produit une lettre de change signée de lui. Cela a fait beaucoup de bruit dans notre ville : ces lettres de change, d'où venaient-elles ? Tout le monde savait que ce propriétaire foncier n'avait jamais signé ces papiers. Kolomeïa, il faut vous dire, est une ville où on ne peut rien cacher...

— Et après ?

— Et après il lui a fallu payer les pots cassés...

— Rien de plus ? Mais cela arrive à tous les Juifs ! Avez-vous jamais vu un Juif qui n'aurait pas payé les pots cassés ?

— Celui-là, cependant, n'a pas été obligé de payer les pots cassés une seule fois, mais trois.

— Trois ? Qu'y a-t-il eu encore ?

— Il lui est arrivé, à ce qu'on raconte, une histoire liée à un moulin. Mais il est absolument sûr que ce sont des menteries.

— Le moulin aurait brûlé et on aurait dit qu'il avait récité cette prière : "Béni soit celui qui a créé les astres de feu", car c'était un vieux moulin et il ne l'avait pas mal assuré afin d'obtenir de l'argent et d'en construire un nouveau ?

— Comment savez-vous tout ça ?

— Je ne sais rien, seulement j'imagine que cela pouvait se dérouler de cette façon.

— C'est ce qu'on raconte chez nous à Kolomeïa, mais ce sont des cancans. Je suis prêt à jurer que ce sont des cancans.

— Et même si c'était vrai... Quels autres pots cassés a-t-il dû payer encore, dites-vous ?

— Je ne dis rien, moi. C'est la ville qui le dit. Mais ce ne sont que des potins, des mensonges, de la calomnie, purement et simplement.

— Une calomnie ? S'agit-il de fausse monnaie ?

— Encore pire !

— Que peut-il y avoir de pire qu'un faux-monneyeur ?

— Je vous assure que je suis embarrassé de raconter tout ce qu'invente Kolomeïa. Ce sont des gens futiles... Des bons à rien... Il est même possible que cela ait été manigancé exprès, pour le faire chanter. Un petit bourg, voyez-vous, et un homme riche ne manque jamais d'ennemis...

— Il est probablement question d'amourettes avec des bonniches ?

— Vous le savez donc ? On vous l'a déjà raconté ?

— Personne ne m'a rien raconté, mais j'imagine que cette histoire lui a coûté les yeux de la tête...

— Je souhaiterais gagner ce que cela lui a coûté ne serait-ce qu'une fois par semaine, moitié-moitié avec vous, car, croyez-moi, je ne suis pas votre ennemi, quoique, sans aucun doute, il n'y soit pour rien. Un petit bourg, voyez-vous, un homme riche à qui tout réussit, il est naturel qu'il y ait des envieux... C'est de l'envie, tout simplement !

— C'est possible. Et ses enfants ? A-t-il de bons enfants ? Vous avez mentionné trois filles, je crois ?

— Oui, trois. Deux filles mariées et une demoiselle. De bons enfants, très bons. Il est vrai qu'on raconte au sujet de l'aînée... Mais ce sont des commérages !

— Et qu'est-ce qu'on raconte d'elle ?

— Je vous le dis : rien que des commérages !

— Je sais que ce sont des commérages, c'est curieux quand même.

— S'il vous prend l'envie d'écouter tous les bruits qui courent à Kolomeïa, trois jours et trois nuits ne vous suffiront pas... On dit de l'ainée qu'elle porte ses propres cheveux*, voilà ! Mais je peux vous assurer que ce sont des racontars. Elle n'est pas assez instruite pour montrer ses cheveux à tout le monde. Et de la seconde fille on dit qu'encore avant le mariage... Mais ce qu'on peut inventer à Kolomeïa ! Des fables tout ça !

— Je voudrais bien savoir ce qu'on peut inventer à Kolomeïa !

— Je vous ai dit déjà que Kolomeïa est réputée pour ses menteurs et ses calomniateurs, c'est une ville de mauvaises langues. Vous savez vous-même que lorsqu'une jeune fille se promène dans la rue, par une sombre nuit, seule à seul avec un jeune homme, il est inévitable qu'on commence à bavarder : pourquoi une jeune fille se promènerait toute seule la nuit, et, par-dessus le marché, en compagnie du pharmacien ?

— Et c'est tout ?

— Que vouliez-vous encore ? Qu'elle s'enfuie avec son pharmacien à Tchernovtsy justement le jour du Pardon, à l'instar de la cadette qui, comme on dit, a jeté son bonnet par-dessus les moulins ?

— Oui ? Qu'a-t-elle fait, la cadette ?

— Cela ne vaut pas la peine, je vous assure, de répéter toutes les bêtises qu'on raconte chez nous. Je n'aime pas rapporter ces balivernes.

— Vous avez déjà rapporté pas mal de balivernes, pourquoi pas celle-ci ?

— Je ne parle pas en mon propre nom, cher monsieur, je ne fais que raconter les inventions des autres. Je ne comprends pas, d'ailleurs, pourquoi vous

* Une fois mariées, les femmes juives devaient se raser la tête et porter une perruque. (N.d.T.)

m'interrogez comme un procureur, cherchant à tout savoir sur le compte de chacun. Vous me semblez être de ces gens qui n'ont rien de plus important à faire que de découvrir le pot aux roses, de questionner leur prochain, lui tirer les vers du nez. Quant à vous, vous vous gardez bien de desserrer les dents... Je vous le dirai franchement, ne m'en voulez pas, je crois que vous êtes un Juif russe, or, les Juifs russes ont la mauvaise habitude de s'insinuer dans la confiance des gens, il est certain qu'ils aiment cancaner. À propos, voici Kolomeïa... Il est temps que je prépare mes baluchons... Permettez !

OFFRANDES DE FÊTE

1

Depuis longtemps, la ville de Kasrilovka n'a connu un temps aussi doux à Pourim. La débâcle avait commencé très tôt, la neige avait fondu et, dans les rues, on s'enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. Le soleil brillait. Un vent léger soufflait paresseusement. Un petit veau stupide crut que le printemps était déjà arrivé. Il leva la queue, baissa la tête et poussa un meuglement hésitant. Des ruisseaux serpentaient le long de la rue, emportant tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin : copeaux, pailles, bouts de papier. Par bonheur, presque personne en ville n'avait assez d'argent pour acheter du pain azyne, autrement, on aurait pu penser que ce n'était pas Pourim, mais la veille de la Pâque.

Au centre de la ville, au milieu d'une rue fangeuse, deux filles s'étaient croisées. Toutes les deux s'appelaient Nékhama ; l'une était grande, elle avait les cheveux bruns, des sourcils épais et un nez retroussé ; l'autre était malingre, pâlotte, son petit nez était pointu, ses cheveux d'un roux de feu ; les pieds de l'une, gros et crasseux, étaient nus ; l'autre était chaussée d'un semblant de souliers tout percés dont les semelles se détachaient et faisaient un bruit de succion à chaque pas. Chacun de ces souliers pesait une tonne. De jolies chaussures ! À vrai dire, mieux vaut aller pieds nus que de porter de telles savates.

Les deux Nékhama tenaient des deux mains, serrés sur leur poitrine, des plateaux où étaient empilés des chalahmonès couverts de serviettes blanches. En se rencontrant, les jeunes filles s'arrêtèrent.

— Ah, c'est toi, Nékhama !

— Bonjour, Nékhama !

— Où vas-tu, Nékhama ?

— Comment où est-ce que je vais ? Je porte des chalahmonès.

— À qui portes-tu des chalahmonès ?

— Mais chez vous. Et toi, où vas-tu, Nékhama ?

— Comment, où est-ce que je vais ? Ne vois-tu pas que je porte des chalahmonès ?

— Et à qui portes-tu des chalahmonès ?

— Mais chez vous !

— C'est pas vrai ! Quelle histoire tout de même !

— Une vraie comédie !

— Allons, Nékhama, montre-moi tes chalahmonès.

— Montre-moi les tiens, Nékhama.

Les deux Nékhama cherchèrent des yeux où elles pourraient s'asseoir. Et Dieu eut pitié d'elles : non loin de l'auberge, elles virent une poutre. Tirant avec peine leurs pieds de la boue, elles s'assirent sur cette poutre, mirent leurs plateaux sur leurs genoux, soulevèrent les serviettes et se mirent à examiner les chalahmonès.

Nékhama la rousse fut la première à montrer ses friandises. Elle était servante chez Zelda, la femme de reb Iossia, et touchait cinq roubles cinquante par hiver, ainsi que vêtements et chaussures. Ah, ces vêtements, ces chaussures ! Mais, d'autre part, quoique rapiécés, c'était des vêtements quand même. Quant aux chaussures, Nékhama portait des souliers d'homme, ceux de Menaché, fils de ses maîtres, qui avait les pieds énormes. En outre, les talons de ses chaussures étaient toujours éculés. De belles chaussures, en un mot !

Les chalahmonès qu'apportait Nékhama la rousse

comprenaient un grand et beau gomentach, deux tartes dont l'une ouverte et garnie de boulettes cuites dans du miel, l'autre ronde, joliment façonnée de deux côtés ; un pain d'épice sucré orné d'un raisin sec au milieu ; un grand morceau carré de gâteau à la crème, un morceau de gâteau feuilleté, deux petits pains "royaux" et une grande tranche de galette de seigle que, cette année-là, Zelda avait particulièrement réussie : c'était peut-être dû à la farine de qualité supérieure ou au miel très pur ; peut-être avait-elle travaillé la pâte avec un zèle exceptionnel ou exactement calculé le temps de cuisson. Toujours est-il que la galette était plus légère qu'un oreiller de duvet.

Après avoir admiré l'offrande de Nékhamma la rousse, Nékhamma la brune découvrit et montra sa propre offrande. Elle était au service de Zlata, femme de reb Aïsik, et touchait six roubles par hiver, sans vêtements. En conséquence, elle marchait nu-pieds et Zlata appelait sur elle des malédictions terribles.

— Comment est-ce qu'une fille peut se permettre d'aller pieds nus l'hiver ? Tu veux prendre froid, pas vrai, que le diable t'emporte !

Mais les paroles de sa maîtresse ne faisaient pas à Nékhamma plus d'effet que le bruit d'un maillet en aurait fait à Aman. Nékhamma mettait de l'argent de côté pour la Pâque : avec l'aide de Dieu, elle pourrait acheter alors une paire de souliers à talons hauts et une robe d'indienne à falbalas. Le cordonnier Kopel qui voulait l'épouser en mourra sur place !

Les chalahmonès de Nékhamma la brune comprenaient un bon morceau de roulé aux noix et aux raisins secs, deux grands pains d'épice au miel, une galette cuite sous la cendre et deux tartes garnies de boulettes sucrées ; les tartes étaient ornées de petits poissons de pâte ; on voyait encore deux grands bâtonnets de graines de pavot rissolées dans du miel, noirs et luisants, généreusement farcis de noisettes.

En outre, une grosse orange jaune, odorante, dont le parfum pénétrait jusqu'au cœur, souriait depuis le plateau.

2

— Sais-tu, Nékhama, ce que je vais te dire ?
Tes chalahmonès sont meilleurs que les miens !

Nékhama la rousse adressa ce compliment à Nékhama la brune.

— Mais non, tes chalahmonès ne sont pas mal non plus ! répondit poliment Nékhama la brune : compliment pour compliment, et toucha le gomentach du doigt. Quel gomentach ! fit-elle en se purléchant. Un véritable gomentach ! Honnêtement, il faut dire que ma maîtresse ne mérite pas un tel gomentach... Dieu aurait mieux fait de lui envoyer un bouton sur le nez ! Sais-tu, Nékhama, moi qui n'ai pas encore avalé une miette aujourd'hui, je mangerais volontiers un petit morceau de ce gomentach.

— Tu crois peut-être que j'ai mangé quelque chose, moi... Qu'ils restent toute leur vie le ventre creux, dit Nékhama la rousse, regardant autour d'elle. Tiens, Nékhama, prends ce gomentach, partage-le et nous allons manger un morceau. Où est-il dit que dans les chalahmonès un gomentach soit obligatoire ? Tu en as un, toi ?

— Tu as raison, que Dieu te bénisse ! dit Nékhama la brune, rompant le gomentach en deux.

— Oh, quel goût divin, ma parole. Le seul malheur, c'est qu'il n'y en a pas beaucoup... Voyons, ma petite Nékhama, en échange de ton gomentach, tu as droit à une tranche de galette de mes chalahmonès. Qu'est-ce qu'ils nous donnent pour notre travail ? C'est une bonne maladie qu'ils mériteraient, pas cette galette. Sais-tu combien j'ai gagné depuis ce matin ? Dix kopecks et deux quarts de kopeck, et encore... Et toi, combien as-tu reçu, mon chou ?

— Encore moins, qu'ils gagnent des clous, eux ! répondit Nékhamma la rousse, avalant de gros morceaux sans les mâcher, comme une oie. Je remercierai Dieu si j'ai dix kopecks à la fin de la journée !

— Ces femmes riches, qu'elles crèvent toutes tant qu'elles sont ! dit Nékhamma la brune, se léchant les lèvres. Quand je me suis amenée chez Khiéné l'épicière avec mes chalahmonès, elle les a pris et s'est mise à fouiller dans ses poches. Finalement, elle m'a dit de venir plus tard. Que la mort vienne frapper à sa porte !

— Non, mais écoute-moi plutôt, dit Nékhamma la rousse. J'arrive chez Kéilé, la femme de reb Aron, avec mon offrande, elle la reçoit et me donne pour ma peine un pain d'épice au miel, que Dieu lui donne une âme nouvelle !

— Et qu'Il jette l'ancienne aux chiens ! conclut Nékhamma la brune à la place de son amie. Ensuite, prenant un des pains d'épice au miel de Zlata, elle le partagea en deux. — Va, mange ça, ma mignonne, que les vers les mangent, eux. Si ta maîtresse reçoit un pain d'épice en moins, le malheur ne sera pas grand !

— Ah, misère ! s'écria soudain Nékhamma la rousse, reprenant ses esprits la première. Elle se leva d'un bond, se tordant les bras. — Mes chalahmonès ! Regarde ce qui m'en reste !

— Est-ce que quelqu'un ira leur raconter, petite sottie ! la rassura Nékhamma la brune. Ne crains rien, aujourd'hui c'est le jour des offrandes, ils ont la tête ailleurs et ne s'en apercevront pas.

Les deux Nékhamma couvrirent leurs plateaux des serviettes blanches et pataugèrent dans la boue comme si de rien n'était, chacune de leur côté...

Zelda, épouse de reb Iossia, une femme au visage rond, agréable, en tablier de soie rouge mouchetée de

blanc, partageait et disposait dans un certain ordre les offrandes qu'elle avait reçues et celles qu'elle se proposait d'envoyer aux autres.

Reb Iossia l'agneau (comme on l'avait surnommé à Kasrilovka) ronflait sur une couchette ; Menaché, garçon de dix-huit ans environ aux joues vermeilles, vêtu d'un long veston de lustrine, tournait autour de sa mère et se régalaît, prenant tantôt un morceau de pain d'épice au miel, tantôt une poignée de boulettes de pâte cuites dans du miel, tantôt un bâtonnet aux graines de pavot. Il le faisait avec tant de zèle que ses dents et ses lèvres en étaient toutes noires et que ses intestins gargouillaient.

— Ça suffit, Menaché, ça suffit ! lui disait sa mère à tout bout de champ.

— Oui, ça suffit, ça suffit, répondait Menaché, mâchant l'un après l'autre les "derniers" morceaux.

— Bonne fête à vous, ma maîtresse vous envoie ses chalachmonès ! dit Nékhamma la brune offrant à Zelda le plateau couvert d'une serviette.

— Chez qui es-tu en service ? s'informe Zelda avec un sourire aimable et prend le plateau des mains de Nékhamma.

— Chez Zlata, femme de reb Aïsik le balbrisnik, répond Nékhamma la brune, attendant qu'on lui rende son plateau.

Zelda plonge une main dans sa poche pour donner une petite pièce de monnaie à la fille, de l'autre elle rejette la serviette et se fige d'étonnement.

— Qu'est-ce que c'est ? Regarde, Menaché !

Après avoir jeté un coup d'œil sur les chalachmonès, Menaché s'accroupit en se tenant les côtes et éclate d'un rire tel que reb Iossia l'agneau, pris de peur, manque tomber de sa couchette.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui arrive ? Qui est là ?

— Regarde un peu les chalahmonès qu'on nous a envoyés ! dit Zelda, croisant les mains sur son ventre.

Menaché rit, tandis que reb Iossia l'agneau crache, se tourne face au mur et se rendort.

Zelda lance à Nékhama le plateau et la serviette et articule :

— Dis à ta maîtresse que je lui souhaite de vivre jusqu'à l'année prochaine et que meilleurs chalahmonès soient trop chers pour elle.

— Amen ! Vous de même ! répond Nékhama la brune emportant le plateau.

— Va en enfer, diablesse ! crie Zelda, furieuse. Quelle éhontée ! Qu'en dis-tu, Menaché ?

4

Zlata, femme de reb Aïsik, qui met au monde tous les ans un enfant et va sans cesse chez les médecins, était déjà fatiguée de recevoir et d'envoyer des cadeaux. Elle s'était assise sur un tabouret pour souffler un peu et, de là, dirigeait son mari reb Aïsik le balbrisnik (ce surnom lui avait été donné parce qu'il célébrait le bris tous les ans).

— Aïsik, prends ce morceau de gâteau à la crème et mets-le ici ; ce morceau de la galette et ces deux bâtonnets aux graines de pavot, mets-les ailleurs et puis, Aïsik, donne-moi cette tarte aux boulettes sucrées. Non, Aïsik, pas celle-là, mais celle-ci ! Grouille-toi, Aïsik ! Non, voyez-vous cet homme ? Il faut lui apprendre l'a b c comme à un petit enfant ! Mets là ce pain d'épice plus grand, c'est ça, Aïsik, quant à ce morceau de gâteau, il faut le couper en deux, il est trop gros, Aïsik, ce ne serait pas économique... Allez-vous-en, mauvaise engeance, ouste !

Ces derniers mots s'adressaient à toute une bande de galopins qui, le nombril à l'air, entouraient Zlata, regardant les sucreries avec avidité et se purléchant.

Tantôt l'un, tantôt l'autre des polissons approchait furtivement, dans le dos de la mère, de la table pour chiper une friandise, et la mère distribuait d'une main généreuse gifles, coups de pied et calottes.

— Bonne fête à vous ! Ma maîtresse vous envoie des chalahmonès, dit Nékhamma la rousse et tend à Zlata le plateau couvert d'une serviette.

— Chez qui es-tu en service ? demande Zlata en prenant avec un aimable sourire le plateau des mains de Nékhamma.

— Chez Zeldà, femme de reb Iossia l'agneau, répond Nékhamma la rousse, attendant qu'on lui rende le plateau.

Zlata plonge une main dans sa poche et y cherche de la menue monnaie pour donner à la fille, de l'autre elle rejette la serviette et manque perdre connaissance.

— Que les maux les plus noirs tombent sur la tête de mes ennemis, qu'ils frappent leurs bras et leurs jambes, leur corps et leur âme ! Regarde seulement ces chalahmonès ! Se moque-t-elle de moi ou quoi ? Cette fainéante ! Tiens, tu peux rendre ça à ta maîtresse, dit Zlata, et elle lance le plateau avec la serviette et le cadeau à la figure de Nékhamma la rousse.

5

Reb Iossia l'agneau et reb Aïsik le balbrisnik sont les deux marchands de Kasrilovka et leurs boutiques se trouvent côte à côte. Bien qu'ils soient comme qui dirait concurrents et, le cas échéant, se fauchent des chalands, ils vivent en bon voisinage : ils s'empruntent de l'argent, se rendent réciproquement visite, passent en été des journées entières dans leurs boutiques à jouer aux dés et, l'hiver, vont se réchauffer l'un chez l'autre. Leurs femmes s'entendent bien, elles aussi :

ensemble, elles médisent du monde entier ; si l'une manque de quelque marchandise, l'autre la lui prête ; elles se confient mutuellement les plus grands secrets ; ne se querellent presque jamais et si même cela leur arrive à propos d'un rien, elles se réconcilient sans tarder... Somme toute, il règne entre elles une entente parfaite.

Lorsque, le lendemain de Pourim, reb Aïsik le balbrisnik sortit pour ouvrir sa boutique, reb Iossia l'agneau se tenait déjà sur le seuil de la sienne, gonflant le jabot et attendant que reb Aïsik s'approche et lui dise bonjour pour ne pas lui répondre... Ils restaient ainsi face à face, comme deux coqs, et chacun attendait que son adversaire commence à parler... Ils auraient pu rester ainsi la journée entière si leurs femmes n'étaient pas revenues du marché. Toutes deux avaient le visage enflammé et les yeux étincelants de fureur.

— Aïsik, mais pourquoi ne lui dis-tu pas "merci" pour les merveilleux chalahmonès que m'a envoyés sa belle ? dit Zlata, s'adressant à son mari.

— Iossia, pourquoi ne lui rappelles-tu pas les chalahmonès que nous avons reçus hier ? demande Zelda au sien.

— Tu entends, Aïsik, elle se moque encore de nous ! Pourquoi est-ce que tu te tais, Aïsik ?

— Que peut-on dire à un agneau ? Reb Aïsik prononce ces mots bien haut afin que reb Iossia entende qu'on l'a traité d'"agneau".

— Est-ce que cela vaut la peine de s'expliquer avec un balbrisnik ? Reb Iossia prononce ces mots bien haut afin que reb Aïsik entende qu'on l'a appelé "balbrisnik".

Quand on y pense, ce mot, "balbrisnik", n'a rien d'injurieux. Chaque Juif dont la femme vient d'accoucher d'un garçon ne devient-il pas balbrisnik au bout de huit jours ?

Reb Aïsik, cependant, pouvait tout tolérer sauf ce surnom. C'était comme si on lui retournait le

couteau dans la plaie. Il en était prêt à mettre en pièces l'offenseur.

Tout comme reb Iossia. Si on lui avait flanqué trois gifles, cela l'aurait moins troublé que le surnom d'"agneau".

Le vacarme attira le marché tout entier. Tout le monde voulait savoir comment deux proches voisins et amis en étaient venus à s'empoigner par la barbe avec une telle fureur qu'on parvint à grand-peine à les séparer... Mais reb Iossia, reb Aïsik, Zlata et Zelda parlaient tous à la fois, ils criaient et glapissaient si fort qu'on n'entendait rien à l'exception de "chalahmonès, chalahmonès". Quel "chalahmonès", pour quoi "chalahmonès"? Impossible de le dire...

— Si tu ne portes pas plainte contre l'"agneau" au juge de paix, tu peux dire adieu à la vie ! criait Zlata à son mari.

Alors, reb Iossia s'adressa à tous les assistants :

— Bonnes gens, soyez témoins que cette femme effrontée m'a appelé "agneau". Je vais de ce pas chez le juge de paix pour écrire un papier contre elle et son mari le "balbrisnik".

— Bonnes gens, dit reb Aïsik à son tour, sachez que je vous citerai tous comme témoins chez le juge de paix pour attester que ce... ce... ce... — je ne veux pas prononcer son nom infâme — vient de m'appeler "balbrisnik".

Une heure plus tard, tous les deux étaient déjà chez l'écrivain public Ioudel, tous les deux nommèrent leurs témoins et présentèrent leurs plaintes.

6

Le juge de paix de Kasrilovka, monsieur Milinevski, était un homme obèse qui portait sa barbe longue et avait un front haut. Il occupait ce poste depuis si longtemps qu'il connaissait la ville entière

et surtout les Juifs de Kasrilovka. Il savait qui était qui, connaissait le caractère de chacun, comprenait le yiddish comme un Juif et était très intelligent. “Une vraie tête juive !” disait-on de lui à Kasrilovka.

En automne, après la fête des Cabanes, il était submergé de plaintes qui ne venaient pas de n'importe qui, mais de tous les Juifs locaux, que Dieu les bénisse ! Il ne s'agissait pas de vols — le Seigneur nous en garde —, ni de crimes ou d'assassinats : non ! On se plaignait uniquement des niques et des gifles que les croyants échangeaient à la synagogue, briguant le droit honorifique de réciter des prières du haut de l'ambon.

Monsieur Milinevski n'aimait pas prendre des gants quand il s'agissait des Juifs de Kasrilovka, s'expliquer longuement avec eux. Il ne les laissait pas beaucoup parler, sachant bien que ça ne finirait jamais. Ils souhaitaient s'arranger à l'amiable : bon ! (Monsieur Milinevski avait l'esprit pacificateur.) S'ils ne le voulaient pas, il mettait sa chaîne qu'il portait en sautoir et criait : “Selon l'ukase, en vertu de tel ou tel article, je condamne Gerchka à trois jours de prison, et Yankel aussi.” Vous voyez bien qu'il ne donnait la préférence à personne.

Deux semaines avant la Pâque, l'affaire des offrandes fut jugée. La salle était pleine à craquer de témoins, hommes et femmes.

— Aïsik, Iosska, Zlata, Zelda ! appela monsieur Milinevski.

Reb Iossia l'agneau avec sa femme et reb Aïsik le balbrisnik avec sa femme se levèrent du premier banc où ils étaient assis et, avant que le juge de paix eût le temps d'ouvrir la bouche, tous les quatre se mirent à parler à la fois, les femmes, bien entendu, plus haut et plus verbeusement que les hommes.

— Monsieur le juge de paix ! dit Zelda, repoussant son mari et désignant Zlata de la main. C'est elle, cette dévergondée, qui m'a envoyé à la dernière fête de Pourim de jolis chalachmonès, c'était à mourir de

rire : un misérable petit roulé et un pain d'épice au miel, que c'était une honte, pouah !...

— Oï ! Oï ! Oï ! Je ne le supporterai pas ! crie Zlata en se frappant la poitrine de son poing. Que Dieu me donne un morceau d'or aussi grand !

— Amen ! dit Zelda.

— Tais-toi donc, maudite ! Deux tartes, monsieur le juge de paix, que Dieu me donne un tel bonheur, et des petits pâtés, et des petits pains royaux, et la misère sur sa tête, et un pain d'épice, et la plaie d'Égypte, et le gomentach ! Malheur à moi !

— Quel gomentach encore ? Elle l'a vu en rêve !

Le juge de paix agitait sa sonnette, tâchant de calmer les femmes, d'abord par la persuasion, puis avec beaucoup de sévérité ; quand il eut vu que rien n'y faisait, qu'il était impossible de faire taire les femmes, il les mit dehors, sauf votre respect, afin de rétablir l'ordre et de se rendre compte des causes de tout ce tumulte. Resté seul avec les hommes, il leur recommanda de s'adresser au rabbin.

— Allez chez le rabbin, leur dit-il. Chez le rabbin avec votre gomentach.

Et la foule se dirigea comme un seul homme chez le rabbin.

7

Reb Iosefel, le rabbin, que nos lecteurs connaissent déjà, peut tout supporter, Dieu merci. Reb Iosefel aime écouter chacun jusqu'au bout. Il est d'avis que tous les hommes, même s'ils parlent sans arrêt, doivent bien finir par se taire. Les hommes, selon reb Iosefel, ne sont pas des machines. Mais, malheureusement, les quatre intéressés parlaient tous à la fois, les uns criant plus fort que les autres, des gens dans la foule cherchaient aussi à placer leur mot. Mais, cette fois encore, reb Iosefel ne se laissa pas abattre. Tout a une fin dans ce monde...

Après que les parties en présence eurent parlé, crié et discuté tout leur content et que le silence se fut enfin établi, reb Iosefel leur adressa la parole, parlant selon son habitude doucement, gentiment, avec des soupirs :

— Oh ! Oh ! Savez-vous quelle fête s'approche, quelle sainte fête ? La Pâque ! Est-ce peu de chose, la Pâque ? Nos aïeux sortirent d'Égypte, franchirent la mer, et quelle mer ! Ils errèrent dans le désert durant quarante ans, quarante ans ! Sur le mont Sinaï, ils reçurent la Thora et quelle Thora ! Et il est si bien dit dans la Thora : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." Et ici, oh ! oh ! quel péché, ici les gens se querellent, se prennent par la barbe... Pour des riens, pour des vétilles... On dénigre Dieu en présence de gentils, quelle honte ! On ferait mieux de penser à l'argent qu'il faut collecter pour acheter du pain azyme aux pauvres. Les pauvres n'ont pas encore de pain azyme pour la fête de Pâque, sans parler d'œufs ou de graisse d'oie ! Qu'ils aient au moins du pain azyme, du pain azyme à Pâque ! Est-ce peu de chose, la Pâque ? Une telle fête ! Nos aïeux sortirent d'Égypte, ils franchirent la mer, et quelle mer ! Ils errèrent dans le désert durant quarante ans, quarante ans ! Sur le mont Sinaï, ils reçurent la Thora, et quelle Thora ! Écoutez-moi, braves gens, pardonnez les uns aux autres, réconciliez-vous, rentrez chez vous sains et saufs et songez plutôt à l'approche de cette fête, de cette grande fête, de cette sainte fête !...

Furtivement, un à un, les gens sortaient de la maison du rabbin, riant sous cape, comme le font toujours les malins de Kasrilovka, de la recommandation faite par reb Iosefel : "Recommandation ou non, la conversation, on l'a eue." Et pourtant, dans son for intérieur, chacun comprenait que reb Iosefel avait raison et on se souvenait avec honte de l'histoire de l'offrande...

Le premier jour de la Pâque, après la prière du

matin, reb Iossia l'agneau — c'était lui le plus jeune — rendit visite à reb Aïsik le balbrisnik ; il loua son vin de Pâque, dit que cette année-là il était exceptionnellement réussi et se lécha les doigts après les pets-de-nonne de Zlata ; le matin du deuxième jour, reb Aïsik le balbrisnik — qui était plus âgé — rendit visite à reb Iossia l'agneau et vanta beaucoup le vin de Pâque aux raisins secs et les pets-de-nonne de Zelda. Plus tard, dans la journée, lorsque Zelda et Zlata eurent une conversation confidentielle après le dîner et abordèrent le sujet des offrandes de fête, la vérité finit par émerger comme de l'huile sur l'eau et les deux domestiques, Nékhamma la brune et Nékhamma la rousse, furent mises à la porte, comme on devait s'y attendre, aussitôt après la Pâque.

CONSEIL

— Il y a trois jours qu'un jeune homme demande à te voir. Il lui faut absolument te parler, dit-il. Il vient plusieurs fois par jour.

Cette nouvelle "agréable", sauf votre respect, me fut annoncée au retour d'un voyage.

Je pensai : "Sans doute est-ce un auteur avec son œuvre."

La sonnerie retentit dès que je me fus assis à mon bureau pour travailler.

On ouvre la porte. J'entends quelqu'un bouger dans l'antichambre. Il ôte ses caoutchoucs. Tousse. Se mouche. En effet, tous les indices d'un auteur. Vivement que je voie ce type.

Le voilà, avec l'aide de Dieu, qui entre dans mon cabinet de travail.

Il me salue avec beaucoup d'affabilité. Plus exactement : il fait une révérence compliquée et, se frottant les mains, se présente. Il dit son nom, un de ces noms qui s'évaporent immédiatement de votre mémoire.

— Asseyez-vous ! En quoi puis-je vous être utile ?

— Je viens pour une affaire de la plus haute importance. Autrement dit : l'affaire qui m'amène chez vous est extrêmement importante. Bien plus : c'est une question de vie ou de mort pour moi. Je pense que vous seul pouvez en comprendre l'essence. Vous êtes tout de même un écrivain, vous écrivez beaucoup,

par conséquent vous connaissez les voies du monde. En d'autres termes : vous savez peser et apprécier tout ce qui arrive. Oui, c'est ce que je pense précisément, c'est-à-dire non seulement je le pense, mais j'en suis persuadé...

Je jette un coup d'œil sur mon visiteur. C'est le type même du "civilisateur" de province, de l'auteur. Un jeune homme au visage pâle, aux yeux noirs plaintifs qui semblent implorer : "Ayez pitié d'une pauvre âme solitaire et égarée !"

Non, je n'aime pas ce genre d'yeux. Je les crains un peu. On n'y voit jamais une étincelle de rire, de sourire. Ils sont toujours tournés vers l'intérieur. Décidément, je n'aime pas ces yeux.

— Allons, montrez ce que vous avez là !

Je m'attends à ce que mon visiteur plonge sa main dans les profondeurs de ses vêtements et en retire un manuscrit volumineux. C'est, peut-être, un roman en trois volumes, long comme l'Exode. Il n'est pas exclu, d'autre part, que ce soit un drame en quatre actes dont les personnages s'appelleront Mördersohn, Ehrlichmann, Frommherz, Bitterzweig * ou porteront d'autres noms tout aussi évocateurs...

Il est possible, d'ailleurs, que ce soit simplement des vers consacrés à Sion :

*Vers les montagnes il est attiré
Où des aigles planent dans les airs,
Où des palmiers sont en fleurs,
Où les prophètes se reposent et
Glorifient la sagesse du Seigneur.*

Je connais bien ce genre de poésie, ces rimes qui provoquent des tintements d'oreilles et font apparaître cercles et petits points devant vos yeux. Après la

* Ces noms signifient respectivement fils d'assassin, homme honnête, âme pieuse, branche amère. (N.d.T.)

lecture de telles poésies, votre âme se vide, peut-on dire, comme un désert sauvage.

Mais, figurez-vous, cette fois-ci je me suis trompé. Le jeune homme n'a pas plongé la main dans ses vêtements et n'en a pas retiré un manuscrit. Il n'avait rien qui ressemblât à un roman, un drame ou des vers.

Après avoir rajusté le col de sa chemise et s'être consciencieusement éclairci la voix, mon visiteur dit :

— Je suis venu, voyez-vous, pour épancher l'amertume de mon cœur et vous demander conseil. À mon avis, une personne comme vous est capable de me comprendre. Vous écrivez tant que vous devez tout savoir et pouvez, par conséquent, me donner un bon conseil. Je vous assure d'avance que je suivrai votre conseil. Je peux même vous en donner ma parole d'honneur. Mais excusez-moi, je vous fais peut-être perdre votre temps ?

— Peu importe le temps. Racontez ce qui vous arrive, dis-je, sentant que ses paroles m'ôtaient un énorme poids.

Le jeune homme s'approcha de la table et se mit à épancher doucement toute l'amertume de son cœur. Calme d'abord, il s'enflamma peu à peu et parla avec beaucoup d'ardeur.

— J'habite, voyez-vous, un petit stettel. Au fond, notre stettel n'est pas tellement petit. Je dirai même qu'il est plutôt grand. C'est plutôt une ville. Mais, en comparaison de votre ville, la nôtre, je le répète, n'est qu'un petit stettel... Vous devez bien le connaître sans doute. Mais je ne vous révélerai pas son nom, parce que, qui sait ? vous pouvez le décrire. Or, cela me serait désagréable pour plusieurs raisons... Vous voudriez savoir, probablement, de quoi je m'occupe ? Heu... Je m'occupe... Somme toute, je ne m'occupe de rien. Autrement dit : je ne fais rien pour le moment. Encore plus simplement : je vis aux crochets de mon

beau-père. Pas aux crochets, bien entendu, mais logé et nourri. Qu'y a-t-il là de surprenant ? Elle est leur fille unique, et nous obtenons d'eux tout dont nous avons besoin. Cela ne les ruinerait pas de nous entretenir dix ans encore, car ce sont des gens très aisés ! Je vous le dis carrément : des gens riches. Et pour un petit stettel comme le nôtre, même très riches. Bref, chez nous il n'y a pas de gens plus riches.

Je suis sûr que vous avez entendu parler de mon beau-père. N'empêche que je ne vais pas vous révéler qui il est. Quoique, entre nous soit dit, il aime qu'on fasse du tapage autour de son nom. C'est pour cela que son don aux sinistrés de Bobrouïsk a été le plus considérable. Il a également versé une somme plus forte que tous les autres donateurs à la ville de Kichinev. Pour ce qui est de notre ville, il ne donne presque rien à ses compatriotes. Ce n'est pas un sot : il sait bien que dans sa ville natale il est respecté de toute façon. À quoi servirait-il en effet de faire ici des dépenses et de se vanter on se demande devant qui ? C'est pour cette raison qu'il donne trois fois rien à notre ville et n'est généreux qu'avec ceux qui ignorent encore sa bonté. Il lui arrive aussi, d'ailleurs, de pâlir comme un macchabée dès qu'un étranger lui demande un service ou de l'argent. Alors, il se met à crier : "Ah ! Vous êtes venu me dépouiller ? Tenez, voici mes clefs ! Allez fouiller dans mes armoires. Prenez tout ce que j'ai !..." Vous croyez peut-être qu'il leur donne réellement ses clefs ? Pardon, mais vous vous trompez. Les clefs de l'armoire sont enfermées dans son bureau. Et la petite clef du bureau est aussi pas mal cachée quelque part... Voilà comme il est, mon beau-père. Et on est connu pour ce qu'on est. Entre nous soit dit, on le traite de cochon dans notre stettel. Mais cela, bien sûr, dans son dos. En sa présence, on le flatte. On le flatte tellement que c'en est dégoûtant. Et lui, ça lui fait plaisir, il prend tout pour argent comptant. Il est content, il vit comme un coq en pâte. Oui, ça,

c'est une vie ! On se demande : cet homme qui ne fait rien, qui nage dans l'opulence, qui mange à son appétit et dort à poings fermés, que lui faut-il de plus ? Après avoir dormi tout son soûl, il ordonne d'atteler le phaéton et va se promener, car il n'est pas obligé de marcher dans la boue. Le soir, il reçoit des invités, presque tous des riches de la ville. Ils font des potins, bavardent, disent toutes sortes de bêtises, se moquent de nos habitants et du monde entier. Ensuite, on leur sert un grand samovar et alors mon beau-père ne manque jamais de jouer aux dominos avec le boucher rituel Shmuel-Abé. Je dois vous dire que Shmuel-Abé porte des papillotes, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme moderne. Il a un col blanc, ses bottes sont bien cirées, il jase volontiers avec des jeunes femmes, chante d'une belle voix, lit des journaux et joue à la perfection aux échecs et aux dominos. En ce qui concerne les dominos, il est capable de passer toute la nuit à jouer avec mon beau-père. Et moi, je suis obligé de rester là et de les regarder jouer. Je bâille, peut-on dire, à me décrocher la mâchoire, j'ai envie de me lever de table, d'aller dans ma chambre et de prendre un livre. Mais non ! Ce ne serait pas poli, voyez-vous, mon beau-père en serait terriblement offensé. Dans des cas pareils, il gonfle le jabot comme un dindon et ne me parle plus. Ma belle-mère, en le voyant faire, cesse à son tour de me considérer comme un être humain. Et du moment que mes beaux-parents sont en mauvais termes avec leur gendre, leur unique enfant tord aussi le nez, comme on dit. Or, cette enfant a une haute opinion d'elle-même. Et pour cause : elle est la "prunelle des yeux" de ses parents et dès qu'elle est le moins du monde indisposée, on fait immédiatement venir un médecin et alors c'est un véritable branle-bas. Est-il étonnant qu'une telle personne croie que le monde entier a été créé uniquement pour lui faire plaisir ? Et pourtant, entre nous soit dit : sinon complètement sotté, elle n'est pas particulièrement

intelligente non plus. Il est vrai que lorsqu'elle parle, ça ne se voit pas. Au contraire, on dirait que, loin d'être bête, elle est plutôt intelligente. Il semble même parfois qu'elle est exceptionnellement intelligente. Mais quel rôle peut jouer dans son cas l'intelligence si elle est gâtée et capricieuse comme une chèvre sauvage ? Elle passe des journées entières à rire aux éclats ou à pleurer, et quand elle pleure, c'est comme un petit enfant. Je lui demande parfois : "Pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce qui te manque ?" Un mur répondrait plus vite qu'elle. Mais ce n'est qu'un demi-mal. Si ma femme commence à pleurer, elle pleure jusqu'à ce qu'elle en ait fini. Ce qui est réellement désastreux, c'est ma belle-mère. Elle arrive aussitôt qu'elle entend ces sanglots, son châle turc jeté sur ses épaules. Elle se tord les bras. Elle psalmodie des exclamations. Il faut vous dire qu'elle a une grosse voix, une voix d'homme. Elle demande à sa mignonne : "Qu'est-ce que tu as ? ! Ah, de nouveau c'est ton bandit, ton brigand, ton assassin qui fait des siennes ? ! Malheur à moi ! Est-ce que ça le regarde que tu es "la prune de mes yeux" ? Est-ce lui qui a versé son sang pour toi ?" Et des mots de toutes sortes de pleuvoir de sa bouche comme d'un sac troué. J'ai l'impression que sa langue ne s'arrêtera jamais... Je me sens mal, mon cœur se serre, mon âme souffre quand j'entends ce qu'elle dit. Parfois, je suis pris d'un désir effréné de saisir son châle turc, de le chiffonner dans mes mains, de le piétiner de mes pieds ou même de le déchirer en mille morceaux. Bien que, à y réfléchir sainement, le châle n'y est pour rien. C'est un châle comme un autre, de ceux qu'on apporte ordinairement de Brody. Vous connaissez, probablement, ces châles turcs ? Ils sont mouchetés, quadrillés et bordés de franges...

À ce moment, j'interromps mon jeune visiteur et je lui dis sévèrement :

— Excusez-moi, mais vous vouliez me consulter à propos d'une affaire.

Le visiteur reprend haleine avec effort.

— Ah, pardon, dit-il, je suis sûr que je vous fais perdre votre temps. Mais tout ce que je vous raconte est extrêmement important. Il faut que vous ayez une idée de la maison et de ses habitants. C'est alors seulement que vous pourrez comprendre jusqu'au bout ma situation et mon affaire... Eh bien, ma belle-mère s'amène donc enveloppée dans son châle turc. Il lui semble tout d'un coup que sa pauvre petite ne se porte pas bien, qu'il lui arrive quelque chose. Mon beau-père intervient alors. Il ordonne d'atteler le phaéton et d'aller chercher un médecin. Il invite le "nouveau docteur", c'est précisément ainsi qu'on appelle chez nous un certain médecin, que le diable l'emporte. Mais je ne vous révélerai pas son nom : j'ai mes raisons... On envoie donc le chercher. Et c'est ici que commence l'histoire que je voulais vous raconter pour recevoir votre conseil...

Mon visiteur s'arrête. Il essuie son visage en sueur avec son mouchoir et approche sa chaise de moi. En même temps, il tend la main pour prendre un objet sur le bureau. Certaines gens doivent obligatoirement tourner quelque chose dans leurs doigts, autrement ils ne peuvent pas parler. Or, les bibelots sont nombreux sur mon bureau. Il y a, entre autres, un petit engin pour couper les cigares en forme de minuscule bicyclette. C'est sur cette babiole que mon visiteur a jeté son dévolu. D'abord, en racontant, il se contentait de regarder le jouet, puis il l'a pris dans ses mains et s'est mis à tourner les petites roues. En somme, il l'a gardé presque tout le temps qu'a duré son récit.

— On envoie donc, reprit-il, chercher le nouveau docteur. Et vous devez savoir que dans notre stettel les médecins, on les ramasse à la pelle. Nous avons des docteurs russes, juifs et aussi des médecins sionistes, c'est-à-dire ceux qui s'occupent de sionisme. Mais le docteur en question est un docteur tout jeune, le fils du tailleur local. C'est-à-dire que son père a été

tailleur autrefois. Il ne l'est plus, évidemment. Pourquoi serait-il tailleur avec un fils médecin ? Ou plus exactement : ce fils médecin a-t-il besoin d'un père tailleur ? Je dirai quelques mots de ce père pour vous donner une idée de lui aussi... C'est un homme de toute petite taille, qui louche et a un doigt crochu à la main droite. Il porte invariablement un long caftan ouaté. Sa voix rappelle le bruit de la crécelle. Il jase à longueur de journée et toujours de son fils : "Hier, mon docteur a visité sa clientèle. Et quelle clientèle ! Je ne vous dis que ça ! Mon docteur sait tout faire ! Mon docteur !" Ce tailleur bourre le crâne de tout un chacun avec son docteur. En outre, pour le malheur de toute notre ville, son fils traite les maladies des femmes. Autrement dit, il est accoucheur. Et si quelqu'un a un secret sous ce rapport, le tailleur l'ébruite dans toute la ville. Bref : malheur à la femme ou à la jeune fille qui tombe entre les mains de ce docteur et devient l'objet des commérages de son père le tailleur... Il y avait chez nous une jeune fille qui...

J'interromps de nouveau le conteur :

— Excusez-moi, jeune homme, ne vouliez-vous pas me parler de votre affaire ?

— Mille pardons, dit-il, je sens que je vous fais perdre votre temps ! Mais comment faire ? Il faut bien que je vous parle de ce docteur qui est mon mauvais génie ! N'était-ce docteur, tout dans ma vie s'arrangerait de la meilleure façon possible. Jugez-en vous-même : qu'est-ce qui me manque ? Nous n'avons pas d'enfants encore. Ma femme est belle, intelligente et fille unique. Lorsque ses parents mourront — qu'ils vivent cent vingt ans —, toutes leurs richesses seront à elle, c'est-à-dire à moi. Dès à présent, que le mauvais œil m'épargne, je jouis d'une certaine estime. Quand nous sommes à table chez quelqu'un, on me réserve toujours une place d'honneur, comme au gendre d'un homme riche. À la synagogue, pendant un office de fête, je viens toujours le premier

après mon beau-père. Pas tout à fait le premier, bien sûr, mais à la suite du chantre et du rabbin. Tous les autres viennent après nous. Et même aux bains, passez-moi l'expression, je suis traité de la même façon. Je commence à peine à me dévêtir que le baigneur crie : "Écartez-vous, tout le monde ! Éloignez-vous de là porte ! Le gendre de notre riche concitoyen va se baigner !" Non, ces mots du baigneur me sont désagréables, je n'aime pas ce genre d'attention. Et pourtant, qu'est-ce que cela veut dire : je n'aime pas ? Chacun aime la flatterie et personne ne renonce aux honneurs. Mais voici le hic : je sais, moi, que je ne le mérite pas encore. Oui, mon beau-père est riche. Qu'on lui lèche donc les bottes. Mais moi, est-ce que ça me regarde ? Ce sont des sauvages, de vrais sauvages, vous dis-je. En outre, qui est mon beau-père ? En ce moment, il ne m'entend pas et je peux vous le dire : c'est un ignorant ! On ne peut même pas causer avec lui. Or, c'est leur fille unique. À la moindre occasion, elle se jette sur le lit et se met à sangloter. Alors, comme je viens de vous le dire, mon beau-père envoie chercher le nouveau docteur, qu'il ne voie jamais le bonheur ! Ah, croyez-moi, la vie m'est insupportable quand je me souviens de ce docteur. C'est alors justement que j'ai envie de saisir un couteau et de me couper la gorge ou bien de courir à la rivière et de me noyer !

Le jeune homme s'est assombri, est devenu pensif.

Je demande à mon visiteur, tâchant de choisir les mots les plus délicats :

— Vous soupçonnez que votre femme, pour ainsi dire...

Mon visiteur bondit de sa chaise comme échaudé :

— À Dieu ne plaise ! s'écrie-t-il. Je n'ai pas de tels soupçons ! Oh, non ! N'est-elle pas une fille juive ? Une enfant pieuse ?... Je parle du docteur, de ce médecin extraordinaire, qu'il grille tout vif ! Et sur-

tout, que le feu dévore son père, ce misérable tailleur aux yeux louches qui traîne partout en son caftan ouaté ! Il se balade, il cancanne et répand des potins dans la ville entière. Vous croyez probablement qu'il débite des choses qui valent la peine d'être entendues ? Mais non, seulement des bêtises, des fadaises ! La langue lui démange, c'est pourquoi il bavarde sans cesse. Je me soucie de ses bavardages comme de ma première chemise. Mais, malheureusement, on a des oreilles et les oreilles aiment entendre. Parfois, en écoutant avec attention, on entend des choses désagréables. En outre, il faut connaître notre stettel. Il est réputé dans le monde entier pour ses cancaniers et ses calomniateurs aux langues trop longues. Bien plus : s'ils se mettent à débiter quelqu'un, cette personne peut dire adieu à la vie !... Ils ne me disent rien en face, en revanche, quand je suis absent, ils se permettent de tels propos que j'ai bien dû me mettre à observer et à écouter attentivement. Maintenant, j'épie sa moindre parole quand il cause avec elle. Non, je n'ai rien remarqué de particulier, de suspect dans leurs conversations. La seule chose que j'aie constatée, c'est qu'elle se transforme complètement quand il arrive. Elle a un autre visage, d'autres yeux. Je veux dire qu'elle reste la même qu'avant, mais de petites flammes s'allument subitement dans ses yeux et l'expression de son visage change, elle est autre qu'en ma présence. Je lui ai demandé un jour : "Dis-moi, ma chère âme, pourquoi deviens-tu tout autre quand il te visite ?" Non, vous ne devinerez jamais ce qu'elle m'a répondu. Elle n'a rien dit, mais a éclaté d'un rire tellement méprisant que j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Après quoi, elle s'est jetée sur le lit en sanglotant et a perdu connaissance. Naturellement, ma belle-mère s'est aussitôt amenée avec son châle turc et a essayé de lui faire reprendre ses sens. Mon beau-père a ordonné d'atteler le phaéton et m'a envoyé

moi-même chercher le nouveau docteur. Quand je suis revenu avec le docteur, elle s'est sentie mieux d'un coup. Ses yeux ont de nouveau brillé comme des diamants au soleil. De petites roses se sont épanouies sur ses joues... Non, mais imaginez ma situation ! J'ai dû aller chez lui et l'amener en phaéton chez nous. Or, il m'aurait été plus facile peut-être d'entrer en enfer que dans son appartement. Si vous pouviez voir cette gueule ! Rouge comme une betterave, toute couverte de boutons et, par-dessus le marché, constamment souriante. Le docteur me réserve, à moi, un sourire particulier. Avec moi, il est tout miel et aussi doux qu'un emplâtre appliqué sur une meurtrissure. Sa bonté à mon égard semble illimitée. Une fois, quand j'avais l'influenza, cette maladie à la mode, il a fait de tels efforts pour me guérir que j'en ai eu la nausée. Et, chose étonnante, plus il a d'attentions à mon égard et plus je le déteste. Que Dieu me pardonne, je ne peux pas le voir. Surtout lorsque, assis chez nous, il échange des regards avec elle. Il me semble alors que je suis capable de le saisir au collet et de le jeter dehors. Cela m'aurait rendu ma santé d'autrefois. Mais de toute façon, monsieur, je me suis donné la parole de mettre un terme à cette histoire. J'en ai assez de ses sourires et de ses regards quand il vient chez nous et est assis à côté d'elle. Combien de temps, je vous le demande, peut-on supporter cette honte ? Il y a belle lurette que les calomniateurs et les cancaniers de notre ville ont mis leur nez dans mes affaires. Non, j'ai pris la ferme résolution de divorcer ! Je n'ai pas d'autre issue. Mais quand je pense à cette décision, je me demande : que gagnerai-je en divorçant ? Car, d'un côté, mon beau-père est très riche, elle est leur fille unique et tout ce qu'ils ont m'appartiendra à l'avenir. Mais je songe aussitôt : " Que le diable les emporte, je divorcerai quand même, il n'y a pas d'autre solution ! " Et vous, qu'en pensez-vous ?

Mon interlocuteur reprit haleine, s'essuya le visage et me regarda d'un air docile, attendant ma réponse. Je dis :

— Oui, il me semble aussi que vous n'avez pas d'autre solution. Par ailleurs, on ne dirait pas que vous aimez votre femme d'un amour ardent. En outre, vous n'avez pas d'enfants. Et tous ces potins dans votre ville. En avez-vous besoin ?

Tout en m'écoutant, mon interlocuteur me regardait de ses yeux noirs plaintifs et faisait furieusement tourner les roues de la petite bicyclette. Puis, s'approchant encore plus, il prononça avec un profond soupir :

— L'amour, dites-vous. Oui, bien sûr... Mais je ne peux pas affirmer que je ne l'aime pas. Pourquoi, je vous le demande, ne l'aimerais-je pas ? Évidemment, je l'aime. Et même très fort... Quant aux bruits qu'on répand à mon sujet dans notre ville, eh bien, qu'on les répande, si cela plaît aux gens ! Non, monsieur, ce n'est pas à cause de cela que je me ronge les sangs. Simplement, je ne peux pas supporter qu'elle se réjouisse quand elle voit le docteur. Je me pose la question : pourquoi ne devient-elle pas gaie et rose en me voyant, moi ? En quoi, à proprement parler, lui suis-je inférieur ? C'est, peut-être, parce qu'il est médecin et moi pas ? Oui, mais si on m'avait fait étudier en mon temps, il est possible que je sois devenu médecin, moi aussi. Et je n'aurais pas soigné les gens moins bien que lui. Croyez-moi sur parole, je l'aurais surpassé, et pas seulement sous ce rapport ! Ce sont ces pensées qui ébranlent quelque peu ma décision. Au fond, qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi dois-je divorcer ? Et le nouveau docteur ? Que ferai-je si quelque autre diable fait son apparition ? Où est-il écrit qu'une jeune femme ne doit pas avoir un docteur parmi ses connaissances ? Et d'une ! Et puis, deuxièmement, je vous demande ce que je gagnerai en divorçant ? Tout seul, je ne suis qu'un pauvre orphelin,

sans parents, sans amis. Pour vous, c'est facile à dire : divorcez. Bon, je vais divorcer et alors ? Je serai de nouveau un pauvre gars obligé de recommencer sa vie à zéro et d'épouser quelqu'un une fois de plus. Suis-je sûr de trouver une femme meilleure qu'elle ? Et si c'est un enfer encore pire qu'à présent ? Dans ma situation actuelle, peut-on dire, je me suis fait à tout, je sais où est mon malheur. D'autant plus que ce malheur est dans une certaine mesure celui d'un prince héritier qui, au bout d'un nombre d'années imprévisible, obtiendra tout. Et dans le cas contraire, quoi ? Dans le cas contraire, il faudra de nouveau utiliser toutes sortes de combines et, pour ainsi dire, spéculer sur ma vie. Or, la vie, c'est un jeu, une loterie. Hein ? N'est-ce pas vrai ? Ou peut-être, selon vous, ce n'est pas une loterie ?

Je répondis à mon visiteur :

— Si, en partie vous avez raison : la vie est un jeu, une loterie. De ce point de vue, il vaudrait mieux ne pas divorcer, mais régler l'affaire à l'amiable.

Je fus moi-même content de ma réponse qui orientait si nettement l'affaire vers une solution pacifique. Il m'avait même semblé, l'espace d'un instant, que ma conversation avec mon visiteur allait bientôt prendre fin. Quelle erreur ! Il s'empare rageusement de la petite bicyclette et, après avoir mis en marche ses roues, me dit en face :

— Me réconcilier avec elle, dites-vous ? Et le docteur, ce docteur avec sa sale gueule couverte de boutons, que le diable le mette en morceaux ! Et le papa du docteur, ce tailleur aux yeux louches ? Ce misérable tailleur qui crie sur tous les toits que la fille de mon beau-père a l'intention de divorcer ! Non, vous rendez-vous compte de toute la lâcheté de ce piètre tailleur qui répand de tels bruits ? Il est clair que la ville entière est maintenant au courant de mes démêlés conjugaux. Mais, d'autre part, je me pose cette question : qu'est-ce que je perds dans ce cas-là ? Mais abso-

lument rien, étant donné que le tailleur le claironne partout. Pardonnez-moi cet aphorisme : un salaud reste toujours un salaud. Mais, d'autre part : puisque la ville tout entière parle de mon divorce, serait-il décent de prendre une décision différente ? Non, monsieur, je n'ai pas d'autre issue. Qu'en pensez-vous ?

Je réponds à mon visiteur :

— Peut-être avez-vous raison. Si la ville tout entière discute de votre divorce, toute autre décision vous placerait dans une situation plutôt délicate.

Me serrant de près avec sa chaise, mon visiteur crie presque :

— Vous estimez donc que je dois absolument divorcer ? Non, monsieur, veuillez d'abord bien examiner toute cette affaire avant de parler aussi inconsidérément ! Admettons que vous soyez rabbin et que je vienne avec ma femme chez vous pour demander le divorce. Il est naturel que vous me posiez cette question : "Dites-moi, jeune homme, quelle raison vous pousse à divorcer ?" Quelle réponse dois-je donner, par exemple, au rabbin ? Selon vous, je dois lui dire peut-être : "Elle regarde le docteur et lui, il la regarde à son tour." Est-ce une réponse sensée ? Et pourtant, je ne pourrai rien dire d'autre. Que pensera-t-on de moi si je divorce pour de telles raisons ? Chacun pourra dire : il est fou à lier. Se séparer d'une belle épouse alors qu'il doit hériter de toutes les richesses au bout de quelque cent vingt ans. Vous direz vous-même : mais vous êtes fou, vous divaguez. Hein ? N'est-ce pas vrai ?

— Oui, je dis moi aussi : vous divaguez.

À ce moment, mon interlocuteur s'approcha tellement que nos jambes s'entrelacèrent presque. Rejetant la petite bicyclette qu'il venait de casser, le visiteur saisit mon encier. Il soupira bruyamment, puis se mit à bougonner avec précipitation :

— Oui, c'est vite dit que je suis fou ! Je voudrais savoir comment vous agiriez vous-même si une

telle histoire vous arrivait à *vous* ? Non, imaginez un instant : c'est *votre* beau-père qui est un ignorant, c'est votre belle-mère qui déambule dans un châle turc et qui gronde d'une voix d'homme, c'est votre femme qui se fait constamment soigner par un médecin, tandis que la ville entière vous montre du doigt et dit dans votre dos : "C'est le mari d'une étourdie." Je suis sûr, cher monsieur, que vous vous lèveriez de votre lit au milieu de la nuit et fuiriez au bout du monde ! Eh bien ? N'ai-je pas raison ?

Je dis à mon visiteur :

— Oui, vous avez raison. Je me lèverais probablement au milieu de la nuit, je divorcerais et je fuirais au bout du monde !

Mon visiteur m'engueule :

— C'est vite dit : se lever, divorcer et fuir au bout du monde ! Fuir ! Qui doit fuir ? Où ? Dans la tombe peut-être ? Réfléchissez donc : elle est fille unique. Tout ce qu'elle possède m'appartiendra dans quelque cent vingt ans. Qu'en pensez-vous ? Ça ne compte pas, peut-être ? Ajoutez à cela ou plutôt demandez-le-vous : qu'est-ce que j'ai contre elle ? Non, essayez de me répondre : qu'est-ce que j'ai *contre elle* ?

— En effet, demandé-je à mon visiteur, qu'avez-vous contre elle ?

— Comment ça, ce que j'ai contre elle ? répond-il. Et le docteur ? Avez-vous oublié le docteur ?

— Dans ce cas-là, vous devez divorcer.

— Et qu'y gagnerai-je ? crie le visiteur. Bon, admettons que je divorce, que ferai-je par les temps qui courent ? ! Non, ne cherchez pas à vous dérober, mais rassemblez vos idées et donnez-moi une réponse intelligente !

— Probablement, vous ne devez pas divorcer.

— Ne pas divorcer, et le docteur ?...

J'ai l'intention de mettre fin à notre conversation, c'est pourquoi je dis d'un ton impérieux :

— II faut que vous divorciez.

— Que je divorce ? Et qu'est-ce que j'y gagnerai ?

— Bon, ne divorcez pas alors.

— Et le docteur ?!

Je ne saurais vous expliquer au juste ce qui m'est arrivé. Le sang m'est sans doute monté à la tête. Je vis trouble. Toujours est-il que je saisis mon interlocuteur par la gorge, je le serrai contre le mur et je lui criai d'une voix terrible :

— Divorce donc ! Divorce, espèce de dégénéré !
Divorce, divorce ! Divorce !!!

.....
.....

Toute ma famille était accourue en entendant mes cris. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Mais non, rien, semblait-il, n'était arrivé.

Pourtant, je ne me reconnus pas moi-même quand je vis dans la glace mon visage livide.

Je serrai longuement la main de mon visiteur, je lui demandai pardon et je le suppliai d'oublier la scène qui avait eu lieu entre nous. Je lui dis :

— Il arrive parfois qu'on s'emporte sans raison, voyez-vous...

Mon visiteur était extrêmement troublé, décontenancé et approuvait tout ce que je lui disais. Il était d'accord : on n'est pas toujours maître de soi-même et il arrive effectivement à tout le monde de s'emporter.

Ensuite, mon visiteur me salua poliment et respectueusement et partit en se frottant les mains. Sur le seuil, il dit avec beaucoup de délicatesse :

— Ne m'en voulez pas de vous avoir fait perdre du temps. Je vous remercie de votre conseil. Portez-vous bien !

— Bon voyage ! Mais vous n'avez pas à me remercier.

BOÏAZ LE MÉLAMED

1

Le jour où ma mère me prit par la main et me conduisit au heder chez le mélamed Boïaz, mes sentiments pouvaient probablement être comparés à ceux d'un tout petit poulet qu'on porte chez le boucher rituel pour le saigner. Le pauvre poulet est tout tremblant, tout frémissant. Quoiqu'il ne comprenne rien, il sent qu'il s'agit de tout autre chose que du millet... Ce n'est pas pour rien que ma mère chercha à me consoler en disant que le bon ange me jetterait un sou du plafond, ce n'est pas pour rien qu'elle me donna une pomme entière et me baisa au front, ce n'est pas pour rien qu'elle pria Boïaz de me traiter avec indulgence, au nom de Dieu avec indulgence, car "l'enfant vient de faire une rougeole".

Ce disant, ma mère me désigna de la main comme si j'étais un vase de cristal, un vase précieux qu'on doit manier avec beaucoup de précaution de peur qu'il ne se brise.

Contente, heureuse, ma mère s'en alla, tandis que "l'enfant qui venait de faire une rougeole" resta. Je pleurai un peu d'abord, mais ensuite je m'imposai "l'application et la piété" dans l'attente du bon ange qui, d'un moment à l'autre, me jetterait un sou du plafond.

Ah, ce bon ange, ce bon ange ! Il aurait mieux valu que ma mère ne l'ait pas mentionné. Parce que

lorsque Boïaz s'approcha de moi, me saisit de sa main dure et velue et me poussa vers la table, je me sentis si mal que je faillis en perdre connaissance. Et lorsque je levai ensuite la tête vers le plafond, je fus aussitôt vertement réprimandé par le maître. Il me tira l'oreille et cria : "Où regardes-tu, petit nigaud ?"

L'enfant qui "venait de faire une rougeole" éclata bien entendu en sanglots, répétant : "Ma-man, ma-man !" C'est alors qu'il fit pour la première fois connaissance avec le fouet du maître : "Ne regarde pas où il ne faut pas !", "Ne beugle pas comme un veau !"

2

La méthode de Boïaz était très simple : les verges. Pourquoi justement les verges ? Il l'expliquait par le moyen de la logique, citant l'exemple du cheval. "Pourquoi le cheval court ? Parce qu'il a peur. De quoi a-t-il peur ? Du fouet. Avec les enfants, c'est pareil. Les enfants doivent avoir peur : de Dieu, du maître, de leurs parents, du péché, des mauvaises pensées... Et pour que les enfants aient toujours peur, il faut déboutonner leur culotte, les étendre comme il convient et leur administrer une bonne vingtaine de coups de verges : qui aimé bien châtié bien ! Vivent les verges ! Vive le fouet !"

C'est ainsi que parle Boïaz en prenant le fouet. Il le prend lentement, sans se presser, il l'examine de tous les côtés comme un fruit sacré, puis il se met à l'œuvre, sérieusement, en connaissance de cause. Pendant le travail, il fredonne, hochant la tête :

*Qui ai-me bien
Châtié bien.*

Chose étonnante ! Boïaz ne compte pas les coups, mais il ne se trompe jamais. Boïaz fouette, mais ne

se fâche jamais. En général, Boïaz n'est pas un homme emporté. Il se fâche seulement quand un garçon ne se laisse pas fouetter, cherche à s'arracher aux mains qui le tiennent et agite les jambes. Alors, c'est différent. Alors les yeux du maître sont injectés de sang et il fouette sans compter, sans s'accompagner de son refrain habituel : "Le garçon doit rester tranquille quand le maître le fouette. Le garçon doit se bien conduire même pendant qu'il est fouetté..."

Boïaz s'emporte également lorsqu'un garçon se rit des verges (certains gamins rient quand on les fouette ; c'est une sorte de maladie, dit-on). Ce que Boïaz supporte le plus mal, c'est le rire. Lui-même ne rit jamais et ne peut pas voir rire les autres. On peut promettre sans le moindre risque la plus grosse récompense à celui qui jurera qu'il a vu rire Boïaz. Boïaz n'appartient pas à la catégorie de gens capables de rire. Ses traits, d'ailleurs, ne sont pas faits pour ça. Si Boïaz avait soudain eu l'idée de rire, son visage aurait été plus pitoyable que celui d'un homme en pleurs (qu'est-ce qui n'arrive pas dans ce monde !). Mais en effet, est-ce une occupation sérieuse, le rire ? Ne rient que les propres à rien écervelés, les fainéants, les pitres. Quant aux gens occupés à gagner leur pain quotidien, qui se sont imposé "l'application et la piété", — ces gens-là n'ont pas le loisir de rire ! Boïaz, lui, n'a jamais le temps. Ou bien il enseigne, ou bien il fouette. Il serait plus exact de dire qu'il enseigne tout en fouettant et qu'il fouette tout en enseignant. Impossible de séparer l'un de l'autre et d'établir avec précision où finit l'enseignement et où commence la correction.

Sachez que Boïaz ne nous corrigeait que lorsque nous le méritions. Les raisons ne manquaient jamais : on n'étudiait pas avec assez d'application, on ne voulait pas prier, on n'obéissait pas aux parents ou au maître, on ne regardait pas dans le livre, on était distrait, on priait trop rapidement, on priait trop lentement, on parlait trop haut, on parlait trop bas, on avait un revers

d'habit arraché, un bouton manquant, un trou à ses vêtements, on était égratigné, on avait les mains sales, on avait une tache dans son livre de prières, on avait apporté des friandises à l'école, on avait séché les classes, on faisait des espiègleries, et ainsi de suite, à l'infini.

C'était des péchés "commis à la vue de tous". Mais il y avait aussi des péchés "commis en secret". Ainsi fouettait-il tout le monde chaque vendredi, à la veille des fêtes et avant les vacances, ce qu'il expliquait comme suit : "Si vous n'avez pas encore mérité ces verges, vous les mériterez plus tard avec l'aide de Dieu." Il nous corrigeait aussi lorsque quelqu'un, voulant nous "rendre service", s'était plaint au maître. Ou bien il laissait échapper des allusions, telles que : "Tu sais probablement toi-même quelles bonnes actions te valent d'être fouetté." Ou bien simplement par curiosité : "On va voir tout à l'heure comment ce garçon se conduit sous les verges..." En un mot, les verges, le fouet, la peur et les larmes dominaient la vie de notre petit monde stupide, et il n'y avait pas moyen, il n'y avait pas le moindre rayon d'espérance de sortir de cet enfer.

Et le bon ange évoqué par ma mère ? Où était-il, ce bon ange ?

3

Je dois avouer que, de temps en temps, je commençais à douter de l'existence du bon ange. Le virus de la méfiance avait pénétré beaucoup trop tôt dans mon âme enfantine. J'avais soupçonné beaucoup trop tôt que maman m'avait probablement trompé. J'avais connu beaucoup trop tôt le sentiment qui s'appelle la haine. Beaucoup, beaucoup trop tôt je m'étais mis à haïr mon rebe Boïaz.

Était-il possible de ne pas le haïr ? Comment pouvait-on ne pas haïr ce maître qui ne nous laissait pas

respirer : “C’est défendu !”, “Ne te tiens pas là !”, “N, y va pas !”, “Ne parle pas à ce garçon !” Comment pouvaiton ne pas haïr un homme complètement dénué de pitié, qui éprouvait du plaisir à voir souffrir les autres, qui baignait dans les larmes des autres, qui s’enivrait du sang des autres ? Il n’y a rien de plus honteux, semble-t-il, que d’être fouetté, ni de plus humiliant que d’être mis au coin entièrement dévêtu, nu comme un ver. Mais ce n’était pas assez pour Boïaz. Il exigeait que les garçons se déshabillent tout seuls, qu’ils enlèvent eux-mêmes leur culotte, qu’ils retroussent eux-mêmes, passez-moi l’expression, leur chemise et la ramènent sur la tête, qu’ils se couchent eux-mêmes, je vous demande mille fois pardon, face contre terre, quant au reste, Boïaz s’en chargeait :

*Qui ai-me bien
Châtie bien.*

Boïaz ne fouettait pas seul, mais avec le concours de “chantres”, comme il appelait ses aides, qui s’exerçaient, bien entendu, sous sa surveillance afin de ne pas omettre, à Dieu ne plaise, un seul coup. “Moins de savoir, plus de verges, disait Boïaz et il recourait à la logique pour appuyer cette théorie : — Un excès d’études fait s’émousser les capacités, tandis qu’un coup de plus ne peut pas nuire. Car, ajoutait Boïaz, il faut raisonner ainsi : le savoir enseigné à l’enfant va droit à la tête, c’est pourquoi il provoque une confusion dans les idées et brouille la cervelle ; avec les verges, c’est tout le contraire : pendant que les coups passent du derrière à la tête, ils épurent le sang et clarifient les idées... À présent, vous comprenez ?...

Et Boïaz n’arrêtait pas d’épurer notre sang et de clarifier nos idées.

Hélas ! Nous ne croyions plus au bon ange qui vient du ciel. Nous nous rendions compte que c’était une invention, une fable en vue de nous attirer au

heder, chez Boïaz, et nous commençons à soupirer et à nous affliger à cause de nos souffrances et à rechercher les moyens pour nous débarrasser de ce joug barbare.

4

À l'heure du crépuscule, cette heure entre jour et nuit où le soleil rouge feu dit adieu à la terre sombre et déjà froide ; à l'heure du crépuscule où le jour sonore, joyeux, s'en va et où la nuit, tendre et mélancolique, accompagnée de son doux et triste mystère s'approche à pas feutrés ; à l'heure du crépuscule où les ombres montent sur les murs lisses et deviennent toujours plus longues, toujours plus larges ; à l'heure du crépuscule où notre maître va à la synagogue et où sa femme s'occupe de sa chèvre et des cruches pleines de lait ou bien prépare tout un chaudron de soupe aux choux —, à cette heure-là nous, les enfants, nous réunissons au heder, derrière le poêle, nous asseyons sur le plancher, les jambes repliées, nous entassons comme un troupeau d'innocents agneaux, et là, dans le noir, parlons de notre bourreau, de notre mauvais génie, de Boïaz. Les garçons plus âgés, ceux de la classe supérieure, qui ont déjà passé chez lui plus d'un an, racontent des histoires terribles, jurant que Boïaz a fait mourir sous le fouet de nombreux garçons, qu'il a enterré trois femmes, qu'il a causé la mort de son propre fils, etc., etc., en un mot, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

Les aînés racontent, les petits les écoutent sans en perdre un mot. Les yeux noirs brillent dans l'obscurité, les cœurs enfantins frémissent et nous aboutissons à la conclusion que notre maître Boïaz est un homme sans âme, or un homme sans âme ressemble à une bête féroce que Dieu lui-même recommande de détruire... Des milliers de projets, des milliers de

naïfs projets enfantins destinés à nous débarrasser de ce monstre naissent dans nos têtes. Petits niais ! Ces naïfs projets sont profondément enterrés dans nos cœurs. Nous implorons Dieu de faire un miracle : que le heder brûle, par exemple, que l'esprit malin emporte le fouet ou bien, ou bien que Boïaz lui-même... Mais ce dernier vœu, nous n'osons pas le formuler. L'imagination des enfants travaille, s'enflamme, et nous rêvons tout éveillés de choses merveilleuses, indiciblement douces : nous sauver de cette prison, dévaler la montagne, barboter pieds nus dans le ruisseau, jouer au cheval, sauter par-dessus les haies... Ces beaux rêves ingénus n'ont pas la chance de se réaliser, parce qu'on entend déjà la toux familière de notre ennemi, le bruit que font ses bottines, et nous sentons notre sang se glacer et tout notre corps se figer et s'engourdir. Nous revenons aux Saintes Écritures, au service du Très-Haut, à nos devoirs et nos prières avec le même empressement qu'on a pour monter à l'échafaud ou à la potence. Nous étudions, tandis que nos lèvres murmurent : "Seigneur Dieu, souverain du monde, ce pharaon, cet Aman, ce Gog et Magog nous laissera-t-il enfin en paix ? Serons-nous enfin délivrés de ce joug cruel, insupportable ? Non, jamais ! Jamais ! Jamais !"

C'étaient de telles pensées qui nous tourmentaient, pauvres innocents que nous étions.

5

— Les gars ! Voulez-vous que je vous dise un plan magnifique qui nous permettra de nous débarrasser de ce monstre ?

Ces paroles furent prononcées un jour, à un moment pénible, par Velvel, fameux polisson de la classe supérieure, et ses yeux brillèrent dans la pénombre comme les yeux d'un loup. Tous les enfants

l'entourèrent pour écouter le plan qu'il avait inventé pour nous délivrer de notre assassin. Et Velvel, fils de Leïb-Aria, se mit à exposer son beau plan. D'abord, il prononça tout un discours où il affirmait que nous ne pouvions plus supporter les mauvais traitements que nous infligeait ce Boïaz ; que ce diable baignait dans notre sang ; qu'il nous traitait plus mal que des chiens, parce qu'un chien, quand on le bat, se met à japper, tandis que nous n'avions même pas ce droit. Etc., etc....

Ensuite, Velvel s'adressa à nous :

— Écoutez bien, les gars, ce que je vais vous dire : je vais vous poser une question.

— Vas-y ! répondons-nous comme un seul homme.

— Qu'arrivera-t-il si un de nous tombe malade ?

— Eh bien, ce sera mal, répondons-nous.

— Non, j'ai autre chose en vue... Voici : si un de nous tombe malade, viendra-t-il au heder ou restera-t-il à la maison ?

— Bien sûr qu'il restera à la maison, crions-nous, unanimes, et Velvel poursuit :

— Et si deux d'entre nous tombent malades ?

— Alors tous les deux resteront à la maison.

— Et s'il y a trois malades ? demande Velvel une fois de plus, et nous ne nous laissons pas de répondre.

— Alors trois garçons resteront à la maison.

— Et si nous tombons subitement malades tous à la fois ?

— Alors nous resterons tous à la maison.

— Eh bien, que la maladie nous terrasse tous à la fois, déclare Velvel, très content, mais nous nous fâchons :

— Que Dieu nous garde, es-tu fou ?

— Je ne suis pas fou, moi, j'ai toute ma raison, quant à vous, vous êtes un tas d'ânes, c'est certain. Est-ce que je vous propose de tomber réellement malades ? Ce que je vous propose, c'est de faire semblant d'être malades pour ne pas aller au heder. M'avez-vous compris enfin ?

C'est ainsi que parle notre camarade Velvel et nous commençons à voir clair dans son plan, et ce plan nous ravit, et nous nous mettons à chercher quelle maladie conviendra le mieux. On propose la rage de dents, les maux de tête, les douleurs d'estomac et même le ver solitaire. En fin de compte, nous décidons que rien ne nous convient : ni la rage de dents, ni le mal de tête, ni les douleurs à l'estomac, que nous n'avons pas besoin de vers non plus. Alors quoi ? Nous devons tous avoir mal aux jambes, parce qu'avec toutes les autres maladies, un médecin verra tout de suite qu'on le trompe, mais si nous nous plaignons d'avoir mal aux jambes, d'être incapables de marcher, est-ce qu'il pourra nous convaincre de mensonge ?

— N'oubliez donc pas, les enfants : demain, on ne se lève pas. Et pour qu'aucun de nous ne trahisse les autres, donnons-nous la main et jurons que personne ne viendra demain au heder !

Après cette exclamation de notre camarade Velvel, nous nous donnons mutuellement notre parole d'honneur, nous nous jurons de rester fidèles à notre décision.

Ce soir-là, nous étions gais et animés en revenant à la maison, nous chantions comme des preux qui avaient trouvé le moyen de triompher de l'ennemi, de gagner le combat.

Mes enfants, nous nous approchons de l'endroit le plus intéressant de notre histoire et je me rends compte que vous voudriez savoir à quoi a abouti ce plan naïf, cette grève des enfants. Je me rends compte que vous voudriez savoir si nous avons tenu parole et quelle impression a produit la maladie subite du heder tout entier. Que dirent nos parents ? Que fit notre maître ? Étions-nous parvenus à nos fins ?

Je regrette, mes enfants, mais je ne peux pas vous raconter la suite, parce qu'aujourd'hui nous sommes à la veille d'une fête et que je suis obligé

d'interrompre mon récit à l'endroit le plus intéressant et de remettre la fin à la fois prochaine... Et comme nous devons nous séparer, je vous dirai seulement que Boïaz est toujours en vie. Mais est-ce une vie ? Depuis longtemps il n'est plus mélamed. Qu'est-ce qu'il fait, de quoi vit-il ? Il demande l'aumône. Si vous le rencontrez par hasard (il est facile de le reconnaître, car il boite), donnez-lui quelque chose. Il fait pitié, c'est un homme fini.

IOSSIF

Récit d'un "gentleman"

Vous pouvez vous moquer de moi, vous pouvez me consacrer un article humoristique et même un livre entier, si ça vous chante. Je vous dis tout de suite que je ne vous crains pas, parce que, voyez-vous, je ne suis pas peureux. Un écrivain ne peut pas m'effrayer, ni un docteur m'intimider ; je ne perdrai pas contenance devant un avocat et ne me pâmerai pas d'admiration en entendant dire qu'un tel fait ses études pour devenir ingénieur. J'ai moi-même, si vous voulez savoir, fréquenté un lycée en mon temps. Il est vrai que je n'ai pu le terminer à cause d'une histoire de jeune fille.

La voici : une jeune fille s'était éprise de moi (j'ai toujours été joli garçon, voyez-vous) et avait déclaré que si je ne l'épousais pas, elle s'empoisonnerait. Or, je n'avais pas plus que vous-même envie de l'épouser. Il faut vous dire qu'elle n'était pas la seule femme de ma vie. Mais les choses étant allées trop loin entre nous, son frère, le pharmacien, avait jugé bon d'intervenir. Si sa sœur s'empoisonnait, menaçait-il, il me jetterait à la figure il savait bien quoi... Je fus donc obligé de l'épouser et de la subir pendant trois ans. Elle n'exigeait que deux choses : que je reste toujours à la maison et que je ne regarde jamais les autres femmes... Pas mal, hein ? Dites-moi un peu : est-ce ma faute si Dieu m'a doué d'un

physique tel que toutes les femmes et toutes les jeunes filles s'amourachent de moi ? Pourquoi, croyez-vous ? Tout simplement, sans raison spéciale. Elles m'aiment, un point, c'est tout. Où que j'aille, où que je vienne, elles m'assaillent comme des abeilles. Les marieurs, eux, me mettent tout bonnement le couteau sous la gorge. Pourquoi, croyez-vous ? Parce que, ne vous en déplaise, je suis un jeune homme moderne, pas mal de ma personne, bien portant, jouissant d'une excellente réputation, je gagne suffisamment, l'argent n'est rien pour moi, et tout et tout. Ils me promettent donc monts et merveilles. Je m'en débarrasse, bien entendu. "Fichez-moi la paix, leur dis-je, je me suis déjà échaudé une fois." Mais eux d'insister : "Qu'est-ce que ça peut vous faire de voir une fiancée de plus ?" Est-ce qu'on refuse de telles propositions ? Et voilà que je regarde sans cesse de nouvelles fiancées et elles me regardent à leur tour. Elles se disputent pour m'avoir, parole d'honneur, elles se jettent littéralement à mon cou. Toutes sans exception me trouvent désirable. Mais qu'est-ce que ça peut me faire que je leur plais, si elles ne me plaisent pas à moi ? Et celle dont je rêve personne ne la connaît, sauf moi. Personne ne connaît mes souffrances, et c'est précisément d'elle que je veux vous parler. Mais, je vous en prie, que ça reste entre nous. Ce n'est pas à moi que je pense, je vous ai déjà dit que vos écrits ne me font pas peur, mais à quoi bon ?... Tel est mon préambule, et maintenant je passe à l'exposé de cette histoire.

Vous comprenez sans doute que je ne vous dirai pas *qui* elle est, *comment* elle est et *d'où* elle vient. C'est une femme, une jeune fille, très belle, qui plus est, mais pauvre, une malheureuse orpheline. Elle vit avec sa mère, une jeune veuve, pas mal du tout elle non plus, qui tient un restaurant juif où l'on sert de la nourriture kascher. Or, il faut vous dire que, quoique je sois un garçon moderne, que je gagne très passable-

ment, que l'argent ne soit rien pour moi, et tout et tout, je mange kascher. Non que je sois un juste et que j'aie peur de l'animal qui grogne, mais tout simplement parce que, premièrement, je prends soin de mon estomac et, deuxièmement, parce que la cuisine juive est de loin la meilleure !...

Elle tient donc un restaurant, cette veuve, elle cuit et elle rôtit elle-même. Et sa fille sert à table. Mais *comment* on y fait la cuisine ! *Comment* on y sert ! Tout y est brillant, rutilant, accueillant, je ne vous dis que ça. Manger dans un tel restaurant est un véritable délice. Au fond, il s'agit moins de la nourriture que de la mère et de la fille, l'une plus charmante que l'autre. Si vous pouviez voir cette veuve ! Debout devant le fourneau, elle cuit, elle rôtit, et comme elle est fraîche, comme elle est pure ! Ce visage, plus blanc que la neige ! Ces petites mains, des mains de fée ! Ces yeux flamboyants ! Je vous assure, elle peut encore inspirer l'amour. Et maintenant, tâchez de vous représenter sa fille. J'ignore si vous vous y connaissez, je veux dire en beauté féminine. Un teint de lis, des joues vermeilles, des yeux comme des cerises, des cheveux soyeux, des dents de perle, un cou d'albâtre, des doigts qu'on a envie d'embrasser un à un, la lèvre supérieure un peu retroussée, comme celle d'un enfant. Avez-vous jamais vu une telle beauté ? En un mot, tout chez elle est gracieux et semble ciselé comme une pièce d'exposition, tout vous dit : "Admirez ! Perdez la tête !" Et ce sourire, ce rire, ces fossettes aux joues ! Rien que pour ça, je serais prêt à tout sacrifier ! Quand elle rit, tout se met à rire avec elle : vous-même, les tables, les chaises, les murs. Le monde entier ! Tel est son rire ! Essayez de la regarder et de ne pas tomber amoureux !

Mais pourquoi traîner ? Depuis le premier dîner ou presque, je sentis que c'en était fait de moi. J'étais pris, et comment ! Et pourtant, comme vous devez déjà l'avoir compris, une jeune demoiselle ne repré-

sente pas un grand événement dans ma vie. Quant à l'“amour”, aux “romans” et autres choses du même genre, je n'y ai jamais cru. Faire la cour à une femme : pourquoi pas ? Mais se tirer une balle à cause de cela, fi donc ! C'est digne d'un collégien, d'un adolescent, pas d'un homme. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Me sentant pris, j'ai attiré la maman à l'écart. Pas pour lui “demander la main” de la jeune personne, comme on dit. Non, je ne suis pas de ceux qui précipitent les événements. Mais tout simplement pour tâter le terrain, ce qui ne nuit jamais. Je lui parle donc de choses et d'autres, sans but précis, rien que pour me mettre en train. Enfin, je lui demande : “Et votre fille, comment ça va pour elle ?” — “Comment, me dit-elle, ça peut aller pour elle ?” — “Je parle de son but dans la vie.” — “Oui, naturellement, dit-elle, il faut s'en occuper. Mais on s'en est déjà occupé.” J'ai senti mon cœur défaillir. “Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?” — “Ne voyez-vous pas vous-même, me répond-elle gaîment, à quel point elle est occupée ?” En ce moment précis, sa fille entre et aussitôt tous les coins de la chambre s'illuminent.

— Maman, Iossif n'est pas encore venu ? demande-t-elle.

Le son mélodieux que ce nom rendait dans sa bouche ! Seule une fiancée est capable de prononcer le nom de son promis d'une voix aussi chantante. Ça doit être ainsi, me semble-t-il, non, je suis certain qu'il en est ainsi. Et pas seulement ce jour-là, mais toutes les fois qu'elle prononçait ce nom, “Iossif” sonnait dans sa bouche comme une chanson. “Iossif” ! Vous comprenez ? Ce n'était pas simplement Iossif, mais I o s s i f !...

Et il en était ainsi toujours et partout, je n'entendais que Iossif, Iossif. On se mettait, par exemple, à table et la première question était : “Où est Iossif ?...”, “Iossif viendra-t-il aujourd'hui ?...”, “Iossif a dit...”, “Iossif a écrit...”, “Iossif est-il arrivé ?...”, “C'est

Iossif qui l'a pris...", "C'est Iossif qui l'a donné...". Iossif-Iossif, Iossif-Iossif ! Il me fallait enfin connaître ce Iossif, voir quelle tête il avait.

Il va de soi que je m'étais mis à haïr ce Iossif comme on peut haïr une araignée immonde. Mais, au fond, que m'avait-il fait ? Je l'ignorais. C'était, selon toute probabilité, un jeune garçon, un de ces gaillards qu'elle appelait en souriant "iachkas". Les "iachkas" ! Ce petit nom leur allait comme un gant. Ce n'étaient, en effet, que des "iachkas", du menu fretin, cette sorte de gens qui portent les cheveux longs et des chemises noires, boutonnées sur le côté : tout ce que je ne supporte pas...

Excusez-moi, vous avez, vous aussi, paraît-il, une longue chevelure et portez une chemise noire, boutonnée sur le côté. Si vous croyez que c'est très beau, vous vous trompez lourdement. Je vous assure qu'un smoking avec un gilet blanc est de loin plus élégant ! Lorsque je vois une chemise noire, boutonnée sur le côté, mon imagination me suggère, passez-moi l'expression, un pantalon usé jusqu'à la corde. Vous pensez peut-être que je ne le leur ai pas dit ? Que si. Je suis un homme franc, je ne sais pas flatter et biaiser. Quand on n'est pas d'accord avec quelque chose, il faut le dire carrément. Il y a une seule chose que je ne supporte pas : qu'on m'appelle "bourgeois". En entendant ce mot, je suis capable de casser la gueule de l'offenseur. Moi, un bourgeois ? Je suis comme tout le monde : je comprends tout, je sais tout parce que, comme tout le monde, je lis toutes sortes de livres et de journaux nouveaux. Est-ce que je suis un bourgeois après cela ? Pour cette seule raison que je porte un smoking et un gilet blanc, tandis que vous portez une chemise noire, boutonnée sur le côté ? Je ne parle pas de vous personnellement, mais de ces "iachkas", de ce Iossif dont il est question ici...

Les conversations qui s'engageaient parfois à table me révélèrent qu'ils m'aimaient aussi tendrement

que je les aimais, moi. C'était manifeste, quoi ! Mais je ne me sentais nullement tenu à leur découvrir le fond de mon cœur. D'autant plus que je m'efforçais de leur complaire, de me faufiler dans leur groupe, pas tellement à cause d'eux-mêmes qu'à cause de Iossif, et pas tellement à cause de Iossif qu'à cause d'elle. Cela me dépitait, comprenez-vous, qu'elle ait continuellement son nom sur les lèvres. Je m'étais promis de faire la connaissance de cette personne coûte que coûte, même s'il pleuvait des pierres et que la terre s'écroulait. Et j'arrivai à mes fins. Quand je désire fortement quelque chose, rien ne peut m'arrêter, surtout pas les dépenses. Comme je vous l'ai dit, je suis commerçant, j'ai des revenus considérables, l'argent n'est rien pour moi, et tout et tout.

Évidemment, cela n'avait pas été très simple de m'insinuer dans la confiance de ces garçons. J'avanciais prudemment, en pesant chaque pas. De temps en temps, je glissais un mot, comme qui dirait par hasard, sur les souffrances du peuple ; je poussais des oh ! et des ah ! laissant entendre que je ne ménagerais pas l'argent pour une œuvre aussi méritoire, que j'étais toujours prêt à jeter un rouble ou deux.

Comprenez-vous ce que cela veut dire : "jeter" un rouble ou deux ? Certains tirent un rouble de leur bourse, d'autres le jettent. Vous voyez la différence ? "Jeter" signifie : ouvrir son portefeuille, y prendre plusieurs billets — je vous en prie ! — et, sans les compter, comprenez-vous... C'est ainsi que ça me plaît ! Pas toujours, bien entendu, mais dans les cas où cela s'impose. Quand vous devez vous départir de vingt-cinq, de cinquante et même d'une centaine de roubles, votre main ne doit point trembler. Vous êtes, par exemple, attablé en bonne compagnie dans un restaurant, en train de dîner ou de souper. Voilà qu'on apporte l'addition et c'est à vous de la régler. Vous devez seulement jeter un coup d'œil négligent sur le total, tout en continuant de causer de n'importe quoi.

Et lorsqu'on vous rend la monnaie, vous ne la comptez pas comme une bonne femme achetant de l'oignon, mais froissez les billets dans la main et les fourrez dans votre poche : c'est tout. La vie, que je vous le dise, est une bonne école et on ne doit pas manquer de passer par cette école. Il faut savoir vivre. Je peux affirmer, pour ma part, que je sais vivre, parce que je connais les voies du monde et n'ignore pas ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas faire. Soyez certain que je ne passerai jamais la mesure et qu'en me regardant vous ne pourrez pas deviner si je viens de manger de la viande ou de boire du lait.

Si vous m'aviez vu à l'époque où j'étais parmi les "iachkas", vous m'auriez probablement pris moi-même pour un "iachka". Il est vrai que je n'avais pas laissé pousser mes cheveux, et ne m'étais pas mis à porter des chemises boutonnées sur le côté, mais continuais à aller en smoking et gilet blanc comme auparavant. Alors quoi ? C'était très simple : je m'intéressais à tout ce qui les intéressait et parlais comme eux. "Le prolétariat", "Bebel", "Marx", "réagir" et d'autres mots de ce genre tombaient de ma bouche comme de la manche d'un prestidigitateur. Mais, chose étrange, plus je cherchais à les imiter et plus ils m'évitaient. Dès que je commençais à répéter ces mots : "le prolétariat"... "Bebel"... "Marx"... "réagir"... je voyais mes "iachkas" interrompre leur conversation, échanger des regards bizarres, se curer les dents. Mais, ce qui m'étonnait encore plus, ils acceptaient toujours mon argent. Ils organisaient des concerts presque tous les lundis et jeudis, voyez-vous, et chaque fois j'étais leur première victime. "Le gentleman prendra encore aujourd'hui, probablement, un billet d'orchestre à trois roubles ?"

Et le "gentleman" — ils ne m'appelaient pas autrement — se voyait obligé chaque lundi et chaque jeudi de prendre un billet à trois roubles. Est-ce que je pouvais refuser ? Mais si ce "gentleman" se

montrait parmi les “iachkas” même au beau milieu d’une discussion, le silence s’établissait immédiatement, comme si personne n’avait jamais parlé. C’était une assemblée de muets, je ne trouve pas d’autre mot. Pouvez-vous imaginer à quel point cela faisait enrager le “gentleman” ? Mais qu’est-ce qu’il lui restait à faire ? Je vous ai dit pourtant que si je veux quelque chose, je parviens toujours à mes fins. Eh bien, j’ai finalement gagné leur confiance, du moins suffisamment pour qu’ils m’autorisent à assister à une de leurs “discussions”. On me dit que Iossif devait y prendre la parole. Vous vous rendez compte de ma joie : c’était arrivé, je pourrais enfin avoir l’honneur de voir ce Iossif de mes propres yeux et même de l’entendre.

Où et quand devait avoir lieu cette “discussion”, on ne me le dit pas, ah ! non. Je ne le leur demandai même pas : je savais qu’on viendrait me le dire en temps voulu. Ces “iachkas”, voyez-vous, faisaient un secret de tout. Dans leur langue, cela s’appelait “conspiration”. J’ai bien retenu ce mot. Il est inscrit dans mon carnet. Quand j’entends un mot qui me plaît, je l’inscris aussitôt dans mon carnet. Que cela me serve ou non, en tout cas, cela ne peut pas faire de mal.

Un beau jour donc, c’était un samedi, deux “iachkas”, en chemises noires bien entendu, s’amènent chez moi et m’invitent : “Allons-y !” — “Où ça ?” — “Peu importe. Venez avec nous...” Eh bien, il a fallu y aller. Nous sommes partis, nous avons traversé la ville entière, puis nous sommes entrés dans la forêt. Chemin faisant, nous rencontrions de temps en temps des “iachkas” : assis sous des arbres, ils semblaient regarder du côté opposé tout en grommelant “À droite !” ou “À gauche !”... Je ne peux pas dire que j’aie eu peur, non, bien entendu, ç’aurait été bête : pourquoi aurais-je peur de Juifs ? Simplement, toute cette histoire n’était pas mon genre, il y avait là quelque chose de dégradant : un commerçant avec une bonne réputation, avec de jolis revenus, l’argent

n'est rien pour lui, et tout et tout, qui se laisse emmener par des blancs-becs, par des "iachkas". Vous me comprenez ?

Bon, ce n'est pas la peine de m'étendre là-dessus. Nous avons marché et marché dans la forêt, toujours dans la forêt, et sommes enfin parvenus jusqu'à une haute montagne. Nous en avons atteint le sommet, puis nous sommes descendus, et alors j'ai vu une mer de têtes, tout était noir de têtes. Des "iachkas" en chemises noires, des jeunes filles en corsages clairs et des jeunes gens ordinaires. Mais comme ils étaient nombreux ! Vous pouvez me croire ou non, mais il y en avait quelque trois mille, peut-être plus. Et puis, quel silence : on aurait entendu une mouche voler ! Nous nous sommes approchés doucement, sur la pointe des pieds, de la foule, et je me suis mis à chercher des yeux celui qui devait être "Iossif". Et j'ai vu... Devinez qui c'était ? J'ai reconnu le visage d'un de ces "iachkas" qui dînaient chez la veuve avec moi. Elle était bonne, celle-là !

"Comment ? pensai-je. Est-ce là le fameux Iossif ?" Et moi qui me l'imaginais comme un être extraordinaire. À vrai dire, j'étais presque content, non, j'étais très content qu'il fût justement comme ça. Je le comparais mentalement avec moi-même. Je ne me prends pas pour un Adonis, je ne m'abuse nullement, je sais bien qu'il y a des hommes beaucoup plus beaux. Mais comparé à lui... Me comprenez-vous ? Je vais vous le décrire tel que je l'ai vu alors. Un petit homme pâle, décharné, à la poitrine étroite, aux joues creuses et brûlantes, aux sourcils épais, aux cheveux blonds coupés court, se tenait debout adossé à un arbre. Mais son front, en effet, était très grand, haut et blanc ; ses yeux, gris comme ceux d'un chat, jetaient des flammes. Et comme il parlait ! Que Dieu me punisse, je ne comprends toujours pas où cet être malingre puisait tant de force ! Comment il parvenait à parler si haut, si vite, si longtemps et avec un tel

entraîn, une telle animation, un tel feu ! Non, ce n'était pas un discours ordinaire. Les simples humains ne parlent pas ainsi. C'était peut-être le diable en personne ou bien une machine mise en marche, ou bien quelqu'un d'en haut qui faisait pleuvoir toutes ces paroles et ces jets de flamme ! Peut-être même l'arbre derrière lui s'était-il mis à parler ? J'avais l'impression que ce petit homme aux joues couvertes d'une rougeur malade et aux yeux gris si francs s'élèverait d'un moment à l'autre vers le ciel, à la suite de ses paroles. Non ! Dites tout ce que vous voulez : quoiqu'il me soit arrivé d'entendre des avocats célèbres, je n'ai jamais entendu de tels discours et je n'en entendrai probablement jamais plus.

J'ignore combien de temps il a parlé : j'avais oublié l'heure. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de lui et de toutes ces têtes, de tous ces gens assis par terre et buvant ses paroles comme s'ils mouraient de soif...

Mais celui qui ne l'a pas vue, "elle", à ce moment, n'a rien vu de réellement beau. Je l'ai remarquée dans la mer de têtes : elle était assise, les jambes ramenées sous elle, les bras croisés sur la poitrine. Son visage rayonnait, ses joues étaient enflammées, sa lèvre supérieure retroussée et ses charmants yeux-cerises lui souriaient, à lui seul. Je ne vous cacherai pas qu'en cet instant j'enviai Iossif. Pas tellement son éloquence ou le bruit admiratif et les applaudissements dont on l'a gratifié ensuite, non, c'était tout autre chose. Je lui enviais le regard qu'elle lui avait lancé. Pour un tel regard, j'aurais donné n'importe quoi. Il était plus éloquent que des paroles. Il me semblait entendre sa voix chantonnant "Ios-sif !".

Je vous ai déjà dit que les jeunes filles n'ont pour moi rien d'extraordinaire. J'en ai connu un grand nombre parce que, on peut le dire, je suis un homme moderne, pas mal de ma personne, je gagne suffisamment, l'argent n'est rien pour moi, et tout et tout. Mais

jamais on ne m'a regardé de cette façon, pas même ma femme à l'époque bienheureuse où elle languissait d'amour pour moi... J'ai fait l'effort de m'approcher, de venir m'asseoir presque à côté d'elle. Je tournoyais comme une mouche, devant ses yeux, je susurrais comme un moustique à ses oreilles. Mais tout ça en vain ! Elle ne m'accordait pas la moindre attention ! Ses yeux, telles des sangsues, étaient fixés sur les yeux de Iossif, les yeux de Iossif cherchaient constamment les siens. Ces deux-là, me semblait-il, ne voyaient rien autour d'eux, sinon l'autre : il la voyait et elle le voyait, le reste du monde n'existait pas pour eux. Les affres de l'enfer, vous dis-je, ne sont rien en comparaison de ce que j'éprouvais alors. La rage bouillonnait dans mon cœur, mais j'ignorais contre qui : elle, lui, tous les deux ou moi-même...

Ce soir-là, je revins chez moi avec un violent mal de tête. En me couchant, j'étais fermement résolu à ne pas remettre les pieds chez la veuve autant que je vivrais. Que diable ! Est-ce que j'avais besoin de tous ces gens ? Qu'en pensez-vous ? Mais le lendemain, j'attends fébrilement que la pendule sonne enfin deux heures et qu'il soit temps d'aller déjeuner. Le moment venu, je m'y rendis sans réfléchir davantage. Comme d'habitude, je trouvai toute la compagnie des "iachkas" à table. "Il" y était également.

Je ne sais pas si c'est aussi votre cas, mais moi, quand je vois un artiste, un ministre ou, en général, une personne célèbre, bien que je sache parfaitement que c'est un homme comme vous et moi, qui boit et qui mange comme les autres, néanmoins, chaque fois qu'on me montre quelqu'un de ce genre, c'est-à-dire un artiste, un ministre ou, en général, un grand homme, il me semble que c'est un être particulier qui a quelque chose en lui qu'on ne peut pas discerner d'emblée. C'est ce qui m'arriva quand je vis Iossif après son discours ; c'était, eût-on dit, le même "iachka" qu'avant et pourtant il y avait en lui quelque chose

d'indéfinissable... Sur son visage aussi il y avait quelque chose... Quoi au juste ? Je l'ignorais. Mais j'aurais tout donné pour avoir ce "quelque chose". Pas parce que j'en avais besoin. À quoi bon ? Pourquoi diable en aurais-je besoin ? Non, si j'en avais besoin, c'était uniquement à cause d'elle. Car elle ne le quittait pas d'une semelle. Et même quand elle s'adressait à moi, parlait avec moi, je voyais bien que lui seul occupait ses pensées. Je peux vous assurer que je ne m'entends pas mal en ces choses-là, que je possède un grand savoir en la matière et que ce savoir m'a coûté cher.

Et un nouvel enfer s'ouvrit devant moi. Auparavant, quand je ne savais pas encore qui était Iossif et que je me le représentais comme un homme véritable : haut de taille, bien portant et beau, je ne pouvais pas penser à lui sans l'envier et, à la fois, sans le haïr d'une haine farouche. Mais maintenant, après avoir vu cet "homme", après m'être persuadé que c'était un "iachka" comme tous les autres, j'étais furieux. J'ignore à qui j'en voulais : à elle qui l'adorait (car elle l'adorait, même un aveugle l'aurait vu), à lui que Dieu avait doué du talent de la parole ou bien à moi-même, privé de ce talent... Pas parce que j'en avais tellement besoin. À quoi cela m'aurait servi ? Ni parce que je ne sais réellement pas m'exprimer. N'allez pas le penser ! Quand je veux, je suis capable de parler, moi aussi. Il m'est déjà arrivé de prendre la parole à une séance et pas n'importe où, mais au Club des marchands. On me disait après que je n'avais pas parlé trop mal et même pas mal du tout...

Non, il est impossible d'exprimer mes tourments, ma douleur avec des mots ! Il faut les comprendre, il faut les sentir, il faut être dans ma peau pour savoir ce que cela me coûtait de venir chaque jour au restaurant, de voir cette tête ravissante, d'entendre sa douce voix enchanteresse, son rire qui éveillait des échos dans toutes les fibres de mon corps et, en même temps, de le savoir là et de comprendre que tout cela

était pour lui, et pour personne d'autre. Non, il fallait l'écartier de mon chemin ! Il fallait me débarrasser de lui ! Mais comment ? Je ne pouvais tout de même pas l'empoisonner ou lui tirer dessus. Suis-je un scélérat ? et puis, ne suis-je pas un Juif ? Le provoquer en duel ? Fi donc ! Cela ne se fait que dans les romans, et encore je n'y crois pas. On l'écrit tout simplement pour faire joli. Je le pense du moins. Et alors une idée magnifique me vint à l'esprit : je lui parlerai moi-même ! Je remettrai les clefs au voleur en personne !... Une fameuse idée, n'est-ce pas ? Et, sans réfléchir longtemps (je n'aime pas réfléchir longtemps), un jour après le dîner je m'adresse à lui :

— J'ai à vous parler d'une affaire importante.

Et lui ? S'il avait du moins bronché ! Mais non. Il se contenta de braquer sur moi ses naïfs yeux gris comme pour dire : "Eh bien, j'écoute."

— Non, lui dis-je, pas ici. Je voudrais vous parler en tête à tête.

— Alors sortons, me dit-il. Nous descendons dans la rue, il s'arrête devant moi et attend, l'air de demander : " Pourquoi vous taisez-vous ? "

— Pas ici, dis-je de nouveau. Quand est-ce que je vous trouverai chez vous ?

— Je pourrais passer chez vous..., commença-t-il, mais il s'arrêta net. Si vous voulez... Venez demain chez moi (il sortit sa montre de sa poche) entre neuf heures et demie et dix heures et demie. Voici mon adresse.

Ensuite il me serra longuement la main, me regardant droit dans les yeux, comme pour me rappeler la nécessité de la conspiration.

— La conspiration sera observée, lui dis-je, soyez sans crainte. Et nous partîmes chacun de notre côté.

Il va de soi que je ne fermai pas l'œil cette nuit-là : je restais couché et me tourmentais, pensant sans arrêt à ce que j'allais lui dire. Par où commencer ?

J'aurai bonne mine s'il me dit : "Voyons, monsieur "gentleman", pourquoi vous mêlez-vous des affaires d'autrui ? Depuis quand, monsieur "gentleman", vous considérez-vous comme un parent de la jeune fille qu'un des "iachkas" appelle de longue date sa fiancée ?"

Que pourrai-je lui répondre ? Ou bien que ferai-je s'il s'avise de m'empoigner par la peau du cou et de me jeter au bas de l'escalier ? Au fond, raisonnais-je, je n'ai rien à craindre. Pourquoi aurais-je peur ? Ne vais-je pas chez lui pour affaires ? On parviendra à une entente ou on n'y parviendra pas. En tout état de cause, il n'aura pas la moindre raison de me jeter au bas de l'escalier.

La nuit passa dans de telles réflexions douloureuses. Et le lendemain, à neuf heures et demie, je grimpais déjà vers sa mansarde, au diable vauvert ; j'ai bien compté deux centaines et demie de marches. Il était chez lui. J'y trouvai deux autres "iachkas" qui, en me voyant, échangèrent des regards étonnés, comme s'ils se demandaient : "Que vient faire ici ce "gentleman" ?" Mais mon gaillard leur jeta un clin d'œil qu'ils comprirent immédiatement : saisissant leurs chapeaux, ils disparurent.

Resté seul à seul avec Iossif, entre quatre yeux comme on dit, je tins les propos suivants : "Voici de quoi il retourne : je suis un commerçant, je jouis d'une bonne réputation, je gagne très convenablement, l'argent n'est rien pour moi, et tout et tout. Tout cela ne m'empêche pas d'être à la page. Parce que, il faut que je vous le dise, je suis un homme moderne, je lis toutes les revues et tous les journaux nouveaux..." Puis je commençai à débiter ces mots à la mode : "Le prolétariat... Bebel... Marx... réagir... la conspiration", et ainsi de suite.

Après m'avoir écouté, Iossif me demanda tout à fait simplement et avec beaucoup de douceur : "En quoi puis-je pourtant vous être utile ?" — "Je ne

demande pas grand-chose, répondis-je, seulement un conseil...” — “Moi?... Un conseil?... À vous?...”

Et il me fixa de ses yeux gris naïfs, l'air de dire : comment moi, un blanc-bec, puis-je donner des conseils à un “gentleman” comme vous ? Vous comprenez, cela lui paraissait absurde à lui-même. À plus forte raison, à moi. Mais que pouvais-je faire ? Du moment que j'avais commencé toute cette histoire, il fallait bien aller jusqu'au bout. Et je lui racontai tout ce qui m'opprimait, je lui découvris le fond de mon cœur. Je parlai de tout, du premier instant où je l'avais vue jusqu'à aujourd'hui. La vie, dis-je, m'est à charge à présent. Je suis un homme perdu, à cause d'elle. Je n'ai pas l'habitude, poursuivis-je, de “réagir” de la sorte à cause d'une jeune fille, fût-elle de sang royal, parce que, j'ai beau être un homme moderne, je n'en suis pas moins un commerçant jouissant d'une bonne réputation et gagnant convenablement sa vie, l'argent n'est rien pour moi, et tout et tout.

Il m'écouta et dit doucement et simplement comme avant : “Voici mon conseil : parlez-lui à elle-même.” — “Bon, et vous ?” demandai-je. “Je ne veux pas..., dit-il. Et s'arrêta net. — Je ne peux pas... Je n'ai pas de temps pour des occupations de ce genre.” — “Non, dis-je. Ce n'est pas à cela que je pensais. Je ne vous prie pas de lui parler. Comment pouvais-je vous le demander ? Je veux seulement savoir ce que vous direz...” — “Que puis-je dire si ses sentiments ressemblent aux vôtres...”, dit-il simplement, avec délicatesse. Puis il sortit sa montre de sa poche comme s'il voulait me rappeler que notre conversation était terminée... Lorsque quelqu'un jette un coup d'œil sur sa montre, cela ne peut avoir qu'une seule signification. Je recours moi-même à cette manœuvre quand je veux me débarrasser d'une personne. Malheureusement, tout le monde ne comprend pas toujours cette allusion. Quant à moi, je me levai sans tarder, je lui demandai que tout cela reste

entre nous — la “conspiration” ! — et je courus à toute vitesse à la maison.

Que puis-je vous dire ? La joie n'est pas le mot qui convient. Le ravissement ? Oui, c'est exactement ça. De bonheur, j'étais au soixante-septième ciel ! J'avais envie d'embrasser tous les passants que je rencontrais. Tous me paraissaient maintenant des gens magnifiques. Pour ce qui était de Iossif, inutile d'en parler : à partir de ce jour, je l'aimai comme mon propre frère. Si je n'avais pas eu honte, je serais revenu sur mes pas pour l'embrasser sur les deux joues, et si je n'avais pas eu peur de l'offenser, je lui aurais offert un cadeau précieux : une montre en or avec une bonne chaîne et une breloque massive.

Trop heureux pour rester chez moi, je me rendis au club. Il faut vous dire que je vais au club de temps en temps, entre chien et loup comme on dit. Pas parce que j'aime les cartes. Je ne joue pas moi-même. J'aime seulement voir jouer les autres et, parfois, mais cela très rarement, placer quelques roubles... Alors, c'est de deux choses l'une : ou bien tu gagnes, ou bien tu t'emballes. Cette fois-là, la chance me souriait, les cartes m'étaient favorables comme jamais auparavant. Je gagnai une somme rondelette et invitai tous les “va-nu-pieds” (c'est ainsi qu'on nomme dans notre club les gros perdants) à un souper chic avec du champagne Roederer.

Il faisait déjà jour quand je revins chez moi. Sur ma table, je trouvai un télégramme. Il fallait que je parte d'urgence pour une affaire importante. Vous savez, probablement, que lorsque nous autres commerçants recevons un télégramme urgent, nous laissons tout tomber. Que périsse la vache avec la corde ! Que tout aille au diable ! On monte dans le premier train qui part et au revoir !

Je devais m'absenter pendant deux jours, mais je fus retenu, comme cela arrive ordinairement, trois semaines entières. En revenant, je courus immédia-

tement au restaurant, bien entendu. Tout y était en révolution. Mes "iachkas" avaient disparu sans laisser de trace. Ceux d'entre eux qui revenaient de temps en temps avaient complètement changé : ils paraissaient inquiets, préoccupés, excités. Après avoir avalé leur dîner à la va-vite, sur un pied comme on dit, ils se dispersaient aussitôt, tête basse, comme les chiens après la pluie.

Mais ce qui m'étonnait le plus, c'était l'absence permanente de Iossif. Je me mis à observer mes "iachkas" et je vis qu'ils étaient particulièrement réservés ou plutôt cachottiers. Ce n'était déjà plus une simple conspiration, mais de la conspiration sur la conspiration. Je l'observai, "elle" aussi : elle gardait constamment le silence, était pensive et par trop "conspiratrice". Ses joues charmantes avaient pâli, ses beaux yeux-cerises ne souriaient plus. Où étaient ses fossettes ravissantes qui invitaient au baiser ? On n'entendait plus son rire joyeux qui faisait rire tout ce qui l'entourait : tables, chaises, murs et êtres vivants.

Vous comprenez, bien entendu, que je ne souffrais pas spécialement de l'absence de Iossif. Mais je me cassais la tête : où pouvait-il être ? Était-ce pour longtemps ? Pour toujours ? Lui écrivait-il, à elle ? Demander à ces "iachkas" ? Est-ce qu'ils me répondraient ? Ils vous regardent dans les yeux, se curant les dents et se taisant comme pour dire : jeune homme, vous voulez tout savoir, mais de cette façon vous vieillirez bien vite...

Un beau matin, j'entre au restaurant et j'y trouve une bande de "iachkas" assis autour de la table. L'un d'eux lit le journal, les autres écoutent. Il s'agit de Iossif sans nul doute. Comment je le sais ? Je le vois peint sur le visage de la jeune fille. Avec son petit tablier blanc, les bras croisés sur la poitrine, "elle" se tient debout, un peu à l'écart, et son visage rayonne, ses joues sont enflammées, sa lèvre supérieure est retroussée : tout à fait comme l'autre fois, dans la

forêt. À cette exception près qu'alors ses beaux yeux-cerises étaient fixés sur lui, tandis que maintenant ils errent dans l'espace, le cherchant, lui, Iossif, toujours Iossif.

Qu'est-ce que je peux vous dire ? Plein d'impatience, j'attendis qu'ils posent le journal. Il me suffit d'un seul regard pour avoir la réponse à toutes mes questions : mon Iossif était fermement pris dans l'engrenage. J'avais su pourtant qu'il finirait mal, qu'il se ferait avoir un jour ou l'autre. Ce qui lui était arrivé n'était pas précisé, mais, on ne pouvait en douter, là où il se trouvait on ne lui tapotait pas la joue, on ne lui offrait pas de miel et on ne brûlait pas d'encens en son honneur...

Il m'est impossible de vous exprimer les sentiments qui m'agitaient. Je ne peux pas dire que je fusse bouleversé : quoi qu'il en soit, il me barrait toujours la route. Mais il ne serait pas exact non plus d'affirmer que cela me faisait plaisir. On ne peut pas souhaiter un tel malheur à son pire ennemi... Bien au contraire, je souhaitais du fond du cœur, et vous pouvez croire que je dis vrai, que Dieu fasse un miracle et qu'il... Qu'il soit entièrement acquitté ?... Non, ce n'était pas possible... Mais qu'il soit puni moins sévèrement... Vous me comprenez ?

Pendant plusieurs jours, vous dis-je, j'étais comme hébété, j'errais comme une âme en peine. Et lorsque j'eus appris que toute cette tracasserie devait, Dieu merci, se terminer et que le verdict serait prononcé demain, je vous jure sur ma vie — et j'y tiens malgré tout — que je ne dormis pas de toute la nuit, que je ne fermai pas l'œil ; je me tournai et me retournai dans mon lit, puis, finalement, je me levai et allai au club : pas pour jouer, bien entendu, j'espérais y oublier toute cette histoire ne serait-ce que pendant quelques minutes. J'en avais tellement gros sur le cœur. Je sentais, je savais presque que les choses tourneraient mal pour Iossif.

J'avais raison. M'approchant du restaurant à l'heure habituelle, je vis deux "iachkas" qui en sortaient. Tout ébouriffés, ils avaient l'air terriblement abattus. Parmi les clients, j'aperçus ce jour-là plusieurs personnes que je ne connaissais pas. Ce n'était plus "elle" qui servait à table, mais sa mère ; la mère elle-même n'était pas dans son assiette, comme on dit, j'aurais juré qu'elle avait pleuré.

Sans réfléchir longuement, je la pris à part et lui demandai :

— Où est votre fille ?

— Elle est chez elle, répondit la mère, désignant des yeux le cagibi où menait une petite porte.

Je dois vous avouer que nous menions avec la mère une sorte de jeu. Je ne lui avais jamais parlé carrément, mais je me rendais compte que si je demandais sa fille en mariage, elle n'aurait rien contre. En effet, un jeune homme moderne comme moi, un commerçant jouissant d'une bonne réputation et ayant des revenus convenables, pour qui l'argent n'est rien, et tout et tout... pourquoi ne lui conviendrais-je pas ? Je lui avais plusieurs fois donné à entendre que sa fille m'intéressait. La preuve : je n'aimais pas qu'elle serve à table... Devinez ce que la mère m'avait répondu : "Vous n'aimez pas ça ? Servez donc vous-même !"

Qu'y avait-il à faire ?

Bon, où nous sommes-nous arrêtés ? Au cagibi. Comment j'y entrai, quels furent mes premiers mots ? Vous pouvez me tuer si je me les rappelle. Je me souviens seulement qu'elle était assise devant la fenêtre, portant le même petit tablier blanc, les bras croisés sur la poitrine. Très pâle, presque blême, la lèvre supérieure un peu retroussée, les yeux-cerises légèrement voilés regardant au loin. Et pas une seule larme, pas une trace de larmes ! Rien qu'une tristesse muette qui marquait son front blanc à peine plissé.

Je vous jure sur ma vie — or, j'y tiens —, à ce

moment-là elle était si belle, si divinement belle, que j'étais prêt à me jeter à ses pieds, à baiser les traces de ses pas.

En me voyant, elle ne s'alarma point, ne bondit pas de sa place, ne me demanda pas ce qu'il me fallait. Je pris une chaise, je m'assis en face d'elle et je me mis à parler, à parler sans arrêt, sans fin. Une fontaine d'éloquence jaillit de ma bouche, et je parlai, parlai, parlai... Comme je vous l'ai déjà dit, j'ignore quelles paroles je prononçai. Le sens, probablement, était toujours le même : je voulais lui découvrir le fond de mon cœur, la consoler ; je lui laissais entendre qu'elle ne devait pas "réagir" aussi violemment. Dans notre langue cela signifie : qu'elle ne prenne pas les choses trop à cœur, elle est encore trop jeune, trop fraîche, trop belle. Je l'assurais qu'elle ne pouvait pas savoir où était son bonheur. Moi, par exemple, un jeune homme moderne, un commerçant avec une bonne réputation, des revenus convenables, pour qui l'argent n'est rien, et tout et tout... Qu'elle dise un seul mot, qu'elle dise qu'elle consent à oublier le passé : il n'y a rien eu, ni Iossif, ni "iachkas", ni "conspiration".

Je ne sais pas moi-même, comprenez-vous, d'où m'était venu ce don de la parole. Et elle, vous croyez peut-être qu'elle me répondit quoi que ce soit ? Non, rien. Elle était assise sans parler et regardait, regardait, regardait... Que pouvait signifier ce regard ? Il pouvait signifier : "Vous parlez sérieusement ? J'ai peine à le croire." Ou bien : "Je vais réfléchir." Ou bien : "Laissez-moi en paix." Peut-être même : "Iossif !" Comprenez-vous, pas simplement Iossif, mais Ios-sif !

De quels yeux devais-je me regarder plus tard ! C'est une sensation que je souhaiterais à mes ennemis. Plusieurs jours de suite, j'ai eu honte de me montrer dans la rue. J'avais le cafard, il me semblait que j'étais moi-même coupable dans une certaine mesure du

malheur qui les avait accablées. Malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à l'oublier, à chasser ce Iossif de mon esprit.

Il faut vous dire que je n'attache pas d'importance aux rêves, ne crains pas les revenants et ne crois pas à la sorcellerie. Mais, parole d'honneur, il ne se passait pas de nuit que Iossif ne m'apparût en songe : il me réveillait et me montrait d'un geste son cou où était resté un cercle bleu (qu'un tel sort me soit épargné). Peut-on ajouter foi aux rêves, qu'en pensez-vous ? Je connais un fait... Cela est arrivé il y a bien longtemps à mon oncle... Mais c'est absurde ! Les rêves, la belle affaire ! Tout simplement, j'étais un peu affecté, j'avais perdu l'appétit, le sommeil. De peur, croyez-vous ? Non ! Mais vous devez me comprendre : c'était quelqu'un de ma connaissance, nous nous étions tant de fois assis à la même table... Je me décidai donc. Advienne que pourra. Je pris mon courage à deux mains et je me dirigeai de nouveau vers le restaurant.

J'arrive. Où est le restaurant, quel restaurant ? Comme s'il n'y en avait jamais eu, même la place était déjà sèche. "Où est le restaurant ?" — "Il y a plusieurs jours qu'il est parti." — "Qu'est-ce que cela veut dire : parti ?" — "C'est très simple : il est parti, donc il est parti." Je me dépêche d'entrer dans la cour, je sonne chez le propriétaire de la maison : "Où est le restaurant ? Où a-t-il déménagé ?" Il est plus facile de chercher le vent dans un champ. Personne ne sait rien, personne ne peut me dire ce qui est arrivé. Je fais du bruit, je monte sur mes grands chevaux. Or, quand je monte sur mes grands chevaux, que Dieu protège le reste du monde. Je courais comme un fou, je vous le jure, je me jetais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et les "iachkas" ? Comme par un fait exprès, il n'y en avait aucun ! S'il en était resté un, au moins, en réserve.

Alors, j'allai à la police en vue d'"enquêter", c'est-à-dire de demander des renseignements.

J'arrive. Et c'est moi qu'ils se mettent à questionner : "Qu'est-ce qu'il vous faut ?" Je dis : "Il y avait là un restaurant, où est-il à présent ?" — "Quel restaurant ?" Je réponds : "Tel et tel." — "Pourquoi voulez-vous le savoir ?"

Il fallait leur raconter, voyez-vous, pourquoi je voulais le savoir. Je me taisais. Ils m'interrogeaient encore et encore.

Rien à dire, un véritable plaisir que je m'étais procuré !... Ce qu'ils purent me presser de questions ! Que diable étais-je allé y faire ! Quoique, d'un autre côté, qu'est-ce que je pouvais redouter, au fond ? Un jeune homme, un commerçant jouissant d'une bonne réputation, avec des revenus convenables, pour qui l'argent n'est rien, et tout et tout. Je ne me mêle pas d'affaires de ce genre. Comme on dit : qui n'a pas mangé d'ail... il n'y avait donc rien à craindre. Mais tout simplement, je n'aime pas ces affaires, comprenez-vous, je n'aime pas ça, un point, c'est tout. Et je me maudis moi-même... Ce restaurant ! Cette jeune fille ! Ce Iossif !

Je serais moi-même heureux si je pouvais l'oublier, "elle", mais est-ce que c'est possible ? Elle ne me sort pas de la tête. Et jusqu'aujourd'hui, elle se dresse devant moi dans son petit tablier étincelant de blancheur ; ses yeux-cerises brillent, sa lèvre est retroussée, les fossettes sur ses joues invitent au baiser ! Et son rire sonne toujours à mes oreilles. Souvent, en plein sommeil, j'entends sa voix cristalline. Elle appelle : "Ios-sif ! Ios-sif !" Je me réveille couvert d'une sueur froide. Parce que dès que je pense à elle, je me souviens de lui...

Vous voyez, je n'attends pas que vous sortiez votre montre. Je sais moi-même que tout dans ce monde a une fin. Pardonnez-moi de vous avoir fait perdre du temps. Je vous en prie, donnez-moi votre main et promettez-moi que tout ce que je viens de vous raconter restera entre nous. "Conspiration" !

Adieu !

SI J'ÉTAIS ROTHSCHILD...

(Monologue du mélamed de Kasrilovka)

— Si j'étais Rothschild..., rêvait un jeudi le mélamed de Kasrilovka alors que sa femme lui avait demandé de l'argent pour célébrer le sabbat et qu'il n'en avait pas. — Ah, si j'étais Rothschild ! Devinez ce que je ferais ? Premièrement, je stipulerais la règle que ma femme devrait toujours avoir trois roubles en réserve afin de ne pas m'embêter chaque fois que le jeudi tant attendu arrive et que nous n'avons pas d'argent pour célébrer le sabbat... Deuxièmement, je dégagerais mon caftan du samedi... Et pourtant, non ! Plutôt le manteau en peau de chat de ma femme, qu'elle ne se plaigne plus tout le temps d'avoir froid ! Ensuite, j'acquiescerais toute cette maison avec ses trois pièces, le cagibi, le débarras, la cave, le grenier et le reste : qu'elle ne dise plus qu'elle vit à l'étroit. Tiens, voici deux pièces dont tu peux disposer, fais-en tout ce que tu veux : cuis, rôtis, hache, lave, seulement fiche-moi la paix, que je puisse donner mes leçons la tête reposée ! Je ne devrais pas me soucier de gagner de l'argent, me casser la tête pour savoir comment célébrer le sabbat : quelle félicité ! Je marierais toutes mes filles et elles ne seraient plus à ma charge. Que me faut-il de plus ? Alors je commence à songer aux affaires municipales.

Avant tout, j'offre à la vieille synagogue un toit neuf qui ne goutte plus sur la tête des gens quand ils prient. Je fais reconstruire entièrement les bains

(qu'on me pardonne de les mentionner à côté de la synagogue), parce que, à Dieu ne plaise, un accident va sûrement s'y produire un de ces jours et encore, pour comble de malheur, justement lorsque les femmes s'y baigneront. Et du moment que les bains seront reconstruits, il faudra, à plus forte raison, démolir l'hospice et bâtir à sa place un hôpital, mais ce qui s'appelle hôpital, avec des lits, un docteur, des médicaments, le bouillon servi aux malades tous les jours, ainsi qu'il est d'usage dans les villes dignes de ce nom. Ensuite, je construis un asile de vieillards pour que les vieux, les talmudistes, ne croupissent pas derrière le poêle de la maison de prière. Je fonde la société "Vêtements aux dévêtus" afin que les enfants des pauvres n'aillent pas, passez-moi l'expression, le nombril découvert, ainsi qu'une société de prêt philanthropique pour que les gens, mélamed, artisan ou même marchand, ne soient pas obligés de payer les intérêts, de mettre en gage leur dernière chemise. Je fonde également une société d'assistance aux fiancées pauvres en vue d'habiller comme il se doit n'importe quelle fille montée en graine et de la marier. Je me propose d'introduire chez nous, à Kasrilovka, bien d'autres sociétés de ce genre... D'ailleurs, pourquoi seulement à Kasrilovka ? Je fonde de telles sociétés partout où vivent nos frères juifs, partout, dans le monde entier !

Et savez-vous ce que je ferai pour que tout soit bien organisé et marche comme sur des roulettes ? Je créerai une grande société philanthropique qui surveillera toutes les autres sociétés et prendra soin de tous les Juifs, c'est-à-dire du peuple entier, pour que les gens aient partout un gagne-pain et vivent en bonne entente, pour qu'ils puissent fréquenter les yeshivoth, étudier la Bible dans l'exégèse de Rashi *, le Talmud

* Il s'agit des commentaires de la Bible du célèbre interprète des textes sacrés Rabbi Shlomo Yizhaki (1040-1105). (N.d.T.)

avec les commentaires, les additions et les autres choses savantes, ainsi que les sept sciences et les soixante-dix langues *. Et que toutes ces yeshivoth soient régies par une yeshiva principale, une académie juive, à Vilna naturellement... Cette académie devra former les plus grands savants et sages du monde, tout cela gratuitement, "au frais de la princesse", c'est-à-dire à mes frais, et que tout soit organisé d'après un plan, dans le plus grand ordre, qu'il n'y ait pas ces "je te donne, tu me donnes, ceci, cela", mais que tous n'aient qu'un seul souci : le bien-être général !... Et que faut-il pour que les hommes pensent au bien-être général ? Il faut que chacun en particulier vive dans l'aisance. Comment y parvenir ? Mais, bien entendu, en assurant un gagne-pain à chacun. Parce qu'un gagne-pain, savez-vous, c'est l'essentiel ! L'amitié elle-même est impossible si on ne gagne pas d'argent. Que Dieu nous pardonne, pour un morceau de pain les hommes sont capables de s'exterminer, de s'égorger, de s'empoisonner, de se pendre les uns les autres !... Même nos ennemis, ces malveillants qu'on trouve partout dans le monde, qu'est-ce qu'ils nous veulent, pensez-vous ? Rien. Toute leur malveillance vient du manque d'un gagne-pain. Si leurs affaires allaient mieux, ils ne séviraient pas de la sorte. La recherche de l'aisance conduit à l'envie, l'envie à l'hostilité, et c'est de là que tirent leur origine, que Dieu nous en garde ! tous les maux, tous les désastres : persécutions, assassinats, cruautés, guerres...

Ah, ces guerres, ces guerres ! C'est une source de souffrances, je vous le dis, pour le monde entier ! Si j'étais Rothschild, je mettrais fin aux guerres une fois pour toutes !

De quelle manière ? me demanderez-vous. Uni-

* Selon le Talmud, il existe dans le monde sept sciences et soixante-dix langues. (N.d.T.)

quement grâce à l'argent. Plus précisément ? Je m'en vais vous l'expliquer.

Deux États, par exemple, se disputent pour un rien, pour un lopin de terre qui ne vaut même pas une pincée de tabac. Ils appellent cela "territoire". L'un des États dit que ce territoire lui appartient, l'autre déclare : "Non, ce territoire est à moi !" En créant le monde, Dieu a réservé cette terre à son usage exclusif. À ce moment, un troisième État s'amène et proclame : « Vous n'êtes que des ânes tous les deux ! Ce territoire appartient à tout le monde, c'est-ce qu'on appelle le "patrimoine universel"... » En un mot, le territoire par-ci, le territoire par-là, et ils "territorisent" jusqu'à ce que fusils et canons commencent à tirer. Les hommes se tuent les uns les autres comme on égorge les agneaux, le sang coule comme de l'eau !

Mais imaginez que dès le début je vienne chez eux et leur dise : "Du calme, les gars, permettez-moi de vous adresser quelques mots. Pourquoi vous disputez-vous, au fond ? Vous croyez peut-être que nous ne comprenons pas ce que vous voulez ? Ce ne sont pas des jacasseries qu'il vous faut, mais des choses plus consistantes ! Le territoire n'est qu'un prétexte, n'est-ce pas ? Le principal, pour vous, c'est le fric, les contributions !" Et du moment qu'il est question de contributions, à qui peut-on s'adresser pour un emprunt ? À moi, c'est-à-dire à Rothschild. Et moi, voici ce que je leur dirai : "Tiens, grand flandrin d'Anglais en pantalon à carreaux, voilà un milliard ! Tiens, Turc stupide en fez rouge, encore un milliard ! Et voici un milliard pour toi, tante Réizia * ! Où est le problème ? Avec l'aide du Seigneur, vous me rembourserez et payerez les intérêts, pas très élevés, Dieu

* Dans certaines œuvres de Cholem Aleichem, la Russie d'avant la Révolution est appelée "tante Réizia" pour des raisons de censure. (N.d.T.)

m'en garde, disons de quatre à cinq pour cent par an, je ne veux pas m'enrichir à vos dépens..."

Avez-vous compris ? Moi, j'ai fait une affaire et les hommes ont cessé de se massacrer pour rien, comme les bouchers le bétail. Et si on en a fini avec les guerres, à quoi bon les armes, les troupes et tout le tremblement ? On n'en a aucun besoin ! Et si les armes, les troupes et tout le tremblement n'existent pas, il n'y aura plus ni hostilité, ni envie, ni Turcs, ni Anglais, ni Français, ni Tsiganes, ni Juifs et le monde acquerra un nouvel aspect, ainsi qu'il est dit dans les Saintes Écritures : "Et ce jour viendra", c'est-à-dire le jour de la venue du Messie !...

Hein ? Et peut-être... Si j'étais Rothschild, je supprimerais peut-être l'argent pour de bon ! Il n'y aurait absolument aucun argent ! Parce que, tâchons de ne pas nous berner nous-mêmes, qu'est-ce que l'argent ? C'est, au fond, le résultat d'une entente, un leurre... On a pris un morceau de papier, on y a dessiné une image et on a écrit : "Trois roubles argent". L'argent, vous dis-je, ce n'est qu'une tentation, une passion, une des passions les plus funestes... *Tout le monde le recherche et personne n'en a.* Mais s'il n'y avait pas d'argent dans le monde, le diable tentateur n'aurait rien à faire et il ne resterait rien de la passion elle-même ! Le comprenez-vous ou non ?

Une question se pose, cependant : où prendrait-on de l'argent pour célébrer le sabbat ? Tiens, et moi, où est-ce que j'en trouverai, pour samedi prochain ?

BEREL-AÏSIK

Merveilles américaines

“L’Amérique est le pays du bluff”, “Les Américains sont tous des bluffeurs...”, disent les nouveaux venus de ce pays de cocagne.

Pauvres naïfs, ils ne savent pas eux-mêmes, ma foi, ce qu’ils avancent. L’Amérique ne peut pas rivaliser avec Kasrilovka et notre Berel-Aïsik est capable de damer le pion à tous les hâbleurs américains pris ensemble !

Afin de vous donner une idée de ce qu’est Berel-Aïsik, je vous dirai seulement que si, ordinairement, quand on veut rabattre le caquet à un menteur ayant passé toute mesure, on lui reproche de conter des fables, à Kasrilovka il suffit de lui dire : “Berel-Aïsik te fait ses compliments”, pour qu’il se taise immédiatement.

On raconte chez nous une histoire qui met assez bien en évidence la réputation de Berel-Aïsik. Les orthodoxes ont l’habitude, quand ils se rencontrent pendant la semaine de Pâques, de s’annoncer les uns aux autres la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus. L’un dit : “Christ est ressuscité”, l’autre répond : “En vérité, il est ressuscité”, ce qui veut dire que c’est vrai, qu’il est effectivement ressuscité... Et voilà qu’un jour un chrétien rencontre un Juif et s’empresse de lui faire plaisir : “Christ est ressuscité”... Le Juif se sent mal à l’aise. Il se demande : que faire ? Il ne peut

pas répondre au chrétien : “En vérité, il est ressuscité”, parce que, d’abord, ce n’est pas vrai et puis c’est en contradiction avec la religion judaïque. Lui dire : non, il n’est pas ressuscité, risque de lui causer de gros ennuis... Mais c’est un Juif ingénieux. Sans perdre contenance, il répond au chrétien : “En vérité, je l’ai entendu dire aujourd’hui par notre Berel-Aïsik...”

Eh bien, figurez-vous maintenant que ce même Berel-Aïsik est allé en Amérique, y a passé plusieurs années et puis est revenu à Kasrilovka. Il a raconté des choses extraordinaires sur l’Amérique, sur ses merveilles.

— Avant tout, quelques mots sur le pays. La terre y ruisselle de lait et de miel. Les gens gagnent beaucoup d’argent, ils ramassent l’or à pleines mains, à la pelle peut-on dire ! Il y a tant d’affaires — on dit “business” — que la tête vous tourne ! Vous pouvez faire tout ce que vous désirez, à votre gré. Vous voulez travailler à la fabrique, voici une fabrique ; vous voulez ouvrir une boutique, ouvrez une boutique ; vous voulez pousser une charrette — ils disent : *push-car* — poussez une charrette. Si rien de tout ça ne vous plaît, allez colporter des marchandises ou bien travailler dans une usine : c’est un pays libre ! Vous y pouvez crever de faim, tomber d’inanition au milieu de la rue, à votre guise, personne ne vous en empêchera, personne ne soufflera mot...

Et les villes ! Que les rues y sont larges ! Que les maisons y sont hautes ! Il y a là une “bicoque” qui s’appelle “Woolworth”, sa cheminée perce les nuages et s’élève encore plus haut ; je crois que cette bicoque a plusieurs centaines d’étages. Voulez-vous savoir comment on y monte au grenier ? À l’aide d’un escalier spécial qui s’appelle “elevator”. S’il vous faut, disons, aller à l’étage supérieur, vous entrez en bas, de bon matin, dans l’elevator et vers la nuit, environ à l’heure de la prière du soir, vous êtes arrivé.

Un jour, l’envie m’a pris de faire ce voyage et je

suis monté. J'étais curieux de voir ce qui s'y passe, et je ne l'ai pas regretté. Jamais, jamais plus je ne verrai ce que j'y ai vu. Les sentiments que j'y ai éprouvés sont indescriptibles. Vous pouvez le croire ou non, mais une fois en haut, en regardant la ville en bas, j'ai senti tout d'un coup une étrange fraîcheur sur ma joue gauche, l'attouchement d'une substance lisse qui m'a fait penser à de la glace, ou bien, pour le moins, à une galantine bien prise, car c'était visqueux et gélatineux. Avec précaution, je tourne la tête à gauche et je vois — la lune !

Et leur vie ! Ils ne font que se dépêcher, se précipiter, courir. Chez eux, cela s'appelle *hurry up* ! Ils font tout à la va-vite et ils mangent même tout en marchant. Entrés dans un restaurant, ils disent de leur apporter un verre de vin et en fait de nourriture... J'ai vu moi-même servir à un monsieur quelque chose de frais, de palpitant sur une assiette, et à peine l'a-t-il coupé qu'une moitié s'est envolée d'un côté, l'autre moitié de l'autre, et mon héros s'est, pour ainsi dire, empli la panse.

Et pourtant, il faut voir comme ils sont tous grands et vigoureux ! De vrais hercules ! Des preux ! Ils ont la coutume de se battre dans le "street", c'est-à-dire au milieu de la rue. Ils n'ont pas l'intention, comme cela arrive parfois chez nous, de vous battre, de vous pocher un œil, de vous casser une paire de dents, non, à Dieu ne plaise ! Subitement, de but en blanc, ils retroussent leurs manches et se flanquent des coups de poing par simple curiosité, pour savoir qui aura le dessus. Ça s'appelle chez eux boxer. Je me promenais un jour dans le quartier du Bronx, portant quelques emplettes. Soudain, je vois s'approcher deux types qui me cherchent noise, voulant boxer avec moi. Je leur dis : "Voyons, Sir, je ne sais pas boxer." Je vais d'un côté, de l'autre, mais ils ne me laissent pas passer. Enfin, je me fâche : puisque vous êtes comme ça, je vais vous montrer de quel bois je me chauffe, vous

n'aurez qu'à vous en prendre à vous-mêmes. Je pose mon baluchon par terre, j'ôte mon caftan et je commence... à encaisser des gifles. Je leur ai échappé à grand-peine : ils étaient deux, n'est-ce pas ? contre moi tout seul ! Depuis ce jour, je ne boxe jamais, à aucun prix, et je ne boxerais pas même si on me couvrirait d'or.

Et leur langue ! Tout est chez eux sens dessus dessous, pas comme chez tout le monde. Une vraie gageure ! Par exemple, si nous disons cuisine, ils disent *kitchen*, si nous disons boucher, ils disent *butcher*. Le voisin est chez eux *nextdoorieur*, la voisine *next-doorienne*. Une logeuse est pour eux *landlordine*. Tout est différent. Une fois, à la veille du Jour du Jugement, je me suis adressé à une missis : "Achetez-moi un poul pour le kaporès *. Elle s'est étonnée : "Pourquoi voulez-vous une poule ? C'est à moi, une femme, qu'il faut une poule." Je lui dis : "Mais, naturellement, vous achèterez une poule pour vous-même et un poul pour moi." Mais allez vous entendre avec une femme, je lui dis poul et elle me dit poule : une histoire sans fin ! Soudain, une idée me passe par la tête et je lui propose : "Achetez-moi une poule gentleman !" Alors, elle m'a compris, bien sûr, et m'a gratifié de cette excellente expression "all right" qui signifie presque la même chose que lorsque nous disons : "ainsi soit-il !", ou "pourquoi pas ?", ou "avec la plus grande peine", c'est-à-dire "avec le plus grand plaisir".

Et les honneurs qu'on nous y réserve, à nous autres Juifs ! Aucun autre peuple n'est honoré, res-

* Berel-Aïzik avait besoin d'un coq pour le kaporès, vieux rite de caractère symbolique et religieux. Kaporès signifie pardon, expiation, purification. À la veille du Jour du Jugement, on chantait des psaumes spéciaux, tournant la poule autour de la tête. Le rite terminé, la poule était égoragée et cuisinée. (N.d.T.)

pecté et glorifié en Amérique comme le peuple juif. Être juif est là un objet de fierté, la condition la plus appréciée. À la fête des Cabanes, par exemple, vous pouvez rencontrer un Juif au beau milieu de la Cinquième Avenue, qui, un lulev et un esrog en mains, se dirige majestueusement vers la synagogue sans la moindre appréhension d'être mis au bloc pour sa hardiesse. Je vous le dis, on y aime les Juifs, n'en doutez pas. Mais les Américains n'aiment pas la barbe et les papillotes que portent les Juifs. Dans leur langue, les papillotes s'appellent "whiskers". En voyant un Juif à whiskers, ils ne le touchent pas lui-même, mais se mettent à pincer et à tirer si fort sa barbe et ses papillotes qu'il est finalement obligé de se raser. C'est pourquoi les Juifs y sont pour la plupart sans barbe et sans moustaches. Ils ont la figure glabre, lisse comme une assiette. Mais le moyen de reconnaître un Juif qui n'a pas de barbe et ne parle pas yiddish ?... Uniquement, peut-être, par son pas hardi et sa manière de gesticuler en parlant... Pour le reste, ce sont de vrais Juifs. Des Juifs cent pour cent. Ils observent toutes les coutumes juives, aiment tous les plats juifs et célèbrent toutes les fêtes juives. Chez eux, la Pâque est une véritable Pâque. Le pain azyne y est cuit l'année tout entière, quant au kharoïsès, il y est *manufactured* par une fabrique spéciale. Les Juifs locaux qui vendent des assaisonnements destinés au repas de la Pâque s'assurent une existence très convenable, — on ne plaisante pas en Amérique !

— Évidemment, Berel-Aïsik, si tout ce que tu racontes est juste, c'est très bien. Mais nous voudrions savoir quelque chose de plus : meurt-on en Amérique tout comme ici ou bien y vit-on éternellement ?

— On y meurt, bien sûr, pourquoi n'y mourrait-on pas ? En Amérique, dès qu'on s'y met, on compte mille morts par jour, dix mille, vingt mille, trente mille. Des rues entières y passent à la fois. Des villes entières s'écroulent à l'instar de Jéricho !... On n'y plaisante pas !

— Chut ! Mais en quoi sont-ils supérieurs aux autres ? Puisqu'ils meurent comme tout le monde !

— C'est vrai, ils meurent en effet, mais comment ? C'est là que gît le lièvre ! L'important, ce n'est pas qu'ils meurent. On meurt partout de la même chose, de la mort. L'important, c'est l'enterrement, voilà ! Et tout d'abord, selon l'usage américain, chacun sait d'avance où il sera enterré. Les gens se rendent au cimetière — là, il s'appelle *cemetery* — de leur vivant, choisissent eux-mêmes l'endroit convenable et marchandent jusqu'à ce qu'ils s'entendent sur le prix. Ensuite, ils viennent au cimetière avec leur épouse et lui disent : "Tu vois, ma chérie, c'est là que tu seras enterrée, je serai à côté et nos enfants un peu plus loin." Puis ils vont au bureau des pompes funèbres et commandent un enterrement à leur goût pour un avenir lointain : dans cent vingt ans. Il y a là trois classes en tout : première, deuxième et troisième. La première classe est pour les millionnaires, et l'enterrement coûte mille dollars. Il n'y a pas à dire, c'est un enterrement magnifique ! Le soleil luit, il fait un temps splendide, le catafalque est orné d'argent et s'élève sur un corbillard noir, les chevaux sont couverts de housses noires et décorés de plumes blanches. Les "révérends" : rabbins et chantres sont également habillés de noir avec uniquement des boutons blancs. Des carrosses innombrables suivent le corbillard ! Les enfants de toutes les écoles religieuses marchent en avant, chantant à tue-tête, d'une voix traînante : "La vérité ira devant lui et dirigera ses pas dans la bonne voie..." Leur chant retentit dans la ville entière ! Mille dollars, ce n'est pas une mince affaire !

La deuxième classe : un enterrement aussi très décent au prix de cinq cents dollars, mais ce n'est plus la même chose. Il ne fait pas aussi beau, c'est un temps ordinaire, pour ainsi dire. Le catafalque se dresse sur un corbillard noir, mais il n'est pas orné d'argent. Les chevaux et les "révérends" sont en noir, mais sans

plumes ni boutons blancs. Une file de carrosses suit le corbillard, mais elle n'est pas très longue. Les enfants d'un certain nombre d'écoles seulement chantent d'une voix moins sonore : "La vérité ira devant lui et dirigera ses pas dans la bonne voie !" Ils chantent plutôt mélancoliquement, ce qui correspond, bien entendu, à la somme de cinq cents dollars...

La troisième classe : un enterrement de misère qui coûte cent dollars en tout et pour tout. Il fait un temps frais et couvert. Le défunt est porté sur une civière, sans catafalque. Il n'y a que deux chevaux et deux "révérends", pas de carrosses. Les enfants d'une seule école religieuse marchent en avant et bougonnent sans la moindre mélodie.

"La vérité ira devant lui et dirigera ses pas dans la bonne voie... La vérité ira devant lui et dirigera ses pas dans la bonne voie."

On entend à peine leurs voix somnolentes. Cent dollars : peut-on exiger davantage pour cent dollars ?

— Mais dis-moi comment se tirent d'affaire ceux qui n'ont pas cette centaine de dollars ?

— Ils n'en mènent pas large ! Sans argent, on est mal partout ! Un pauvre ne va pas mieux sur terre que sous terre !... Néanmoins, détrompez-vous ! Le dernier des mendiants ne reste pas sans enterrement en Amérique. Son enterrement ne lui coûte rien, pas un cent. C'est un enterrement bien triste, s'entend, sans aucune cérémonie et il n'est naturellement pas question de chevaux ou de révérend. Il pleut à verse, les chemins sont détrempés. Deux bedeaux arrivent : seulement deux. Ils se mettent de deux côtés du défunt qui est au milieu, et c'est ainsi qu'ils se traînent à pied, pauvres gens, jusqu'au cimetière... Sans argent, vous m'entendez, il vaut mieux ne pas naître, c'est un triste monde... Quelqu'un d'entre vous, amis Juifs, n'aurait-il pas une cigarette ?

GLOSSAIRE

Balbrisnik : Père d'un garçon nouveau-né qui célèbre le *bris*, c'est-à-dire la circoncision de son fils.

Chalakhmonès : friandises qu'il était d'usage de s'offrir entre voisins pendant la joyeuse fête printanière de Pourim, célébrée un mois avant la Pâque.

Cholem aleichem et aleichem cholem : salutation juive traditionnelle et réponse à celle-ci : Que la paix soit avec vous.

Élul : le dernier mois du calendrier israélite qui correspond approximativement à août-septembre.

Esrog : fruit sacré qu'on appelle aussi pomme de paradis. Pendant la fête des Cabanes, les Juifs croyants prononçaient une bénédiction spéciale, brandissant en même temps une branche de palmier (*lulev*), des branches de myrte et de saule, un *esrog*. Plus tard, un servent de la synagogue portait l'*esrog* appartenant à la communauté, de maison en maison, afin que les femmes puissent à leur tour dire la bénédiction.

Fête des Cabanes : célébrée en automne. *Gochainarabo* et *Chmini-atseres* sont respectivement le septième et le huitième jours de cette fête.

Gomentach : gâteau aux graines de pavot, de forme triangulaire.

Guémara : œuvre talmudique.

Hassid : littéralement "pieux", partisan du hassidisme, courant religieux dans le judaïsme.

Heder : école primaire juive.

Kaddish : prière des morts que les fils doivent réciter pour le repos de l'âme de leur père ou de leur mère tous les jours pendant onze mois.

Kharoïses (le) : un mélange de noix, d'amandes, de pommes et de figues, coupé menu avec addition de gingembre et du vin, symbole de l'argile que les Juifs employaient pour faire des briques et édifier des forteresses. Pendant le repas de la Pâque, il sert de condiment à des plats variés.

Kidouch : prière d'avant le repas qu'on lit le samedi ou pendant les fêtes.

Méguilloth (la) : nom donné à cinq livres de l'Ancien Testament que l'on a l'habitude de lire en entier dans les synagogues, notamment à la fête de Pourim.

Mélamed : instituteur qui enseigne aux enfants les principes du judaïsme.

Midrash : un des livres de commentaires de l'Ancien Testament (XII^e s.).

Nisan : septième mois du calendrier juif, correspondant au mois d'avril.

Pourim : fête célébrée un mois avant la Pâque en souvenir de la reine Esther intervenant auprès d'Assuérus pour sauver le peuple juif menacé d'extermination.

Stettel : dans la Russie tsariste, les Juifs étaient tenus de résider soit en ville, dans les quartiers réservés, soit à la campagne, dans des stettel (bourgades exclusivement juives).

Zaddim : nom donné aux Juifs qui, après le retour de la captivité, s'attachèrent à la loi de Moïse et rejetèrent toutes les traditions et institutions.

TABLE

Tévié le laitier (traduit par Colette Stoïanov)	5
Ville des petites gens (traduit par Dora Sanadzé)	178
La fête de la Thora (traduit par Dora Sanadzé)	187
Quand on n'a pas de chance (traduit par Dora Sanadzé)	195
Le repas (traduit par Dora Sanadzé)	216
Soixante-quinze mille roubles (traduit par Colette Stoïanov)	227
Pour passer les fêtes en famille (traduit par Dora Sanadzé)	276
Commérages (traduit par Dora Sanadzé)	293
Offrandes de fête (traduit par Dora Sanadzé)	300
Conseil (traduit par Dora Sanadzé)	314
Boïaz le Mélamed (traduit par Dora Sanadzé)	330
Iossif (traduit par Dora Sanadzé)	340
Si j'étais Rothschild... (traduit par Dora Sanadzé)	362
Berel-Aïsik (traduit par Dora Sanadzé)	367
Glossaire	374

Шолом-Алейхем

ТЕВЬЕ-МОЛОЧНИК

Повесть. Рассказы.

На французском языке

Перевод осуществлен по изданиям:

Шолом-Алейхем. Собрание сочинений в шести томах.

Томы четвертый, пятый. "Гослитиздат", 1961 г., М.;

Шолом-Алейхем. Заколдованный портной.

Повести и рассказы.

М., "Художественная литература", 1984 г.;

Шолом-Алейхем. Истории для детей. М.,

"Детская литература", 1966 г.

73819

«L'homme, tel est le centre des préoccupations et des découvertes de Cholem Aleichem. L'homme de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e... L'écrivain considère la réalité qui l'entoure avec une attention passionnée, il sait pénétrer le monde intérieur des personnages dont il s'inspire et ne fait pas mystère du jugement qu'il peut porter sur eux. En aucun cas, il ne se contente du rôle d'observateur impartial ou de naturaliste indifférent. Réaliste au sens noble du mot, profond connaisseur du cœur humain, nourri de vérité, de foi en l'homme, de répugnance pour toute forme d'hypocrisie ou de cruauté, pétri de cet optimisme vrai, aussi naturellement essentiel que la vie et le mouvement, tel apparaît Cholem Aleichem.»

Nikola Bajan, poète ukrainien. lauréat d'un Prix d'État.

143/83